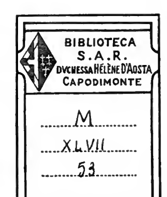



HELENÆ·AVGVSTÆ·DVCISSÆ
EX·LIBRIS



ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.


BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
Napoli

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

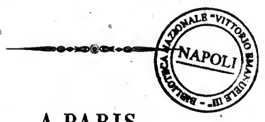
DES VOYAGES,

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVÉRÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PÉNÉTRÉ ; LES MOEURS DES HABITANS, LA RELIGION, LES USAGES, ARTS ET SCIENCES, COMMERCE ET MANUFACTURES.

PAR J. F. LAHARPE.

TOME DIX-SEPTIÈME.



A PARIS,

CHEZ LEDOUX ET TENRÉ, LIBRAIRES,
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 8.

1816.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

QUATRIÈME PARTIE.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET AUX POLES.

Suite du LIVRE QUATRIÈME.

KAMSCHATKA.

CHAPITRE II.

Habitans du Kamschatka.

Le Kamschatka communiquant au nord avec le continent, par la terre même, et au midi avec les îles Kouriles, par la mer; ses habitans doivent participer du caractère, de la figure et du langage des peuples qui les environnent. Aussi sont-ils comme

divisés en trois nations et trois langues : la Koriaque au nord, la Kourile au midi, la Kamschadale entre deux. Celle-ci, qui est la principale nation, et ne parle que la même langue, habite depuis la source du Kamschatka jusqu'à son embouchure, et le long de la mer orientale.

Les Kamschadales s'appellent eux-mêmes *itelmen*, c'est-à-dire, habitans du pays. Depuis quand l'habitent-ils? Ils y ont été créés, disent-ils. D'où viennent-ils? De la Mongalie, répond M. Steller. Quelles sont les preuves de cette conjecture? En voici deux.

La langue des Kamschadales a beaucoup de mots terminés comme celles des Mongales chinoises en *ong*, *ing*, ou *tchin*, *tcha*, ou *ksin*, *ksung*. Ces deux langues se ressemblent dans les déclinaisons et les mots dérivés. Les variations et les aberrations qui se trouvent entre elles, viennent du temps et du climat.

Une autre preuve de descendance est la conformité de figure. Les Kamschadales sont petits et basanés comme les Mongales. Ils ont les cheveux noirs, peu de barbe, le visage large et plat, le nez écrasé comme les Kalmoucks. Leurs traits irréguliers, des yeux enfoncés, les jambes grêles et le ventre pendant; enfin des rapports dans le caractère des deux nations, achèvent de prouver à M. Steller qu'elles ont une origine commune, ou que l'une vient de l'autre. Mais leur séparation, dit-il, doit être antérieure à celle du Japon d'avec la Chine; et la preuve qu'elle est très-ancienne, c'est que les Kamschadales

n'ont aucun usage, ni presque aucune idée du fer, dont les Mongales se servent depuis plus de deux mille ans. Ils ont perdu jusqu'à la tradition de leur origine; ils ne connaissent que depuis peu de temps les Japonais, et même les Kouriles. Ils étaient très-nombreux quand les Russes arrivèrent chez eux, quoique les inondations, les ouragans, les bêtes féroces, le suicide et les guerres intestines fussent des causes continuelles de dépopulation. Ils ont une connaissance de la propriété des herbes, qui suppose une longue expérience. Mais surtout les instrumens et les ustensiles dont ils se servent, sont différens de ceux des autres nations. De tous ces faits, M. Steller conclut que les Kamschadales sont de la plus haute antiquité, et qu'ils ont été poussés dans leur presqu'île par les conquérans de l'orient; comme les Lapons et les Samoyèdes ont été chassés au nord par les Européens. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, que les Kamschadales soient venus des bords de la Léna, d'où ils auront été chassés par les Tungouses, ou qu'ils soient issus de la Mongalie, au-delà du fleuve d'Amur; l'incertitude même de leur origine en prouve l'ancienneté, et les révolutions éternelles des peuples qui les entourent au continent, font présumer qu'ils sont arrivés au Kamschatka par terre et non par mer; car c'est le continent qui a peuplé les îles, et non les îles qui ont peuplé le continent.

Les Kamschadales ressemblent, par bien des traits, à quelques nations de la Sibérie; mais ils ont le visage moins long et moins creux; les joues plus saillantes,

la bouche grande et les lèvres épaisses ; les épaules larges, surtout ceux qui vivent sur les bords de la mer, des monstres qu'elle produit. Il ne serait pas même surprenant que ces hommes sauvages eussent quelques rapports éloignés, de figure, avec les animaux dont ils font la chasse, la pêche et leur nourriture ; si l'imagination, le climat, les habitudes, les sensations, et surtout les alimens de la mère influent dans la formation du fœtus. Mais si les Kamschadales ne ressemblent en rien aux animaux dont ils se nourrissent, du moins ils sentent le poisson, et ils exhalent une odeur forte de canard de mer ; aussi musqués par excès de saleté, qu'on peut l'être par un raffinement de propreté. Avant d'entrer dans le tableau de leurs mœurs, il faut connaître leurs occupations ; elles se rapportent toutes à leurs premiers besoins, la nourriture, les vêtemens et le logement.

Ce peuple vit de racines, de poissons et d'amphibies ; mais il fait plusieurs sortes de mélanges de ces trois substances. Leur principal aliment est le *ioukola* ou le zaal : c'est là leur pain. Ils prennent toutes sortes de poissons saumonés ; ils les découpent en six parties. On en fait pourrir la tête dans des fosses, pour les manger en poisson salé. Le dos et le ventre sèchent à la fumée ; la queue et les côtes à l'air. On pile la chair pour les hommes, et les arêtes pour les chiens. On dessèche cette espèce de pâte, et l'on en mange tous les jours.

Le second mets est le caviar, qui se fait avec des œufs de poisson. Il y a trois façons de le préparer.

On fait sécher les œufs à l'air, suspendus avec la membrane qui les enveloppe, ou dépouillés de ce sac, et étendus sur le gazon. D'autres fois, on renferme ces œufs dans des tuyaux d'herbe ou des rouleaux de feuilles ; on les sèche au feu ; enfin on les met sur une couche de gazon, au fond d'une fosse, et on les couvre d'herbes et de terre pour les faire fermenter. C'est ce caviar dont les Kamschadales sont toujours pourvus. Avec une livre de cette sorte de provision, un homme peut subsister long-temps sans autre nourriture. Quelquefois il mêle à son caviar sec de l'écorce de saule ou de bouleau. Ces deux alimens veulent être ensemble. Le caviar seul fait dans la bouche une colle qui s'attache aux dents, et l'écorce est trop sèche pour qu'on puisse l'avaler.

Un régal plus exquis encore, est le tchoupriki. On étend sur une claie, à sept pieds au-dessus du foyer, des poissons moyens de toute espèce. On ferme les habitations pour les chauffer comme des étuves ou des fours, quelquefois avec deux ou trois feux. Quand le poisson s'est ainsi cuit lentement dans son jus, moitié rôti, moitié fumé, on en tire aisément la peau, on en vide les entrailles, on le fait sécher sur des nattes, on le coupe en morceaux; et on garde ces provisions dans des sacs d'herbes entrelacées.

Ce sont là les mets ordinaires qui tiennent lieu de pain. La viande des Kamschadales, est la chair des veaux ou des monstres marins. Voici comment on en fait des provisions. On creuse une fosse, dont on

pave le fond avec des pierres. On y met un tas de bois qu'on allume par-dessous. Quand la fosse est chauffée, on en retire les cendres; on garnit le fond d'un lit de bois d'aune vert, sur lequel on étend par couches, de la graisse et de la chair de veau marin, entrecoupant ces couches de branches d'aune; et quand la fosse est remplie, on la couvre de gazon et de terre pour tenir la vapeur bien renfermée. Après quelques heures, on retire ces provisions qui se gardent une année entière, et valent mieux ainsi boucanées, que cuites.

La manière dont les Kamschadales mangent la graisse de veaux marins, est de s'en mettre dans la bouche un long morceau qu'ils coupent près des lèvres, avec un couteau, et de l'avaler sans la mâcher.

Le mets le plus recherché des Kamschadales, est le sélaga. C'est un mélange de racines et de baies broyées ensemble, à quoi l'on ajoute du caviar, de de la graisse de baleine, du veau marin, et du poisson cuit. Tout les peuples sauvages ont ainsi leur *oille*, qu'ils préparent d'une manière qui est dégoûtante pour tout autre qu'eux. Les femmes kamschadales nettoient et blanchissent leurs mains crasseuses dans le sélaga, qu'elles pétrissent et délaient avec la sarana.

Ce peuple n'a que l'eau pour boisson. Autrefois, pour s'égayer, ils y faisaient infuser des champignons. Aujourd'hui, c'est de l'eau-de-vie qu'ils boivent, quand les Russes veulent leur en donner par grâce, en échange de ce que ces sauvages ont de

plus beau, de plus cher. Les Kamschadales sont fort altérés par le poisson sec, dont ils se nourrissent: aussi ne cessent-ils point de boire de l'eau après leur repas, et même la nuit. Ils y mettent de la neige ou de la glace pour l'empêcher, dit-on, de s'échauffer.

L'homme sauvage est nécessairemet plus féroce au nord qu'au midi. Destructeur à double titre, la nature qui lui donne beaucoup de faim et peu de fruits, veut qu'il tue des animaux pour se nourrir et pour s'habiller. Ainsi le Kamschadale engraissé, rempli de poissons ou d'oiseaux aquatiques, est encore vêtu, couvert et fourré de leurs peaux. C'est à ce prix, sans doute, qu'il est le roi de la nature dans l'étroite péninsule qu'il habite. Avant que ce peuple eût été policé par les Russes et les Cosaques, à coups de fusil et de bâton, il se faisait un habillement bigarré de peaux de renard, de chien de mer et de plumes d'oiseaux amphibies, grossièrement cousues ensemble. Aujourd'hui les Kamschadales sont aussi bien vêtus que les Russes. Ils ont des habits courts qui descendent jusqu'aux genoux; ils en ont à queue qui tombent plus bas : ils ont même un vêtement de dessus; c'est une espèce de casaque fermée, où l'on ménage un trou pour y passer la tête. Ce collet est garni de pattes de chien dont on se couvre le visage dans le mauvais temps, sans compter un capuchon qui se relève par-dessus la tête. Ce capuchon, le bout des manches qui sont fort larges, et le bas de l'habit sont garnis tout autour d'une bordure de peau de chien blanc, à longs

poils. Ces habits sont galonnés sur le dos et les coutures de bandes de peau, ou d'étoffes peintes, quelquefois chamarrés de houpes de fil, ou de courroies de toutes couleurs. La casaque est une pelisse d'un poil noir, blanc ou tacheté, qu'on tourne en dehors. C'est là l'habit que les Kamschadales appellent *kakpitach*, et les Cosaques *koukliancha*. Il est le même pour les femmes que pour les hommes : les deux sexes ne diffèrent dans leurs habits, que par les vêtemens de dessous.

Les femmes portent sous la casaque, une camisole et un caleçon cousus ensemble. Ce vêtement se met par les pieds, et se ferme au collet avec un cordon, et s'attache en bas sous le genou. On l'appelle *chonba*. Les hommes ont aussi, pour couvrir leur nudité, une ceinture qu'ils appellent *machwa*. On y attache une espèce de bourse pour le devant, et un tablier pour le derrière. C'est le déshabillé de la maison : c'était tout l'habit d'été d'autrefois. Aujourd'hui les hommes ont pour l'été des caleçons ou culottes de femmes, qui descendent jusqu'aux talons. Ils en ont même pour l'hiver, mais plus larges et fourrées, avec le poil en dedans sur le derrière, en dehors autour des cuisses.

Les hommes ont pour chaussure des bottines courtes; les femmes les portent jusqu'au genou. La semelle est faite de peau de veau marin, fourrée en dedans de peaux à longs poils pour l'hiver, ou d'une espèce de foin. Les belles chaussures des Kamschadales ont la semelle de peau blanche de veau de

mer, l'empeigne de cuir rouge et brodé comme leur habit, les quartiers sont de peau blanche de chien, et la jambe de la bottine est de cuir sans poil, et même teint. Mais quand un jeune homme est si magnifiquement chaussé, c'est qu'il a une maîtresse.

Autrefois les Kamschadales avaient des bonnets ronds, sans pointe, faits de plumes d'oiseaux et de peaux de bêtes, avec des oreilles pendantes. Les femmes portaient des perruques, on ne dit pas de quelle matière, si c'est de poil d'animaux, ou d'une espèce de jonc velu. Mais elles étaient si attachées à cette coiffure, dit M. Steller, qu'elles ne voulaient point se faire chrétiennes, parce qu'on leur ôtait la perruque pour les baptiser, ou qu'on leur coupait les cheveux qu'elles avaient quelquefois naturellement frisés et bouclés en perruques. Aujourd'hui ces femmes ont le luxe de celles de Russie : elles portent des chemises, même avec des manchettes.

Elles ont poussé la propreté jusqu'à ne travailler plus qu'avec des gants, qu'elles ne quittent jamais. Elles ne se lavent pas même le visage; elles se le teignent avec du blanc et du rouge. Le premier est fait d'une racine vermoulue, qu'elles mettent en poudre, et le second, d'une plante marine qu'elles font tremper dans l'huile de veau marin. Dès qu'elles voient un étranger, elles courent se laver, s'enluminer et se parer.

Le luxe a fait de tels progrès au Kamschatka, depuis que les Russes y ont porté leur goût et leur

politesse, qu'un Kamschadale, dit-on, ne peut guère s'habiller, lui et sa famille, à moins de cent roubles ou de cinq cents francs. Mais sans doute cette dépense s'arrête aux riches; car il y a des gens encore vêtus à l'ancienne mode, et surtout les vieilles femmes. Un Kamschadale du premier ordre est un homme qui porte sur son corps du renne, du renard, du chien de terre et de mer, de la marmotte, du bélier sauvage, des pattes d'ours et de loups, beaucoup de veau marin, et de plumes d'oiseaux. Il ne faut pas écorcher moins de vingt bêtes pour habiller un Kamschadale à l'antique.

Une des commodités de la vie des sauvages, est de changer d'air et de logement avec les saisons. S'ils n'ont pas de ces palais éternels, qui voient naître et mourir plusieurs générations, chaque famille a du moins sa cabane d'hiver et sa cabane d'été; ou plutôt des matériaux d'un logement, ils en font deux, amovibles et portatifs. Leur logement d'hiver, qu'ils appellent *yourte,* se construit de cette manière.

On creuse un terrain à la profondeur de quatre pieds et demi. La largeur est proportionnée au nombre des gens qu'il faut loger, de même que la longueur. Mais on peut juger de cette dernière dimension par le nombre et la distance des poteaux qui sont plantés dans cet emplacement. Sur une ligne qui le partage en deux carrés longs égaux, on enfonce quatre poteaux séparés d'environ sept pieds l'un de l'autre. Ces poteaux soutiennent des poutres disposées sans doute dans la longueur de la

yourte. Les poutres portent des solives dont un bout va s'appuyer sur la terre. Ces solives sont entrelacées de perches, et toute cette charpente est revêtue de gazon et de terre, mais de façon que l'édifice présente une forme ronde en dehors, quoiqu'en dedans il soit carré. Au milieu du toît, on ménage une ouverture carrée qui tient lieu de porte, de fenêtre et de cheminée. Le foyer se pratique contre un des côtés longs, et l'on y ouvre un tuyau de dégagement à l'air pour chasser la fumée en dehors par la cheminée. Vis-à-vis du foyer sont les ustensiles, les auges où l'on prépare à manger pour les hommes et les chiens. Le long des murs ou des parois, sont des bancs ou des solives couvertes de nattes, pour s'asseoir le jour et dormir la nuit. On descend dans les yourtes par des échelles qui vont du foyer à l'ouverture de la cheminée. Elles sont brûlantes. On y serait bientôt étouffé par la fumée; mais les Kamschadales ont l'adresse d'y grimper comme des écureuils par des échelons où ils ne peuvent appuyer que la pointe du pied. Cependant il y a, dit-on, une autre ouverture plus commode qu'on appelle *youpana;* mais elle n'est que pour les femmes; un homme aurait honte d'y passer, et l'on verrait plutôt une femme entrer ou sortir par l'échelle ordinaire, à travers la fumée, avec ses enfans sur le dos; tant il est glorieux d'être homme chez les peuples qui ne connaissent encore d'empire que celui de la force. Quand la fumée est trop épaisse, on a des bâtons faits en tenailles pour jeter les gros tisons par-dessus

la yourte, à travers la cheminée. C'est même une joûte de force et d'adresse entre les Kamschadales. Ces maisons d'hiver sont habitées depuis l'automne jusqu'au printemps.

C'est alors que les Kamschadales sortent de leurs huttes, comme une infinité d'animaux de leurs souterrains, et vont camper sous des *balaganes*, dont voici la description.

Neuf poteaux de treize pieds, plantés sur trois rangs, à égale distance comme des quilles, sont unis par des traverses, et surmontés de soliveaux qui forment le plancher, couvert de gazon. Au-dessus s'élève un toit en pointe, avec des perches liées ensemble par un bout, attachées par l'autre aux solives qui font l'enceinte du plancher. Deux portes ou trappes s'ouvrent en face l'une de l'autre. On descend dans les yourtes, on monte dans les balaganes, et c'est avec la même échelle portative. Si l'on entre ainsi dans les maisons par le toit, c'est pour les garantir des bêtes, et surtout des ours qui viendraient y manger les provisions de poisson, comme ils font quelquefois quand les rivières et les champs ne leur offrent rien. Un lieu planté de balaganes est appelé *ostrog* par les Cosaques, c'est-à-dire, *habitation ou peuplade*. Un ostrog a l'air d'une ville dont les balaganes seraient les tours. Ces sortes d'habitations sont ordinairement près des rivières, qui deviennent dès-lors le domaine des habitans. Ils s'attachent à ces rivières comme les autres peuples à leurs terres. Les Kamschadales disent que leur père ou leur dieu

(c'est la même chose) vécut deux ans sur les bords de chaque rivière, et qu'il les peupla de ses enfans, leur laissant pour héritage les bords et les eaux de la rivière où ils étaient nés. Aussi ne s'éloignaient-ils guère, dans leurs transmigrations, de ce domaine antique et inaliénable. Mais les peuples voisins de la mer bâtissent sur ses côtes ou dans les bois, qui n'en sont pas éloignés. La chasse, ou plutôt la pêche des veaux marins, étend quelquefois leurs excursions à cinquante lieues de leurs habitations. La faim n'admet point de demeure fixe chez les sauvages, comme l'ambition ne connaît ni frontières, ni limites chez les peuples policés.

Les meubles des Kamschadales sont des tasses, des auges, des paniers ou corbeilles, des canots et des traîneaux; voilà leurs richesses, qui ne coûtent ni de longs désirs, ni de grands regrets. Comment ont-ils fait ces meubles sans le secours du fer ou des métaux? C'est avec des ossemens et des cailloux. Leurs haches étaient des os de renne ou de baleine, ou même de jaspe, taillés en coin. Leurs couteaux sont encore aujourd'hui d'un cristal de roche, pointus et taillés comme leurs lancettes avec des manches de bois. Leurs aiguilles sont faites d'os de zibeline assez longues pour être percées plusieurs fois quand elles se rompent à la tête.

On ne décrit point leurs ustensiles; mais les plus beaux sont des auges de bois qui coûtaient autrefois un an de travail. Aussi c'était assez d'une belle auge pour distinguer un village entier, quand elle pou-

vait servir à régaler plusieurs convives. S'il est vrai, comme on le dit, qu'un seul Kamschadale mange autant que dix hommes ordinaires, on ne saurait trop vanter une de ces auges.

Pour faire leurs outils et leurs meubles, ces sauvages ont besoin de feu. Quel est leur moyen d'en avoir? Ils tournent entre les mains, avec beaucoup de rapidité, un bâton sec et rond qu'ils passent dans une planche percée à plusieurs trous, et ne cessent de le tourner qu'il ne soit enflammé. Une herbe séchée et broyée leur sert de mèche. Ils préfèrent leur art de faire du feu à celui d'en tirer des pierres à fusil, parce qu'il leur est plus facile par l'habitude.

Leurs canots sont de deux sortes : les uns qu'ils appellent *koiakhtoktim* sont faits à peu près comme les bateaux de pêcheurs russes; mais ils ne s'en servent guère que sur la rivière de Kamschatka. Les autres, qu'on emploie sur les côtes de la mer, et qui s'appellent *taktous*, ont la proue et la poupe d'égale hauteur, et les côtés bas et échancrés vers le milieu, ce qui les expose à se remplir d'eau quand il fait du vent. Veut-on exposer ces canots en haute mer à la grande pêche, on les tient fendus au milieu, puis on les recoud avec des fanons de baleine, et on les calfate avec de la mousse ou de l'ortie qui sert de chanvre. C'est pour empêcher que ces canots ne soient brisés et entr'ouverts par les vagues, qu'on pratique dans le bois dont ils sont construits, ces jointures flexibles et liantes de baleine. Ces sortes de bateaux s'appellent *baidares*. Ceux des Kamscha-

dales qui manquent de bois font leurs bateaux de cuir de veau marin. C'est avec la peau d'un de ces animaux qu'ils vont en prendre d'autres.

Ces canots servent non-seulement à la pêche, mais au transport. Deux hommes assis dans un de ces bateaux, l'un à la poupe, l'autre à la proue, remontent les rivières avec de longues perches. Quand la rivière est rapide et le canot chargé, ils sont quelquefois un quart-d'heure courbés sur leur perche, pour avancer de cinq à six pieds. Mais si le canot est vide, ils feront vingt et même quarante werstes dans un jour. Les plus grands bateaux portent de neuf à treize quintaux. Si la charge demande beaucoup de place, comme le poisson sec, qu'il faut étaler, on joint deux canots ensemble avec des planches en travers qui servent de pont : mais on n'a guère cette facilité que sur le Kamschatka, rivière plus large et moins rapide que les autres.

M. Kracheninnikow a mieux détaillé la description des traîneaux que celles des canots. Voici comment les Kamschadales construisent les voitures de terre.

« Les traîneaux sont faits de deux morceaux de bois courbés ; ils choisissent pour cet effet un morceau de bouleau qui ait cette forme ; ils le séparent en deux parties, et les attachent à la distance de treize pouces par le moyen de quatre traverses ; ils élèvent vers le milieu de ce châssis quatre montans qui ont dix-neuf pouces d'équarrissage environ. Ils établissent sur ces quatre montans le siége, qui est

un vrai châssis de trois pieds de long sur treize pouces de large; il est fait avec des perches légères et des courroies. Pour rendre le traîneau plus solide, ils attachent encore sur le devant un bâton qui tient, par une extrémité, à la première traverse, et par l'autre au châssis qui forme le siége ». Chacun de ces traîneaux est attelé de quatre chiens, qui ne coûtent que quinze roubles, tandis que le harnois en coûte vingt. Aussi est-il composé de plusieurs pièces.

Les traits qu'on appelle *alaki*, sont deux courroies larges et amples qu'on attache sur les épaules des chiens, à une espèce de poitrail : chaque trait porte une petite courroie avec un crochet qui passe dans un anneau attaché sur le devant du traîneau.

Le timon (*pobegenik*) est une longue courroie attachée par un crochet sur le devant du traîneau, et de l'autre bout au milieu d'une petite chaîne qui tient les chiens de front et les empêche de s'écarter.

Une courroie plus longue, qui sert de rênes (*ouzda*), tient par un bout au traîneau comme le timon, et s'accroche de l'autre à une chaîne qu'on attache aux chiens de volée.

Le Kamschadale conduit son attelage avec l'*ochtal*. C'est un bâton crochu de trois pieds, garni de grelots, qu'il secoue pour animer les chiens, criant *onga*, s'il veut aller à gauche; *kna*, s'il tourne à droite : pour retarder la course, il traîne un pied sur la neige; pour s'arrêter, il y enfonce son bâton. Quand la neige est glacée, il attache des glissoires

d'os ou d'ivoire sous les semelles de cuir dont les ais du traîneau sont revêtus : quand il y a des descentes, il lie des anneaux de cuir à ces semelles. Le voyageur assis, les jambes pendantes, a le côté droit vers l'attelage. Il n'y a que les femmes qui s'asseyent dans le traîneau, le visage tourné vers les chiens, ou qui prennent des guides. Les hommes conduisent eux-mêmes leur voiture, et vont à leur façon.

Cependant, quand il y a beaucoup de neige, il faut avoir un guide pour frayer le chemin. Cet homme précède les chiens avec des espèces de raquettes. Elles sont faites de deux ais assez minces séparés dans le milieu par des traverses dont celle de devant est un peu recourbée. Ces ais et ces traverses sont garnis de courroies qui se croisent pour soutenir le pied. Le conducteur, qu'on appelle *brodowchiki*, prend les devants et fraie la route jusqu'à une certaine distance; ensuite il revient sur ses pas et pousse les chiens dans le chemin qu'il leur a ouvert. Il se perd tant de temps à cette manœuvre, qu'on a de la peine à faire deux lieues et demie dans un jour, tant les chemins sont difficiles et hérissés de broussailles ou de glaces.

Un Kamschadale ne va jamais sans raquettes et sans patins, même avec son traîneau. Si l'on traverse un bois de saule, on risque de se crever les yeux ou de se rompre bras ou jambes, parce que les chiens redoublent d'ardeur et de vitesse à proportion des obstacles. Dans les descentes escarpées, il n'est pas

possible de les arrêter. Malgré la précaution d'en dételer la moitié, ou de les retenir de toutes ses forces, ils emportent le traîneau, et quelquefois renversent le voyageur. Alors il n'a d'autres ressources que de courir après ses chiens qui vont d'autant plus vite que le poids est plus léger. Quand le traîneau s'accroche, l'homme le rattrape et se laisse emporter rampant sur son ventre jusqu'à ce que les chiens soient arrêtés, ou de lassitude, ou par quelque obstacle.

Les armes des Kamschadales sont l'arc, la lance, la pique et la cuirasse. Ils font leur arc de bois de mélèse, et le garnissent d'écorce de bouleau. Les nerfs de baleine y servent de corde. Leurs flèches ont environ trois pieds et demi de longueur; la pointe en est armée de différentes façons. Quand c'est de pierre, ils appellent la flèche *kauglatch; pinch,* si le bout est d'un os mince; et *aglpinch,* si cette pointe d'os est large. Ces flèches sont la plupart empoisonnées, et l'on en meurt dans vingt-quatre heures, à moins que l'homme ne suce la plaie qu'elles ont faite.

Les lances sont armées comme les flèches : les piques (*oukarel*) sont armées de quatre pointes. Le manche en est fiché dans de longues perches.

La cuirasse, ou cotte d'armes, est faite de nattes ou de veau marin. On coupe le cuir en lanières, que l'on croise et tresse de façon à les rendre élastiques et flexibles comme des baleines. Cette cuirasse

couvre le côté gauche, et s'attache au côté droit. Les Kamschadales portent de plus deux ais ou petites planches, dont l'une défend la poitrine, et l'autre la tête par derrière. Mais ce sont des armes défensives, qui supposent une sorte d'art ou d'habitude de la guerre.

« Les Kamschadales ont des mœurs grossières, dit M. Steller. Leurs inclinations ne diffèrent point de l'instinct des bêtes; ils font consister le souverain bonheur dans les plaisirs corporels, et ils n'ont aucune idée de la spiritualité de l'âme.

» Les Kamschadales sont extrêmement grossiers, disent les Russes. La politesse et les complimens ne sont point d'usage chez eux. Ils n'ôtent point leurs bonnets, et ne saluent jamais personne. Ils sont si stupides dans leurs discours, qu'ils semblent ne différer des brutes que par la parole. Ils sont cependant curieux..... Ils font consister leur bonheur dans l'oisiveté, et dans la satisfaction de leurs appétits naturels.... Quelque dégoûtante que soit leur façon de vivre, quelque grande que soit leur stupidité, ils sont persuadés néanmoins qu'il n'est point de vie plus heureuse et plus agréable que la leur. C'est ce qui fait qu'ils regardent avec un étonnement mêlé de mépris, la manière de vivre des Cosaques et des Russes ».

Les femmes des Kamschadales, médiocrement fécondes, accouchent aisément. M. Steller dit qu'il en vit une sortir de sa yourte, et revenir au bout d'un quart-d'heure avec un enfant, sans la moindre

marque d'altération sur le visage. Elles accouchent à genoux, en présence de tous les habitans du bourg ou de l'ostrog, sans distinction d'âge, ni de sexe; et cet état de douleur n'alarme guère la pudeur. Elles coupent le cordon ombilical avec un caillou tranchant, lient le nombril avec un fil d'ortie, et jettent l'arrière-faix aux chiens. Tous les assistans prennent l'enfant dans leurs mains, le baisent, le caressent, et se réjouissent avec le père et la mère. Les pères donnent à leurs enfans les noms de leurs parens morts; et ces noms désignent ordinairement quelque qualité singulière, ou quelque circonstance relative, soit à l'homme qui le portait, soit à l'enfant qui le reçoit.

Une caisse de planches sert de berceau; on y ménage sur le devant une espèce de gouttière, pour laisser écouler l'urine. Les mères portent leurs enfans sur le dos pour voyager ou travailler, sans jamais les emmailloter ni les bercer. Elles les allaitent trois ou quatre ans. Dès la seconde année, ils se traînent en rampant; quelquefois ils vont jusqu'aux auges des chiens, dont ils mangent les restes. Mais c'est un grand plaisir pour la famille quand l'enfant commence à grimper sur l'échelle de la cabane. On habille de bonne heure ces enfans à la samoyède. Ce vêtement, qui se passe par les pieds, est un habit où le bonnet, le caleçon et les bas sont attachés et cousus ensemble. On y ménage un trou par derrière, pour satisfaire aux besoins pressans avec une pièce qui, fermant cette ouverture, tombe et se re-

lève comme celle de nos culottes de peau faites pour monter à cheval.

Les parens aiment leurs enfans sans en attendre le même retour. Si l'on en croit M. Steller, les enfans grondent leurs pères, les accablent d'injures, et ne répondent aux témoignages de la tendresse paternelle que par de l'indifférence. La vieillesse infirme est surtout dans le mépris. Au Kamschatka, les parens n'ont point d'autorité, parce qu'ils n'ont rien à donner. Les enfans prennent ce qu'ils trouvent sans demander. Ils ne consultent pas même leurs parens quand ils veulent se marier. Le pouvoir d'un père et d'une mère sur leur fille se réduit à dire à son amant, *touche-la si tu peux.*

Ces mots sont une espèce de défi, qui suppose ou donne de la bravoure. La fille recherchée est défendue, comme une place forte, avec des camisoles, des caleçons, des filets, des courroies, des vêtemens si multipliés, qu'à peine peut-elle se remuer. Elle est gardée par des femmes qui ne suppléent que trop bien à l'usage qu'elle voudrait ou ne voudrait pas faire de ses bras et de ses forces. Si l'amant la rencontre seule ou peu environnée, il se jette sur elle avec fureur, arrache et déchire les habits, les toiles et les liens dont elle est enveloppée, et se fait jour, s'il le peut, jusqu'à l'endroit où on lui a permis de la toucher. S'il y a porté la main, sa conquête est à lui; dès le soir même, il vient jouir de son triomphe, et le lendemain, il emmène sa femme avec lui dans son habitation. Mais souvent ce n'est

qu'après une suite d'assauts très-meurtriers; et telle place coûte sept ans de siége sans être emportée. Les filles et les femmes qui la défendent tombent sur l'assaillant à grands cris et à grands coups, lui arrachent les cheveux, lui égratignent le visage, et quelquefois le jettent du haut des balaganes. Le malheureux, estropié, meurtri, couvert de sang et de contusions, va se faire guérir avec le temps, et se remettre en état de recommencer ses assauts. Mais quand il est assez heureux pour arriver au terme de ses désirs, sa maîtresse a la bonne-foi de l'avertir de sa victoire en criant, d'un ton de voix tendre et plaintif, *ni, ni.* C'est le signal d'une défaite, dont l'aveu coûte toujours moins à celle qui le fait qu'à celui qui l'obtient. Car, outre les combats qu'il lui faut risquer, il doit acheter la permission de les livrer, au prix de travaux longs et pénibles. Pour toucher le cœur de sa maîtresse, il va dans l'habitation de celle qu'il recherche, servir quelque temps toute la famille. Si ses services ne plaisent pas, ils sont entièrement perdus ou faiblement récompensés. S'il plaît aux parens de sa maîtresse qu'il a gagnée, il demande et on lui accorde la permission de la toucher.

Après cet acte de violence etd'hostilité, suivi du sceau le plus doux de réconciliation, qui fait l'essence du mariage, les nouveaux époux vont célébrer la fête ou le festin de leurs noces chez les parens de la fille. Voici le détail de cette cérémonie, d'après M. Kracheninnikow, qui fut témoin en 1739 d'une noce au Kamschatka.

« L'époux, dit-il, accompagné de sa femme et de ses parens, s'embarqua sur trois grands canots pour aller rendre visite à son beau-père. Les femmes, assises avec la mariée, portaient des provisions de bouche en abondance. Les hommes tout nus, et surtout le marié, conduisaient les canots avec des perches. A cent toises de l'habitation, on descendit à terre; on fit des sortiléges et des conjurations en chantant. Ensuite on passa à la mariée, par-dessus ses habits, une camisole de peau de mouton, où étaient attachés des caleçons et quatre autres habits. Après cette cérémonie, on remonta dans les canots, et l'on aborda près de la maison du beau-père. Un des jeunes garçons, député du village de la mariée, la conduisit depuis le canot jusqu'à la yourte, où devait se célébrer la fête. On l'y descendit par une courroie. Une vieille femme, qui la précédait, avait mis au pied de l'échelle une tête de poisson sec, sur laquelle on avait prononcé des paroles magiques à la première descente du canot. Cette tête fut foulée aux pieds par tous les gens du voyage, par les jeunes mariés, enfin par la vieille, qui la mit sur le foyer à côté du bois préparé pour chauffer la yourte.

» On ôta à la mariée les habits superflus dont on l'avait surchargée, pour en faire présent à tous les parens qui pouvaient en rendre aux nouveaux mariés; car ces sortes de dons sont rarement gratuits. L'époux chauffa la yourte, prépara les provisions, et régala tous les convives. Le lendemain, le

père de la jeune épouse donna son festin, et le troisième jour les convives se séparèrent; mais les nouveaux mariés restèrent quelques jours chez le beau-père pour travailler ».

Telles sont les cérémonies des premières noces. Les secondes n'en exigent pas. Une veuve qui veut se remarier, n'a besoin que de se faire purifier, c'est-à-dire, que de coucher avec un autre homme que celui qu'elle doit épouser. Cette purification est si déshonorante pour l'homme, qu'il n'y a que des étrangers qui veuillent s'en charger. Une veuve risquait autrefois de l'être toute sa vie; mais depuis qu'il y a des Cosaques au Kamschatka, les veuves trouvent à se faire absoudre du crime des secondes noces. On se purifie en ce pays-là, comme on se souille en d'autres.

Rien n'est plus libre au Kamschatka, que les lois du mariage. Toute union d'un sexe à l'autre est permise, si ce n'est entre le père et sa fille, entre le fils et sa mère. Un homme peut épouser plusieurs femmes, et les quitter. La séparation de lit est le seul acte de divorce. Les deux époux, ainsi dégagés, ont la liberté de faire un nouveau choix, sans nouvelle cérémonie. Ni les femmes ne sont jalouses entre elles de leur mari commun, ni le mari n'est jaloux de ses femmes. Encore moins l'est-on de la virginité que nous prisons si fort. On dit même qu'il y a des maris qui reprochent aux beaux-pères de trouver dans les femmes ce qu'on se plaint quelquefois parmi nous de ne pas y trouver, les doux ob-

stacles que la nature oppose à l'amour, dans une vierge intacte.

Cependant les femmes kamschadales ont aussi leur modestie ou leur timidité. Quand elles sortent, c'est toujours le visage couvert d'un coqueluchon qui tient à leur robe; viennent-elles à rencontrer un homme dans un chemin étroit, elles lui tournent le dos pour le laisser passer, sans être vues. Quand elles travaillent dans leurs yourtes, c'est derrière des rideaux; et si elles n'en ont point, elles tournent la tête vers la muraille dès qu'il entre un étranger, et continuent leur ouvrage. Mais ce sont, dit-on, les mœurs grossières de l'ancienne rusticité. Les Cosaques et les Russes policent insensiblement ces femmes rudes et sauvages, sans songer que ce sexe est plus dangereux peut-être, apprivoisé que farouche.

Ce sont les occupations qui font les mœurs. Tous les peuples du nord ont beaucoup de ressemblance entre eux; les peuples chasseurs et pêcheurs encore davantage.

Au printemps, les hommes se tiennent à l'embouchure des rivières, pour attraper au passage beaucoup de poissons qui retournent à la mer, ou bien ils vont dans les golfes et les baies prendre une espèce de merluche, qu'on appelle *vachinia*. Quelques-uns vont à la pêche des castors marins. En été, l'on prend encore du poisson; on le fait sécher, on le transporte aux habitations. En automne, on tue des oies, des canards, on dresse des chiens, on pré-

pare des traîneaux. En hiver, on va sur ces voitures, à la chasse des zibelines et des renards, ou chercher du bois et des provisions, s'il en reste dans les balaganes; ou bien on s'occupe dans sa hutte à faire des filets.

Dans cette saison, les femmes filent l'ortie avec leurs doigts grossiers. Au printemps, elles vont cueillir des herbages de toute espèce, et surtout de l'ail sauvage. En été, elles ramassent l'herbe dont elles ourdissent des tapis et des manteaux, ou bien elles suivent leurs maris à la pêche, pour vider les poissons qu'il faut sécher. En automne, on les voit couper et rouir l'ortie, ou bien courir dans les champs, pour voler de la sarana dans les trous des rats.

Ce sont les hommes qui construisent les yourtes et les balaganes, qui font les ustensiles de ménage et les armes pour la guerre, qui préparent et donnent à manger, qui écorchent les chiens et les animaux dont la peau sert à faire des habits.

Les femmes taillent et cousent les vêtemens et la chaussure. Un Kamschadale rougirait de manier l'aiguille et l'alêne, comme font les Russes, dont il se moque. Ce sont encore les femmes qui préparent et teignent les peaux. Elles n'ont qu'une manière dans cette préparation. On trempe d'abord les peaux pour les racler avec un couteau de pierre. Ensuite on les frotte avec des œufs de poisson frais ou fermentés, et l'on amollit les peaux, à force de les tordre et de les fouler. On finit par les ratisser et

les frotter, jusqu'à ce qu'elles soient nettes et souples. Quand on veut les tanner, on les expose à la fumée durant une semaine; on les épile dans l'eau chaude, on les frotte avec du caviar; puis on les tord, les foule et les ratisse.

Pour teindre les peaux de veau marin, après en avoir ôté le poil, les femmes les cousent en forme de sac, le côté du poil en dehors. Elles versent dans ce sac une forte décoction d'écorce d'aune, et le recousent par le haut. Quelque temps après, on pend le sac à un arbre, on le frappe avec des bâtons, à plusieurs reprises, jusqu'à ce que la couleur ait pénétré en dehors, puis on le laisse sécher à l'air, et on l'amollit, en le frottant. Cette peau devient enfin semblable au maroquin. Les femmes veulent-elles teindre le poil des veaux marins pour garnir leurs robes et leurs chaussures, elles emploient un petit fruit rouge, très-foncé, qu'elles font bouillir avec de l'écorce d'aune, de l'alun, et une huile minérale. Voilà tous les arts, tous les travaux des Kamschadales.

Presque toutes leurs occupations se rapportent aux premiers besoins de l'homme. La nourriture, besoin le plus pressant et le plus continuel, qui se renouvelle à chaque instant, qui tient tous les êtres vivans en action, demande presque tous les soins des peuples sauvages. Leurs voyages mêmes, semblables aux courses des animaux errans, n'ont pour but que la pêche et la chasse, la recherche ou l'approvisionnement des vivres. Ils s'exposent, pour en

avoir, au danger de mourir de faim. Souvent ils sont surpris dans un lieu désert par un ouragan qui fouette la neige en tourbillon. Alors il faut se réfugier dans les bois avec ses chiens et son traîneau, jusqu'à ce que cet orage ait passé. Quelquefois il dure huit jours. Les chiens sont obligés de manger les courroies et les cuirs des traîneaux, tandis que l'homme n'a rien; encore est-il heureux de ne pas mourir de froid. Pour s'en garantir, les voyageurs se mettent dans des creux qu'ils garnissent de branches, et s'enveloppent tout entiers dans leurs pelisses, où la neige les couvre bientôt, de façon qu'on ne les distinguerait pas dans leurs fourrures, s'ils ne se levaient de temps en temps pour la secouer, ou s'ils ne se roulaient comme une boule, afin de s'échauffer et de respirer. Ils ont soin de ne pas trop serrer leur ceinture, de peur que, s'ils étaient à l'étroit dans leurs habits, la vapeur de leur respiration qui vient à se geler, ne les engourdît, et ne les suffoquât sous une atmosphère de glaçons. Quand les vents de l'est au sud soufflent une neige humide, il n'est pas rare de trouver des voyageurs gelés par le vent du nord, qui suit de près ces sortes d'ouragans. Quelquefois, obligés de courir sur leurs traîneaux, le long des rivières, dans des chemins roides et raboteux, ils y tombent et se noient; ou s'ils regagnent les bords, ils y périssent dans les douleurs cuisantes du froid qui les a saisis. Rarement ont-ils la commodité de faire du feu; et s'ils l'avaient, ils la négligeraient. Eux et leurs chiens s'échauffent

mutuellement couchés pêle-mêle, et se nourrissent en route de poisson sec, qui n'a pas besoin d'apprêts. Aux mois de mars et d'avril, saison des voyages, ils passeront deux ou trois nuits dans un endroit isolé. Les hommes s'accroupissent sur le bout des doigts des pieds, entortillés dans leurs pelisses, et dorment tranquillement dans cette situation gênante. D'ailleurs ils sont endurcis au froid. « J'ai vu plusieurs de ces sauvages, dit M. Krachenninikow, qui, s'étant couchés le soir, le dos tout nu, tourné vis-à-vis du feu, dormaient d'un sommeil profond, quoique le feu fût éteint, et que leur dos fût couvert de givre ». Mais parmi tous ces périls et ces accidens, c'est une grande ressource pour l'homme, que la compagnie de ses chiens. Cet animal fidèle échauffe et défend son maître durant le sommeil. Moins fort que le cheval, mais plus intelligent, au milieu des ouragans qui obligent le voyageur d'avoir les yeux fermés, il ne s'écarte guère de son chemin; et si le mauvais temps l'égare, son odorat lui fait bientôt retrouver sa route dans le calme. Sage et prévoyant, sa sagacité prédit l'orage; et soit finesse de tact, soit l'effet d'une correspondance secrète de la vicissitude de ses modifications avec celle des températures de l'air, quand l'ouragan s'approche, et s'annonce sur la neige qu'il amollit ou rend plus humide, le chien s'arrête, gratte la neige avec ses pattes, et semble avertir son maître de la tempête.

Qui croirait qu'un peuple si peu soigné de la na-

ture fût assez malheureux pour vivre dans un état de guerre? S'il n'a rien à perdre, qu'a-t-il à gagner? Cependant, si l'on s'en rapporte aux Russes, les Kamschadales se faisaient la guerre entre eux avant que les Russes vinssent les soumettre. Quel était l'objet de cette guerre? Des prisonniers à faire. Le vainqueur employait les hommes à des travaux, les femmes à ses plaisirs. La vengeance, ou le point d'honneur, sentimens outrés et barbares chez tous les peuples, faisaient courir aux armes et au sang. Une querelle entre des enfans, un hôte mal régalé par un autre; c'en était assez pour détruire une habitation. On y allait de nuit, on s'emparait de l'entrée des yourtes; un seul homme, avec une massue ou une pique, tuait ou perçait une famille entière. Ces guerres intestines n'ont pas peu contribué, dit-on, à soumettre les Kamschadales aux Cosaques. Une habitation se réjouissait de la défaite d'une autre, sans songer que l'incendie d'une maison menace les maisons voisines, et que la destruction d'une peuplade prépare la ruine d'une nation. Mais il en a coûté cher aux Cosaques pour réduire les Kamschadales: ce peuple terrible dans la défense naturelle, a recours à la ruse si la force lui manque. Lorsque les Cosaques exigeaient le tribut pour les Russes, de quelque habitation qui n'était pas soumise, les Kamschadales, loin de témoigner d'abord la moindre résistance, attiraient les cruels exacteurs dans leurs cabanes, et les endormaient par leurs présens et leurs festins; ensuite ils les massacraient

tous, ou les brûlaient dans la nuit. Les Cosaques ont appris, par ces trahisons, à se défier des caresses et des invitations de ces sauvages. Si leurs femmes sortent la nuit de leur yourte, car elles abhorrent le sang, et leurs maris n'osent en répandre sous leurs yeux; si les hommes racontent des songes où ils ont vu des morts; s'ils vont se visiter au loin les uns les autres, c'est un indice infaillible de révolte ou de trahison, et les Cosaques se tiennent sur leurs gardes; on les égorgerait, eux et tous les habitans qui n'entreraient pas dans le complot.

Rien de plus affreux, disent toujours les Russes, que la cruauté des Kamschadales, envers leurs prisonniers. On les brûle, on les mutile, on leur arrache la vie en détail, par des supplices lents, variés et répétés. Cette nation est lâche et timide, disent-ils encore. Cependant elle craint si peu la mort, que le suicide lui est très-familier; cependant, quand on fait marcher des troupes contre les Kamschadales révoltés, ces rebelles savent se retrancher dans les montagnes, s'y fortifier, y attendre leurs ennemis, les repousser à coups de flèches; cependant lorsque l'ennemi l'emporte, soit par la force ou par l'habileté, chaque Kamschadale commence par égorger sa femme et ses enfans, se jette dans des précipices, ou s'élance au milieu des ennemis, « pour se faire un lit, dit M. Kracheninnikow, dans le sang et le carnage, pour ne pas mourir sans se venger. Dans une révolte des habitans d'Outkolok, en 1740, continue le même voyageur, toutes les

femmes, à l'exception d'une fille qu'ils n'eurent pas le temps d'égorger, furent massacrées par les hommes, et ceux-ci se précipitèrent dans la mer, du haut de la montagne où ils s'étaient réfugiés ». Est-ce là de la lâcheté ou de la faiblesse?

Ce peuple, exposé à tant de maux qui lui viennent de la nature ou des hommes, n'est pas sans quelques plaisirs. Il connaît le doux lien de l'amitié, il sait exercer l'hospitalité. Elle consiste, entre amis, à se régaler. Un Kamschadale en invite un autre à manger : ce sera de la graisse de veau marin; l'hôte en coupe une longue tranche, il se met à genoux devant son convive assis; il lui enfonce cette graisse dans la bouche, en criant d'un ton furieux *tana* (voilà); et coupant avec son couteau ce qui déborde des lèvres, il le mange; mais ce ne sont là que les invitations familières : les repas de cérémonie ne se font pas à si bon marché; aussi ne se donnent-ils point sans intérêt.

Quand un Kamschadale veut se lier d'amitié avec un de ses voisins, il l'invite à manger : il échauffe d'avance sa yourte, et prépare de tous les mets qu'il a dans ses provisions, assez pour rassasier dix personnes. Le convié se rend au festin, et se déshabille, ainsi que son hôte : on dirait un défi à coups de poings. L'un sert à manger à l'autre, et verse du bouillon dans une grande écuelle, sans doute pour aider à la digestion par la boisson. Pendant que l'étranger mange, son hôte jette de l'eau sur des pierres rougies au feu pour augmenter la chaleur.

Le convive mange et sue jusqu'à ce qu'il soit obligé de demander grâce à l'hôte, qui de son côté ne prend rien, et peut sortir de la yourte tant qu'il veut. Si l'honneur de l'un est de chauffer et de régaler, celui de l'autre est d'endurer l'excès de la chaleur et de la bonne chère. Il vomira dix fois avant de se rendre; mais enfin, obligé d'avouer sa défaite, il entre en composition : alors son hôte lui fait acheter la trève par un présent; ce seront des habits, ou des chiens, menaçant de le faire chauffer et manger, jusqu'à ce qu'il crève ou qu'il paye. Le convié donne ce qu'on lui demande, et reçoit en retour des haillons, ou de vieux chiens estropiés. Mais il a le droit de la revanche, et rattrape ainsi dans un second festin, l'équivalent de ce qu'il a perdu dans le premier.

Cette réciprocité de traitement entretient les liaisons, l'amitié, l'hospitalité chez les Kamschadales. Si l'hôte ne se rendait pas à l'invitation du convive qu'il a si bien régalé, celui-ci viendrait s'établir chez lui sans rien dire; et s'il n'en recevait pas des présens, même sans les demander, l'étranger, après avoir passé la nuit, attèlerait ses chiens sur la yourte de son hôte; et s'asseyant sur son traîneau, il enfoncerait son bâton dans la terre, sans partir, jusqu'à ce qu'il eût reçu des présens. Ce serait une injure cruelle, et le sujet d'une rupture et d'une inimitié sans retour, que de le laisser aller les mains vides; et l'hôte avare demeurerait sans amis, déshonoré parmi tous ses voisins.

M. Kracheninnikow raconte l'histoire d'un Cosaque qui se fit donner, par un Kamschadale, une belle peau de renard, à force de le chauffer et de le soûler. Loin de regretter son présent, le sauvage se vantait de n'avoir jamais été si bien traité, disant que les Kamschadales ne savaient pas régaler leurs amis comme les Russes.

Lorsque les Kamschadales veulent se livrer à la joie, ils ont recours à l'art pour s'y exciter : la nature ne les y porte pas, mais ils y suppléent par une espèce de champignon qui leur tient lieu d'opium : il s'appelle *mucho-more*, tue-mouche ; ils en avalent de tout entiers, pliés en rouleaux, sinon ils boivent d'une liqueur fermentée, où ils ont fait tremper de ce narcotique. L'usage modéré de cette boisson leur donne de la gaîté, de la vivacité ; ils en sont plus légers et plus courageux ; mais l'excès qu'ils en font très-communément, les jette en moins d'une heure dans des convulsions affreuses ; elles sont bientôt suivies de l'ivresse et du délire. Les uns rient, les autres pleurent, au gré d'un tempérament triste ou gai : la plupart tremblent, voient des précipices, des naufrages ; et quand ils sont chrétiens, l'enfer et les démons. Cependant les Kamschadales, plus réservés dans l'usage du mucho-more, tombent rarement dans ces symptômes de frénésie. Les Cosaques moins instruits par l'expérience y sont plus sujets. M. Kracheninnikow en rapporte des exemples dont il a été témoin, ou qu'il tient de gens dignes de foi.

« Mon interprète, dit-il ayant bu de la liqueur de ce champignon, sans le savoir, devint si furieux, qu'il voulait s'ouvrir le ventre avec un couteau. Ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on lui retint le bras, au moment qu'il allait se frapper.

» Le domestique d'un officier russe avait résolu d'étrangler son maître, persuadé, disait-il, par le mucho-more, qu'il ferait une belle action; et il l'aurait exécutée, si ses camarades ne l'en eussent empêché.

» Un soldat ayant mangé un peu de mucho-more, avant de se mettre en route, fit une grande partie du chemin sans être fatigué. Enfin, après en avoir mangé encore jusqu'à être ivre, il se serra les testicules et mourut ».

Un Kamschadale, dans cette ivresse, saisi de la peur de l'enfer, confessa tout haut ses péchés devant ses camarades, s'imaginant ne les dire qu'à Dieu.

Le mucho-more est d'autant plus redoutable pour les Kamschadales, qu'il les pousse à tous les crimes, et les expose dès-lors au supplice. Ils l'accusent de tout le mal qu'ils voient, qu'ils font, qu'ils disent, ou qu'ils éprouvent. Malgré ces suites funestes, on n'est pas moins avide de ce poison. Les Koriaques, qui n'en ont point chez eux, en font tant de cas, que, par économie ou pauvreté, s'ils voient quelqu'un qui en ait bu ou mangé, ils ont soin de recevoir son urine dans un vase, et la boivent pour s'enivrer à leur tour de cette liqueur enchanteresse. Quatre de ces champignons ne font point de mal;

mais dix suffisent pour troubler l'esprit et les sens.

Aussi les femmes n'en usent jamais; leurs divertissemens sont la danse et le chant. Voici la description d'une de ces danses, dont M. Kracheninnikow fut témoin. « Deux femmes, qui devaient danser ensemble, étendirent une natte sur le plancher au milieu de la yourte, et se mirent à genoux l'une vis-à-vis de l'autre. Elles commencèrent à hausser et baisser les épaules, et à remuer les mains en chantant fort bas et en mesure. Ensuite elles firent insensiblement des mouvemens de corps plus grands en haussant leur voix à proportion; ce qu'elles ne cessèrent de faire, que lorsqu'elles furent hors d'haleine, et que leurs forces furent épuisées.

» Les femmes ont encore une danse particulière : elles forment deux rangs les unes vis-à-vis des autres, et mettent leurs deux mains sur le ventre, puis se levant sur le bout des doigts des pieds, elles se haussent, se baissent, et remuent les épaules en tenant leurs mains immobiles, sans sortir de leur place ».

Presque toutes les danses des sauvages sont pantomimes. Chez les Iroquois, elles respirent la guerre. Chez les Kamschadales, il en est une qui retrace la pêche. Dix personnes de l'un et l'autre sexe, parées de leurs plus beaux habits, se rangent en cercle, et marchent avec lenteur, levant en mesure un pied devant l'autre. « Les danseurs prononcent tour à tour quelques mots, de façon que quand la moitié a prononcé le dernier mot, l'autre moitié

prononce les premiers. Ces mots sont tirés de la chasse et de la pêche ».

Les hommes ont aussi leurs danses particulières. Les danseurs se cachent dans des coins. L'un bat des mains, les élève en l'air, saute comme un insensé, se frappant la poitrine et les cuisses; un autre le suit, puis un troisième, et tous dansent en rond, à la file les uns des autres : ou bien ils sautent accroupis sur leurs genoux, en battant des mains et faisant mille gestes singuliers, qui sont sans doute expressifs, mais pour eux seuls.

Les femmes accompagnent quelquefois leurs danses de chansons. Assises en rond, l'une se lève et chante, agite les bras, et remue tous ses membres avec une vitesse que l'œil suit à peine : elles imitent si bien les cris des bêtes et des oiseaux, qu'on entend distinctement trois différens cris dans un seul. Les femmes et les filles ont la voix agréable : ce sont elles qui composent la plupart des chansons. L'amour en fait constamment le sujet, l'amour qui est le tourment des peuples policés, et la consolation des sauvages. Voici une de ces chansons :

J'ai perdu ma femme et ma vie. Accablé de tristesse et de douleur, j'irai dans les bois, j'arracherai l'écorce des arbres, et je la mangerai. Je me leverai de grand matin, je chasserai le canard aanguitche, pour le faire aller dans la mer. Je jetterai les yeux de tous côtés, pour voir si je ne trouverai pas quelque part celle qui fait l'objet de ma tendresse et de mes regrets.

Cette chanson s'appelle *aanguitche*, parce qu'elle est notée sur les tons du cri de cet oiseau.

M. Kracheninnikow a noté une autre chanson kamschadale, faite en l'honneur de quelques Russes. On y remarque ces couplets :

Si j'étais cuisinier de M. l'Enseigne, je n'ôterais la Marmite qu'avec des gants.

Si j'étais M. le Major, je porterais toujours une belle cravate blanche.

Si j'étais Ivan, son valet, je porterais de beaux bas rouges.

Si j'étais étudiant, je décrirais toutes les belles filles.

Cet étudiant est M. Kracheninnikow : la chanson veut aussi qu'il fasse la description de toutes les autres curiosités naturelles du Kamschatka.

Du reste, il s'étonne que les Kamschadales qui montrent beaucoup de goût pour la musique, n'aient d'autre instrument qu'une espèce de flûte faite avec le tuyau d'une plante, qu'on appelle *angélique*; « tuyau, dit-il, sur lequel on ne peut jouer aucun air ». Mais il serait bien plus surprenant qu'ils aimassent la musique, avec si peu d'invention, de ressources et de loisir. C'est un des premiers arts de l'homme en société, mais un des derniers qu'il perfectionne. Il faut tant de sensibilité, d'oisiveté, de mollesse même, pour préparer et façonner les organes aux délices de la musique, qu'elle n'entre souvent dans le génie d'une nation, que lorsqu'il est éteint sur tous les autres arts qui demandent de l'action, des veilles, du travail. Peut-être aussi faut-il naître organisé pour la belle musique, et ce n'est pas le don des peuples du

nord. Elle arrivera difficilement jusqu'au 50e degré de latitude.

Les plaisirs des Kamschadales sont très-bornés; leurs maux ne le sont pas autant, quoiqu'en petit nombre. Leurs principales maladies sont le scorbut, les ulcères, le cancer, la jaunisse : chacun de ces maux a plusieurs remèdes. On se guérit du scorbut, au Kamschatka, par l'application de certaines feuilles sur les gencives, ou par des boissons. On prend des décoctions de plantes, d'une espèce de gentiane ou de bourgeons de cèdre, qu'on infuse comme du thé; mais souvent on mange de l'ail sauvage.

Les ulcères sont très-dangereux au Kamschatka, souvent mortels : ils ont quelquefois deux ou trois pouces de diamètre, et s'ouvrent en quarante ou cinquante trous. S'il n'y a point de suppuration, c'est un signe de mort. On y applique, pour attirer la matière, la peau fumante d'un lièvre écorché; et, si l'on peut, on arrache la racine de l'ulcère.

Il y a trois maladies au Kamschatka, qu'on appelle incurables : la paralysie, le mal vénérien et les cancers. La première est de tous les pays sans doute; mais plus rare chez les sauvages, et de là vient qu'ils ne savent pas la guérir. La seconde leur vient des Russes, qui l'ont apportée dans leurs pays de conquête, comme les Espagnols l'ont prise à la conquête du Nouveau-Monde. Les éponges marines font, dit-on, suppurer les cancers; et le sel alkali qu'elles contiennent, brûle les chairs mortes de ces sortes

de plaies, qui guérissent quelquefois, mais avec peine et lentement.

Il y a des maladies de peau très-dangereuses. Telle est une espèce de galle, qui, comme la petite vérole, vient à tout le monde, et moissonne bien des victimes. Elle fait son éruption sous la poitrine, en forme de ceinture, et mène à la mort quand elle ne suppure pas. Les enfans ont une galle particulière qu'on appelle *teoved.*

Dans certains maux de reins, on se frotte la partie malade devant le feu, avec de la ciguë, sans toucher à la ceinture, de peur qu'il n'en résulte de convulsions ou des crispations de nerfs.

Dans les douleurs des jointures, on y applique une espèce de champignon qui croît sur le bouleau. On l'allume par un bout, et il brûle comme de l'amadou jusqu'à la chair vive, où il fait une plaie, qui, après avoir rendu du sang, se ferme ou se sèche avec la cendre de cette sorte d'agaric.

Les femmes ont une herbe dont elles se parfument en certaines parties, pour irriter, pour assouvir l'amour ou ses désirs. Elles boivent de certaines infusions pour être plus fécondes; d'autres infusions pour ne pas avoir d'enfans. Les peuples sauvages ont donc aussi des malheureux, qui craignent de se multiplier.

Un remède infaillible contre la jaunisse, est un lavement d'iris sauvage ou de violette de bois. On en pile la racine toute fraîche dans l'eau chaude, et l'on en verse le suc, blanc comme du lait, dans une

vessie où est attachée une canule. La manière de prendre ces sortes de remèdes, est de se coucher en avant, la tête baissée, en pressant la vessie sous le ventre. Ces seringues ne ressemblent pas mal à une cornemuse, et l'on pourrait s'y tromper au premier coup-d'œil.

Les feuilles d'ulmaria pilées sont bonnes contre les morsures d'un chien ou d'un loup. La décoction de cette plante bouillie avec du poisson soulage du mal aux dents.

Les Kamschadales n'ont besoin d'aucune espèce de chirurgien, même pour la saignée. Sans lancettes ni ventouses, quand ils veulent soulager une partie malade, ils prennent la peau d'alentour avec des pincettes de bois, la percent avec un outil tranchant de cristal ou de pierre, et laissent couler autant de sang qu'ils en veulent perdre. C'est assez parler des maladies du corps, il faut passer à celles de l'esprit.

Les Kamschadales n'ont aucune idée de l'Être suprême, et n'ont point le mot *esprit* dans leur langue. Quand M. Steller leur demandait si, à la vue du ciel, du soleil, de la lune et des étoiles, ils n'avaient jamais pensé qu'il y eût un Être tout-puissant, créateur de toutes choses; ils lui ont répondu affirmativement : « Que jamais cela ne leur était venu dans l'idée, et qu'ils ne sentaient et n'avaient jamais senti pour cet Être suprême, ni amour ni crainte ». Voici quelques-unes de leurs opinions religieuses :

« Dieu n'est la cause ni du bonheur ni du malheur; mais tout dépend de l'homme. Le monde est

éternel : les âmes sont immortelles. Elles seront réunies aux corps, et toujours sujettes à toutes les peines de cette vie, excepté la faim.

» Toutes les créatures, jusqu'à la mouche la plus petite, ressusciteront après la mort, et vivront sous terre. Ceux qui ont été pauvres dans ce monde, seront riches dans l'autre; et ceux qui sont riches ici, deviendront pauvres à leur tour. Ils ne croient pas que Dieu punisse les fautes, car celui qui fait mal, disent-ils, en reçoit le châtiment dès à présent.

» Ils pensent que le monde empire de jour en jour, et que tout dégénère en comparaison de ce qui a existé autrefois ».

Au défaut d'idées justes sur la divinité, les Kamschadales ont fait des dieux à leur image comme les autres peuples. « Le ciel et les astres, disent-ils, existaient avant la terre. Koutkhou créa la terre; et ce fut de son fils qui lui était né de sa femme, un jour qu'il se promenait sur la mer.

» Koutkhou, disent d'autres Kamschadales, et sa sœur Kouhtligith, ont apporté la terre du ciel, et l'ont affermie sur la mer créée par Outleigin.

» Koutkhou, après avoir créé la terre, quitta le ciel et vint s'établir au Kamschatka. C'est là qu'il eut un fils appelé *Tigil*, et une fille nommée *Sidanka*, qui se marièrent ensemble. Koutkhou,, sa femme et ses enfans, portaient des habits faits de feuilles d'arbres et se nourrissaient d'écorce de bouleau et de peuplier; car les animaux terrestres n'avaient point encore été créés, et les dieux ne savaient point

prendre de poisson ». Sont-ce les Chinois qui ont porté leur mythologie aux Kamschadales? Est-ce l'historien du Kamschatka, qui prête à ce pays les fables de la Chine?

« Koutkhou abandonna un jour son fils et sa fille, et disparut du Kamschatka. Quoiqu'il marchât sur des raquettes, les montagnes et les collines se formèrent sous ses pas : la terre était plate auparavant; mais ses pieds enfoncèrent comme dans de la glaise, et les vallons creusés en conservent la trace.

» Tigil voyant augmenter sa famille, inventa l'art de faire des filets avec de l'ortie, pour prendre des poissons. Son père lui avait appris à faire des canots. Il enseigna à ses enfans l'art de s'habiller de peaux. Il créa les animaux terrestres, et leur donna Piliatchutchi pour veiller sur eux. Ce dieu, d'une taille fort petite, vêtu de peaux de goulu, est traîné par des oiseaux : ce ne sont pas des aigles, ni des colombes, mais des perdrix. Sa femme s'appelle *Tiranous* ».

Koutkhou a fait beaucoup de sottises qui ne lui attirent que des malédictions, au lieu de louanges et de prières. Pourquoi tant de montagnes, de précipices, d'écueils, de bancs de sable, de torrens ou de rivières si rapides, tant de pluies et de tempêtes? Les Kamschadales n'ont que des injures à lui dire, pour de si mauvais offices. Soit peu de crainte, ou d'amour dans leur culte, ils n'offrent au dieu qu'ils estiment le plus, que les ouïes, les nageoires, ou les queues des poissons, qu'ils jeteraient dans les

immondices. « Ils ont, dit M. Kracheninnikow, cela de commun avec toutes les nations asiatiques, qui offrent seulement à leurs dieux ce qui ne vaut rien, et qui gardent pour elles ce qu'elles peuvent manger ». Les dieux peuvent ne pas s'en irriter, mais il n'est pas sûr que les prêtres s'en contentent.

Au reste, si les Kamschadales ne donnent rien à leurs dieux, c'est qu'ils en attendent peu de chose. Ils font un dieu de la mer, qu'ils appellent *Mitg*, et qu'ils représentent sous la forme d'un poisson. Ce dieu ne songe qu'à lui. Il envoie les poissons dans les rivières, mais pour y chercher du bois propre à la construction de ses canots, et non pour servir de nourriture aux hommes. Ces peuples ne peuvent croire qu'un Dieu puisse leur faire du bien.

En revanche, ils connaissent des dieux très-capables de leur faire du mal. Ce sont ceux qui président aux volcans, aux fontaines bouillantes. Ces mauvais génies descendent la nuit des montagnes, et volent à la mer pour y prendre du poisson. Ils en emportent un à chaque doigt. Les dieux des bois ressemblent aux hommes; leurs femmes portent des enfans qui croissent sur leur dos et pleurent sans cesse. Ces esprits égarent les voyageurs, et leur ôtent la raison.

Piliatchoutchi ou Bilioukai, ne laisse pas d'être malfaisant quelquefois. Ce dieu habite sur les nuées, d'où il verse la pluie et lance les éclairs. L'arc-en-ciel est la bordure de son habit. Les sillons que l'ouragan fait sur la neige sont les traces de ses pas. Il

faut craindre ce dieu; car il fait enlever dans des tourbillons les enfans des Kamschadales, pour supporter, comme des Cariatides, les lampes qui éclairent son palais.

Touila est le dieu des tremblemens de terre. Ils proviennent de ce que son chien kozei, quand il le traîne, secoue la neige qu'il a sur le corps.

Gaëtch est le chef du monde souterrain, où les hommes vont habiter après leur mort; car sous la terre qui est plate, est un ciel semblable au nôtre; et sous ce ciel, est une autre terre dont les habitans ont l'hiver quand nous avons l'été, et leur été durant notre hiver.

C'est ainsi que les fausses notions de la nature ont engendré les fausses idées de la divinité. L'homme, en général, tire ses lois, ses mœurs et ses opinions religieuses de son climat. A la vérité, les conquêtes et les transmigrations modifient, altèrent et défigurent quelquefois l'histoire civile et religieuse d'un pays et d'une nation, comme son caractère, sa langue, sa physionomie. Mais, tant qu'un peuple sauvage restera ignoré dans l'enceinte d'un pays borné par les eaux ou les montagnes, il prendra ses dieux dans ses bois, dans la mer, dans les cavernes, dans les lieux sombres ou majestueux; en un mot, dans les grands objets; ou les grands effets de la nature. La peur guidera toujours sa marche dans ses superstitions, et s'il cesse de craindre les fantômes créés par son imagination, ce sera pour s'effrayer d'autres fantômes étrangers.

La faiblesse de l'homme le rend timide; l'expérience du mal, peureux, et l'ignorance, crédule et fou dans ses peurs. Cependant la superstition des Kamschadales n'est pas toujours aveugle et mal raisonnée. Ils appellent, dit-on, bien et vertu ce qui satisfait leurs désirs et leurs besoins; faute et mal, ce qui peut leur nuire. Monter sur les volcans, c'est s'exposer à une perte certaine, c'est commettre un crime que le ciel doit venger. Jusque-là leur crainte est raisonnable, mais voici une opinion qu'on doit taxer de lâcheté. C'est une faute de sauver un homme qui se noie, parce qu'on peut se noyer soi-même. Rien n'est plus contraire à la vie sociale.

Les Kamschadales n'ont pour nourrir leur superstition, que des magiciennes. Ce sont toujours de vieilles femmes qui ont exercé les sortiléges, comme si ce sexe, qui commence son règne par l'amour, devait le finir par la crainte; heureusement les charmes de la beauté l'emportent sur ceux de la magie. Au Kamschatka, les magiciennes ne prétendent que guérir les maladies, détourner les malheurs, et prédire l'avenir. Voici leur grand sortilége.

Deux femmes assises dans un coin murmurent à voix basse, on ne sait quelles paroles. L'une s'attache au pied un fil d'ortie entortillé de laine rouge. Elle agite son pied; si c'est avec rapidité, signe de bonheur; si c'est lentement, mauvais augure. Ces deux compagnes grincent des dents en criant *gouche, gouche* : c'est pour évoquer les démons. Quand

elles croient les voir, elles crient en éclatant de rire, *kkaï, kkaï*. Après une demi-heure de vision, l'une répète sans cesse *ickki*, c'est-à-dire, ils n'y sont plus. Pendant ce temps-là, l'autre marmotte les paroles sur le visionnaire, pour l'exhorter et l'aider à n'avoir pas peur du diable.

On fait des sortiléges pour avoir du bonheur à la chasse, ou pour détourner le malheur. Si l'on n'a rien pris, c'est, dit toujours la sorcière, parce qu'on a négligé quelque pratique snperstitieuse. Il faut expier cette omission, en faisant une petite idole de bois, qu'on va mettre sur un arbre.

Quand un enfant est né durant une tempête, c'est un mauvais présage. Dès qu'il aura l'usage de la parole, il faudra le réconcilier avec le diable; et c'est par un sortilége qu'on y réussit. On attend un ouragan; alors l'enfant se met tout nu, avec une coquille entre les mains. Il court autour de la cabane, en disant aux esprits malfaisans: « La coquille » est faite pour l'eau salée, et non pour l'eau douce: » vous m'avez tout mouillé, l'humidité me fera périr. Vous voyez que je suis nu, et que je tremble » de tous mes membres ». Dès ce moment, l'enfant est en paix avec les diables, et il n'attirera plus de tempête ni d'ouragans.

Les Kamschadales attachent beaucoup de mystères aux songes. S'ils possèdent en songe une jolie femme, ce bonheur est le présage d'une bonne chasse. S'ils songent qu'ils satisfont à certains besoins, ils attendent des hôtes; s'ils rêvent à la ver-

mine, ce sont des Cosaques qui viendront chez eux: ces Cosaques lèvent les impôts.

Mais une seule cérémonie renferme toutes les superstitions des Kamschadales : c'est la fête de la *Purification des fautes*. Comme on y trouve les dogmes et les rits de la religion du pays, il est nécessaire de la décrire avec quelque détail.

Cette fête se célèbre au mois de novembre, quand les travaux de l'été et de l'automne sont finis. M. Steller en conjecture que, dans l'origine, elle avait été instituée par la reconnaissance. Mais ce n'est pas dans ce sentiment qu'il faut toujours chercher les premiers établissemens du culte religieux. Si les Kamschadales n'ont qu'une fête dans l'année, c'est au loisir de la saison où elle se célèbre qu'il est naturel de la rapporter; c'est aux circonstances du retour de ce peuple dans ses cabanes, après la dispersion qu'exigent la chasse et la pêche. S'il y mêle beaucoup de pratiques superstitieuses; si le but même de son institution est une expiation religieuse, c'est que le désir du bien et la crainte du mal accompagnant l'homme partout, il veut intéresser à sa conservation tous les êtres qu'il voit ou qu'il imagine. Il invoque les biens, il conjure les maux, soit en secret, soit en public. Dans une fête de sauvages, chacun porte ses craintes pour en faire un culte, comme ses provisions pour en faire un repas. Il s'y trouve des opinions communes, ainsi que des mets; et chacun s'arrête à ce qui le touche davantage.

Dans la fête des Purifications kamschadales, on

commence par balayer la yourte. On en ôte ensuite les traîneaux, les harnais, et tout l'attirail qui déplaît aux génies qu'on veut évoquer. Un vieillard et trois femmes portent une natte qui renferme des provisions. On fait une espèce de hache avec de l'*ioukola*, qui est une pâte, et ces quatre personnages sacrés envoient chacun un homme dans le bois, avec ses provisions et sa hache pour le voyage. Le *tonchitche* est une herbe mystérieuse qu'on porte à la main ou sur la tête, et qu'on met partout dans les cérémonies religieuses. Les hommes qui vont au bois couper du bouleau pour l'hiver, en ont sur la tête et sur leurs haches; les femmes et les vieillards dans leurs mains. Celles-ci, après le départ des quatre bûcherons, jettent le reste de leurs provisions aux enfans, qui se battent pour se les arracher.

Ensuite les femmes pétrissent ou taillent du youkola en forme de baleine. On chauffe la yourte; et le vieillard apporte une barbue qu'il met dans un fossé creusé devant l'échelle de la yourte. Il tourne trois fois sur la même place; les hommes, les femmes et les enfans font la même chose après lui. Il fait cuire de la sarana pour régaler les mauvais génies. Chacun met ses idoles de bois, soit anciennes, soit neuves, dans le plafond au-dessus du foyer; car le foyer et l'échelle sont des choses sacrées dans les yourtes.

Un vieillard apporte un gros tronc de bouleau, dont on fait la grande idole. On attache à celle-ci de l'herbe douce au cou, on lui offre du tonchitche,

et on la met sur le foyer. C'est le grand dieu Lare. Ensuite les enfans se placent auprès de l'échelle, pour attraper les idoles qu'on leur jette de dehors dans la yourte; puis un d'entre eux prend la grande idole, la traîne par le cou autour du foyer, et la remet à sa place avec ses compagnons, qui le suivent en criant *alkhlalalai.*

Les vieillards s'asseient autour du foyer. Le principal, qui fait l'office de grand pontife, prend une pelle de tonchitche, et dit au feu nouvellement allumé : « Koutkhou nous ordonne de t'offrir une » victime chaque année. Sois-nous propice, défends- » nous, préserve-nous des chagrins, des malheurs » et des incendies ». Cette victime est l'herbe même qu'il jette au feu. Tous les vieillards alors se lèvent, frappent des pieds, battent des mains, et finissent par danser, en criant toujours *alkhlalalai.*

Pendant ces cris, les femmes et les filles sortent des coins de la yourte, les mains levées, avec des regards terribles, des contorsions et des grimaces affreuses. Ces convulsions finissent par une danse accompagnée de cris et de mouvemens si furieux, qu'elles en tombent par terre, comme mortes, l'une après l'autre. Les hommes les remportent à leurs places, où elles restent étendues sans mouvement. Un vieillard vient prononcer sur elles quelques paroles, qui les font crier et pleurer comme des possédées.

A la fin du jour, les quatre bûcherons reviennent avec tous les hommes qu'ils ont rencontrés, et por-

tent un des plus gros bouleaux coupé à la racine. Ils frappent à l'entrée de la yourte avec ce bouleau, battant des pieds et jetant de grands cris. Ceux qui sont dedans leur répondent avec le même bruit. Bientôt une fille s'élance en fureur, vole sur l'échelle, et s'attache au bouleau. Dix femmes l'aident à l'emporter; mais le chef de la yourte les en empêche. Toutes les femmes tirent le bouleau dans la yourte; tous les hommes qui sont dehors l'en retirent, et les femmes tombent par terre, excepté la fille qui s'était attachée au bouleau la première. Elles restent toutes sans mouvement.

C'est alors que le vieillard vient les désenchanter. M. Kracheninnikow, de qui l'on a tiré cette description, dit que dans une de ces fêtes, il vit une des filles obsédées résister plus long-temps que les autres aux paroles mystérieuses du vieillard. Enfin elle reprit ses sens, et se plaignant d'un grand mal de cœur, elle fit sa confession, et s'accusa d'avoir écorché des chiens avant la fête. Le vieillard lui dit qu'elle aurait dû s'en purifier, en jetant dans le feu des nageoires et des ouïes de poissons. Le remords était insensé : l'expiation devait être ridicule.

Les hommes qui reviennent du bois ne rapportent dans les nattes où l'on avait mis des provisions, que des coupeaux de bouleau. On en fait de petites idoles en l'honneur des démons qui se sont emparés des femmes. On les range de suite, on leur présente trois vases de sarana pilée, en mettant une cuiller devant chaque idole. On leur barbouille le visage

de vaciet. On leur fait des bonnets d'herbes; et après avoir mangé les mets où elles n'ont pas touché, on fait de ces idoles trois paquets, et l'on jette au feu tous ces petits dieux ou démons, avec de grands cris et des danses.

Toutes les cérémonies de cette fête ont de l'analogie avec les occupations et les besoins du peuple qui la célèbre. Une femme vient à minuit dans la yourte d'assemblée avec une figure de baleine, faite d'herbe, qu'elle porte sur le dos. Les gestes et les grimaces de cette nouvelle cérémonie, l'objet du culte, tout ce qui se dit et se fait à cette occasion, n'est que pour obtenir des vents et de la mer qu'ils envoient des baleines mortes sur les côtes du Kamschatka.

Le lendemain matin, de vieilles femmes font à peu près les mêmes extravagances devant des peaux de veaux marins. Elles ont des courroies faites du cuir de cet animal, et les allumant comme des bougies, elles en parfument ou empestent la yourte. Cette fumigation s'appelle *une purification*.

Ensuite une femme entre dans la yourte par la seconde ouverture, qu'on appelle *choplade* ou *ioupana,* tenant un loup fait d'herbe douce, et rempli de graisse d'ours. Les hommes et les femmes se disputent ce loup; le premier sexe l'emporte enfin, un homme tire une flèche sur ce loup, et les autres le déchirent, et mangent la pâte et les matières comestibles dont il est formé. « Quoique les Kamschadales, dit M. Kracheninnikow, ne soient pas plus en état

de rendre raison de cette cérémonie que de celle de la baleine; quoiqu'ils ignorent si elle a rapport à leurs opinions superstitieuses ou non, et pourquoi elle se pratique ; il me paraît cependant que ce n'est qu'un simple divertissement, ou un emblème du désir qu'ils ont de prendre et de manger des baleines et des loups.

Après ces diverses cérémonies, on apporte dans la yourte des branches de bouleau. Chaque chef de famille en prend une; et après l'avoir courbée en cercle, il y fait passer deux fois sa femme et ses enfans, qui dansent en rond au sortir de ce cercle. Cela s'appelle se purifier de ses fautes. La fête se termine par une procession qu'on fait autour de la yourte, en traînant le grand bouleau que les quatre députés ont apporté de la forêt. On le place enfin sur la balagane, où il reste toute l'année sans la moindre vénération.

Telle est la fête de la Purification chez les Kamschadales du midi. Elle se célèbre avec quelque différence dans les rites chez ceux du nord. Au lieu de la cérémonie d'envoyer au bois, ils ont celle d'envoyer à l'eau. Deux hommes nus, portant au cou des guirlandes qu'on vient d'ôter aux idoles, vont à la rivière avec un seau puiser de l'eau par un trou fait dans la glace. Quand ils ont apporté leurs seaux dans la yourte, l'un de ces porteurs d'eau prend une longue allumette, en met un bout dans le feu, puis la trempe dans les seaux, d'où il tire un morceau de glace qu'il jette au feu. Après le tribut que ces

deux élémens se sont payé réciproquement par les mains de ce Kamschadale, « il donne à tous les assistans à boire de l'eau comme de l'eau bénite », dit l'auteur russe.

Il se fait ensuite une ou deux cérémonies secrètes, dont tout le mystère ou le prix est dans le secret même, qui ne mérite ni d'être vu ni d'être publié. Tout ce qu'on peut en dire ici pour la curiosité, c'est qu'on y purifie toutes les personnes qui sont malades ou en danger de se noyer. Cette purification du passé, qui sert de préservatif pour l'avenir, consiste, pour les malades, à fouler aux pieds des guirlandes de tonchitche dont on leur avait couronné la tête; et pour les autres, à se coucher sur le foyer, qui est couvert de cendre chaude, appelant à leur secours des personnes qui viennent les retirer de la cendre avec le même empressement que s'ils se noyaient.

Le lendemain de cette purification, on prend deux bottes de paille, ou d'herbe sèche, pour en faire le *pom*. C'est une figure d'homme qui n'a qu'un pied de hauteur, et à laquelle on attache un priape de deux toises de longueur. On la suspend au plafond par ce priape. On courbe en arc cette longue baguette, et on jette la figure au feu. Tout ceci n'a point de sens ni d'objet. Ce sont des fous qui apaisent un mal imaginaire par des remèdes qui en sont l'aliment, comme font les superstitieux à qui la peur a troublé la raison. Mais ces folies se terminent par des jeux qui divertissent.

Les hommes qui sont dans les yourtes bien chauffées, jettent les tisons dehors, les femmes les rejettent dedans. C'est à qui l'emportera. Les femmes tâchent de fermer l'ouverture de la yourte, les hommes de les en chasser. Les tisons volent de part et d'autre comme des fusées. Les femmes, qui sont en plus grand nombre, traînent par terre les hommes qui veulent les chasser; les hommes, rangés en haie sur les deux côtés de l'échelle, tâchent d'emmener les femmes prisonnières dans la yourte. Chaque parti veut en avoir le plus; et si l'un des deux en a fait davantage, l'autre combat encore pour les lui enlever, jusqu'à ce qu'on se trouve de part et d'autre avoir un nombre égal de prisonnières. Alors se fait l'échange, et chacun reprend sa femme.

« La fête de la Purification, dit M. Steller, était jadis célébrée par les Kamschadales pendant un mois entier. Elle commençait à la nouvelle lune ». On en conclut qu'elle avait été établie sur des fondemens solides, et par des vues religieuses. « Ces peuples jettent encore aujourd'hui tout dans le feu, et regardent comme une chose sacrée tout ce que l'on brûle pendant la fête. En effet, la nouvelle lune, aussi-bien que le feu sacré, a toujours été en vénération chez plusieurs nations, et particulièrement chez les Hébreux ». M. Steller, ou son éditeur, dit à ce sujet, « que c'est le seul peuple qui n'a point perdu le véritable culte après le déluge; tandis que chez les autres nations, comme chez les Kamschadales, il n'en est resté que quelques traces ». Mais est-ce à

propos du déluge qu'on doit parler du culte du feu, et quel rapport a donc ce culte avec le véritable? Le déluge est la catastrophe la plus universelle et la plus attestée que le globe ait éprouvée, et le culte du feu est le plus généralement répandu sur la terre. L'embrasement du monde aurait bien pu, ce semble, faire imaginer des hydrophories, parce que l'eau éteint les incendies; mais le feu n'arrête point les inondations. Pourquoi donc révérer le feu en mémoire du déluge? Est-ce parce que le soleil dessécha les eaux qui couvraient la terre? Sans chercher l'origine des cultes et des fêtes dans la commémoration du déluge, dont le soleil ne paraît ni la cause, ni le remède, n'est-il pas plus vraisemblable que les cultes se sont répandus comme les hommes et les langues; de la zone torride dans toutes les terres et que le culte du soleil, assez naturel aux habitans d'un climat où cet astre circonscrit ses révolutions annuelles, et répand les plus fortes influences du bien et du mal physiques, se sera dispersé sur la terre avec les nations, que la destruction et la population même auront poussées autour du globe? Ces nations, chassées de leur pays ou par la multiplication des habitans, ou par des calamités et des fléaux inattendus, auront porté dans leurs émigrations, et la vénération de l'astre sous lequel elles vivaient, et le témoignage de la catastrophe qui les avait fait sortir de leur patrie. Elles auront à la fois adoré le soleil, qu'elles regardaient comme leur conservateur, et l'Océan, qu'elles fuyaient comme leur exter-

minateur. Il y a partout des traces de l'influence salutaire et nuisible des deux élémens les plus utiles et les plus dangereux, l'eau et le feu. Ce sont les deux principes les plus sensibles de la génération, les deux agens les plus universels de la destruction. On aura cru qu'ils pouvaient tout, et que seuls ils faisaient tout. Le mouvement qui leur est essentiel, et dont la source est, ce semble, en eux-mêmes, aura contribué à les faire craindre et adorer. Les sens du vulgaire, le raisonnement des philosophes, tout aura conduit l'homme à ce culte. Il ne faut pour cela ni traditions, ni révolutions. Mais ces deux choses peuvent augmenter l'effet naturel de la crainte, qui est le penchant à la superstition. Dès-lors le culte doit être plus frappant, plus solennel, et se ressentir vivement des idées de désolation, qui se sont mêlées à la passion la plus forte des hommes. Au reste, le Kamschatka est trop voisin de la mer, trop sujet aux attaques de cet élément, pour ne pas inspirer à ses habitans une frayeur religieuse des maux qu'il peut leur faire, et une opinion vague, soit conçue ou transmise, de ceux qu'il leur a faits. Mais on ne doit pas se hâter de prononcer sur le culte d'un peuple, sans avoir entendu ses dogmes; rien n'est plus incertain que d'en juger par ses cerémonies. Les hommes sont si enclins et si sujets à se tromper en matière de superstition, qu'on ne sait jamais bien ce qu'ils adorent : si c'est l'idole, ou l'offrande, ou l'autel, ou les vases et les instrumens, ou les paroles du culte, ou même le prêtre. La vénération

religieuse erre vaguement sur toutes ces choses ; car le propre de la peur est de confondre les objets et les idées, surtout dans l'ombre et l'obscurité. Mais on ne se trompe guère sur les opinions religieuses d'un peuple, quand on voit qu'elles ont du rapport à ses actions. Demandez aux Kamschadales ce que c'est que les éclairs ? ils vous répondront : Ce sont les esprits Gamouli, qui, en chauffant leurs huttes, se jettent les tisons à demi-consumés. Quand ils entendent le tonnerre, ils disent *Koutkhou battitouskeret*, Koutkhou tire ses canots ; car ils pensent que ce Dieu passe ses canots d'une rivière à l'autre, et qu'il entend aussi le même bruit quand ils font la même chose. Ce Dieu craint leur tonnerre, comme ils craignent le sien. Lorsqu'il tombe de la pluie, ce sont les Gamouli qui pissent. S'il fait un grand vent, c'est Balakirg, fils de Koutkhou, qui secoue ses cheveux longs et frisés sur la face d'un pays. Durant son absence, sa femme Zavina se met du rouge pour lui plaire à son retour, et ce rouge fait l'éclat de l'aurore et du crépuscule. S'il passe la nuit dehors, elle pleure, et c'est pourquoi le ciel est sombre.

Les Kamschadales voient très-peu de serpens ; mais ils ont une crainte superstitieuse des lézards. Ce sont, disent-ils, les gaëthe, qui viennent leur prédire la mort. Si on les attrappe, on les coupe en petits morceaux, pour qu'ils n'aillent rien dire au dieu des morts. Si un lézard échappe, l'homme qui l'a vu tombe dans la tristesse, et meurt quelquefois de la peur de mourir.

Si les Kamschadales font quelques grimaces de superstition pour conjurer les maux, ils en ont aussi pour attirer les biens dont ils ont besoin. Avant d'aller à la pêche du veau marin, ils en font une espèce de représentation mystique, comme les enfans. Une grosse pierre qu'ils roulent contre une yourte, représente la mer; de petits cailloux qu'ils mettent sur cette pierre, signifient les vagues; des petits paquets d'herbe douce, les veaux marins. On met ces paquets entre des boulettes de *tolkoucha*, pâte faite d'œufs de poisson et d'autres mélanges. Avec de l'écorce de bouleau on fait une espèce de vase en forme de canots; on le traîne sur le sable, comme s'il nageait sur la mer. Tout cela se fait pour inviter les veaux marins à se laisser prendre; en leur montrant qu'ils trouveront au Kamschatka de la nourriture, une mer, et ce qu'il leur faut. Dans la yourte, les Kamchadales ont des hures de veau marin à qui ils font des prières et des reproches, comme si ces animaux refusaient de venir chez des hôtes qui les régalent si bien. La fin du repas qu'ils présentent à ces amphibies, aboutit à manger eux-mêmes tous les mets qu'ils leur ont offert; car une religion qui ne donnerait rien à manger ne serait pas bonne pour des sauvages.

Ceux des Kamschadales qui font la pêche de la baleine, s'y préparent par des cérémonies à peu près semblables. Ils façonnent une baleine de bois, d'environ deux pieds de longueur. Ils la portent en procession, d'un balagane dans une yourte. Ils placent

devant la *Ioupana*, un grand vase plein de *tolkoucha*. Ensuite on tire la baleine de la yourte en criant, *la baleine s'est enfuie dans la mer*. On va la remettre dans un balagane neuf fait exprès, où on laisse une lampe allumée, avec un homme, pour empêcher qu'elle ne s'éteigne pendant la saison de la pêche, qui dure depuis le printemps jusqu'en automne.

Enfin la superstition des Kamschadales paraît surtout dans leurs usages à l'égard des morts, qui, dans tous les pays, ont toujours été la terreur des vivans. Cette peur fait qu'au Kamschatka, l'on n'ose rien porter de ce qui leur a servi, pas même loger dans l'habitation où un homme est mort. Heureusement il en coûte peu d'en construire une autre. Mais il est singulier que cette frayeur des morts n'inspire pas une sorte de vénération pour les cadavres. Les Kamschadales les donnent à manger à leurs chiens. Il est vrai que c'est par un motif d'intérêt pour les hommes. « Ceux, disent-ils, dont le corps aura été » dévoré par les chiens, en auront de très-bons » dans le monde souterrain ». Cependant ils ont encore une autre raison d'intérêt personnel pour exposer les cadavres à la voirie, devant la porte de leurs yourtes. Les esprits malins qui ont tué ces victimes s'en contenteront peut-être en les voyant, et feront grâce aux vivans.

CHAPITRE III.

Découverte et Conquête du Kamschatka par les Russes. Leur commerce avec ce pays.

Le cosaque Wolodimer, commissaire d'Anadir-Ostrog, reçut ordre, en 1697, d'étendre la domination russe, en découvrant et soumettant de nouveaux pays. Il envoya seize soldats, commandés par le capitaine Morosko, pour lever des tributs et faire des conquêtes. Celui-ci s'avança jusqu'au Kamschatka, qui n'est pas à cent lieues de la rivière d'Anadir. Sur le récit de son expédition, le commissaire partit lui-même à la tête de cent hommes, pour soumettre les Kamschadales. La résistance fut longue et opiniâtre de la part de ces peuples sauvages, qui n'avaient rien à perdre que leur liberté. Ils manquaient d'armes; mais les conquérans ne pouvaient arriver qu'en très-petit nombre, à une si grande distance et par des routes si difficiles. Les succès furent long-temps balancés. Les Cosaques, chargés de cette expédition par la cour de Russie, combattaient avec courage, et formaient des établissemens. Mais bientôt l'abus tyrannique du pouvoir, les débauches, les discordes intestines offraient une vengeance facile aux Kamschadales, qui, après avoir payé quelques tributs de peaux de bêtes, finissaient par égorger leurs vainqueurs.

Les dangers et les peines qu'il fallait essuyer dans une longue route de terre, au milieu de peuples indépendans ou peu soumis, toujours prêts à la guerre ou à la révolte, obligèrent d'en chercher une plus courte et plus sûre. On tenta, dès l'an 1715, un passage par mer, d'*Ochotsk* au Kamschatka. Ainsi l'on devait aborder à cette presqu'île par la côte occidentale, au lieu d'y entrer par la côte orientale. D'ailleurs c'étaient deux voies ouvertes à la conquête et au commerce; mais la dernière avait les plus grands avantages. D'*Iakoutsk*, qui est sur la Léna, il n'y a guère que 10 ou 12 degrés jusqu'à Ochotsk, au lieu de 30 degrés à parcourir depuis cette rivière jusqu'à celle d'*Oliotoure*. D'Ochotsk on n'a qu'une traversée d'environ trois cents lieues de mer pour aborder au midi du Kamschatka, par un climat toujours plus doux. Dès qu'on eut trouvé cette route, les tributs ne passèrent plus par le nord. Mais ils furent toujours en proie à l'avidité des commissaires, et au pillage des Cosaques, qui tantôt emprisonnaient les officiers de la Russie, et tantôt vexaient les habitans du Kamschatka. Ceux-ci tuaient à leur tour les collecteurs des taxes. Il ne se fit que des brigandages pendant trente ans dans toute cette presqu'île, entre ceux qui travaillaient à la réduire et ceux qui résistaient au joug de la conquête. C'est le sort de toutes les nouvelles colonies. Il faut les arroser de sang, et les engraisser de carnage pour les préparer à la culture, à la civilisation, aux beaux-arts.

Cependant l'esprit du czar Pierre Ier, qui joignait aux vues d'agrandissement l'ambition d'éclairer son empire pour l'illustrer ; cet esprit de conquête et de lumière suggéra quelques expéditions inutiles. En 1720, on tenta la découverte des îles Kouriles, que la mer semble avoir détachées du Kamschatka, et que la politique y veut rejoindre. On les parcourut, on les suivit jusqu'à l'île *Matzumai*, qui touche presqu'au Japon. C'était le chemin d'un commerce à ouvrir entre les Russes et les Indiens, et de faire communiquer l'équateur avec le cercle polaire. En 1728, on leva la carte des côtes septentrionales du Kamschatka, d'où l'on s'éloigna jusqu'au 67e degré 17 minutes de latitude : car il est plus aisé de faire des voyages que des établissemens. En 1729, un capitaine russe et un chef de Cosaques allèrent avec des troupes au Kamschatka, par ordre de la cour, afin d'en reconnaître les côtes, soit au nord, soit au midi ; de soumettre, de gré ou de force, tous les Koriaques qui ne seraient pas tributaires, de planter des colonies et de bâtir des ostrogs ; de cimenter un commerce avec les nations circonvoisines : mais ces ordres ne purent s'exécuter qu'en partie. Ce fut beaucoup d'avoir levé le plan des côtes méridionales jusqu'aux frontières de la Chine. Ainsi le Kamschatka, ce pays sauvage, peut devenir un jour le chemin d'un grand commerce. Qui sait même si cette péninsule n'aura pas des liaisons avec celle de l'Inde ! L'île du Japon semble placée entre ces deux régions pour faciliter cette nouvelle route du com-

merce de l'Asie avec l'Europe, plus courte et moins dangereuse peut-être que l'ancienne. Tout enhardit à cette espérance, et le hasard même en a jeté les germes.

En effet, dès l'an 1730, un vaisseau japonais vint échouer sur la pointe du Kamschatka. Ce navire, chargé de riz, d'étoffes de soie, de toiles de coton, qu'il portait d'une province du Japon à une autre, fut poussé en pleine mer par une tempête de huit jours. Après avoir été le jouet des vents, et sans doute de l'ignorance des pilotes, pendant six mois; après avoir jeté ses marchandises, ses agrès, ses mâts, ses ancres dans la mer, il fut porté par les courans à *Kourils-Kaia-Lopatka*. L'équipage, composé de dix-sept hommes, voulut descendre à terre, et camper sous une tente avec ce qu'il put sauver des restes et des débris du vaisseau. Au bout de vingt-trois jours, ils aperçurent un officier cosaque avec des Kamschadales. Ravis de revoir des hommes, ils leur firent des présens. Mais le perfide Cosaque s'étant dérobé la nuit avec ses gens, les Japonais, à qui la tempête avait enlevé leur vaisseau, se mirent dans un esquif, pour le chercher sur la côte, ou pour aborder à quelque habitation. Ils trouvèrent *Chtinnikow* (c'était le nom du Cosaque) qui dépeçait la carcasse de leur navire pour en avoir le fer. Ce barbare envoya aussitôt ses Kamschadales dans un canot à l'esquif des Japonais; et dans le temps que ceux-ci leur tendaient des mains suppliantes pour demander du secours et la vie, ils les assassinèrent avec les mêmes armes dont ces malheureux

leur avaient fait présent. On ne garda que deux de ces étrangers : l'un était un enfant de onze ans. Chtinnikow s'empara de tout ce qui était dans l'esquif, brûla le vaisseau, et se retira dans le fort supérieur de Kamschatkoi, avec son butin et ses deux prisonniers. Mais un commissaire arrivé peu de temps après, retira de ses mains ces misérables victimes, et les fit conduire avec toutes sortes de bons traitemens à Iakoutsk. De là ces deux Japonais allèrent, sous la protection du gouvernement, à Tobolsk, puis à Moscow et à Pétersbourg. C'est là qu'ils furent présentés à la cour en 1731. On les fit élever dans une école militaire, où ils reçurent le baptême en 1734. Deux ans après, on les mit avec de jeunes Russes pour apprendre la langue du pays, et communiquer la leur; mais cette même année, le plus âgé, qui avait quarante-trois ans, périt, après six ans d'exil, dans un climat trop étranger à celui de sa naissance. Le plus jeune mourut trois ans après, le 15 décembre 1739. L'Académie de Pétersbourg, qui avait été chargée de leur éducation, les fit modeler en plâtre, et conserva ce monument singulier dans le cabinet des curiosités, où on le voit aujourd'hui.

Malgré toutes les précautions des impératrices de Russie pour adoucir le joug des Kamschadales, les Cosaques exercèrent sur ce peuple vaincu toutes les vexations qui suivent la conquête. Comme ils n'avaient point emmené des femmes avec eux, ils abusèrent de la force pour en avoir. Lorsqu'ils

avaient assujetti quelques ostrogs, ils prenaient un certain nombre de femmes et d'enfans, qu'ils partageaient entre eux. Ils vivaient avec une de ces femmes en concubinage, et quand ils en avaient eu des enfans, ils lui donnaient l'inspection sur les autres esclaves de la nation. « Ceux qui voulaient contracter des alliances avec les Kamschadales libres signaient des billets par lesquels ils leur promettaient d'épouser leurs filles dès que le prêtre serait arrivé; de sorte que le baptême de la fille promise, celui de ses enfans, les fiançailles et le mariage, se faisaient souvent tout à la fois; car il n'y avait pour tous ces ostrogs qu'un seul prêtre, qui demeurait au fort inférieur de Kamschatkoi, et visitait les autres ostrogs tous les ans ou tous les deux ans ». Cependant les Cosaques vivaient en seigneurs russes du travail de leurs esclaves, ou des tributs qu'ils en exigeaient. Quand ils allaient lever ceux de la couronne, le tributaire payait, indépendamment de la taxe du prince, quatre renards ou zibelines; l'une pour le receveur, l'autre pour son commis, une troisième peau pour l'interprète, et la quatrième pour les Cosaques. Ceux-ci passaient leur temps à jouer ces peaux dans les cabarets: ensuite ils jouèrent leurs esclaves, de sorte que ces malheureux changeaient de maîtres vingt fois dans un jour. Cette oppression alla si loin, que les Kamschadales résolurent enfin de secouer le joug, et d'exterminer tous les Russes de la presqu'île. Mais depuis que la route était établie par la mer de Pen-

gina, l'abord des bâtimens était devenu trop facile et trop fréquent pour exécuter un pareil complot sans une occasion favorable. On attendit ce moment : il parut s'offrir. Les Tchouktchis, peuple voisin de l'Anadir, non contens de repousser la domination russe, étaient venus attaquer les Koriaques ses tributaires. Il était aisé de chasser avec des troupes disciplinées des sauvages qui n'avaient que l'amour du butin et de l'indépendance. Mais ils reparaissaient toujours aussi légers, aussi prompts que leurs flèches. On voulut les dompter par une guerre vive et soutenue. Le capitaine Pawlutski, venu au Kamschatka en 1729, reçut ordre d'en partir avec ses troupes pour marcher vers l'Anadir. Tandis qu'il allait soumettre des rebelles, son départ en formait derrière lui. Les habitans de l'embouchure du Kamschatka, ceux des deux rivières intérieures, qui sont au centre du pays, l'Elowa et la Klioutchewa, se répandirent dans la presqu'île durant l'hiver, faisant des complots sous le prétexte et l'apparence de visites. Il n'est pas difficile à des peuples conquis de se liguer contre des vainqueurs qui n'entendent pas leur langue. Dès que le bruit se fut répandu que Chestakow, chef des Cosaques, venu avec Pawlutski pour la grande expédition de 1729, avait été tué par les Tchouktchis, les Kamschadales, feignant de craindre les incursions de ces rebelles, s'armèrent comme pour se défendre, mais dans l'intention secrète de se délivrer des Cosaques, qu'ils priaient cependant de rester avec eux. Toutes les précau-

tions étaient prises par ces sauvages pour intercepter les communications avec l'Anadir. S'il revenait des troupes russes, soit de ce côté, soit par la mer de Pengina, elles devaient être reçues dans les ports avec des démonstrations de confiance, afin qu'on pût les massacrer quand elles traverseraient l'intérieur du pays. Deux chefs étaient à la tête de ce complot. A peine le dernier commissaire se fut embarqué avec ses tributs pour entrer dans l'Anadir, les Kamschadales, assemblés sur leurs canots, remontèrent le Kamschatka le 20 juillet 1731. Ils égorgèrent le peu de Cosaques qui étaient restés; ils y surprirent l'ostrog inférieur; ils brûlèrent tout, excepté l'église et les fortifications, où les effets du pillage furent mis en dépôt. Dès le lendemain, ils se revêtirent des habits russes, soit de femme ou de prêtre, et firent des festins, des danses et des cérémonies superstitieuses, en signe de réjouissance et de triomphe. Théodore Khartchin, l'un des deux chefs de la conspiration, nouveau chrétien, ordonna à un Kamschadale qui savait lire, et qui avait été baptisé comme lui, de chanter le *Te Deum* en habit sacerdotal. Ensuite il fit écrire sur le registre de l'église : *Par ordre du commissaire Théodore Khartchin, on a donné à Savina* (c'était le nom de l'officiant) *trente renards ordinaires pour avoir chanté le* Te Deum.

Cependant un vent contraire avait obligé le vaisseau de Pawlutski à jeter l'ancre au sortir de l'embouchure du Kamschatka. Quelques Cosaques échap-

pés au carnage apportèrent la nouvelle de la révolte à leurs compagnons, qui mouillaient encore sur la côte. Aussitôt on descendit pour éteindre le feu du soulèvement, et quatre jours après la prise du fort, on revint le battre en brèche avec quelques canons du vaisseau. Khartchin qui, du haut des remparts, avait insulté les Russes, fut forcé de s'évader en habit de femme. Presque tous les assiégés périrent; les uns furent tués dans le fort; les autres, avec les richesses qu'ils y avaient amassées, furent brûlés par le feu qui prit au magasin à poudre. Trente Kamschadales qui s'étaient rendus avant l'assaut, furent massacrés et passés au fil de l'épée, en représaille des insultes que les rebelles avaient faites aux femmes et aux enfans des Cosaques. C'est l'usage entre ces sortes de guerriers, qui ne possèdent encore parfaitement des arts de la société que celui de détruire, si naturel à l'homme civil ou sauvage.

Cependant Khartchin ayant rejoint plusieurs autres chefs de l'émeute générale, vint à la rencontre des Russes pour les forcer à se rembarquer. Après quelques combats peu décisifs, on fit des propositions. Khartchin demanda un ôtage pour sûreté de sa personne, et passa dans le camp des Cosaques. Il les pria d'épargner les Kamschadales, promit de vivre en paix, et dit qu'il irait engager les siens à mettre bas les armes. On le laissa retourner dans son camp. Dès qu'il eut rejoint son parti, il envoya dire aux Russes qu'on ne voulait pas entendre par-

ler de paix. Le lendemain, il reparut avec les rebelles sur la rive gauche de la Klioutchi, l'une des deux rivières où la révolte avait éclaté. Mais faisant mine de n'être venu que pour achever l'accommodement qu'il avait entamé, il dit qu'il passerait de l'autre côté si l'on envoyait deux otages. On y consentit, et dès qu'il fut à l'autre bord, les Russes opposant la perfidie à la ruse, le retinrent prisonnier, et crièrent à leurs otages de se jeter dans la rivière. Pendant que ceux-ci la traversaient à la nage, on fit feu sur les Kamschadales, pour les empêcher de tirer des flèches sur les transfuges.

Quand la révolte eut perdu celui qui l'entretenait, tous les autres chefs de peuplades se dissipèrent, ou périrent avec leurs partisans. L'un de ces principaux mutins, près de tomber entre les mains du vainqueur, égorgea sa femme et ses enfans, puis se tua lui-même. Bientôt on vit le carnage recommencer sous le fer et le feu des Russes. Un détachement qui marchait le long de la mer de Pengina, passant tout au fil de l'épée, joignit les Cosaques du fort supérieur de Kamschatkoi, et ces deux corps réunis s'avancèrent contre les rebelles d'Awatscha, qui étaient au nombre de plus de trois cents. « Ils emportèrent d'assaut les forts où les révoltés s'étaient retranchés, et les massacrèrent, confondant les innocens avec les coupables, et emmenant leurs femmes et leurs enfans prisonniers. Après avoir fait couler beaucoup de sang, et détruit un grand nombre de ces peuples, ils rétablirent la

tranquillité dans ce pays, et revinrent chargés d'un immense butin ».

Quand le feu de la révolte fut assoupi, M. Basile Merlin, officier russe, et le major Pawlutski, eurent ordre d'en rechercher les causes pour l'éteindre dans sa source. En vertu de leur commission, ils firent mourir, par les voies juridiques, trois Russes, parmi lesquels était cet André Chtinnikow, qui avait inhumainement fait massacrer les malheureux Japonais. Plusieurs Cosaques furent punis des vexations qui avaient soulevé les Kamschadales. Les plus coupables d'entre les rebelles, entre autres Théodore Khartchin, subirent la mort. La plupart s'y présentèrent avec cette indifférence qui caractérise tous les peuples sauvages, pour qui la vie n'est rien sans la liberté. Un d'entre eux disait en riant qu'il se trouvait malheureux d'être pendu le dernier. « Ils témoignaient une égale fermeté au milieu des supplices et des tortures les plus affreuses de la question. Quelque cruels que fussent les tourmens qu'on leur fît souffrir, ils ne laissaient échapper que ces mots, *ni, ni* ». C'est le cri des filles kamschadales que l'amour livre pour la première fois aux douces atteintes de la volupté. Encore ces malheureux, dit-on, ne criaient-ils ainsi qu'au premier coup; « car serrant ensuite leur langue contre les dents, ils gardaient un silence obstiné, comme s'ils eussent été privés de tout sentiment ».

Depuis cette époque, la paix a régné dans le Kamschatka. La douceur du gouvernement y a réta-

bli la tranquillité, que la force des armes et la dureté des tributs en avaient bannie. On n'exige plus de chaque habitant qu'une peau des animaux qu'il tue à la chasse, soit renard, castor marin ou zibeline. Les Kamschadales sont gouvernés par leurs propres chefs, qui jugent de toutes les affaires, si ce n'est en matière criminelle. On a rendu la liberté à tous les prisonniers que les Cosaques avaient faits esclaves, avec défense de traiter jamais les Kamschadales comme tels. Enfin, pour mieux asservir ce peuple par un joug plus doux et plus volontaire, on a tâché de leur faire embrasser le christianisme. Les moyens humains ont secondé les voies du ciel. L'impératrice Élisabeth Pétrowna a exempté d'impôts pour dix ans tous les nouveaux baptisés. Cette faveur a fait prospérer le zèle des missionnaires. Tous les Kamschadales courent au-devant d'une religion qui, les soulageant d'un tribut dès cette vie, leur promet des récompenses après la mort. C'est le vrai miracle de la religion, de rendre les princes humains et les peuples heureux.

L'ouvrage de la conversion des Kamschadales est soutenu par tous les établissemens d'une sage politique. Les forts et les temples se sont réciproquement appuyés dans tous les lieux où les temples n'ont pas été des citadelles. La Russie s'est assuré le Kamschatka par cinq ostrogs ou forts; il y en a deux sur chaque côté des deux mers, un au centre des terres, tous jetés sur les bords de quelque rivière navigable qui communique à la mer.

Le dénombrement des Kamschadales monte à deux mille sept cent seize tributaires. Le total des taxes produit chaque année trente-quatre peaux de castors marins, sept cents zibelines, dix-neuf cent soixante deux renards. On estime ces tributs à dix mille roubles au Kamschatka. Ils en valent vingt mille à Iakoutsk. Ainsi, chaque Kamschadale vaudrait à la Russie près de sept roubles, ou trente cinq livres tournois.

Les Kamschadales n'avaient jamais connu de négoce entre eux, ni même avec leurs voisins, quand les Russes vinrent leur apporter le commerce avec la guerre. C'est l'usage des Européens envers les sauvages depuis plus de deux siècles. Dès le commencement de la conquête du Kamschatka, quelques marchands suivirent les collecteurs des taxes, mais en qualité de soldats, obligés de faire le service militaire avec les Cosaques, pour avoir la liberté de trafiquer. Ces soldats revendeurs, qui restèrent dans le pays, n'y jouirent pas même des priviléges et de la franchise des Cosaques dont ils remplissaient les fonctions, et furent soumis à la capitation comme les habitans.

Quand la route maritime d'Okhotsk fut ouverte, les vrais négocians envoyèrent des facteurs et des commis au Kamschatka pour faire quelque fortune dans cette nouvelle colonie. La facilité du voyage attira beaucoup de monde; et dès qu'on put s'embarquer sur des vaisseaux russes qui allaient droit aux ports de cette presqu'île, les marchands se

firent matelots comme ils s'étaient faits soldats, dans l'espérance de s'enrichir. Ils réussirent si bien, qu'un homme débarqué pour ainsi dire sans pacotille, acquit dans l'espace de six à sept ans un fonds de commerce de quinze mille roubles. Ces facteurs s'établirent au Kamschatka, pour ne pas retourner chez les négocians qui les avaient envoyés. Mais la métropole, voulant favoriser sans doute les grandes entreprises aux dépens de la liberté, dans un gouvernement où ce nom même est un attentat contre le despotisme, les obligea de revenir dans leur patrie; et le commerce ne prit qu'une forme plus étendue et plus régulière. Tels furent ses progrès, qu'en peu de temps les officiers et les soldats y payèrent tout argent comptant; au lieu que dans le commencement il fallait faire de longs crédits. Il est vrai que c'était toujours au profit du marchand, qui prenant en retour de ses marchandises fort chères, des pelleteries à bas prix, gagnait doublement, et sur les denrées de Russie qu'il revendait au Kamschatka, et sur les peaux du Kamschatka qu'il revendait en Russie. Ce commerce rendit encore davantage par les échanges qui se faisaient des marchandises du Kamschatka pour celles de la Chine. Celles-ci, revendues le quadruple de leur prix, valent au négociant un fond de pelleteries qu'il revend encore au quadruple; mais si ce profit est immense, il est court: un marchand ne peut rester plus d'un an au Kamschatka, sans risquer une perte considérable.

L'avantage du gain fait qu'on vend à son arrivée tout ce qu'on a, jusqu'à ses habits mêmes. Mais par la raison qu'on a vendu si cher, il faudrait racheter au double tout ce dont on aurait besoin l'année suivante, d'autant plus que le vendeur devenant acheteur de sa propre marchandise, en augmenterait le prix par sa concurrence. D'ailleurs les fourrures gardées perdent de leur couleur, qui en fait la beauté; dès-lors la valeur en diminue : ces marchandises, en restant dans les magasins, ne rapportent point d'intérêt. Cependant l'acquéreur consomme sans gagner, vit et se loge fort mal à beaucoup de frais, essuie toutes les incommodités d'un climat étranger et malsain, altère enfin sa fortune et sa santé.

Les marchandises qu'on apporte au Kamschatka viennent de la Russie, ou de l'Europe, de la Sibérie, de la Bulgarie et de la Chine. La Russie y envoie des draps communs de toutes couleurs, des chaussures qui se font à Casan ou à Tobolsk, des mouchoirs de soie et de coton, un peu de vin, du sucre, quelques ouvrages d'argent, des galons, sans doute pour les habitans étrangers, des miroirs, des peignes, de fausses perles et des grains de verre pour les gens du pays. « On y porte de la Sibérie, différens vaisseaux de fer et de cuivre, du fer en barre, et divers outils de ce métal, comme des couteaux, des haches, des scies et des briquets, de la cire, du sel, du chanvre, du fil pour faire des filets, de gros draps et des toiles communes. De la

Bulgarie et du pays des Kalmouks, on y porte des toiles peintes, des toiles de coton blanches, lustrées et de différentes couleurs. On apporte de la Chine des étoffes de soie et de coton, du tabac, du corail et des aiguilles, que les Kamschadales préfèrent à celles de la Russie. Enfin on leur apporte du pays des Koriaques, toutes sortes de peaux de rennes crues ou préparées. C'est la meilleure marchandise, parce qu'il s'en fait un grand débit ».

Ce commerce doit se faire avec une certaine modération, et proportionnellement au besoin du moment. Comme il n'y a point de trafic dans le pays, ni de circulation, les marchands établis au Kamschatka, n'achètent guère au-delà de la consommation intérieure, et ne veulent point se charger, même à très-bas prix, de ce qui reste aux vaisseaux qui s'en retournent. Semblables aux Kamschadales, ils ne prennent que ce dont ils ont un besoin pressant, aimant mieux risquer d'acheter cinq fois plus cher de leurs compatriotes le nécessaire dont ils manquent, que d'avoir à bon marché le superflu d'avance. Aussi le prix des marchandises qu'on apporte au Kamschatka, n'est-il jamais bien fixé. Dans l'automne, qui est la saison du concours des marchands, on achète à meilleur marché. Au printemps, les marchandises renchérissent; c'est le temps du débit. M. Kracheninnikow donne à cette occasion un tarif des marchandises qui se vendent au Kamschatka, avec le prix de l'achat, et celui du gain pour le marchand.

Par ce tarif, on voit que la toile étrangère qui vaut un rouble en Russie, se vend deux roubles au Kamschatka; que les draps les plus communs, qui coûtent douze *copeks*, ou sous, pour archine, sont vendus cinquante ou soixante sous. Le damas de dix roubles par pièce, ou rouleau, vaut vingt-cinq roubles. Le taffetas de trois roubles la pièce en vaut huit. Des bottes qui ont coûté soixante à quatre-vingt copeks, se vendent trois roubles, dont un vaut cent copeks. La toile de coton de Bucharie, retire sept à huit roubles sur trois d'avance; et celle du pays des Kalmouks retire un rouble, ou même un rouble et demi sur quarante copeks.

L'étain travaillé qui coûte vingt-cinq sous la livre, en rend cent quatre-vingts. Une marmite de cuivre de trente-cinq sous, en vaut cent vingt. Une poêle de fer, de quinze sous, se revend un rouble. Un couteau de Solikamskoi en Sibérie, vaut cinq à six fois son prix au Kamschatka. Le corail à douze sous le cent, vaut un rouble. Le tabac d'Ukraine, qui vaut dix sous la livre, se vend neuf francs. Les Russes, à ce prix, sont meilleurs négocians ou meilleurs financiers que nous.

La farine de seigle, dont la mesure a coûté vingt-cinq copeks, se vend depuis quatre roubles jusqu'à huit. Le suif, qui coûte neuf francs le poude de quarante livres, se vend de quatre à cinq roubles; et le beurre à six francs le poude, est vendu six ou huit roubles. Les peaux de rennes préparées ne gagnent que deux tiers au-dessus du prix de l'achat, et les

jeunes peaux avec le poil, qui n'ont coûté qu'un rouble, en valent jusqu'à douze.

Enfin on importe au Kamschatka pour dix milles roubles de marchandises, qui rapportent trente ou quarante mille roubles; et celles qu'on exporte de ce pays à Kiakhta, sur les frontières de la Chine, rendent au moins le double de ce prix. Autrefois tous les marchés se faisaient en fourrures, et la peau de renard, qu'on évaluait un rouble, était la mesure commune de toutes les autres pelleteries. Ainsi le Kamschadale achetait un renard de tabac, ou de farine, ou de beurre; c'est-à-dire qu'il donnait en pelteries un prix équivalent à tant de peaux de renard, pour avoir un tel poids de farine. Pour une livre de tabac que donnait le Russe, il fallait lui livrer un renard quatre cinquièmes, c'est-à-dire une marchandise équivalente à ce prix, qui est neuf francs. Le renard, ou la peau de renard, était donc une monnaie de compte purement factice et nominale, qui, dans l'origine, ayant représenté physiquement les autres valeurs ou marchandises, était devenue un signe idéal de convention. D'abord la peau de renard acheta tout, jusqu'à l'argent même; aujourd'hui l'argent achète le renard. Ainsi, comme le renard représentait un rouble en argent, ou cette valeur en marchandises, et qu'aujourd'hui il n'a conservé de sa représentation que le nom et l'idée, on ne devrait pas être surpris de voir un Kamschadale vendre pour un renard, ou pour deux renards, une peau de renard; c'est-à-dire vendre des peaux

de renard pour la valeur d'un rouble ou de deux roubles, valeur exprimée par le mot d'un renard ou de deux renards. Mais aujourd'hui les Kamschadales mêmes achètent et vendent à prix d'argent.

Les marchandises qui sortent du Kamschatka, payent à la douane d'Okhotsk un droit de dix pour cent, et de douze quand ce sont des zibelines. Mais un revenu plus considérable que la couronne de Russie tire de cette colonie, c'est celui qui vient de l'eau-de-vie, dont il se fait une consommation qui produit au fisc trois ou quatre mille roubles.

Il fallait que la soif du gain, ou la fureur des conquêtes, fût bien ardente pour faire courir au Kamschatka par des routes où l'on avait à combattre non-seulement des peuples indomptables et féroces, mais le froid et la faim, quelquefois plus cruels que les hommes. Tels étaient pourtant les ennemis qu'allaient braver les collecteurs des taxes du Kamschatka, pour la couronne de Russie. Ces Cosaques ne voyageaient que dans l'hiver, sans autres provisions que celles qu'ils portaient sur leurs petits traîneaux. « Il leur fallait traverser de vastes déserts où règnent souvent des ouragans affreux. Alors, obligés de séjourner, ils consommaient bientôt leurs provisions, et se trouvaient réduits à manger leurs sacoches de cuir, leurs courroies et leurs chaussures, et surtout leurs semelles qu'ils faisaient rôtir. Il paraît presque incroyable, dit M. Kracheninnikow, qu'un homme puisse vivre dix à onze jours sans manger; c'est pourtant une chose qui ne surprend per-

sonne dans ce pays, puisque parmi ceux qui ont fait ce voyage, il y en a peu qui n'aient été exposés à cette cruelle extrémité ».

Cet auteur indique ensuite trois routes qui menaient autrefois d'Iakoutsk au Kamschatka. La première allait par la Léna, dans la mer Glaciale, d'où l'on entrait dans les rivières d'Indigirka ou de Kowitma. De là, par terre, on allait gagner la mer de Pengina, ou l'Olioutore, qu'on côtoyait en canot ou à pied. Mais cette route, qui faisait parcourir douze cents lieues au lieu de six cents, était sujette à de grands inconvéniens; car dans la belle saison, où les glaces sont fondues, il ne fallait pas moins d'un an pour ce trajet, même avec un vent favorable; et si le temps était contraire, les glaces pouvaient briser les bâtimens, et l'on était trois ans à faire cette route. On l'a donc abandonnée.

La seconde route, par terre, menait à Anadirskoi. On traversait six à sept zimovies ou habitations d'hiver, pour y lever environ deux mille six cents quatre-vingt-trois zibelines, et une cinquantaine de renards. Ce tribut exige l'emploi de cinquante soldats, avec deux commissaires pour garder près de soixante-dix otages qui répondent du payement des taxes. Ainsi ce chemin n'était pas tant la route du Kamschatka, que celle de plusieurs autres pays tributaires de la Russie. Ensuite d'Anadirskoi, en côtoyant la rivière de Pengina, puis la mer de ce nom, on gagnait à travers les montagnes, l'Ostrog inférieur du Kamschatkoi. Ce dernier chemin, d'environ douze cents

werstes, était d'un mois, et se faisait en partie avec des rennes, à dix lieues, ou quarante werstes par jour. Mais comme la route entière, depuis l'embouchure du Kamschatka, demanderait sept mois de marche, sans compter les séjours, on ne s'en sert que pour expédier des courriers dans les affaires qui ne peuvent souffrir les risques et les retardemens de la mer.

La troisième route se fait presque toute par eau. On descend, d'Iakoutsk, la Léna, jusqu'à l'embouchure de l'Aldan. On remonte celle-ci jusqu'à l'embouchure de la Maiou, d'où l'on remonte jusqu'à l'Ioudoma. On gagne par cette rivière un endroit qui s'appelle *la Croix d'Ioudoma*, d'où l'on se rend à Okhotsk, par terre, ou bien on s'arrête en chemin, sur la rivière d'Ourak, que l'on descend pour regagner par mer le port d'Okhotsk. Mais comme cette rivière est dangereuse par ses cataractes, on ne s'y expose guère. D'ailleurs ce trajet d'Iakoutsk par eau demande au moins un été tout entier, et souvent davantage, quoiqu'il n'y ait peut-être guère plus de deux cents lieues en droiture, d'un port à l'autre.

Ainsi la route la plus sûre et la plus fréquentée, est celle dont M. Kracheninnikow nous donne l'itinéraire dans le journal d'un voyage qu'il a fait lui-même d'Iakoutsk au Kamschatka.

D'Iakoutsk on descend la Léna l'espace de dix werstes, et l'on s'arrête à Iarmanka, vis-à-vis l'île aux Ours. Iarmanka, qui signifie *foire*, est un lieu

qui, sans être habité, sert de rendez-vous aux gens qui vont à Okhotsk. On y reste quelques jours pour les préparatifs de ce voyage; on y arrange les ballots de façon que, pesant chacun deux poudes et demi, la charge d'un cheval soit de cinq poudes.

D'Iarmanka, le voyageur russe arriva à Okhotsk en trente-quatre jours de marche; mais la description de sa route est si confuse et si embarrassée, qu'il y a peu de lecteurs qui eussent la patience de l'y suivre.

« On peut dire de cette route (c'est lui-même qui parle) qu'elle n'est pas mauvaise depuis Iakoutsk jusqu'au passage de la Bélaia; mais de là jusqu'à Okhotsk, elle est aussi incommode et aussi difficile qu'il soit possible de se l'imaginer, car il faut côtoyer continuellement des rivières, ou passer à travers des montagnes couvertes de bois. Les bords des rivières sont remplis d'une si grande quantité de grosses pierres et de cailloux ronds, qu'il est surprenant que les chevaux puissent marcher dessus; beaucoup s'y estropient. Plus les montagnes sont hautes, plus elles sont remplies de boues. On trouve sur leur sommet des marais énormes, et des endroits couverts d'une terre mouvante. Si un cheval de somme s'y enfonce, il n'y a nul moyen de l'en tirer; et quand on marche, on ne peut voir qu'avec la plus grande horreur la terre se mouvoir comme les vagues, dix sagènes autour de soi ».

Ainsi, malgré tous les périls de la mer, les voyages de terre sont encore plus rebutans par la longueur

des routes, la difficulté des chemins, l'incommodité des transports, surtout dans ces pays déserts, où la terre, qui paraît à peine sortie du sein des mers, conserve encore le limon et la vase dont elle fut détrempée. Les rivières sans nombre qui tiennent ce pays dans une sorte d'immersion, attendent la main de l'homme pour recevoir des lois et des barrières dans leur cours, pour rendre habitable et fécond le sol qu'elles inondent.

Cependant M. Kracheninnikow, qui avait fait la partie la plus longue et la plus désagréable de son voyage, avait encore d'autres périls à essuyer avant d'arriver au terme. Il attendit près de deux mois à Okhotsk qu'un vaisseau venu du Kamschatka fût radoubé pour y retourner. Enfin ce bâtiment fut prêt et chargé, et l'on partit le 4 octobre. Laissons parler l'auteur jusqu'à la fin de son voyage.

« Nous sortîmes, dit-il, à deux heures après midi, de l'embouchure de la rivière Okhota, et sur le soir nous perdîmes la terre de vue; mais sur les onze heures, on aperçut que notre bâtiment faisait une si grande quantité d'eau, que ceux qui étaient à fond de cale, en avaient jusqu'aux genoux. Quoiqu'on fît agir sans cesse les deux pompes, et que chacun travaillât à puiser l'eau avec des chaudrons, et tous les vases qui tombaient sous la main, elle ne diminuait point. Notre vaisseau était tellement chargé, que l'eau entrait déjà dans ses sabords; il n'y avait pas d'autre moyen, pour nous sauver, que d'alléger le vaisseau. Nous jetâmes à la

mer tout ce qui était sur le pont, ou attaché autour du vaisseau; mais cela ne produisant aucun effet, nous jetâmes encore environ quatre cents poudes de la cargaison. Enfin l'eau commença à diminuer. On ne pouvait pourtant pas quitter la pompe, car, en quelques minutes, l'eau augmentait de deux pouces.

» Nous restâmes dans cette triste situation jusqu'au 14 octobre, ayant sans cesse beaucoup à souffrir du froid et de la neige mêlée de pluie. Enfin nous arrivâmes à l'embouchure de la Bolschaia-Reka, et nous y entrâmes; mais il s'en fallut peu que ce ne fût pour notre malheur. Les matelots ne connaissaient ni le flux, ni le reflux. L'un et l'autre, même dans le temps le plus calme, excitent, en commençant, une agitation considérable qui fait qu'on les confond. Le vent du nord rendait alors les vagues très-hautes : elles étaient si impétueuses, qu'elles passaient par-dessus le vaisseau, qui, très-mauvais d'ailleurs, craquait de toutes parts. La rapidité du reflux, et le vent contraire que nous avions de côté, ne laissaient plus d'espérance d'entrer dans la rivière. Plusieurs étaient d'avis de regagner la mer et d'attendre le flux. Si l'on avait suivi ce conseil, nous étions perdus sans ressource; car ce vent impétueux du nord continua d'être si violent pendant plus d'une semaine, qu'il nous aurait emportés en pleine mer, où notre vaisseau aurait infailliblement péri. Mais, par bonheur pour nous, on se détermina à suivre l'avis de ceux qui soutinrent qu'il valait

mieux nous faire échouer sur la côte; ce que nous fîmes environ à cent brasses de l'embouchure de la rivière, du côté du midi. Notre bâtiment fut bientôt à sec; car le reflux durait encore.

» Sur le soir, lorsque le reflux revint, nous coupâmes le mât. Le lendemain, nous ne trouvâmes plus que des planches des débris de notre vaisseau; le reste fut emporté par la mer. Nous vîmes alors tout le danger que nous avions couru, car toutes les planches du vaisseau étaient si noires et si pourries, qu'elles se rompaient aisément sous la main.

» Nous restâmes sur la côte, dans des balaganes et des cahutes, jusqu'au 21 de ce mois, attendant les canots qu'on devait nous envoyer de l'Ostrog. Pendant le temps de notre séjour, il y eut un tremblement de terre presque continuel; mais comme il était très-faible, nous attribuâmes le mouvement que nous sentions, et la difficulté avec laquelle nous marchions, à notre faiblesse, et à la violente agitation que nous venions d'essuyer sur la mer. Nous ne fûmes pas long-temps à reconnaître notre erreur; car quelques Kouriles, qui vinrent dans l'endroit où nous étions, nous dirent que ce tremblement de terre avait été très-violent, et que les eaux de la mer s'étaient élevées très-haut. Enfin nous partîmes de cet endroit le 21 octobre, et le lendemain nous arrivâmes sur le soir à Boltchereskoi-Ostrog ».

Il résulte de ce récit, qu'en dix jours, par un temps calme, avec un vaisseau délabré, l'on a fait

autant de chemin sur mer qu'on en avait fait dans un mois par terre avec la belle saison et sans contre-temps. Mais ce qui prouve combien la navigation a d'avantage sur toutes les autres manières de voyager, c'est le retour du Kamschatka à Iakoutsk. Le trajet maritime est très-court, quand il se fait dans les longs jours de l'été. La mer n'est point orageuse ; on n'y craint que les calmes. Mais en supposant que le temps soit le même pour la traversée, soit du continent, soit de la presqu'île, on gagne toujours beaucoup en retournant d'Okhotsk à Iakoutsk. On peut aller, par eau, du port de mer jusqu'à la rivière Aldan, en gagnant l'Ioudoma, qui se jette dans la Maïou. Le chemin le plus difficile est jusqu'à la croix d'Ioudoma. M. Kracheninnikow fut sept jours pour aller du port d'Okhotsk à Ioudomskoi-krest ; de là, cinq jours pour entrer dans la Maïou, mais en ne naviguant que le jour, car il descendit en moins de trois jours l'Ioudoma, qui ne se remonte pas en moins de cinq ou six semaines. Enfin il ne fut que dix-huit jours à regagner Iakoutsk, du port d'Okhotsk, en y comprenant même le temps de séjour et de retardement. Ainsi le retour épargne la moitié du temps, sans parler des fatigues et des peines du voyage par terre.

CHAPITRE IV.

Pays et Peuples voisins du Kamschatka.

Les îles Kouriles semblent être une dépendance du Kamschatka, par la proximité où elles se trouvent de cette terre : elles sont comme autant de stations qui conduisent de ce continent au Japon. On ne peut donc se dispenser d'en attacher la description à l'histoire du Kamschatka. Elles en ont été détachées par la mer; il s'est fait une transmigration de peuples entre la Péninsule et les îles voisines. On passe continuellement des unes à l'autre. Ces îles seront peut-être un jour les échelles du commerce du Japon et de l'Inde avec le nord de l'Asie, ou même de l'Europe, si l'âme des Russes est plus indomptable et plus forte que les périls et les frimas de la mer Glaciale. Tout invite à faire connaître ces îles.

Elles s'étendent depuis la pointe méridionale du Kamschatka, non pas directement au sud, comme l'a dit M. Muller, d'après la relation des Kouriles eux-mêmes, trop peu géographes pour ne pas s'y tromper; mais au sud-ouest, tournant sur une courbe ovale ou parabolique, au détroit de Tessoi, qui sépare l'île de Matsoumai, dernière des Kouriles, du continent de la Tartarie chinoise. Il paraît que

la position générale de ces îles, par leur distance et leur situation respectives, qu'elles faisaient autrefois partie d'un grand espace de terre ferme qui semble avoir été englouti par la mer. Elle y a fait à peu près le même chemin qu'aux Antilles, creusant et minant un grand circuit, au travers duquel elle s'est ouvert plusieurs passages pour former ce golfe qui compose la mer d'Amour et celle de Pengina. Il y a même entre cette contrée de l'Asie et celle de l'Amérique septentrionale une ressemblance singulière, soit que l'on considère d'un côté l'étendue circulaire des îles Kouriles et celle des Antilles, soit qu'on examine les progrès et les ravages de la mer, qui a formé d'une part le golfe du Mexique, et de l'autre ce long sinus compris entre les Kouriles et le continent d'Asie. On aperçoit que ces deux chaînes d'îles étaient jadis une barrière que la terre opposait au choc continuel de la mer, qui regagne toujours à l'orient ce qu'elle doit perdre au couchant, où nous voyons même en Europe, même en France, qu'elle a laissé du terrain, témoin ces landes qui s'étendent depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne. Mais quel que soit le rapport que ces groupes d'îles, si éloignés entre eux, semblent offrir aux yeux, ou peut-être à l'imagination, arrêtons-nous à la description de celles dont il s'agit dans cet endroit de l'*Histoire des Voyages*. On ne peut en déterminer le nombre d'une manière irrépréhensible. La carte géographique en représente trente-six, mais il n'y en a que vingt-deux de bien connues.

La différence des noms que leur donnent les Kouriles, les Japonais et les Russes, en fait varier la quantité précise. M. Spanberg, qui les a suivies depuis le Kamschatka jusqu'au Japon, mais sans y aborder, ni pouvoir les compter avec exactitude, nous laisse incertains et sur leurs vrais noms, et sur leur nombre. M. Kracheninnikow a suppléé à ce défaut, pour les notions qu'il en a prises dans MM. Steller et Muller. « Au reste, il serait à souhaiter, dit-il, que la description que M. Spanberg a donnée des îles Kouriles, qui s'étendent jusqu'au Japon, pût s'accorder avec celle de M. Muller: on connaîtrait par-là au juste, non-seulement leur grandeur et la véritable situation de chacune en particulier, mais encore la distance qu'il y a entre elles, au lieu qu'à présent on n'en peut juger que par conjecture ».

La première des Kouriles, appelée *Choumtchou*, a du nord-est au sud-ouest cinquante werstes de longueur sur trente de largeur. Elle est remplie de montagnes, de lacs et de marais, d'où sortent de petites rivières qui tombent dans la mer. Trois de ces rivières, où l'on trouve du saumon de différentes espèces, mais en petite quantité, présentent chacune une habitation. Quarante-quatre personnes font toute la population de l'île. On veut que ces habitans y soient venus du Kamschatka à l'arrivée des Russes; c'était du moins leur asile le plus proche. Ils firent, dit-on, alliance avec d'autres insulaires voisins, et les enfans sortis de ce mélange de Kams-

chadales et de Kouriles, ont une figure plus avantageuse, des cheveux plus noirs, et beaucoup plus de poil. Quelle que soit cette origine, il est vraisemblable que ce sont tantôt les insulaires qui passent au continent, quand ils ont trop de monde, trop peu de subsistance, et tantôt les habitans de la terre ferme qui peuplent les îles, quand ils y sont chassés par la guerre ou jetés par les tempêtes. Ces différentes causes doivent avoir établi une réciprocité d'origine et de population entre les Kouriles et le Kamschatka. Le trajet qui sépare le cap de la péninsule d'avec l'île de Choumtchou n'est que de quinze werstes, que l'on fait en trois heures, mais dans un temps calme et vers la fin de la marée ; car, durant le flux, les vagues battent si fort du cap à l'île, que les flots, élevés de vingt à trente sagènes, ne permettent pas aux canots d'aller d'un rivage à l'autre. Les Cosaques appellent ces vagues *sovwem*, les Kouriles *kogathe*, c'est-à-dire, chaîne de montagnes ; quelquefois *kamoui*, divinité. Aussi leur jette-t-on, en passant, des idoles de bois, pour calmer leur courroux, ou plutôt pour diminuer la crainte du danger. Les sauvages et leurs dieux ont cela de commode, que la malice des uns et la frayeur des autres s'apaisent comme elles s'irritent de rien.

La seconde île est *Poromousir*, deux fois plus grande que la première. Le détroit qui l'en sépare n'est que deux werstes, mais semé de rochers et bordé de côtes escarpées. Les habitans de cette île

sont, dit-on, de vrais Kouriles; ils ont leurs habitations sur la pointe du sud-ouest, aux bords d'un lac qui a cinq werstes de circuit. Ces deux premières îles sont sujettes à des tremblemens de terre et à des inondations. La mer y apporte de l'Amérique et du Japon différentes espèces d'arbres, parmi lesquels sont les débris des camphriers. On m'en a donné de grands morceaux, dit M. Kracheninnikow.

A l'ouest de Poromousir, est une île déserte, désignée sur la carte sous le nom d'*Anfinogen*, mais que les Kouriles appellent *Ouia-Koujateh*, qui veut dire *rocher escarpé*. Ce n'est qu'une montagne ronde, qui paraît, dit-on, exhaler de la fumée; on y va des Kouriles et du Kamschatka chasser ou pêcher les lions et les veaux marins, qui s'y plaisent. Les peuples d'alentour font une histoire poétique de cette montagne. « Elle était autrefois, disent-ils, au milieu du grand lac Kourille, qui est sur la pointe du Kamschatka; mais comme son sommet dérobait la lumière aux montagnes voisines, elles lui firent la guerre, et l'obligèrent de chercher asile à l'écart dans la mer. Ce fut à regret qu'elle quitta le lac, et pour monument de sa tendresse, elle y laissa son cœur. C'est un rocher qui est encore dans le lac Kourile, et qu'on appelle *Outchitchi*, qui signifie *cœur de rocher*. Mais le lac, la payant de retour, courut après elle quand elle se leva de sa place, et il se fraya vers la mer un chemin qui est aujourd'hui le lit de la rivière Ozernaia ». Les jeunes gens, dit-on, rient de cette fable, et les vieilles femmes la

racontent comme une vérité. C'est du moins un reste de ce style allégorique répandu depuis bien des siècles par toute la terre, sur les catastrophes et les révolutions physiques que le globe a éprouvées. Tous les peuples sauvages ont mis leur histoire en fables, ou leurs fables en histoire; mais tous n'ont pas su, comme les Grecs, embellir leurs erreurs. Les amours d'Alphée et d'Aréthuse, en Sicile, n'ont pas d'autre origine que l'amour du lac Kourile pour la montagne Ouiakoujatch. C'est dans l'imagination des peuples enfans que sont nées ces deux fables.

La troisième des Kouriles (car l'île Ouiakoujatch n'est pas proprement de ce nombre), c'est celle de *Sirinki*. Les habitans des deux premières vont chercher dans celle-ci des oiseaux et de la sarana pour vivre.

La quatrième est l'île d'*Onekoutan*. M. Steller dit que les habitans des îles plus éloignées venant dans celle-ci enlever les femmes et les enfans, les insulaires d'Onekoutan allèrent s'établir à Poromousir. M. Kracheninnikow dit au contraire que les Kouriles d'Onekoutan tirent leur origine de ceux de Poromousir. La preuve en est que des familles entières de la quatrième île vont rendre visite ou plutôt hommage aux habitans de la seconde, en leur payant des tributs de peaux de castor ou de renard. « On peut juger par-là, continue M. Kracheninnikow, que les autres habitans d'Onekoutan ne refuseraient pas de payer des tributs, si on envoyait des gens pour les soumettre et les assurer de la clémence de Sa Ma-

jesté impériale, et de la puissante protection qu'ils peuvent en attendre contre leurs ennemis, qui viennent de temps en temps faire des incursions chez eux ».

En général, il paraît qu'on n'a pas des connaissances bien certaines sur toutes ces îles. L'auteur russe, abandonné de M. Steller à la quatrième île, a recours à M. Muller pour la description des suivantes, dont son premier guide ni lui n'ont pu, dit-il, avoir aucun détail. M. Muller en parle d'après les notions qu'il en a tirées des Japonais qui firent naufrage au Kamschatka, d'où ils furent envoyés à Pétersbourg. Mais il n'est point d'accord avec M. Steller, ni sur le nombre, ni sur la place de ces îles.

La cinquième est, selon lui, l'île *Koukoumicha*. Elle forme un triangle avec les îles Sirinki et Ouiakhkoupa; mais elle est la plus méridionale des trois. « Il paraît que ce sont ces îles qui sont indiquées dans l'atlas russe sous les noms de *Diakou*, *Sainte-Hélié* ou *Ilia*, et *Galante* ».

Quoi qu'il en soit de la cinquième et de la sixième île, sur la position desquelles les géographes sont en contestation, la septième est *Araoumakoutan*, qu'un volcan rend déserte.

La huitième est *Siaskoutan*, qui a quelques habitans; la neuvième, à l'ouest, est *Ikarma*; la dixième, au sud-ouest, *Machaoutchou*; la onzième, au sud-est, s'appelle *Igathon*. Ce sont de petites îles désertes.

La douzième, à une demi-journée de Siaskoutan,

au midi, s'appelle *Chokoki*. On dit que les Japonais en tirent de la mine; mais on ne sait de quelle espèce.

La treizième île et les quatre suivantes sont *Neotogo*, *Chachowa*, *Ouchitir*, *Kitoui* et *Chimouchir*. En moins de douze heures, on peut traverser dans un canot chacun des détroits qui les séparent. Mais on risque d'être emporté en pleine mer et d'y périr, tant les courans y sont forts et les vagues enflées, pour peu que le vent s'élève; aussi les habitans de ces îles ne vont-ils de l'une à l'autre qu'au printemps et par une mer calme. La seizième a des roseaux dont on fait des flèches, et la dix-septième, des hommes indépendans.

La dix-huitième est *Tchirpoui*, qui n'a point d'habitans; mais elle fournit des oiseaux et des racines à la précédente et à la suivante.

Celle-ci s'appelle *Itourpou*, si éloignée de Chimouchir, que de l'une on ne voit point l'autre. *Ouroup* est la vingtième, et *Kourachir* la vingt-unième.

La dernière, la plus grande et la plus fameuse de toutes, est l'île *Matsumai*. Ses habitans, nombreux comme ceux des trois précédentes, ont avec eux la même origine et la même langue. Les Japonais les appellent tous du nom général de peuples d'*Ieso*. « Ceci peut servir, dit M. Kracheninnikow, à corriger l'erreur des géographes qui ont donné le nom d'*Ieso* à une grande terre située au nord-est, près du Japon ».

Les habitans d'*Ouroup* et d'*Itourpou*, commer-

cèrent autrefois durant vingt-cinq ou trente ans avec les Kouriles, voisins du Kamschatka. Mais quelques-uns d'eux ayant été faits prisonniers dans l'île de *Poromousir*, le commerce et la navigation furent interrompus entre les Kouriles des deux extrémités de la chaîne.

Les premières et les dernières de ces îles n'ont presque pas de bois. L'île *Kourachir* est fangeuse et ferrugineuse, dit M. Steller: on y voit beaucoup de bêtes féroces, des ours, des chèvres sauvages, des renards, mais inférieurs à ceux du Kamschatka. Les Japonais, dit-on, vont tous les ans y acquérir des peaux de ces sortes d'animaux pour des ustensiles, des meubles et des étoffes qu'ils y apportent. D'autres prétendent que les habitans de *Kourachir* vont prendre à *Matsumai* des étoffes du Japon, de soie et de coton, et des ustensiles de fer, pour les revendre aux îles d'*Ouroup* et d'*Itourpou*. Celles-ci donnent en retour des toiles d'ortie.

L'île *Matsumai*, habitée par des Japonais, la plupart bannis, offre une ville de son nom, munie d'armes et de fortifications. A la pointe du sud-ouest de l'île, est une garnison pour défendre le pays de l'invasion des Chinois, et des incursions de la Corée. Le détroit ou le courant de mer, qui passe entre cette île et le Japon, large en certains endroits de vingt werstes, se rétrécit en beaucoup d'autres, et partout est hérissé de caps et de rochers, qui en rendent le passage très-difficile. Si l'on perd du temps, ou si l'on manque d'attention, les vaisseaux vont se

briser sur ces écueils, ou sont emportés en haute mer, par la rapidité des courans.

« Au reste, dit M. Kracheninnikow, on sait que les Hollandais, après avoir quitté ces îles (ce sont les quatre dernières Kouriles), trouvèrent, du côté de l'est, une petite île à laquelle ils donnèrent le nom d'*îles des États;* et que de là, continuant plus loin leur route à l'est, ils aperçurent une grande terre (qu'ils appelèrent *Terre de la Compagnie*), qu'ils croyaient unie au continent de l'Amérique septentrionale. Les rapports faits par les Japonais, et les éclaircissemens donnés par les habitans de l'île d'*Ieso*, ne nous ont procuré aucune lumière là-dessus; mais il paraît que la terre de la Compagnie est la même que celle qui fut découverte par le capitaine espagnol, nommé *de Gama;* qu'on doit plutôt la regarder comme une île, que comme un continent, parce que l'Amérique, suivant toutes les observations faites entre le Japon et la Nouvelle-Espagne, ne peut s'étendre aussi loin vers l'ouest, à cette même latitude ».

On juge, par la situation des îles Kouriles, que leurs habitans devraient participer également de la figure et des mœurs des Japonais et des Kamschadales, qu'elles séparent. Mais la différence prodigieuse que la police et les arts ont mise entre un empire riche et peuplé, tel que celui du Japon et des îles qui sont ou désertes, ou mal habitées, fait que les insulaires des Kouriles doivent beaucoup plus ressembler aux sauvages du Kamschatka qu'au

peuple féroce, mais industrieux du Japon. Si l'on croit que la proximité puisse avoir la même influence pour le bien que pour le mal, il suffit, pour se détromper de cette prétention, de jeter un coup-d'œil sur la Corse, qui, environnée de deux nations depuis long-temps éclairées et policées, a conservé sa férocité, sa paresse, son ignorance naturelle, et paraît encore plus loin de l'Italie, pour les arts et les lois, que les pirates africains ne le sont de l'Europe pour l'industrie et les lumières. Des îles pauvres, incultes, et d'un abord difficile, d'un séjour désagréable et peu sûr, n'attirent point un peuple commerçant, qui pourrait les défricher et les cultiver. Des sauvages sans arts et sans connaissances n'abordent guère chez une nation policée, dont les les mœurs et le caractère repoussent encore plus l'homme grossier que celui-ci ne rebute l'homme civilisé. On ne s'étonnera donc pas de trouver beaucoup de rapports entre les Kamschadales et les peuples Kouriles.

Ceux-ci sont pourtant mieux faits, d'une taille et d'une figure plus avantageuses. Tout ce qu'ils ont de sauvage, ils le tiennent des Kamschadales ou des Toungouses errans du continent, comme un visage basané, l'usage de se noircir les lèvres, et de se peindre des figures sur les bras jusqu'aux coudes, de se faire des habits composés de peaux de bêtes et d'oiseaux de différentes espèces, assortis de poils et de plumes de toutes les couleurs. Tout ce qu'ils ont d'artificiel, ils le tiennent des Japonais, comme la

coutume d'avoir les cheveux ras par-devant jusqu'au sommet de la tête ; et pendans par-derrière, de porter aux oreilles des anneaux d'argent. Souvent ils mêlent les deux goûts et l'habillement sauvage aux étoffes du luxe. Curieux des brillantes couleurs, mais peu jaloux de la propreté, un Kourile habillé d'écarlate portera sur ses épaules un veau marin, dégoûtant de graisse et de sang. Un Kourile, dit M. Steller, ayant trouvé un corset de soie, mit cet habillement, et se promena gravement devant les Cosaques, qui se moquaient de lui. Quel était le plus stupide, ou le sauvage qui pensait que les femmes et les hommes étaient partout habillés également comme dans son île, ou le Cosaque qui n'en savait pas assez pour réfléchir que l'insulaire ne devait pas en savoir davantage?

Les Kouriles se nourrissent de quadrupèdes marins, et se logent comme les Kamschadales, quoique avec plus de propreté, tapissant leurs siéges et leurs murailles de nattes de jonc. Ils connaissent aussi peu la divinité que les Kamschadales. Mais ils ont, comme eux, leurs idoles de bois, qu'ils appellent *Ingoul*, ou *Innakou*. En font-ils des dieux ou des démons ? c'est ce qu'on ignore. Mais ils leur offrent les premières bêtes qu'ils prennent, en mangent la chair, et leur en laissent la peau.

Ils ont des *baidares* pour naviguer en été, des raquettes pour marcher en hiver, faute de chiens pour aller en traîneaux. Quand les femmes ne font

pas des nattes ou des habits, elles suivent leurs maris à la chasse des bêtes marines.

Les Kouriles ont jusqu'à deux ou trois femmes, mais ne voient les filles qu'ils recherchent que la nuit à la dérobée, comme les Tartares mahométans, jusqu'à ce qu'ils aient payé au père le prix que doit leur coûter la fille.

Une femme infidèle occasionne à son mari la perte de l'honneur ou de la vie. Le mari qui l'a surprise appelle son adversaire en duel, et c'est au bâton. Celui qui fait le défi reçoit le premier sur le dos trois coups d'une massue grosse comme le bras; ensuite il les rend à son ennemi. Ce jeu continue ainsi jusqu'à ce que l'un des deux demande grâce, ou succombe sous le nombre ou la force des coups. Refuser le duel serait un déshonneur comme parmi nous. Le coupable, qui préfère la vie à l'honneur, doit dédommager le mari par une compensation en bêtes, en habits, en provisions de bouche. Il y a long-temps que ces sortes de compensations se sont introduites aussi chez les peuples policés.

Les femmes Kouriles ont un usage plus cruel que celui de trahir leurs maris : quand elles accouchent de deux enfans, on en fait périr un. Cependant ce peuple est doux et humain; il respecte les vieillards; il chérit les liens du sang; il connaît l'amitié.

« C'est un spectacle touchant, dit M. Krachenninikow, que de voir l'entrevue de deux amis qui habitent dans des îles séparées. L'étranger vient sur un canot, et l'hôte qui va le recevoir marche avec

cérémonie. Chacun endosse son habit de guerre, prend ses armes, agite son sabre et sa lance. Ils bandent leur arc l'un contre l'autre, comme s'ils allaient combattre, et ils s'approchent en dansant. Quand ils se sont joints, ils s'embrassent avec toutes sortes de caresses, et versent des larmes de joie ». On mène le convive dans une yourte, on le fait asseoir, on se tient debout devant lui pour écouter le récit des aventures de son voyage, les nouvelles de sa famille. Quand il a fini de parler, le plus âgé de l'habitation raconte à son tour tout ce qui s'est passé dans l'île durant l'absence de l'étranger. On se réjouit ou l'on s'afflige tour à tour, selon la nature des récits. Enfin on mange, on danse, on chante. Telles sont les mœurs des Kouriles.

Comme le Kamschatka n'est important pour les Russes que par la communication qu'il peut leur ouvrir avec les deux grandes sources du commerce et des richesses, il est naturel qu'après avoir trouvé la route qui les mène au Japon et aux Indes, ils en cherchent une vers l'Amérique. La presqu'île du Kamschatka doit être à peu près également éloignée de ces deux régions, s'il est vrai que les terres situées à l'est de *Tchoukotskoi* ne soient qu'à 2 degrés et demi de ce cap, et fassent partie du continent de l'Amérique.

M. Steller va plus loin dans ses conjectures. Il dit que ce continent, situé depuis le 52e jusqu'au 60e degré de latitude septentrionale, s'étend du sud-ouest au nord-est, presque partout à une égale dis-

tance des côtes du Kamschatka : il soupçonne même que ces deux continens se joignaient autrefois. La figure des côtes de l'un et de l'autre, le grand nombre des caps qui s'avancent des deux côtés dans une longueur de trente à soixante werstes; la multitude et la situation des îles qui se trouvent entre ces deux terres sur une mer fort étroite, tout le porte à présumer que l'Ancien et le Nouveau-Monde ont été séparés avec violence par cet élément qui change perpétuellement la face du globe terrestre.

« Les îles, dit-il, qui s'étendent depuis le Kamschatka jusqu'à l'Amérique, entre le 51e et le 54e degré de latitude, forme une chaîne aussi suivie que les îles Kouriles. La terre de la Compagnie doit être la base du triangle de ces deux chaînes d'îles ».

Enfin il y a des ressemblances frappantes entre les Kamschadales et leurs voisins de l'Amérique. Les traits du visage sont les mêmes : les uns et les autres mangent de la sarana, qu'ils préparent de la même manière; leurs haches, leurs habits, leurs chapeaux, leurs canots, tous ces objets de comparaison portent à croire qu'ils ont la même origine. Le continent de l'Amérique n'eût-il jamais été joint à celui de l'Asie, ces deux parties du monde sont si voisines, qu'il est très-possible que les habitans de l'Asie aient passé en Amérique par les îles intermédiaires qui favorisaient cette transmigration. M. Steller joint à ces traits de conformité des rapports très-sensibles entre les mœurs des Kamschadales et celles des Américains. Mais ces ressemblances appartiennent peut-

être plus au climat, à la position, au genre de vie commun à tous les sauvages du nord, qu'à l'origine des deux nations. C'est dans les langues, plus que dans les usages, qu'il faut chercher les racines des différentes populations. Or, si le langage ne montre point de traces de parenté entre les habitans de l'Asie et de l'Amérique, il est difficile d'en établir sur les autres rapports. Mais il s'agit moins de savoir les relations que la nature mit autrefois d'un continent à l'autre, que de découvrir celles que le commerce et la navigation y peuvent créer ou renouer.

Parmi les îles qui serviront peut-être un jour d'entrepôt ou de relache à la navigation des Russes en Amérique, une des plus considérables est l'île de Beering. Elle exige, par l'importance et la nouveauté de sa découverte, une description détaillée.

Cette île est composée d'une masse de montagnes. On voit les plus élevées, par un temps serein, à vingt lieues de distance. C'était une ancienne opinion des Kamschadales, qu'il devait y avoir une terre vis-à-vis l'embouchure du Kamschatka, parce qu'ils voyaient toujours des brouillards de ce côté, quelque pur que fût l'horizon. Cependant les plus hautes de ces montagnes n'ont que deux werstes ou demi-lieue de hauteur perpendiculaire. Leur principale chaîne est serrée et continue. Celles d'à côté sont coupées de vallons formés par de petits ruisseaux, qui, prenant leur cours dans la longueur de l'île, ont leur embouchure au nord ou au midi. Les vallées, creusées entre les plus hautes montagnes,

ont les plus petits ruisseaux, et sont étroites. Celles qui sont au pied des montagnes les moins élevées sont plus larges et arrosées des plus grands ruisseaux. De même les plaines les plus éloignées des grandes montagnes, ou placées derrière les caps les plus bas, sont plus étendues que les plaines voisines des hauts promontoires. Les terres, comme les eaux, s'étendent et s'élargissent en s'éloignant des montagnes et en s'approchant de la mer. Les montagnes de l'île Beering sont en général composées d'un roc de la même espèce et de la même couleur; mais les caps qui s'avancent en mer sont d'une pierre dure et grisâtre. M. Steller attribue cette différence à l'eau de la mer.

Les côtes méridionales de l'île sont plus escarpées et plus rompues que celles du nord. La forme et l'aspect des montagnes et des côtes offrent partout à l'imagination de M. Steller l'ouvrage des inondations de la mer, des tremblemens de terre et des fontes de neiges. On lui prête à ce sujet quelques observations qui seront peut-être curieuses pour les physiciens, mais dont nous ne garantissons ni l'utilité, ni même l'authenticité, vu la négligence avec laquelle on nous les donne. Il en est de l'ouvrage de M. Kracheninnicow, dans certains endroits, comme d'un lieu de l'île Beering qu'on appelle *l'Antre*. Les rochers y représentent des murailles, des escaliers, des bastions; les uns ressemblent à des colonnes; plusieurs forment des voûtes et des portes; mais elles paraissent plutôt un ouvrage de l'art qu'un

jeu de la nature. Ainsi la collection de l'auteur russe paraît quelquefois moins l'histoire de la nature qu'un amas d'érudition apprêtée, compilée, et mal ordonnée. C'est au lecteur d'en juger.

« S'il y a, d'un côté de l'île, une baie (dit cet historien de Kamschatka, d'après M. Steller sans doute), il se trouve sur le rivage opposé un cap, et partout le rivage va en pente douce, et où il est sablonneux; vis-à-vis il est plein de rochers, et entrecoupé. Dans les endroits où la côte se brise, et tourne d'un côté ou de l'autre, on observe qu'un peu auparavant, le rivage est toujours fort escarpé, l'espace d'une ou deux werstes..... On a observé sur les plus hautes montagnes que de leur intérieur il sort des espèces de noyaux qui se terminent en cônes; et quoique la matière dont ils sont faits ne diffère en rien de celle des montagnes mêmes, ils sont pourtant plus tendres, plus purs et plus clairs ». M. Kracheninnikow dit qu'on peut regarder ces noyaux qu'il croit formés « par quelque mouvement intérieur de la terre, et surtout par sa pression vers le centre, comme une espèce de cristal, ou comme la matière la plus pure des montagnes, qui, sortant du centre, est d'abord liquide, et se durcit ensuite à l'air ».

L'île de Beering est environnée au nord-est, jusqu'à quatre ou cinq werstes, des bancs couverts de rochers, qui semblent avoir été détachés par la mer, de l'île même, dont ils augmentaient la largeur. Ces rocs ont les mêmes couches que les montagnes, et

l'on aperçoit entre eux des traces du cours d'une rivière. Sous ces rocs les plus escarpés, l'eau est basse, contre l'observation générale, qui trouve presque toujours la profondeur de l'eau sur les rivages de la mer, proportionnée à l'élévation des côtes. Enfin, ce qui prouve combien l'Océan travaille fortement sur cette île, c'est qu'en moins de six mois elle a changé de face dans un endroit, où une montagne est tombée dans la mer.

Mais l'île de Beering, remarquable par elle-même, ne l'est peut-être pas moins par celles qu'on découvre dans ses environs. Ce sont autant de signaux, et peut-être de ports, que la nature a mis sur le chemin du nord de l'Asie à l'Amérique. Ainsi, tandis que les Anglais et les Français cherchent à l'envi des îles qui leur assurent l'entrée du Nouveau-Monde par la mer du Sud, il est assez singulier que les Russes s'ouvrent une chaîne d'îles qui les y mène par la mer du Nord. Si jamais ce vaste continent se peuple par les deux zones glaciales ou tempérées, c'est alors peut-être qu'on verra les riches conquérans de la zone torride exposés aux mêmes révolutions que les peuples méridionaux de l'Europe ont plus d'une fois éprouvées sur notre hémisphère. Ce bouleversement des empires et des nations est d'autant plus facile à prévoir dans le lointain des siècles, que les Russes ont conservé l'esprit conquérant de leurs ancêtres, et que les maîtres du Mexique et du Brésil ne promettent pas d'être des Romains.

Quoi qu'il en soit de l'avenir, assurons-nous d'un

présent plus heureux, si cependant les progrès de la navigation sont réellement ceux du bonheur des hommes. Les Russes, qui sont allés jusqu'à l'île de Beering, disent que du sommet des montagnes, on découvre deux autres îles. L'une, au midi, n'a que sept werstes de circuit; l'autre, au sud-ouest, renferme, dans une enceinte de trois werstes, les deux rochers qui la composent.

Au nord de l'île de Beering, dans une situation à peu près la même, ou parallèle, est une île de quatre-vingts à cent werstes de longueur. Elles sont séparées l'une de l'autre par un détroit de vingt werstes, au nord-ouest, et d'environ quarante au sud-est. Les montagnes de la dernière sont moins hautes que celles de la première. On y trouve, à trente brasses au-dessus du niveau de la mer, une grande quantité de troncs d'arbres et de squelettes entiers de bêtes marines, que la mer y a vomis sans doute dans une inondation.

La terre y est sujette à de fréquens tremblemens, dont quelques-uns, au rapport des voyageurs, y ont duré l'espace de six minutes. Du reste, le climat de cette île est plus rude et plus piquant que celui du Kamschatka, soit parce qu'elle est fort exposée à tous les vents, soit parce qu'elle n'a point de bois. Dans les vallées surtout, les tourbillons de vent sont si forts, qu'il n'est pas possible de s'y tenir debout; mais si l'air est froid et désagréable dans cette île, la terre y donne en abondance des eaux minérales, pures et très-salubres pour les malades. On y compte

plus de soixante ruisseaux, dont quelques-uns ont huit ou dix sagènes de largeur, sur deux de profondeur. Ces ruisseaux, qui tombent promptement dans la mer, s'élèvent quelquefois, dans les grandes marées, à la hauteur de cinq sagènes.

Après ces excursions dans les îles voisines du Kamschatka, soit au midi, soit à l'orient, il faut revenir dans cette presqu'île, pour jeter un coup-d'œil sur le continent où elle est attachée, et connaître les peuples qui l'entourent. C'est d'eux qu'elle a tiré ses habitans et sa langue, du moins en partie. Elle leur doit ses mœurs, ses opinions, et presque tout ce qu'elle a de commun avec les nations de la Sibérie.

CHAPITRE V.

Koriaques.

Les Koriaques sont ou habitans, ou voisins du Kamschatka. Les premiers, qu'on appelle *Fixes*, sont établis sur toute la partie supérieure du Kamschatka, depuis la rivière Ouka, dans la côte orientale, jusqu'à la Tigil, sur la mer occidentale. Tout l'espace compris entre ces deux points, jusqu'au voisinage de l'Anadir, est couvert, ou plutôt parsemé des habitations de ce peuple. Les autres Koriaques, beaucoup moins ressemblans aux Kamschadales, par les traits et les mœurs, errent avec leurs

rennes au milieu de ces peuples fixes, arrêtant leurs courses à peu près dans les limites géographiques où ceux-ci bornent leurs domiciles. Mais ces deux nations, dont l'origine est peut-être la même, diffèrent par la figure, le genre de vie, le caractère et les opinions. Les Koriaques errans sont maigres comme leurs rennes; ils ont le visage ovale, de petits yeux ombragés de sourcils épais, le nez court, la bouche grande; ils sont plus petits, et moins gros que les Koriaques fixes. Ceux-ci, dit M. Kracheninnikow, sont plus robustes, et même plus courageux. Cependant les Koriaques errans méprisent les sédentaires comme des esclaves. Est-ce que la liberté consiste à courir? Non : mais les Koriaques à rennes sont riches de leurs troupeaux; et les sédentaires tiennent d'eux leurs vêtemens. La nature a rendu les uns libres, et les autres dépendans. Quand un Koriaque à rennes va chez les autres Koriaques, ils courent tous au-devant de lui. On le comble de présens, on supporte ses mépris. Partout le besoin rampe, et l'opulence dédaigne. Rien de plus vain, de plus présomptueux que les Koriaques à rennes. Le philosophe russe leur fait un reproche d'être persuadés qu'il n'y a point de vie au monde plus heureuse que la leur. Ils disent, comme presque tous les sauvages de la terre aux peuples commerçans de l'Europe: « Si vous étiez plus riches que » nous, vous ne viendriez pas de si loin chercher » ce qui vous manque sans doute; contens de ce » que nous possédons, nous n'avons pas besoin

» d'aller chez vous ». Les Koriaques à rennes portent leur orgueil jusque dans leur morale. Jaloux de leurs femmes, ils les tuent, elles et leurs amans, quand ils les surprennent en adultère, souvent même sur un soupçon d'infidélité. Tout leur fait ombrage. Il faut qu'elles soient malpropres, dans la crainte d'irriter leurs maris. Jamais elles ne se lavent; jamais elles ne peignent leurs cheveux; jamais elles n'ont de rouge sur le visage. « Pourquoi » se farderaient-elles, disent leurs maris, si ce » n'était pour plaire aux autres, puisque nous les » aimons sans parure »? Aussi portent-elles leurs ajustemens les plus beaux, sous des habits usés et dégoûtans. Cet usage est d'autant plus étonnant, que les Koriaques fixes ont des mœurs tout-à-fait opposées. Chez eux, c'est une politesse d'offrir sa femme ou sa fille à un étranger; une injure de refuser cette offre. Un Koriaque fixe tuerait un homme qui n'aurait pas voulu prendre sa place dans le lit conjugal; comme un Koriaque à rennes assassinerait celui qu'il trouverait avec sa femme. Le bien et le mal, en ce genre, dépendent des conventions. Le Koriaque fixe ne fait que changer de lit et de femme avec l'ami qu'il reçoit chez lui. Les femmes, à leur tour, mettent tout en usage pour entretenir cette réciprocité de bons offices entre les maris. On les voit se parer de leurs beaux habits, se peindre de blanc et de rouge.

Les Tchouktchi sont une espèce de Koriaques plus fiers et plus forts que les deux autres peuples;

sans les Russes, ils enleveraient, dit-on, les rennes aux Koriaques errans, pour les obliger à vivre en esclaves de racines et de poissons, comme les sédentaires. Les Tchouktchi ont les femmes les plus complaisantes : elles sont toutes nues dans leurs yourtes, assises sur leurs talons, par un reste de pudeur, mais occupées à admirer les belles figures qu'elles se sont tracées partout le corps; plus enchantées de ces ornemens qui ne les quittent jamais, et qui tiennent à leur peau, que des riches habits qui leur seraient étrangers.

Les Koriaques errans habitent partout où il y a de la mousse pour leurs rennes, contens de l'eau de neige pour leur boisson, et d'arbustes verts pour se chauffer. Aussi leurs yourtes sont-elles inhabitables, par la fumée et par l'humidité qu'occasionne leur feu, qui fait dégeler la terre. On ne voit rien à travers ce brouillard âcre et brûlant; on y perd les yeux quelquefois en un jour. Il est aisé de juger que ces Koriaques ne sont pas sédentaires, à la construction même de leurs yourtes. Sans planchers, sans cloisons, quatre pieux avec des traverses qu'ils supportent, un foyer entre ces pieux, où les chiens sont à l'attache, voilà le logement de ce peuple errant. Souvent les chiens attrapent la viande dans les marmites, malgré les coups de cuiller que leur donnent les femmes en faisant la cuisine. Elle n'est pas délicate; on cuit la viande avec la peau couverte de tout son poil; encore n'est-ce que de la chair de rennes mortes de maladie, ou arrachées à la gueule

du loup qui les a étranglées. Un Koriaque aura jusqu'à dix mille rennes dans ses troupeaux, et n'en tuera pas une pour se nourrir, à moins qu'il ne veuille régaler un hôte par extraordinaire. On dit que c'est humanité dans ces sauvages, quand ils respectent la vie des troupeaux, qui font leur soulagement par l'usage des traîneaux, et leur richesse par le commerce des peaux. Les Koriaques attendent que la nature détruise elle-même ces animaux pour nourrir les hommes. Ils ne font point, dit-on, l'office de bourreaux envers leurs bienfaiteurs. Ils aiment mieux manger les autres bêtes qu'ils prennent à la chasse, avec lesquelles ils ne se sont point mis en société de travaux et de services, de peines et de soins. Mais non, ce n'est pas l'humanité, c'est le besoin seul qui guide les Koriaques dans le traitement qu'ils font éprouver aux rennes; puisque avant d'en former des attelages, ils châtrent les mâles, en leur perçant de part en part les veines spermatiques, sans leur arracher les testicules. Les nombreux troupeaux de rennes servent aux Koriaques de matière d'échange ou de commerce pour leur procurer des fourrures, et tout ce dont la nature leur donne le besoin sans le satisfaire. Ils vivent familièrement avec leurs rennes. Ces animaux entendent très-bien le sens de tous les cris des bergers qui les gardent. Les Koriaques, sans savoir compter, s'aperçoivent au premier coup-d'œil d'une renne qui leur manque entre plusieurs milliers, et diront même de quelle couleur était l'animal égaré,

Ces peuples errans sont aussi ignorans en matière de religion que les Kamschadales. « Un chef ou prince koriaque, avec lequel j'eus occasion de converser, dit M. Kracheninnikow, n'avait aucune idée de la Divinité. Cependant ils ont beaucoup de vénération pour les démons, parce qu'ils les craignent. Ils immolent même des chiens et des rennes, sans savoir à qui ils offrent ce sacrifice, se contentant de dire : *Waioukoing, iaknilalougangeva.* « C'est pour toi ; mais envoie-nous aussi quelque chose ».

Quand les Koriaques doivent passer des rivières ou des montagnes qu'ils croient habitées par les esprits malfaisans, ils tuent un renne, dont ils mangent la chair; ensuite ils en attachent la tête et les os sur un pieu, vers le séjour de ces démons. Les Koriaques errans ou fixes ont des prêtres ou magiciens qui sont médecins, et qui prétendent guérir les maladies en frappant sur des espèces de petits tambours. « Au reste, dit l'auteur russe, une chose fort surprenante, c'est qu'il n'y a aucune nation, quelque sauvage, et quelque barbare qu'elle soit, chez qui les prêtres et les magiciens ne soient plus adroits, plus fins et plus rusés que le reste du peuple ».

Les magiciens ou *chamans*, dont on parle ici, font croire que les démons leur apparaissent, tantôt de la mer, et tantôt des volcans, et que ces esprits les tourmentent dans des songes. Quelquefois ils font semblant de se percer le ventre en présence du peuple; le sang coule à gros bouillons; ils s'en

lèchent les doigts, ensuite ils étanchent et ferment la plaie avec des herbes magiques et des conjurations. Mais cette plaie n'est qu'une outre percée, et ce sang n'est que de veau marin. Il faut au moins ces apparences de merveilleux pour tromper un peuple grossier, qui n'est pas imbu de ces dogmes mystérieux, que les mages de l'Inde ou de l'Égypte ont jadis imaginés comme un supplément à la charlatanerie; invention dont l'effet est d'autant plus infaillible, que la raison seule peut en rompre le prestige, et que les sens n'en sont pas les témoins et les juges.

Les Koriaques à rennes n'ont point de fêtes, peut-être par la raison qu'ils n'ont pas de domicile. Car les Koriaques fixes célèbrent tous les ans une fête d'un mois, pendant laquelle, enfermés dans leurs habitations sans aucun travail, ils passent le temps à se régaler et à se réjouir.

Les Koriaques errans, plus sauvages sans doute que les fixes, ne divisent l'année que par quatre saisons, ne distinguent les vents que par les quatre points cardinaux de l'horizon. La grande ourse est pour eux *le renne sauvage;* les pléyades sont *le nid du canard;* Jupiter est *la flèche rouge;* la voie lactée est *la rivière parsemée de cailloux.* Chaque peuple retrouve dans les cieux, par l'imagination, ce que ses yeux voient sur la terre.

Les distances, chez les Koriaques, se mesurent par journées, et les journées varient depuis trente jusqu'à cinquante werstes de chemin.

Avant l'arrivée des Russes, les Koriaques ne savaient pas ce que c'était que prêter serment de fidélité; mais enfin on leur a inculqué cette idée par des signes très-expressifs. « Les Cosaques, au » lieu de les faire jurer sur la croix ou l'Évangile, » leur présentent le bout du fusil, leur faisant en» tendre que celui qui ne sera pas fidèle à son ser» ment, ou qui refusera de le prêter, n'échappera » pas à la balle toute prête à le punir ». C'est aussi la méthode qu'on emploie pour terminer les affaires douteuses et embrouillées. Ainsi, les balles de fusil jugent les procès chez les Koriaques, comme les boulets de canon vident les différends entre les rois. Celui qui a peur a tort. Cependant les Koriaques ont un grand serment, qui consiste en ces mots: *Inmokon, keim, metinmetik.* « Oui, certainement, je ne vous mens pas ».

Les Koriaques ont une manière de recevoir les visites bien opposée à celle des Kouriles. Celui qui va rendre ces sortes de devoirs (car c'en est un sans doute), après avoir dételé ses rennes, reste assis sur son traîneau, attendant qu'on l'introduise, comme si c'était à une audience. La maîtresse de la maison lui dit, *elko*, le maître est chez lui. Celui-ci, assis à sa place, dit à l'étranger, *koïon*, c'est-à-dire, approche. Ensuite, lui montrant l'endroit où il doit s'asseoir, il lui dit *katvagan*, asseois-toi. Du reste, on le régale, mais sans le forcer à manger.

Ces mœurs ne sont point sans vraisemblance. Mais est-il aussi croyable que les Koriaques, comme on

le dit, se permettent le meurtre, parce qu'ils n'ont aucune idée des peines de l'autre vie; tandis que le châtiment du meurtrier dépend de tous les parens du mort, dont le sang crie toujours vengeance? Est-il bien avéré que le vol chez toutes ces nations sauvages, excepté les Kamschadales, soit non-seulement permis, mais recommandable, pourvu que le voleur n'ait pas l'injustice de voler sa famille, ni la maladresse d'être pris sur le fait? Est-il vrai surtout, qu'une fille ne puisse épouser un homme avant qu'il ait donné des preuves de son talent pour le larcin? C'est pourtant ce qu'on dit des Tchouktchi. Ceux-ci sont, à la vérité, des peuples vagabonds et brigands qui vivent de pillage, comme certains Arabes et beaucoup de Tartares. Mais il y a de la différence entre des mœurs destructives, qui naissent du besoin avant l'état de police, et des principes avoués et reçus dans un état de société. Il ne faut pas confondre la vie disetteuse et précaire de quelques sauvages du nord, que rien ne lie en peuplades, avec la constitution raisonnée des Spartiates, qui nommaient *communauté* ce que nous appelons *propriété;* jouissance libre d'un bien public, ce que nous appelons *vol d'un bien particulier.*

Si les Koriaques n'ont pas adopté la communauté des femmes, ils aiment du moins la polygamie, épousant, quand ils sont riches, jusqu'à deux ou trois femmes, qu'ils entretiennent dans des endroits séparés, avec des troupeaux de rennes qu'ils leur donnent. Ils ont aussi quelquefois des concubines; mais

elles sont déshonorées sous le nom injurieux de *kaien*. Un usage très-singulier, que la superstition a répandu chez les Koriaques fixes, c'est de donner dans leur lit conjugal la seconde place à des pierres qu'ils habillent et caressent comme des femmes. « Un habitant d'Oukinka, dit M. Kracheninnikow, avait deux de ces pierres : l'une grande, qu'il appelait sa femme ; l'autre petite, qu'il appelait son fils. Je lui demandai la raison de cette étrange singularité. Il me dit qu'un jour, dans un temps qu'il avait tout le corps couvert de pustules, il avait trouvé sa grande pierre sur le bord d'une rivière ; qu'ayant voulu la prendre, elle avait soufflé sur lui, comme aurait pu faire un homme ; et que de peur, il l'avait jetée dans la rivière. Dès ce moment son mal empira, jusqu'à ce qu'au bout d'un an, ayant cherché sa pierre dans l'endroit où il l'avait jetée, il fut étonné de la retrouver à quelque distance de ce lieu même, sur une grande pierre plate, avec une autre petite à côté. Il prit les deux qui étaient ensemble, les porta dans son habitation, les habilla ; et bientôt après, sa maladie cessa. Depuis ce temps-là, dit-il, je porte toujours la petite pierre avec moi, soit à la chasse, soit en voyage, et j'aime ma femme de pierre plus que ma véritable épouse ».

Les femmes koriaques font téter leurs enfans deux ou trois ans, et les accoutument ensuite à la viande. Dès l'âge le plus tendre on les exerce à la fatigue, au travail. Ils vont chercher du bois et de l'eau fort loin ; ils portent des fardeaux, ils gardent les rennes.

Les enfans des gens riches, dès qu'ils naissent, ont quelques-uns de ces animaux qu'on leur destine pour héritage; mais ils n'en jouissent pas avant l'âge mûr. Les rennes les plus chéris accompagnent leur maître au tombeau, c'est-à-dire au bûcher; et tandis qu'on brûle le cadavre du mort, avec ses armes et les ustensiles dont il se servait, on égorge ses rennes d'apanage pour en manger la chair, et jeter le reste au feu. Ensuite on prend toutes les cornes de rennes morts qu'on a ramassées durant l'année; on les enfonce dans la terre près du bûcher. « Le chaman ou prêtre, les envoie au mort, comme si c'était un troupeau de rennes. Quand les gens du convoi funèbre retournent chez eux pour se purifier, ils passent entre deux baguettes; et le prêtre, qui se tient auprès de ces baguettes mystérieuses, frappe tous ceux qui passent avec une petite verge, en prononçant des paroles magiques, afin que les morts ne fassent pas mourir les vivans ». Voilà les tristes usages des Koriaques, les puériles et sombres idées dont on entretient leur imagination, pour maîtriser les forces indomptables de leur corps par la faiblesse de leur esprit. L'imagination est dans l'homme ce que sont les cornes dans le taureau : c'est avec cela qu'il renverse tout; mais c'est par-là qu'on le tient sous le joug.

Quoiqu'on ait une connaissance fort imparfaite de la langue des Kamschadales, qui participe sans doute de toutes celles des peuples leurs voisins établis sur le continent ou dans les îles Kouriles, cepen-

dant il est nécessaire d'en rapporter le peu que l'on en sait, pour y chercher quelques traces de l'origine de la nation qui la parle. Dans l'affinité de cette langue avec celle de la Sibérie ou des Kouriles, on peut discerner ce que la presqu'île a contracté de liaison avec les nations de la terre ou de la mer; jusqu'à quel point sa population s'est composée et fondue dans un mélange de peuples originairement étrangers. Si l'on y découvre des mots, soit radicaux, soit dérivés chinois ou japonais, tartares ou même américains, on saisira peut-être le fil de la génération ou de la transmigration de ces peuples à travers les ramifications de leurs langues. Quelques vocabulaires des langues les plus sauvages et les plus éloignées, soit pour le climat, soit pour la forme et le son, peuvent jeter un grand jour sur cette branche obscure des sciences, qui a été la première cultivée et la dernière approfondie, parce qu'on a long-temps usé des fruits sans faire attention à l'arbre. Ces sortes de vocabulaires doivent faciliter l'exécution du projet d'un archéologue universel. Un si beau projet avait été conçu par des philosophes. L'auteur du *Mécanisme des langues* avait essayé de l'exécuter en partie. Celui du *Monde primitif* en a embrassé toute l'étendue, et a déployé une érudition aussi utile que profonde, quoiqu'elle soit nécessairement conjecturale.

Quand on possédera une nomenclature des mots principaux de chaque langue, c'est-à-dire, des mots qui désignent les choses communes à tous les hom-

mes ; alors il sera plus facile de trouver les racines de plusieurs dialectes, et de découvrir la langue-mère de certains climats. On distinguera dans chaque pays, les mots qui y sont nés, pour ainsi dire, de la terre même et de ses productions ; et les mots qui y sont venus avec les transmigrations des peuples étrangers, soit conquérans, soit fugitifs. On discernera tantôt le mélange et l'altération de deux langues, dont une troisième s'est formée, et tantôt le démembrement et la division d'une seule langue en plusieurs dialectes. On verra qu'en ce genre l'esprit humain n'est pas aussi fécond, aussi inventif qu'on le suppose ; et peut-être en admirera-t-on davantage la puissance de la nature, qui faisant la loi aux hommes, leur prescrit en quelque sorte les noms, en leur donnant les choses. Enfin on découvrira la règle infaillible et constante que suit l'homme, soit en créant, soit en dénaturant, soit en modifiant bien ou mal une langue : on découvrira sa marche générale dans la nomenclature des êtres sensibles, qu'il désigne presque toujours par le bruit, la couleur et le mouvement qui leur sont particuliers, par quelque effet dominant de la qualité qui constitue leur principale relation avec nos organes : on découvrira les écarts et les progrès de l'imagination dans l'appellation des choses intellectuelles, qui ne sont elles-mêmes que les divers rapports des choses physiques, soit entre elles, soit avec nous.

Ces idées générales nous mènent à des réflexions

particulières tirées de la nature des langues dont il s'agit dans ce Chapitre. « Les Kamschadales, dit M. Steller, ont la coutume de donner à chaque chose un nom qui marque sa propriété; et alors ils n'ont égard qu'à quelque ressemblance du nom, et aux effets de la chose ». C'est ainsi qu'ils ont appelé les Russes, *Brichtatin*, ou gens de feu, parce qu'ils ont des armes à feu. Cette dénomination leur paraissait d'autant plus juste, que ne connaissant point l'usage et les effets de ces armes, ils croyaient que le feu était produit par le souffle des Russes, et non par le fusil. C'est dans le même esprit d'analogie qu'ils appellent le pain *brichtatin augtch ;* c'est-à-dire la racine, ou la *sarana* des hommes qui vomissent le feu. Quand ils ne connaissent pas assez une chose pour lui trouver dans leur langue un nom convenable, ou analogue à ses propriétés, ils empruntent un nom de quelque langue étrangère, sans s'embarrasser si c'est le nom véritable de ce qu'ils veulent désigner. « Par exemple, ils appellent un prêtre *bogbog*, vraisemblablement parce qu'ils lui entendent prononcer souvent le mot *bog*, qui signifie dieu ». Au reste, ce ne serait par la première fois qu'on aurait confondu le prêtre avec la divinité, non-seulement dans le nom, mais dans le culte même. En général les Kamschadales, comme tous les peuples sauvages ou policés, quand ils ignorent le nom d'une chose étrangère, en cherchent un dans leur propre langue; et s'ils trouvent un rapport frappant de quelque faculté ou propriété

sensible, entre deux êtres d'une nature très-différente, ils ne manqueront pas de leur donner le même nom. C'est ainsi qu'ils appellent un diacre *kïianguich*, c'est le nom d'un canard marin, qui chante, disent-ils, comme un diacre. Quelquefois ils donnent à un homme le nom de la chose qu'il fait le mieux ou le plus. Par exemple, ils appelèrent un lieutenant-colonel qui avait fait prendre plusieurs Kamschadales, *itachzachak*, celui qui prend.

Mais si les sauvages dénaturent ou défigurent les idées et les noms des Russes, ceux-ci le leur rendent avec usure. « On doit remarquer, dit M. Kracheninnikow, que nous n'appelons aucune de ces nations par son propre nom, et que nous nous servons le plus souvent de celui qui lui est donné par ses voisins, qui avaient été auparavant soumis par les Russes ». Ceux-ci ont tiré le nom de Kamschadales, du mot koriaque *kontchala*, qui vient de *kootch ai ;* et le nom de Kouriles, du mot kamschadale *kouchi*. On voit combien ces noms étrangers se dénaturent encore dans la bouche des Russes, qui veulent les adapter à leur prononciation et au génie de leur langue. Ainsi, quand du mot *ooutou*, qui signifie canard, ils ont fait le mot *ooutka*, on sent combien une terminaison étrangère écarte tout à coup un mot de sa forme primitive. Comme les Kamschadales appellent un prêtre russe bogbog, parce qu'il répète souvent le mot bog; de même les Cosaques appelèrent *Koriaques*, un peuple qui prononçait souvent le mot *kora*, qui signifie renne.

Il était naturel d'appeler nation à rennes, celle qui met sa richesse et son bonheur dans ses troupeaux de rennes.

Les habitans du Kamschatka ont trois langues : la kamschadale, la koriaque et la kourile ; et chacune de ces langues a deux ou trois dialectes. « Les Kamschadales parlent moitié de la gorge, moitié de la bouche. Leur prononciation est lente, difficile, pesante et accompagnée de divers mouvemens singuliers du corps. Les Koriaques s'énoncent de la gorge, avec difficulté, comme en criant. Les mots de leur langue sont longs, et les syllabes sont courtes ». Leurs mots commencent et finissent constamment par deux voyelles, comme on voit dans *ouemkaï*, jeune renne indompté. « Les Kouriles parlent avec lenteur, d'une façon distincte, libre, agréable. Les mots de leur langue sont doux, et il n'y a point de concours trop fréquent de consonnes, ou de voyelles ». L'auteur de ces observations y ajoute des rapports entre les mœurs et les langues de ces nations sauvages ; mais ces rapports ne sont pas assez marqués, ni assez détaillés pour s'y arrêter. Suivons d'autres observations plus singulières et plus importantes, relativement à la langue. On va la voir naître des choses, et tenir presque tout de la nature, et non des conventions arbitraires.

Ces peuples ont différentes manières de diviser l'année, et de nommer les mois. Les uns partagent l'année solaire en deux années, qui sont l'hiver et

l'été : l'une commence au mois de novembre, l'autre au mois de mai. Quelques-uns divisent l'année en quatre saisons; mais dont on n'a pas encore déterminé le commencement ni la fin. Cependant ils ont une manière de compter les années; c'est par le nombre des idoles, qu'ils appellent *khantaï*. Ce sont de petites figures de bois, taillées en forme de sirènes. Quand ils ont construit une yourte, ils placent une de ces figures auprès du foyer. Chaque année, à leur fête de la Purification, ils en font une nouvelle qu'ils mettent à côté des anciennes. Autant d'idoles, autant d'années, depuis la construction de la yourte.

En général, dit M. Steller, le cours de la lune règle la durée de chaque année, et l'intervalle d'une lune à l'autre fixe le nombre des mois. Cependant on dit ailleurs que leur année est de dix mois, les uns plus longs, les autres plus courts, parce que dans le partage qu'ils font de ces mois, ils n'ont aucun égard au cours des astres, mais à la nature de leurs travaux. M. Steller dit encore, « qu'ils prennent pour fondement de la division de l'année, les effets de la nature sur la terre ». Il paraît que ces deux choses les dirigent également dans la dénomination des dix mois qui composent leur année. Ils appellent le mois du grand froid, *le mois qui rompt les haches*; le temps le plus chaud, *le mois des longs jours*, parce qu'ils sont plus frappés sans doute de cette circonstance de l'été, qu'incommodés de sa chaleur. Dans un canton du Kamschatka, il y a *le mois*

des poissons rouges, *le mois des poissons blancs*; ce sont les mois où ces poissons, retournant des rivières à la mer, fournissent une pêche abondante. Dans un autre canton, il y a *le mois des vaches marines*, *le mois des rennes domestiques*, *le mois des rennes sauvages*; ce sont les mois où ces divers animaux font leurs petits. Ailleurs, le mois de mai s'appelle *tava-koatch*, le mois des râles: *tava* est le nom de l'oiseau; *koatch*, qui signifie la lune et le soleil, est le nom générique des mois. Ainsi, juin s'appelle *koua-koatch*, le mois des coucous; octobre, *pikis-koatch*, le mois des vanneaux; avril, *masgal-koatch*, le mois des hoche-queues. La plupart désignent septembre par un nom qui signifie *la chute des feuilles*. Presque tous ont le mois de *la purification des fautes*; c'est le seul que la superstition ait nommé. Les Kamschadales du midi nomment janvier *ziza-koatch*, c'est-à-dire, ne me touchez pas. C'est alors que, de peur de se geler les lèvres, s'ils buvaient dans l'eau courante, ils la puisent dans des cornes de bélier, ou des vases d'écorce d'arbre.

Du reste, ils ne connaissent pas les semaines, et n'ont pas de noms pour distinguer ni compter les jours. Les événemens extraordinaires leur servent d'époque pour dater les temps. Ils n'ont ni caractères d'écriture, ni figures hiéroglyphiques. Toutes leurs connaissances se transmettent par une tradition toujours plus suspecte que des monumens.

Les Kamschadales du nord, au-dessus du fleuve

Kamschatka, appellent le vent d'orient *kouncouchkt*, c'est-à-dire vent de mer; celui d'occident, *eemchk*, vent de terre; celui du nord, *tinguiltchkt*, c'est-à-dire vent froid; celui du sud-ouest, *guinguieemchkht*, c'est-à-dire, saison des femmes, parce que, dans ce vent de pluie, le ciel pleure comme une femme. Ainsi les Kamschadales, comme tous les peuples originaux, ne désignent les choses que par les rapports qu'elles ont avec eux, ou même entre elles. Pour différencier les vents, ils remarquent leurs effets principaux, et attachent à chacun l'idée de la sensation qu'ils en éprouvent, ou de la circonstance accessoire qui est la plus frappante pour eux. Si l'on cherchait l'étymologie de tous les noms primitifs de chaque langue originelle, on trouverait toujours que c'est la nature, et non le hasard, qui a guidé les hommes dans la formation des mots. Les Koriaques du nord appellent le vent, *kittickh;* et les insulaires de Karaga le nomment *gichtkhchatchgan*. On aperçoit dans la construction de ces syllabes un dessein d'imiter le bruit des vents. Quand ces peuples ont voulu désigner la position des vents, ils ont joint la syllabe qui représentait le mieux le bruit du vent, au mot représentatif de la chose, qui marquait sa position. C'est assez la marche de l'esprit humain dans la formation des langues. Il est aisé d'en trouver une nouvelle preuve dans le vocabulaire suivant.

VOCABULAIRE

De la langue du Kamschatka et des îles Kouriles.

Français.	*Dialectes kamschadales.*
Dieu,	Kout, koutkai, Koutkha.
Diable,	Kana tkana.
Le ciel,	Kogal, kokhal, keiss.
Le soleil,	Galen-kouletch, koutchc, latch.
La lune,	Gouingan-kouletch, koatch, laailgin.
L'étoile,	Ejengin, achangtt, agajin.
Le jour,	Taage, kousgal, koulkhalla.
La nuit,	Kounnouk, koulkoua, kounkou.
Les nuages,	Gourengour, ouichaa, miija.
La pluie,	Tchoukhtchouk, tchahtchou.
La neige,	Korel, kolaal.
La foudre,	Kikhkig, kikhchigina.
La terre,	Chemr, semt.
Montagne,	Eel, namoud, aala.
Le bois,	Ououd, ooda, lagilan.
Arbre,	Oua, oo, ouou.
Le feu,	Broumitch, panguitch.
La fumée,	Gajoungage, nagarangatch, ngatchege.
L'eau,	Ajam, li.
La mer,	Keiaga, ningel.
Lac,	Corro, kchou, koulkhona.
Rivière,	Kig, kiga.
Sable,	Bouijimt, kachemt, simijimtch.

Français.	*Dialectes kamschadales.*
Cailloux,	Koual, ouvatchou, ouatch.
Homme,	Krochchouga, ouchkamja.
Mari,	Kengich, elkou, kamjan.
Père,	Ipip, apatch, ichkh.
Garçon,	Paatchoutch, peaitchitch, nanatcha.
Femme,	Tchikhengoutch, ngingitch, Ichitch.
Mère,	Angouan, aalgatch, latkchkha.
Fille,	Tchikhouatchoutch, oukhtchoumakhtcha.
Tête,	Khabel, tcha, ktkhin.
Yeux,	Eled, nannin, lella.
Oreilles,	Ilioud, iguiad, illa.
Nez,	Kaiako, kaiki, kaiakan.
Lèvres,	Chakchi, kissa, kechkha.
Bouche,	Teloun, tokhidda, tchanna.
Langue,	Ditchil, etchella.
Joues,	Ouan, ouaad, kkoaoudda.
Parties naturelles de l'homme,	Kallaka.
— de la femme,	Koipion, kouppan.
Les jambes,	Katkhein, tchkouada.
Yourte, *ou* logement sous terre,	Kist, kichit.
Arc,	Itchet, tchkhtch, tchastcho.
Flèche,	Kag, kakhah, kalkh.
Canot,	Tatkam, takhtim, tatkhtoma.
Traîneau,	Chichken, caachan, chkhlick.
Hache,	Koachou, kouachoua.
Bonnet,	Galaloutch, pakhal.
Habit,	Koabege, tangak, kaptkhatch.
Chaussure,	Tchitken, sianoun, chæoun.
Blanc,	Gilkalo, attikh, atkhala.
Noir,	Drelou, tiggan, ktgala.

Français.	*Dialectes kamschadales.*
Rouge,	Tchatchal, tchean.
Vert,	Doulkarallo, noukhousannou.
Grand,	Tollo, khitchin, pellaga.
Petit,	Dinelou, tchoungouiong, nianikoula.
Haut,	Dachelou, konoun, kingilla.
Chaud,	Nomla, kikang, oumela.
Froid,	Dikeilou, sakkeing, lkelaga.
Mort,	Kiriin, kitchikin, kijann.
Vivant,	Kijounilin, hakova, kakolin.
Renard,	Tchachiai.
Zibeline,	Kimkhim.
Hermine,	Diitchitch.
Loup,	Kitaiou.
Ours,	Kacha.
Goulu,	Timmi.
Renne,	Elouakap.
Lièvre,	Miitchiteh.
Veau marin,	Kolkha.
Castor marin,	Kaiikou.
Chat marin,	Tatliach.
Lion marin,	Siout.
Aigle,	Siatch.
Faucon,	Chichi.
Perdrix,	Eioukhtchitch.
Coq de bois,	Tkakan.
Corneille,	Kaæa.
Corbeau,	Kaougoulkak.
Pie,	Ouakitchitch.
Hirondelle,	Kainktchitch.
Alouette,	Tohelaalaï.
Coucou,	Koakoutchitch.
Bécasse,	Saakouloutch.
Peuplier,	Tkhichin.

Français.	*Dialectes kamschadales.*
Bouleau,	Itchou.
Saule,	Lioumtch.
Aune,	Sikit.
Sorbier,	Kailim.
Petit cèdre,	Soutoun.
Genévrier,	Kakain.
Manger,	Balolk, tchikhich-kik.
Boire,	Bigilik, tikouckhouchk.
Dormir,	Titchkajik, toungoukoulachk.
Parler,	Kajinoukhchkajik, kajedoukhtch.
Rire,	Tijuchik, tachioukachk.
Pleurer,	Tingajik touououchik, sinchtch.

DIALECTE

DES KORIAQUES.

Français.	*Koriaque.*
Dieu,	Angan, kooikiniakou.
Diable,	Kalaiaitsctiga, okhtkana, nimfit.
Le ciel,	Iiagan, khain, chilken.
Le soleil,	Tiitikou, kouleatch, chagalkh.
La lune,	Geiligen.
L'étoile,	Leliapitchan, ejenitch.
Le jour,	Galoui, teloukhtat.
La nuit,	Nikinik, dikouil, tenkiti.
Les nuages,	Gingai, kherchaan, chamkajon.
La pluie,	Koumoukhatou, etchkoutch.
La neige,	Kalatig, pangoulkicha.
La foudre,	Kiigala, koukigilaati.
La terre,	Noutelckan, bichimt, noutinjout.

Français.	*Koriaque.*
Montagne,	Naïou, lnjalken, michankofi.
Le bois,	Outtoukan, igoustlin.
Arbre,	Outtepel, igonft.
Le feu,	Miligan, bilgimiltch, milkhanouk.
La fumée,	Ipiit, kongalat, tgatka.
L'eau,	Mimel.
La mer,	Ankan, ejegou, ninvigen.
Lac,	Gittigin, kolkh, gitch.
Rivière,	Oueem.
Sable,	Geitchaam.
Cailloux,	Goungoun.
Homme,	Ouimtagoula, kelgola.
Père,	Empis, ep, papa.
Mari,	Khouiakoutch, inkhelnkhilch.
Garçon,	Kaiakapil, kogamnakhankatch.
Femme,	Négouen, nifnikheh.
Mère,	Ella, illia, elli.
Fille,	Igavakig, goufikoukou.
Tête,	Leout, koltch, tennakal.
Yeux,	Ellifa.
Oreilles,	Viliougi, flioufi.
Nez,	Enigittam, eikou.
Lèvres,	Ouamilkalougen, koumoon.
Bouche,	Ikiingen, chakcho.
Langue,	Giigel, lakcha.
Joues,	Walkalti, elpou, lioukhlioukhonfe.
Parties naturelles de l'homme,	Alka.
Idem de la femme,	Penne, ouata.
Les jambes,	Gitkat khtkafe.
Yourte, *ou* logement sous terre,	Iainga, chichtiou.
Arc,	Igit, icht.

Français.	*Koraque.*
Flèche,	Makim, makma.
Canot,	Attwout, kotkhim.
Traîneau,	Ouetik, chichid, gatkhi.
Hache,	Aal.
Couteau,	Ouala, walawat.
Fer,	Pilgouten, walatch.
Bonnet,	Penkc, galalioutch, kellam.
Habit,	Manigitcham, kouklianka.
Chaussure,	Plakou.
Blanc,	Nilgakin.
Noir,	Nooukiu, lijaeloung, lwoulklek.
Rouge,	Nitchitchakin, lichamff.
Vert,	Aplelia, nolouteliac, ikhtchitchi.
Grand,	Nemeiankin, koutkholloun, louhaklin.
Petit,	Eppouloukin, kouamkaloun.
Haut,	Nenengelokhen, nioulakin, likhnolan.
Chaud,	Nomkiu, nomling.
Froid,	Nakaialgakin, nitchakkin.
Mort,	Viala, ija, visigla.
Vivant,	Koukiioulaattou, ioulgatch.
Renard,	Jaioun.
Zibeline,	Kittigin.
Hermine,	Imiaktchak.
Loup,	Egilougoun.
Ours,	Kainga.
Goulu,	Khaeppei.
Renne,	Lougaki.
Lièvre,	Milout.
Veau marin,	Memel.
Castor marin,	Kalaga.
Chat marin,	Talatcha.
Lion marin,	Oulou.
Aigle,	Tilmiti.

Français.	*Koriaque.*
Faucon,	Tilmitil.
Perdrix,	Eouew.
Coq de bois,	Kinatou.
Corneille,	Tchaoutchawawalou-ouelle.
Corbeau,	Nimella-Ouelle.
Pie,	Ouikittigin.
Hirondelle,	Kawalingek.
Alouette,	Geatcheier.
Coucou,	Kaikouk.
Bécasse,	Tcheieia.
Peuplier,	Iakal.
Bouleau,	Lougoun.
Saule,	Tikil.
Aune,	Nikilion.
Sorbier,	Eloèn.
Petit cèdre,	Katchiwok.
Genévrier,	Valvakitcha.
Manger,	Mevouik, kotua.
Boire,	Migoutchik, kouiki.
Dormir,	Miialkatik, boungouiakou.
Parler.	Kamigoumougat; pankoulk.

DIALECTE

DES KOURILES.

Français.	*Kourile.*
DIEU,	KAMOUI.
Diable,	Ouin kamoui.
Le ciel,	Niss.
Le soleil,	Tchoppou.

Français.	*Kourile.*
La lune,	Tchouppou.
L'étoile,	Kéta.
Le jour,	Ta.
La nuit,	Sirkounne.
Les nuages,	Ouourar.
La pluie,	Sirougen.
La neige,	Oupach.
La foudre,	Oum.
La terre,	Kotan.
Montagne,	Orgour.
Le bois,	Ni.
Arbre,	Iantourasni.
Le feu,	Api.
La fumée,	Siouponia.
L'eau,	Pi.
La mer,	Atouika.
Lac,	To.
Rivière,	Pet.
Sable,	Gta.
Cailloux,	Poina.
Homme,	Ainou.
Mari,	Kakaiou.
Père,	Mitchi.
Garçon,	Poumpou.
Femme,	Kmatchi.
Mère,	Aapou.
Fille,	Kpommatchi.
Tête,	Paop.
Yeux,	Sik.
Oreilles,	Ksar.
Nez,	Etou.
Lèvres,	Tchaatoi.
Bouche,	Tchar.

Français.	*Kourile.*
Langue,	Akhou.
Joues,	Noutkikhou.
Parties naturelles de l'homme,	Thi.
Idem de la femme,	Tchit.
Les jambes,	Kema.
Yourte, *ou* logement sous terre,	Tche.
Arc,	Kou.
Flèche,	Akki.
Canot,	Tchip.
Traîneau,	Chkenî.
Hache,	Oukar.
Couteau,	Epiia.
Fer,	Kaani.
Bonnet,	Koutchi.
Habit,	Our.
Chaussure,	Kir.
Blanc,	Retanoo.
Noir,	Ekouroko.
Rouge,	Ouratilkiva.
Vert,	Téouninoua.
Grand,	Porogo.
Petit,	Moiogo.
Haut,	Triiva.
Renard,	Kimoutpé.
Hermine,	Tannerum.
Veau marin,	Betatkor.
Castor marin,	Rakkou.
Chat marin,	Onnep.
Lion marin,	Etaspè.
Aigle,	Sourgour.
Perdrix,	Niepoue.

Français.	*Kourile.*
Corneille,	Paskour.
Pie,	Kakouk.
Hirondelle,	Kouiakana.
Alouette,	Rikintchir.
Coucou,	Kakkok.
Bécasse,	Petoroi.
Aune,	As.
Sorbier,	Koksouneni.
Petit cèdre,	Pakseptni.
Genévrier,	Pachkouratchkoumamai.
Manger,	Ikama.
Boire,	Kpekreigioua.
Dormir,	Kmokonrov.
Parler,	Kitokrosiva.

Ce peu de mots suffit pour donner matière aux recherches des philologues, ou philosophes grammairiens. On voit du premier coup-d'œil que la langue des Kouriles est la plus originale des trois qu'on a mises en parallèle. Ses monosyllabes dénotent pour ainsi dire les premiers cris de la nature, ou les premiers accens de la voix humaine qui s'essaie et prélude à l'articulation par de simples accens. Presque tous les mots de cette langue sont sonores. Plusieurs commencent et finissent par des voyelles. Quelques-uns ont une origine très-significative. Rien de plus analogue au bruit de la foudre que la syllabe *oum*. Rien n'est plus expressif, pour désigner un père, que le mot *mitchi*, qui montre la voie ou l'instrument de la paternité. Les Kouriles appellent un enfant *poumpou*, comme nous l'appelons *pou-*

pou ; et sa mère *aapou,* d'un nom relatif à l'enfant. Ils appellent un arc *kou,* comme les Anglais l'appellent *bow.* Ils appellent un canot *tship,* mot très-analogue à *ship,* qui signifie en anglais un vaisseau. Quelle que soit l'origine de ces mots, la langue kourile paraît isolée comme les habitans qui la parlent. Elle semble, par ses terminaisons et sa conformation, avoir plus de rapport à la plupart des langues sauvages de l'Amérique septentrionale, qu'aux langues barbares du continent de la Sibérie et de la Tartarie. Ne serait-ce qu'un effet de vaine curiosité d'examiner l'analogie de toutes les langues des sauvages insulaires, pour savoir si c'est la nature qui les a dictées aux hommes sans le secours de leur réflexion ; comment elle a varié les dénominations des mêmes êtres ; en un mot, ce que le climat, le sol, la mer et les productions ont apporté d'influence dans la composition de ces langues? Plus elles seront pauvres, bornées, monosyllabiques, plus il sera facile de les comparer. On doit trouver entre elles les mêmes différences qu'on remarquera dans les peuples qui les parlent, et dans les choses qu'elles représentent.

Quant aux langues ou dialectes du Kamschatka, elles ont beaucoup de ressemblance, soit entre elles, soit avec celles du continent, où cette presqu'île est attachée. Mais la nature paraît avoir souvent guidé, par l'analogie, les inventeurs des mots qui la composent. Les mots *bouijimt* et *simijimtch,* qui signifient sable, sont également composés des mots

chemt ou *semt*, terre, et des mots *ajam* et *ii*, qui veulent dire eau, comme si le sable n'était qu'une terre couverte ou baignée d'eau. Les mots *ououd, ooda*, qui signifient bois, sortent visiblement des mots *ooa, oo, ouou*, qui veulent dire arbre. *Ououd* est composé d'*oua*, comme un bois est composé d'arbres. Peut-être tous ces mots ne sont-ils qu'une imitation du bruit que font les arbres agités par les vents. Si cette conjecture est hasardée, en est-ce une aussi téméraire de croire que le mot anglais *oak*, chêne, a quelque analogie avec le mot kamschadale *oua*. Mais d'où ces deux nations si éloignées l'une de l'autre ont-elles tiré des mots qui leur sont communs? Les Saxons, qui conquirent l'Angleterre, y auraient-ils apporté des mots originairement tartares ou sibériens? Le même mot serait-il né sans transplantation, comme le même arbre, dans des îles ou des pays isolés? Est-ce le bruit du vent à travers les feuillages qui a dicté le même son aux Bretons et aux Kamschadales, situés à peu près sous la même latitude, mais séparés par 150 degrés de longitude? Les mots *eel* et *hill*, l'un kamschadale, l'autre anglais, qui signifient *montagne*, ont-ils une origine commune dans une langue primitive? Viennent-ils immédiatement de la nature, qui, sous un climat à peu près égal, aurait dicté le même signe du même objet à ces deux peuples? L'analogie ne marche ici qu'à tâtons, et l'art des étymologies est trop incertain pour ne pas inspirer de la défiance et des précautions. Encore un coup, il faut voir et

comparer plusieurs vocabulaires ensemble avant d'en tirer des résultats et des conséquences qui mènent à des principes généraux.

Cependant, comme la nature a formé les êtres analogues ou de la même espèce sur un même moule, peut-être a-t-elle aussi modelé sur un même type les noms originaux qui les représentent. La plupart des grands objets communs à tous les pays excitent partout une sensation dominante; mais cette sensation n'étant pas toujours unique, la manière de représenter ces objets par la parole ne devrait pas être partout la même. Ainsi, tel homme ou tel peuple aura représenté le chêne par sa grandeur, tel autre par son fruit, tel par son écorce, et tel par son principal usage; sous la zone torride, par la fraîcheur que donne l'ombre de son feuillage; dans le septentrion, par la chaleur que communiquent ses branches jetées au feu. Mais un indice de la pente de l'homme à imiter la voix de la nature dans la formation des mots, c'est l'accord de la plupart des langues à représenter certains oiseaux par la répétition de leur chant. Ainsi le mot kamschadale *kodkoutchith*, le mot koriaque *kdikouk*, et le mot kourile *kankkok*, rappellent à l'oreille le chant du coucou; de même que le mot français et le mot latin *cucullus*, qui par sa signification dicta sa prononciation *coucoullous*. Les Kamschadales représentent un traîneau par le bruit qu'il fait dans la neige : les mots *chidchid* et *chkhliehg* rappellent cette voiture qui glisse, ainsi que le mot koriaque *gatchi*, et notre

mot français *gâchis*. Mais n'est-ce pas trop de réflexions, peut-être inutiles ou fausses, sur une matière qui demande la plus grande sagacité? Est-il permis d'arrêter ainsi sur des mots l'impatience de ceux qui lisent les voyages, pour ainsi dire, en courant, comme ils ont été faits? Jetons un dernier coup-d'œil sur le Kamschatka.

Comme dans chaque histoire il y a des faits qui échappent au rédacteur, ou qui ne peuvent entrer dans les divisions générales des matières qui la composent, il est permis de les recueillir à la fin de l'ouvrage. Ces sortes de débris ne sont pas toujours les moins précieux d'une collection, ni sans attrait pour un lecteur qui revient avec plaisir sur un pays dont il connaît déjà la carte et le tableau.

M. Kracheninnikow a fait des remarques singulières sur le flux et le reflux des mers du Kamschatka. S'il est vrai, dit-il, que le flux et le reflux, dans la plupart des mers, soient égaux et arrivent toujours aux mêmes heures, il s'ensuivra que les mers du Kamschatka ne ressemblent qu'à la mer Blanche, où l'on voit en vingt-quatre heures un grand flux et un petit flux. Les Kamschadales appellent ce dernier *manikha*. Tour à tour le grand flux se change en petit, et le petit en grand.

L'auteur observe d'abord que « l'eau de la mer, qui dans les temps de flux entre dans les baies des embouchures des rivières, n'en sort pas toujours tout entière dans le reflux, mais seulement suivant l'âge de la lune. C'est par cette raison que les baies,

dans le temps du reflux, sont quelquefois à sec, et il n'y a que l'eau de la rivière qui reste dans son lit naturel, au lieu que, dans d'autres temps, ses bords sont inondés ».

Dans le temps de la pleine et de la nouvelle lune, le flux dure environ huit heures, et monte jusqu'à près de huit pieds; « ensuite commence le reflux, dont la durée est d'environ six heures, et l'eau de la mer baisse d'environ trois pieds; après quoi revient le flux, qui dure trois heures à peu près, pendant lesquelles l'eau ne monte pas tout-à-fait d'un pied. Enfin l'eau diminue, et toute l'eau de la mer se retire et laisse le rivage à sec. Cette diminution dure l'espace de sept heures environ ». Telles sont les périodes des marées pendant trois jours, après la nouvelle et la pleine lune. Mais il n'en est pas de même lorsqu'on approche du dernier quartier; alors les grandes marées diminuent, et le petit flux augmente, jusqu'à se changer en haute marée. Ce changement d'un flux en l'autre arrive constamment quatre fois dans un mois.

Lorsque le flux commence, on entend, même par le temps calme, un bruit affreux dans l'embouchure des rivières, et l'on voit s'élever de grosses vagues qui se heurtent, écument et jaillissent en petite pluie. Ce combat des eaux de la rivière avec celles de la mer dure jusqu'à ce que celles-ci, prenant le dessus, rétablissent le calme. Il semble que la rapidité des rivières augmente l'impétuosité du flux de la mer. Quand le reflux commence, le

combat se renouvelle, comme si la mer résistait par un second flux au mouvement du reflux. Est-ce au gisement des côtes qu'il faut attribuer ces phénomènes, ou ce qu'on nous donne ici pour une singularité n'est-il qu'un ordre constant que la mer suit partout où elle trouve des rivières? Ces mouvemens sont-ils les mêmes dans le golfe de Pengina que sur la côte orientale du Kamschatka? C'est ce que l'auteur ne dit pas, et ce qu'il serait peut-être important de savoir.

Glanons encore, et reprenons dans la Gazette littéraire ce que ses auteurs ont pris dans l'histoire du Kamschatka.

« Les gloutons, disent-ils, se servent d'un moyen assez singulier pour tuer les daims : ils grimpent sur un arbre, emportant un peu de la mousse que les daims aiment davantage. Lorsqu'un daim passe auprès de l'arbre, le glouton laisse tomber sa mousse; si le daim s'arrête pour la manger, le glouton se jette sur son dos, et, s'attachant fortement entre ses cornes, lui déchire les yeux, et lui cause des douleurs si vives, que ce malheureux animal, soit pour mettre fin à ses tourmens, soit pour se débarrasser de son cruel ennemi, va se frapper la tête contre les arbres jusqu'à ce qu'il tombe sans vie. Alors le glouton partage sa chair en morceaux, qu'il cache dans la terre pour se la réserver. Le glouton tue les chevaux de la même manière sur la rivière de Léna. On peut aisément apprivoiser cet animal, et lui apprendre plusieurs tours ». Mais, quoiqu'il mange moins alors

que dans son état naturel de liberté comme tous les animaux domestiques, cependant il coûte trop à nourrir, s'il est vrai, comme l'a dit M. Glein, qu'il lui faille douze à treize livres de viande par jour.

Le moyen le plus hardi d'attraper les ours à la chasse, est celui que les mêmes auteurs ont décrit. « Un homme, disent-ils, prend dans sa main gauche un couteau, et à sa main droite un stylet aiguisé par les deux bouts, et attaché à une corde dont il enveloppe son bras. Il s'avance ainsi vers un ours, lequel se dresse, comme d'ordinaire, sur ses pattes de derrière, et attaque le chasseur la gueule ouverte; celui-ci, avec autant d'adresse que de courage, enfonce sa main dans la gorge de l'ours, et y place le stylet verticalement, de manière que non-seulement cet animal ne peut plus refermer sa gueule, mais qu'il est forcé par les douleurs cruelles qu'il ressent de suivre le chasseur sans résistance partout où l'on voudra le mener ».

Au sujet des phoques ou veaux marins, des loutres, des chats et des lions marins, des amours, des combats et des mœurs de tous ces animaux amphibies, les journalistes qu'on vient de citer font une réflexion très-philosophique. Quand on croit, disent-ils, ces récits fabuleux ou fort exagérés, on en juge sans doute d'après les animaux qui vivent autour de nous. « On ne s'aperçoit pas que ces animaux sont asservis, contraints ou dénaturés. Dispersés par la crainte ou le besoin, l'énergie de leurs facultés est bornée au soin de pourvoir à leur subsistance, de

conserver leur espèce, et de se garantir des embûches de l'homme. C'est dans les lieux déserts et inhabités que les animaux développent et étendent leurs facultés; ils se rapprochent, s'unissent, établissent entre eux une sorte de police : c'est l'association qui perfectionne tous les êtres sensibles et animés. Quel misérable animal serait l'homme lui-même, s'il était forcé de vivre dans les forêts, solitaire et sans communication avec ceux de son espèce! Il n'y a autour de nous que les insectes qui vivent en société, parce que leur petitesse les dérobe à la tyrannie de l'homme. Quoiqu'on ne puisse observer que très-imparfaitement leurs mouvemens et leurs mœurs, on y remarque cependant plus d'intelligence, de suite et d'ordre que dans des espèces d'animaux dont l'organisation semble bien plus parfaite ».

Ces raisonnemens sont confirmés par l'exemple et les jeux d'un animal marin, qui, n'ayant pas encore éprouvé les hostilités de l'homme, semblait se plaire à le suivre. « Cet animal, que M. Steller a vu sur les côtes d'Amérique, a environ cinq pieds de long; son corps, plus gros vers la tête, se rétrécit vers le bas, et est couvert d'un poil très-épais, gris sur le dos et rouge sur le ventre : il a une tête assez semblable à celle du chien, avec de grands yeux, des oreilles pointues et dressées, et une espèce de barbe autour des lèvres. M. Steller a été fort surpris de ne lui point voir de pattes comme aux autres animaux marins. Cette description ressemble assez à celle

que Gessner a donnée de l'animal nommé *singe de mer*, nom que celui-ci pourrait mériter, non par sa forme, mais pour son agilité, et, si l'on peut se servir de ce terme, pour ses manières. Il nageait autour du vaisseau pendant plusieurs heures, regardant tantôt un objet, tantôt un autre, avec un air de surprise; il s'élevait du tiers de son corps, au-dessus de l'eau, droit comme un homme, quelquefois pendant une demi-heure, passait ensuite par-dessous le vaisseau, pour se remontrer à l'autre bord, dans la même attitude, et répétait cette manœuvre trente fois de suite : d'autres fois il paraissait avec une espèce d'herbe à la bouche, qu'il jetait et reprenait tour à tour, en se jouant de mille façons ».

Après les mœurs de ces animaux, on peut revenir à celles de l'homme. Les Kamschadales en ont de raisonnables et de folles, pour réprimer le larcin et le meurtre. « Quoiqu'il n'y ait point chez eux de lois pour venger les offenses, il y a des conventions reçues qui en tiennent lieu comme chez tous les peuples où la société a pris quelque forme. Lorsqu'un Kamschadale a été tué, c'est aux parens à tuer l'assassin; cet usage a toujours été celui des peuples non civilisés. Quand on surprend un voleur, si c'est son premier larcin, on lui fait rendre ce qu'il a pris, et on le laisse vivre solitaire sans lui donner aucune espèce de secours : on brûle les mains de ceux qui se sont rendus plusieurs fois coupables du même crime. Lorsqu'on ne peut pas découvrir un voleur, on prend un bouquetin à qui on brûle les nerfs dans

une assemblée publique, avec beaucoup de cérémonies magiques : ces peuples ne doutent pas qu'au moyen de cet enchantement, le voleur ne souffre les mêmes tourmens qu'on fait souffrir à cet animal. On reconnaît bien dans cet usage le principe et l'objet de la superstition, qui, dans sa naissance, a été regardée comme un supplément à la législation, propre à prévenir par des terreurs imaginaires les crimes qui se déroberaient à la vigilance de la loi ».

Terminons ce résumé, pour ne rien omettre d'important, par un fait de commerce qui prouvera l'utilité de la découverte du Kamschatka. Les peaux des castors marins y sont d'un profit très-considérable pour la Russie. Les Kamschadales peuvent, avec ces peaux, acheter des Cosaques tout ce qui leur est nécessaire, et les Cosaques les troquent, pour d'autres effets, avec les marchands russes, qui gagnent beaucoup dans le commerce qu'ils en font à la Chine. Le temps de la chasse des castors marins est le plus favorable pour lever les tributs ; car souvent les Kamschadales donnent un castor au lieu d'un renard ou d'une zibeline, quoiqu'il vaille au moins cinq fois davantage. Un castor se vend quatre-vingt-dix roubles : cependant autrefois il ne se vendait que dix roubles à Iakoutsk. On n'en fait pas usage en Russie. Mais les marchands de Moscow achètent de la chambre du commerce de Sibérie ceux qu'on apporte du Kamschatka : ils les envoient à leurs commis sur les frontières de la Chine; et ce commerce, malgré les frais de transport et les risques où les expose

l'éloignement de Moscow à la Chine, est d'un très-grand avantage. Quand la Russie aura une navigation bien établie au Kamschatka, elle y pourra faire un commerce direct avec les côtes de la Chine.

LIVRE CINQUIÈME.

GROENLAND.

CHAPITRE PREMIER.

Glaces. Climat. Minéraux. Végétaux.

Le Groenland, qui fut découvert au printemps il y a sept à huit siècles, par des Norwégiens et des Islandais, tire le nom de *Terre verte*, que lui donnèrent ces voyageurs, de la verdure qu'ils avaient trouvée sur ses bords ranimés par la belle saison. Cependant l'hiver y est comme éternel par les rochers de glace que le froid entasse sur ses montagnes. Si ce pays n'est pas une île entre l'Europe et l'Amérique, c'est du moins là que finit l'une et que l'autre commence; à moins que l'Asie ne revendique cette aride portion du globe. Quoi qu'il en soit, le Groenland tient à notre hémisphère; mais la nature y ferme, ce semble, par les rigueurs du climat, la communication qu'elle y avait ouverte entre les deux mondes. Est-ce par le continent qu'ils s'y joignent? N'y sont-ils séparés que par un léger détroit? On l'ignore jusqu'à présent. Mais ne fût-ce que pour décider cette question importante à résoudre, on

devrait voyager dans le pays dont on publie ici l'histoire; peut-être ouvrira-t-il la nouvelle route qu'on cherche pour mieux s'emparer de la terre entière.

Entre la mer Glaciale à l'orient, et le détroit de Davis au couchant, dans un espace d'environ 35 degrés de longitude, le Groenland s'avance et s'étend depuis le 59e degré de latitude nord, jusqu'au 78e. C'est du moins à ce voisinage du pole que s'est arrêtée l'audace des voyageurs. Sans doute elle ira plus loin encore, et l'homme pourra mesurer un jour, par ses pas, tout le globe qu'il habite. Alors on saura si le Groenland confine et se joint au Spitzberg et à la Nouvelle-Zemble, s'il réunit les deux himisphères aux nœuds du pole, s'il touche à l'Amérique, et si c'est par-là que le Nouveau-Monde, sorti du lit des mers, s'est peuplé des sauvages de l'Ancien-Monde; vaste objet des connaissances de l'esprit humain, attrait nouveau pour son infatigable curiosité!

La côte occidentale du Groenland, seule portion de ce pays qui soit aujourd'hui connue, ou du moins fréquentée, prend du sud au nord une étendue d'environ 20 degrés. Elle est coupée et comme dentelée par une infinité de baies qui sont parsemées d'une multitude innombrable de petites îles. C'est là que la mer semble s'être retirée en s'éloignant de l'Amérique septentrionale. On dirait qu'elle y laisse à regret échapper de son sein des terres qu'elle avait sans doute englouties, car tandis que l'Islande est féconde, cultivée, et policée même, par la nature d'un sol habitable, d'où vient que le Groenland, à

la même hauteur du pole, se trouve désert, stérile, d'un abord et d'un séjour également pénibles? N'est-ce pas que ce pays, presque entièrement couvert et traversé par les eaux, porte des marques plus récentes des inondations successives dont l'Océan se plaît à dévaster et délivrer tour à tour les différentes contrées d'un globe qui semble lui servir de jouet? A la vue des îles et des golfes qui se multiplient ou s'agrandissent autour du Groenland, il est difficile de ne pas soupçonner que la mer refoule, pour ainsi dire, des poles vers l'équateur; et ce qui peut autoriser cette conjecture, c'est que le flux, qui monte jusqu'à dix-huit pieds au cap des États, ne s'élève que de huit pieds à la baie de Disko, c'est-à-dire à 10 degrés plus haut de latitude au nord.

Toute cette côte est hérissée de rochers inaccessibles, mais qui se laissent voir à plus de quarante lieues en pleine mer. La terre y est stérile, ou plutôt le roc aride et nu s'y dérobe constamment sous la glace et la neige, qui, s'accumulant d'année en année, ont comblé des vallons et mis des plaines au niveau des montagnes. Les rochers d'où la neige disparaît quelquefois n'offrent au loin qu'un front noir et ténébreux, sans trace de verdure, ni même de terre; mais de près, on y découvre des veines d'une pierre marbrée, des lambeaux de gazon, de mousse ou de bruyère, comme jetés par hasard sur le roc et dans les vallées, quelques buissons épars autour des étangs et le long des ruisseaux. Quiconque a vu la Norwège croit la retrouver dans le

Groenland, si ce n'est que les montagnes, là couvertes d'arbres, et coupées à pic dans le sein de la mer qui les baigne, sont ici toutes nues et comme environnées des étangs et des marais glacés que l'Océan y forme pour les rendre, ce semble, doublement formidables.

A l'entrée du Groenland, par le midi, s'offre le cap Farwell. C'est une île séparée du Statenhok ou cap des États, par un courant si étroit, que la mer en se brisant contre les rochers, les brise à son tour et les roule en pièces dans ses tourbillons. Ce détroit est tourmenté de vents impétueux, à peu près comme celui de Magellan, avec lequel il a d'autres rapports de situation, car l'un est aussi voisin du pole arctique que l'autre peut l'être du pole austral.

En montant au nord, on trouve le détroit de Frobisher, matière de contestation entre les navigateurs ou les voyageurs, qui doutent encore si la mer communique de l'orient au couchant par cette issue. On ne sait pas même si Martin Frobisher, envoyé au Groenland en 1576 par la reine Elisabeth, a jamais découvert ou tenté ce passage. M. Egede, qui est notre premier guide dans l'histoire de ce pays très-peu connu, dit qu'après avoir essayé de passer à la côte orientale du Groenland par ce prétendu détroit, il n'a pu s'assurer si c'en était un réellement. M. David Crantz, dont les relations plus récentes et plus étendues ont beaucoup enrichi cette partie de la connaissance du globe, prétend que le

détroit de Frobisher existe, mais que les glaces en ont fermé le passage. Il nous donne à ce sujet la relation d'un facteur des colonies danoises, qu'il suffit d'entendre raisonner pour donner confiance à ce qu'il rapporte. Voici l'extraît de son récit.

« J'ai eu toutes les facilités dans mes voyages, de bien examiner le détroit de Frobisher. Je ne pouvais d'abord concevoir comment il apportait tant de glaces dans la mer, sans qu'il en parût aucune diminution sensible dans un passage qui devait être fermé par les terres, s'il n'eût été qu'une baie. Ce débordement des glaces dure depuis juillet jusqu'en novembre, et lorsque le courant est fort et le temps calme, elles forment sur la mer une étendue de vingt à trente lieues de longueur, sur cinq ou six de largeur, à moins que le vent ne les pousse plus avant, et ne les disperse. Quand je demandais aux Groenlandais d'où venait cette prodigieuse quantité de glace. C'est que le canal est long et n'a point de fin, me répondaient-ils; on dit que nos pères le traversaient autrefois.

» Impatient de ne pas en savoir davantage, je me hasardai, en 1747, d'avancer dans cette baie avec quelques Groenlandais qui chassaient aux rennes. Quand j'eus fait quatorze lieues à travers les glaces, je grimpai sur une montagne d'où je crus pouvoir découvrir toute la longueur du détroit; mais ma vue, qui s'étendait à quarante lieues, ne m'offrit que des montagnes et des glaces entassées les unes sur les autres; de sorte qu'elles devaient me cacher l'em-

bouchure orientale que je cherchais, soit qu'elle fût entre ces amas de glaces flottantes, ou derrière cette longue suite de montagnes. Je fus cependant arrêté sur ce sommet par un bruit extraordinaire, comme de plusieurs canons qui tireraient à la fois. C'était le froissement des glaces qui se heurtaient dans le passage étroit où le courant les entraînait; d'un autre côté, c'était comme le mugissement d'une cascade. Je restai quelque temps absorbé dans ce sentiment mêlé de terreur et d'admiration que la nature inspire quand elle se montre ou se fait entendre au loin. Je compris que c'était l'eau qui coulait avec fracas sous les pièces de glace, et que par conséquent il y avait un courant qui les poussait dans ce détroit; mais je n'en étais que plus embarrassé de comprendre comment le détroit pouvait être bouché, tandis qu'il y passait chaque année, en très-peu de jours, une quantité de glaces d'une étendue si considérable. En 1751, j'eus la solution de ce problème dans un voyage que je fis à Eisblink, où j'avançai dans les terres aussi loin qu'aucun Groenlandais eût jamais été. Je découvris que, quoiqu'il ne paraisse aucune différence entre la terre ferme et la mer, quand elles sont couvertes d'une croûte de glace immobile, il peut fort bien y avoir de l'eau où l'on n'imagine que de la terre. Je compris de plus que des glaces pouvaient être entraînées par le courant dans la haute mer, sous un détroit dont la surface est glacée; car on ignore quand et comment se ferme l'embouchure de la baie qu'on appelle le *pont de glace*. Il est

probable qu'au fort de l'hiver, durant le calme des grands froids, les glaces flottantes qui viennent de la mer s'arrêtent et s'engorgent dans l'embouchure; qu'elles se couvrent ensuite d'un amas de neige dont la gelée fait une nouvelle croûte de glace; que, dans les dégels du printemps, il n'y a que la superficie de cette masse qui fonde pendant le jour, pour geler encore la nuit, et que les glaces ainsi cimentées par la neige et la gelée, forment un amas si dur et si solide, que le soleil, ni les courans, ni les vents ne peuvent les dissoudre et les disperser durant l'été. Après bien des années; la quantité de neiges qui s'amassent et se durcissent sur la glace augmente et s'élève de façon que la force du courant y peut creuser en dessous des arches de vingt brasses de hauteur. Les pièces de glace qui tombent chaque année des montagnes dans la baie d'Eisblink sont entraînées par le courant sous ce pont. Les plus petites y glissent facilement, et les plus grandes s'y heurtent et s'y brisent jusqu'à ce qu'elles y puissent passer en morceaux détachés; c'est ainsi que se forme ce fameux pont de glace. Il en doit être à peu près de même dans le détroit de Frobisher, par lequel la mer fait passer des courans de glace, d'orient en occident, sous des ponts cimentés d'une neige durcie par les hivers. Peut-être ce détroit a-t-il une issue cachée sous terre, du côté de l'orient, et d'autant moins large, qu'on remarque, dans les pièces de glace qui se dégorgent à l'embouchure occidentale de ce canal, qu'elles ne sont pas lisses et polies,

mais raboteuses et sillonnées; ce qui prouve qu'elles ont été froissées et morcelées par le courant dans le passage ».

Le même voyageur, que la curiosité semble attacher à cette extrémité du nord autant et plus que l'intérêt de son commerce, a tenté non-seulement de découvrir, mais de parcourir toute la longueur de ce détroit, pour voir s'il n'y aurait pas de communication entre la côte orientale et la côte occidentale du Groenland. Il croit que, du côté de l'orient, où l'on imagine que perce le détroit de Frobisher, il ne doit y avoir que deux ou trois montagnes qui ne soient pas toutes de glace, au lieu qu'au nord-est et au nord-ouest du Groenland on distingue très-bien le sommet des rochers, et la pierre ou la terre nue au-dessus des glaces et des neiges; d'où il conclut qu'il y a un chemin, ou plutôt un courant de mer à travers le Groenland; mais il ne conseille à personne de suivre cette route. « Ce n'est pas, dit-il, qu'on n'en puisse traverser les glaces à pied, avec un canot sur la tête, soit en descendant de petits vallons de quatre ou cinq brasses, soit en sautant d'un sommet de glace à l'autre, comme je l'ai fait avec quelques Groenlandais, nous appuyant sur des perches ou sur le canon de nos fusils, que nous avions apportés pour vivre de notre chasse. A la vérité, l'on trouve quelquefois dans ces glaces des trous qui n'ont pas de fond, mais ils ne sont pas larges, ou l'on peut en faire le tour. Les plus grands inconvéniens sont l'impossibilité qu'un

homme apporte les provisions de vivres nécessaires pour un si long voyage, et la difficulté de respirer au milieu de ces glaces, où l'on est obligé de passer les nuits sans tente ni toit d'aucune espèce; car, quoique nous eussions la précaution de ne point dormir sur la glace ou la neige, cependant, malgré les peaux d'ours et de rennes, malgré les fourrures et les habits chauds dont nous étions garnis, à peine avais-je pris une heure de repos, que je me sentais tout le corps gelé; de sorte que je n'ai jamais éprouvé tant de froid en plein air, dans le cœur de l'hiver le plus rigoureux du Groenland, que j'en avais sur le détroit de Frobisher aux premiers jours de septembre ».

Au-dessus de ce détroit s'élève ce sommet qu'on appelle *Eisblink*, et dont le voyageur que nous venons de citer a déjà parlé. C'est une grande montagne de glace, dont la cime brille de loin aux yeux des navigateurs, et jette une lumière qui ressemble à l'aurore boréale. Cette espèce de phare est placée sur une baie dont l'embouchure est fermée par un rempart de glaces que la marée y pousse, et que le froid y gêle et consolide ensemble. Elles forment, comme nous l'avons dit, un pont de glace avec ses arches : le pont s'étend d'un bord de terre à l'autre, l'espace de huit lieues en longueur sur deux lieues de largeur. Les arches s'élèvent de quarante-deux à cent vingt pieds de hauteur. On peut passer sous ce pont en bateau, si l'on ne craint pas les pièces de glace qui se détachent quelquefois des

arches, ou qui roulent des montagnes dans le canal, d'où le reflux les entraîne dans la mer. Lorsque les Groenlandais veulent aller au hâvre d'Eisblink, ils prennent leurs petits canots sur leurs têtes; et vont par terre gagner une baie ouverte et commode de vingt lieues de longueur et large de deux lieues. Autrefois même ils y avaient bâti des maisons, ce qui prouve que l'embouchure de la baie n'a pas toujours été fermée. Les langues de terre ou bancs, qui s'étendent aux deux côtés du pont de glace, sont d'un sable si fin et si léger, que les grands vents en obscurcissent l'air comme d'un nuage, et le portent à plus de douze lieues au loin; de façon qu'on a malgré soi la bouche et les yeux remplis de cette poussière.

Vers le 64e degré de latitude nord, on trouve une montagne, la plus haute peut-être qui soit dans le Groenland. Elle a trois branches ou pointes, dont la plus élevée se voit à soixante lieues en pleine mer. Cette montagne tient lieu de phare aux navigateurs, et de baromètre aux habitans du pays; car dès qu'on est menacé de la tempête, le sommet de ce pic est enveloppé d'un petit nuage ou brouillard de pluie; du reste, sa cime est constamment découverte, parce que la roideur de la montagne ne permet à la neige et aux glaces de se loger que dans ses fentes ou ses crevasses.

Un peu plus haut, toujours au nord, est le golfe de Bals-River, qui s'avance au nord-est dans les terres, jusqu'à la longueur de vingt-huit lieues sur quatre

lieues d'un bord à l'autre dans sa plus grande largeur. C'est à l'entrée de ce golfe qu'on trouve quelques centaines d'îles enfermées dans une enceinte de six lieues au plus.

Non loin de là sont les îles de Naparsok, remarquables par des traces de vie et de fécondité. On y voit de la verdure, on y entend des oiseaux. La mer y pousse des poissons et des veaux marins; elle y jette une quantité de bois dont elle a dépouillé d'autres bords. C'est enfin là que s'arrêtent les glaces flottantes que la mer roule de la côte orientale autour du cap des Etats, et qui, poussées ensuite par les vents du sud, ne peuvent aller plus loin, parce que les courans trouvent à ce point du nord une sorte de réaction qui les tient en équilibre, ou de barrière invincible que la nature leur oppose.

Depuis le 65ᵉ degré jusqu'au 67ᵉ, il n'y a rien qui fixe l'attention des voyageurs. Vers le milieu du 66ᵉ degré commence le détroit de Davis, où l'Amérique fait face à la côte occidentale de Groenland.

L'objet le plus considérable pour les géographes et les navigateurs qui côtoient le Groenland dans le détroit de Davis, c'est la baie de Disko. Elle est d'environ cent soixante lieues de tour entre le 68ᵉ et le 71ᵉ degré de latitude. Il faut y entrer à travers une multitude de petites îles, dont une partie s'élève et s'avance vers l'orient, et l'autre à l'ouest vers la grande île de Disko. Celle-ci donne son nom à la baie dont elle pourrait ouvrir et fermer l'entrée, comme l'île de Cuba pourrait dominer sur le golfe

du Mexique; au nord de la baie, c'est une plaine élevée et couverte de neige; au midi, le terrain est plus bas et plus uni. L'eau de la baie s'appelle *le Weigats*, qui a six lieues de largeur. La pêche y est abondante et la meilleure de la contrée. Les Groenlandais y prennent en hiver une grande quantité de veaux marins sur la glace et de petites baleines au printemps. Les bords de la baie de Disko sont les plus peuplés de toute la côte de Groenland, et c'est la meilleure place de commerce pour ce canton du nord.

Au-dessus de l'île et de la baie de Disko, on trouve pour dernier havre Nogsoak, ou le grand cap. C'est là que finissent le Weigats, les colonies danoises, et les lumières des navigateurs sur le nord du Groenland. C'est de là qu'on entre dans la baie de Baffin, qui s'étend depuis le 72e jusqu'au 78e degré du pole arctique. Guillaume Baffin, qui la découvrit en 1716, par le détroit de Davis, n'y trouva point d'habitans au 74e degré, mais seulement la place et les traces de quelques tentes, d'où il conjectura qu'il y venait des pêcheurs à certains temps de l'année. Malgré les prétentions des Groenlandais de Disko, qui veulent que le Groenland soit habité jusqu'au-delà du 78e degré, on ne saurait vivre dans ces climats du nord si reculés. Ce n'est pas qu'il ne s'y trouve des oiseaux de mer, des ours blancs, des veaux marins, et même des baleines; mais les nuits d'hiver y sont de toute la journée; le pays n'est que de glace et de rocher; les hommes y manque-

raient de bois et de fer; ils n'y trouveraient pas même du foin pour mettre dans leurs souliers, et ne pourraient trafiquer que pour de l'herbe ou de la paille, ni bâtir leurs maisons que d'argile, au lieu de pierre, que de cornes ou d'arêtes de poissons, au lieu de bois.

Ce n'est jusqu'ici que le tableau géographique du Groenland; mais avant d'entrer dans ses terres et de parcourir les mers qui l'environnent, on doit aux voyageurs un détail précis et circonstancié de ses ports, et comme un itinéraire qui les guide dans une contrée trop peu fréquentée pour être assez connue.

Depuis le cap *Farewell* jusqu'à *Frideric-Shaap*, il y a cent lieues qu'on peut faire en cinq jours.

1°. Ce cap est comme flanqué de deux îles : l'une est *Sermesok*, ou l'île de Glace, et l'autre *Nennortalik*, ou l'île aux Ours, environnées elles-mêmes de grandes et de petites îles; elles sont séparées de la terre ferme par un détroit ou courant rapide, au travers duquel on passe, dit-on, de l'ouest à l'est du Groenland.

2°. *Quartok*, île charmante, d'une belle verdure et d'un hâvre commode pour la pêche des harengs. Elle tire son nom d'une fontaine bouillante, et si chaude même en hiver, qu'une pièce de glace qu'on y jette est aussitôt fondue.

3°. *Ikkersoak*, ou grande Baie. Aux environs, on trouve, dans la baie d'*Igalik* ou des Eaux chaudes, des pierres transparentes, angulaires, et si dures,

qu'elles coupent le verre comme fait le diamant. Ensuite vient *Tunnunliarbik*, ou la baie aux Anglès, assez bon havre; puis *Kangek* et *Aglutok*. Ce sont les plus beaux lieux qu'il y ait dans tout le Groenland, les plus anciennement habités, et les mieux fréquentés de nos jours.

4°. *Kikkertarsoak*, ou la grande île. Elle offre un port où les Allemands faisaient jadis un grand commerce. Cependant, en 1742, un de leurs vaisseaux à l'ancre y fut brisé par les glaces qu'une tempête y poussa du midi; mais l'équipage se sauva.

5°. *Kudnarme*, bonne habitation sur la terre-ferme, près de quelques îles. Un peu plus haut s'avance un isthme assez long, mais étroit. Les Groenlandais l'appellent *Ittiblik;* ils s'y retirent quand la mer est grosse.

6°. *Sermeliarsok*, ou la Baie de glace, bonne pêcherie de harengs et de veaux marins. Cette baie, que les géographes placent au 61ᵉ degré 20 minutes, entrait probablement dans le détroit de Frobisher; mais les glaces lui en ferment aujourd'hui la communication.

Tous ces lieux sont peuplés ou habités par les Groenlandais, et peu connus ou peu fréquentés des Européens. Nous allons parler maintenant des colonies danoises qui se sont établies sur le reste de la côte depuis le 62ᵉ degré jusqu'au 72ᵉ.

La première colonie qu'on rencontre en arrivant de l'Europe au Groenland, est celle de *Frideric'-Shaap*, fondée en 1742. C'était une très-bonne place

de commerce, à un mille et demi de la mer. On y trafique en huile de baleine, en peaux de renards et de veaux marins. Cette colonie a perdu et souffert beaucoup par les glaces dans les commencemens, au point que les vaisseaux qui venaient lui apporter des provisions étaient obligés d'aller les décharger au port de *Godhaab* ou Bonne-Espérance, d'où on les transportait sur des bateaux l'espace de soixante lieues.

A douze lieues de la colonie est *Eisblink*, dont on a donné une description suffisante.

A trente-deux lieues de là, s'ouvre dans les terres un chemin couvert de glace, qu'on appelle le *Passage de l'Ours*, et par où la mer passait autrefois, dit-on, d'une côte à l'autre du Groenland; en ce cas, ce serait un détroit parallèle à celui de Frobisher.

A trente-six lieues de Frideric'-Shaap, est une étroite baie de dix lieues de long. On l'appelle *Fisher-Fiord*, ou la baie aux Poissons, tant il y en a de différentes espèces. A l'embouchure de cette baie sont deux îles de neuf lieues de tour; à l'extrémité de l'une de ces îles, au midi, est un assez beau lieu, vert et fécond, qu'on appelle *Fisher' Lodge* ou la Pêcherie. C'est un comptoir fondé, en 1754, par la Compagnie danoise du Groenland, pour le service et l'utilité des colonies. Dans la même île, à trois milles du comptoir est une mission des frères Moraves, fondée en 1758, sous le nom de *Lichtenfels*.

A quatre lieues de Fisher' Lodge est *Innuksuk*, habitation des Groenlandais. C'est à peu près jusqu'où s'étend le commerce de la colonie de Frideric' Shaap, commerce fait par un seul vaisseau.

La seconde colonie des Danois est *Klingarne*, ou les îles de Kellingeit, à cinquante lieues environ de la première colonie. C'est un endroit excellent pour la chasse ou la pêche des veaux marins, qu'on prend très-facilement entre les îles où ils se trouvent comme enfermés.

Environ à huit lieues plus loin est *Buxe-Bay*, où les Allemands ont un port ouvert aux bateaux des Groenlandais errans, qui viennent s'y cantonner durant l'hiver.

A six lieues plus haut se trouve *Kariak*, remarquable par une rivière dans le continent.

A deux lieux plus loin, la grande baie d'*Amaralik* ou de Bals' River. La mer y donne du poisson, et la terre des rennes; le sol y est parsemé de gazon, de buissons; on y trouve de la pierre de taille, qu'on prend même pour du marbre bâtard, avec des veines de grenat.

Au-dessous de la triple montagne de Hiorte-Tag ou de Stag-Shorn, on trouve à six lieues de la baie d'Amaralik, celle de *Kobe*, où se prend du saumon nain, qui s'enfonce çà et là dans de petits étangs.

La troisième colonie est celle de *God'-Shaab*, située au 64e degré 14 minutes, à l'extrémité de la baie de Bals River. Parmi les cent îles que renferme cette baie, les plus considérables que les nationaux

appellent *Kittiksut*, ont au nord l'île de *Kangek*, ou de l'Espérance, qui confine au *Westerland*, séparé du continent par un petit détroit, où les Groenlandais font une très-bonne pêche en automne. Au midi passe un autre courant, qu'on appelle *le Passage du sud*, et qui sépare les îles de *Kittiksut* d'une multitude de grandes îles, entre lesquelles est le détroit de Hambourg. Au nord-est elles ont un troisième passage, qui conduit dans les terres à une péninsule, où se trouve un havre commode pour les vaisseaux qui font la pêche de la baleine. A une demi-lieue sur la côte, à l'ouest, est la maison ou communauté des frères Moraves du Groenland, qu'on appelle *New-Hernhutt*, et à une pareille distance au nord, la colonie de *Bonne-Espérance*. Elle consiste en une maison, où logent le facteur et le missionnaire avec leurs gens; puis une église, un magasin, une forge et une brasserie.

A deux lieues au-dessus s'élève l'île de *Saalberg*, ou la montagne de la Selle, tirant son nom de sa cime, qui ressemble à une selle de cheval. On la voit de quarante lieues de loin. Les oiseaux s'y retirent dans les nuits de l'hiver. Tout auprès, on trouve l'île aux Ours et l'île *Aupillatork*, qui ont environ huit lieues de long, et sont entre deux baies.

L'une de ces baies tire au sud-est, vers *Pissiksarbik*, où la pêche est bonne; elle est terminée par une autre plus petite qui s'avance dans les terres.

L'autre baie est au nord. Elle a à l'ouest *Kanneisut*, pays plat et désert, coupé de rochers. On y trouve pourtant une pêcherie de saumon, avec un lac d'eau douce, long de huit lieues, mais très-peu poissonneux. Cette baie du nord se divise en deux branches: l'une s'appelle *Ujaraksoak*, dont les bords fournissent une pierre blanche et douce comme de la craie; et l'autre branche est couverte de glaces.

Telle est à peu près la colonie de Bonne-Espérance, qui fut d'abord placée à l'île de Kangek, en 1721, puis transportée dans le continent en 1728. Tout ce quartier était sans comparaison le meilleur de la côte occidentale, et contenait quelques milliers de Groenlandais; mais depuis que la petite vérole l'eut dépeuplée en 1733, il ne s'est pas rétabli pour le nombre des habitans. Un facteur, qui s'est attaché à faire un dénombrement exact de la population de ces côtes, n'a trouvé, dans l'espace de quarante lieues, que neuf cent cinquante-sept Groenlandais domiciliés; encore est-ce un canton des plus peuplés, car, si vous en exceptez la côte du sud et la baie de Disko, vous pourrez voyager l'espace de vingt lieues sur ces côtes sans trouver une seule âme. En supposant donc qu'il y ait quatre cents lieues de pays habité, et mille âmes par quarante lieues, eu égard au sud et au nord de la côte, qui sont assez peuplés, le total de la population devrait monter à dix mille âmes. Cependant le facteur dont nous avons parlé n'en compte que sept mille. Il assure qu'en 1730 le Groenland pouvait avoir trente

mille habitans indigènes; et qu'en 1746, il n'en trouva que vingt mille. Depuis cette époque, ce nombre a diminué encore des deux tiers.

La quatrième colonie est à *Zukkertop*, située au 65e degré 48 minutes, et fondée en 1755, à soixante-six lieues de celle de Bonne-Espérance. Son nom dérive de trois montagnes qui ont la forme conique d'un pain de sucre, et qui servent de signal aux navigateurs pour entrer dans son havre. C'est un des meilleurs et des plus sûrs qu'il y ait dans tout le pays, à une demi-lieue de la haute mer, entre deux petites îles qui le couvrent. Outre le poisson et les oiseaux que cette côte fournit en abondance, on y voit de temps en temps des baleines; mais les Groenlandais en prennent rarement, et les Européens jamais, faute de bateaux propres à cette pêche.

Au-dessus de Zukkertop, on passe deux baies, dont l'une longue de trente-cinq lieues, est bordée de verdure; puis à vingt lieues plus loin, on trouve une grande île au milieu d'une foule de petites. Elle est remarquable par des grosses baleines et la quantité de saumons qu'on y pêche. La terre y contient une sorte d'argile blanche, qui brille comme l'argent, et ne brûle point dans le feu. Parmi les rochers qu'on y voit, il en est un fort grand, avec une vallée profonde, où la marée amène, dans les beaux jours d'été, quantité de veaux marins, qui, se trouvant à sec dans le reflux, sont pris comme dans un filet par des Groenlandais qui les tuent. A quarante

lieues de Zukkertop, est la baie d'*Amarlok*, auprès de laquelle on prend tous les ans quelques baleines.

La cinquième colonie est celle d'*Holsteinburg*, fondée en 1759, l'une des plus commodes pour le commerce et le séjour.

La sixième est celle de *Sud-Bay*, au 67e degré 30 minutes. Elle avait été formée en 1756; mais depuis l'établissement de celle d'Holsteinburg, on n'y tient plus qu'un homme pour tirer l'huile de baleine des Groenlandais qui sont au voisinage.

La septième colonie s'appelle *Egèdes-Mindes*, du nom du capitaine *Egède*, qui l'établit en 1759, et voulut perpétuer ainsi la mémoire de son père, ce sage et zélé missionnaire à qui le Danemarck est redevable de ces établissemens dans le Groenland, et l'Europe, des plus justes notions que nous ayons de ce pays éloigné. La pêche de la baleine avait très-bien réussi d'abord dans les trois dernières colonies; mais les Groenlandais les fréquentent peu depuis quelque temps, quoique le pays soit excellent pour la pêche et la chasse : leur raison est qu'à Egèdes-Mindes les glaces ferment le port durant tout l'hiver jusqu'au mois de mai, et qu'alors la saison de pêcher la baleine est passée; aussi délibère-t-on si l'on ne transportera pas cette colonie aux îles de Dunk.

La huitième est à *Christians-Hope*, établie en 1734, au 69e degré et demi, ou, selon d'autres, au 68e 34 minutes.

La neuvième colonie est à *Claus-Haven*, qui est plutôt un comptoir. A quatre lieues plus avant dans le nord, est *Ice-Bay*, ou la baie de glace, où fut jadis un port ouvert, qui maintenant est fermé par les glaces ; car il en sort chaque année des montagnes entières.

La dixième est celle de *Jacob's-Haven*, ou le port de Jacob, pratiqué en 1741. Le commerce des trois précédentes n'occupe qu'un seul vaisseau, dont la charge est de quatre cents muids d'huile de baleine, chacun de quatre-vingts gallons.

La onzième colonie est entre le 69e et le 70e degré, à *Rittenbenk*, fondée en 1755.

Enfin la douzième est à *Noogsoak*, à l'extrémité du Weigats. Elle fut érigée en 1758.

La nature a semé par tout l'univers des objets dignes de notre contemplation, et lorsqu'elle cesse de nous prodiguer ses bienfaits, elle attire encore nos hommages, même par l'effroi qu'elle nous inspire. Mais parmi les horreurs dont elle s'environne quelquefois, et qui doivent entrer dans le dépôt de ses trésors pour composer le système d'où résulte le bien universel, rien ne mérite plus l'attention d'un être intelligent et curieux que ces masses énormes de glace dont elle a revêtu les poles du globe, et fortifié pour ainsi dire les pivots de la terre.

Il faut que le Groenland soit comme pétrifié de glaces, à voir la prodigieuse quantité qu'il en flotte au loin sur toute la face des mers dont ce pays est entouré. C'est un spectacle qui n'est pas sans quel-

que plaisir, que ces montagnes de glaces qui représentent à l'imagination tout ce que l'œil a vu sur la terre, et où la nature semble se divertir à reproduire les ouvrages de l'art. Tantôt c'est une église avec un clocher qu'on se figure voir dans le lointain; tantôt un château avec ses tours et ses créneaux; quelquefois c'est un vaisseau qu'on croit fendre la mer à pleines voiles; et souvent il arrive qu'un pilote, trompé par l'éloignement et la ressemblance, s'écarte de sa route et redouble la manœuvre pour aborder ce navire imaginaire; d'autres fois ce sont de grandes îles couvertes de plaines, de vallons et surtout de montagnes dont la tête s'élève à six cents pieds au-dessus des eaux. Un missionnaire, homme d'ailleurs peu crédule et digne de foi, rapporte qu'à la baie de Disko, dans un fond de trois cents brasses d'eau, l'on a vu de grandes montagnes de glaces subsister des années entières, au point qu'il y en avait une qu'on appelait *la ville d'Amsterdam*, et une autre *la ville de Harlem*, et que les voyageurs allaient radouber leurs vaisseaux et décharger leurs marchandises sur ces villes flottantes.

Cette glace est pour l'ordinaire très-dure, claire et transparente comme du verre, d'un vert pâle ou d'un bleu céleste; mais quand on la fait fondre et regeler, elle devient blanche. On en voit qui tire sur le gris, et même sur le noir, mêlée et incrustée de terre, de pierres et de broussailles que la pluie y a fait entrer, et qui sont incorporées avec la glace comme le ciment dans une muraille.

Ces blocs et ces masses grandes ou petites se rencontrent sans nombre dans les baies du détroit de Davis, surtout au printemps, après une violente tempête qui les a détachées des terres voisines et jetées par pièces dans le détroit où elles se pressent vingt et trente à la fois, se heurtent, se brisent, s'écartent, se rejoignent et s'entassent l'une sur l'autre, par l'embarras de passer dans un chemin qu'elles se ferment à l'envi.

Quelques-unes s'attachent et séjournent sur les côtes plates, jusqu'à ce que le soleil les ait insensiblement fondues, ou que le flux, les tempêtes et les courans les aient enlevées des bords de la côte pour les entraîner à la mer.

Il y a des glaces qui s'épaississent entre les rochers jusqu'à les surpasser de leur propre cime : elles sont bleues, percées de fentes et de cavités, sillonnées par les torrens de pluie, et couvertes de neiges qui, dans une continuelle alternative de fontes et de gelées, s'élèvent d'année en année à une hauteur prodigieuse. Elles sont d'une nature plus solide que les glaces flottantes, et ne sont pas moins curieuses par leurs décorations. On y voit comme des arbres avec leurs branches et des flocons de neige à la place des feuilles : ici, ce sont des colonnades et des arcs de triomphe; là, des portiques et des façades avec des fenêtres; et les rayons de lumière azurée qui sortent du fond de ces miroirs naturels réfléchissent au-dehors comme des images de gloire céleste.

Il est difficile d'expliquer comment se forment et d'où viennent ces énormes montagnes de glace qu'on voit flotter sur une immense étendue de mer. Les uns disent qu'elles naissent de la mer elle-même qui se gèle jusqu'au fond dans les baies, d'où elles sont détachées par les fontes de neige qui débordent au printemps, puis grossies par les brouillards et les pluies qui se congèlent, enfin emportées par les vents dans le grand Océan. Mais, outre que la mer se glace rarement à plus de six pieds de profondeur, et qu'on ne la trouve jamais prise jusqu'au fond dans les baies les plus petites et les plus calmes, on observe que ces pièces de glace ne sont point salées, mais douces comme l'eau des rivières ; il est donc à présumer qu'elles sortent, pour la plupart, des fleuves et des ruisseaux ou des montagnes et des rochers qui les forment dans leurs profondes cavernes.

Ces montagnes sont si hautes, que la neige, surtout quand elle vient du nord, ne saurait y fondre le jour, et doit se glacer la nuit. Elles ont des cavités où le soleil ne darde jamais un de ses rayons ; il y a sur la pente de ces montagnes de petits tertres où la neige et la pluie se tournent en glace. Lorsque les monceaux de neige viennent à s'affaisser sous leur propre poids, et qu'entraînés par la pluie, ils roulent sur le sommet de ces écueils qui sortent et s'avancent des flancs d'une montagne, alors ils rencontrent une espèce de plaine ou de plate-forme élevée, où les glaces s'étant comme enracinées, la

neige se gèle, et grossit de toute sa masse durcie l'ouvrage des hivers. Il s'y forme à la longue une épaisseur de glace où les nuits ajoutent beaucoup plus de volume et de poids que les beaux jours n'en peuvent diminuer. Ces masses énormes, qui sont comme accrochées ou suspendues aux rochers, fondent bien moins à leur sommet qu'au pied ou dans les voûtes et les creux que le dégel y forme insensiblement. Quand les fondemens et la base en sont ainsi minés par la chaleur même de la terre qui respire au printemps, la glace alors, croulant sous son fardeau, se brise, se détache et roule de roc en roc avec un fracas épouvantable; et lorsqu'elle pend sur des précipices et qu'elle tombe dans une baie où elle se rompt en grosses pièces, on entend comme un bruit de tonnerre, et l'on éprouve sur la mer une agitation si forte, que les petits bateaux qui se trouvent par hasard au voisinage le long des côtes, en sont quelquefois submergés avec les Groenlandais qui venaient y pêcher.

Les crevasses qu'on découvre dans ces montagnes de glace viennent de ce que l'eau de neige dégelée au-dessous, se gelant de nouveau pendant la nuit, enferme dans son sein une grande quantité d'air. Cet air emprisonné cherche à se délivrer par sa propre élasticité, et à briser, ou du moins à étendre les limites de son enceinte; et comme l'air et l'eau qui sont glacés par la gelée dans une bouteille, en se raréfiant, font éclater en pièces le vase où ils étaient contenus, de même on voit se fendre et se briser

avec fracas ces montagnes de glace où l'air avait été surpris et comme investi par le froid. Cette éruption de l'air est même accompagnée d'un bruit très-effrayant et d'une secousse si violente, que les personnes qui se trouvent auprès sont obligées de s'asseoir par terre de peur d'être renversées; en même temps, la terre, les bois, les pierres, les hommes ou les bêtes que les vents ou quelque accident avaient enveloppés dans ces masses de neige glacée, en sont comme vomis par ces volcans de glace, s'il est permis de donner le même nom à des effets semblables de causes aussi différentes que le sont le froid et le feu.

Ce sont au reste des phénomènes que la nature a rendus très-fréquens dans les montagnes de la Suisse. Puisque les Alpes, et même les Cordilières, placées sous la ligne équinoxiale, sont toujours couvertes de neige et de glace, faut-il s'étonner d'en voir des montagnes éternelles sur les mers et les terres du Groenland, à 10 ou 15 degrés du pole? Cependant il ne faut pas croire que le froid augmente toujours en raison directe de la distance de l'équateur; car non-seulement les Groenlandais vivent au 75e degré de latitude, et les Européens au 71e; mais il y a bien des jours d'été où il ne tombe que de la pluie sur les plus hautes montagnes du Groenland, et où la neige s'y fond en tombant. A la vérité, ces montagnes n'ont pas trois mille deux cents brasses de hauteur, comme celles du Pérou; ni deux mille sept cent cinquante comme le mont Saint-Gothard, mais tout

au plus mille : or, l'on sait qu'à l'égard des montagnes, le triple d'élévation équivaut pour le froid à plus de deux mille lieues d'éloignement de l'équateur.

Il est certain que les montagnes de glace qui nagent sur les mers du nord y rendent la navigation difficile et périlleuse, mais beaucoup moins qu'on ne se l'imagine. Comme on les voit de loin, et qu'elles flottent à de grandes distances les unes des autres, on les évite sans peine, à moins qu'un brouillard épais ne les dérobe à la vue, et qu'une tempête violente, ou même la force des courans dans un temps calme, ne pousse et ne brise les vaisseaux contre ces écueils mouvans. Cependant il est rare qu'il périsse quelque navire par ces accidens, même dans la baie d'Hudson; d'autant plus qu'on a toujours soin, sur les vaisseaux, de commettre un ou deux hommes pour veiller jour et nuit à ce danger. Les plaines de glace sont beaucoup plus à craindre que les montagnes; les côtes du détroit de Davis sont presque toujours couvertes de plaines glacées et flottantes; de sorte que les navigateurs sont obligés de les esquiver ou de tourner tout autour jusqu'à ce qu'ils trouvent un passage ouvert par les vents ou les courans : encore est-il bien hasardeux de s'y engager, parce qu'un vent ou un courant tout contraire, ou la marée ou la tempête venant à rapprocher ces glaces, elles peuvent croiser un vaisseau dans sa route, l'investir et le mettre en pièces.

Ces glaces flottantes, comme des radeaux, occupent quelquefois un espace de deux cents lieues de

longueur sur soixante ou quatre-vingts de largeur ; et quand les vents ou les courans ne les séparent pas, elles se suivent de si près, qu'un homme pourrait sauter d'une pièce à l'autre, et même voir distinctement les jointures où elles se sont réunies. L'épaisseur n'en est pas toujours égale ; mais elles ont communément neuf à douze pieds. Elles sont salées, parce qu'elles ont été formées de la congélation de la mer : ce n'est pas qu'il ne s'en mêle aussi que l'eau douce a fournies; mais on les distingue aisément à leur transparence. Il y en a de cette espèce qui s'épaississent depuis quatre brasses jusqu'à dix, en se formant de plusieurs plans de glace attachés et collés l'un sur l'autre par la gelée. Ces masses s'élèvent au-dessus de la mer, et contiennent quelquefois une grande quantité d'eau douce, comme le bassin d'un étang. On en voit aussi qui sont surmontées de grandes ou petites montagnes de glace; mais celles-ci se séparent de la plaine flottante, parce qu'elles donnent plus de prise au vent et au courant. Ces campagnes, vitrifiées par le froid, représentent de loin une perspective très-riche et fort variée. A mesure qu'on approche de ces glaces, l'air devient plus froid; elles s'annoncent aussi par un brouillard épais et bas, qui les accompagne et les dérobe aux yeux. Cependant quelques navigateurs ont observé, dans le détroit de Davis, que cette sorte de brouillard se dissipe à proportion qu'on est plus voisin des glaces ; de même qu'en avançant plus au nord, on rencontre moins de glace et un air plus chaud.

C'est surtout par les relations de ceux qui vont faire la pêche de la baleine au Spitzberg que nous pouvons connaître ces glaces flottantes, leurs causes, leurs effets, et ce qu'il y a de plus curieux et de plus important à savoir sur ce prodige effrayant des climats et des saisons.

La mer commence à charrier des glaces au Spitzberg dans les mois d'avril et de mai. Elles viennent au détroit de Davis en très-grande quantité, partie de la Nouvelle-Zemble, et la plupart le long de la côte orientale du Groenland, portées de l'est à l'ouest, suivant le mouvement le plus général de la mer. Elles sortent en grandes pièces, et semblent des campagnes ou des îles couvertes d'une neige épaisse. Quand la glace se détache dans tous les autres endroits, elle tient encore fortement au Spitzberg; d'où l'on a conclu qu'il doit y avoir de la terre ferme à l'extrémité du pole, puisque la glace y est prise. Avant d'apercevoir ces glaces fixes, on les reconnaît à la blancheur de l'atmosphère qui les couvre. Elles ne sont pas d'un clair transparent et poli comme celles d'eau douce, mais elles ressemblent à du sucre; d'ailleurs spongieuses, parce qu'elles fondent par-dessous, et par-là plus approchantes de la couleur verte du vitriol. Quand les pêcheurs de la baleine ne veulent pas se hasarder au milieu de ces glaces dispersées, ils ancrent leurs vaisseaux à la glace fixe, ou même à quelque champ de glace flottante; mais c'est toujours une situation dangereuse : car si la furie des vagues enflées par

la tempête vient à briser ces glaces en morceaux, outre la commotion subite et violente qui en résulte sur la mer, il s'y forme un mouvement de tourbillon qui roule tous ces débris au centre; et si le vaisseau se trouve au milieu de ce tourbillon, il est perdu : aussi se garde-t-on plus soigneusement de ces glaces brisées que des autres, parce qu'emportées plus rapidement par le courant, elles assaillent un navire de tous les côtés, et le mettent en mille pièces, quoique la construction de cette espèce de vaisseaux soit d'une plus forte résistance. Quand il leur arrive d'être ainsi brisés, l'équipage se sauve sur la glace ou dans la chaloupe, jusqu'à ce qu'un autre vaisseau vienne le recueillir sur son bord. Cependant il faut que les vaisseaux suivent les baleines à travers les glaces, où elles se retirent quand elles se sentent saisies par un harpon : mais les pêcheurs ont alors la précaution d'attacher une pièce de glace à la poupe du vaisseau pour retarder la rapidité de sa course, et ne pas risquer qu'il soit emporté par la force des vents ou des flots contre ces îles de glace; ou bien ils en écartent les plus grosses pièces avec de longues perches armées de fer, ou même ils défendent les flancs de leur navire en y suspendant des baleines mortes, du moins la queue ou les nageoires de cet énorme poisson.

M. Crantz, cherchant l'origine et la source de ces glaces, qui semblent boucher le passage du détroit de Davis, dit qu'elles ne peuvent se former dans ce canal, tant à cause de l'agitation du flux et du

reflux que de la rapidité du courant, augmentée par la force des vents. Le peu de glace qu'il peut y avoir entre les îles et dans les golfes qui sont à l'abri du vent, ou même dans la baie de Disko, disparaît bientôt, emportée par les courans à la côte de l'Amérique. C'est de la côte orientale du Groenland que viennent les glaces qui couvrent ses bords à l'occident. Il paraît donc qu'elles ne peuvent sortir que de la mer Glaciale, qui, s'étendant de la Tartarie jusqu'au pole, a bien assez de longueur et de largeur pour fournir tant de glaces. Mais, dit M. Crantz d'après M. de Buffon, si sous le pole ce n'était qu'une mer, elle ne s'y gêlerait pas, soit à cause du mouvement continuel des vagues agitées par l'oscillation de la marée et par l'inconstance des vents, soit parce que le froid n'y est pas aussi excessif que le fait présumer la latitude du climat. S'il y a des terres sous le pole, la glace n'y prendrait pas pour cela de façon à couvrir toute l'étendue de la mer Glaciale. Il faut donc supposer que celle-ci reçoit tout ce qu'elle en donne des fleuves de la grande Tartarie, des côtes de la Nouvelle-Zemble et du Spitzberg, et de la côte orientale du Groenland, d'où toutes ces glaces sont portées, par un grand courant uniforme et régulier, le long de l'Islande, autour du cap des Etats, ou à travers le détroit de Frobisher, vers celui de Davis, au 65e degré de latitude, où le même courant de l'est à l'ouest les rejette des côtes du Groenland vers celles de l'Amérique.

Les petits golfes, que les montagnes mettent à l'abri des vents, se gèlent tous les hivers, et se couvrent de pièces de glace, qui sont, les unes d'eau salée, et les autres d'eau douce. Mais les vents impétueux du printemps les brisent et les poussent à la mer. On voit de ces glaces s'étendre l'espace de plusieurs lieues sur le bras gauche de Bals-River, au nord de cette baie. « C'est une chose que j'ai examinée avec attention, dit M. Crantz, dans un voyage que je fis à Pissiksarbik. J'allai six lieues plus avant dans la baie, et je la trouvai encore couverte de glace le premier juin, mais pourtant libre et navigable près de la terre. Je descendis et fis une lieue à pied dans un vallon, pour voir quelques ruines des anciens Norwégiens, sur les bords d'un grand lac d'eau douce ; mais ce ne sont plus qu'un grand amas de pierres couchées sous les herbes. La vallée me parut large d'une lieue, et longue de deux : elle est traversée d'un petit ruisseau qui s'égare, s'arrête, et forme dans sa route divers petits étangs. Les montagnes voisines ne sont pas aussi roides que celles qui s'élèvent en pleine mer; elles offrent à l'œil une assez riante perspective de verdure. Le soleil, qui me brûlait entre ces coteaux, m'obligea bientôt d'en descendre. Tandis que mes matelots groenlandais étaient occupés à la pêche du saumon, je gagnai seul une petite montagne, d'où j'aperçus au nord la baie couverte de glace vers son embouchure. J'eus la curiosité de traverser un marais d'une demi-lieue de largeur, tapissé d'un gazon, où

passent les Groenlandais quand ils vont, avec leurs canots sur la tête ou sous le bras, prendre des veaux marins aux bords de la baie. Mais comme je ne pouvais pas bien voir les glaces dans toute leur étendue, j'avançai plus loin, par ce même chemin, sur une langue de terre élevée. Là, je découvris un champ de glace qui s'étendait à la longueur de douze lieues sur une de largeur. Un peu plus loin, on la voit occuper jusqu'à vingt lieues dans ces deux dimensions; mais je ne pus discerner la mer d'aucun côté, quoiqu'un certain brouillard dont elle se couvre me fît juger à peu près où devait être l'embouchure de la baie. Il ne me fut pas permis d'aller plus loin; il était dix heures du soir, et le soleil se couchait. Du côté de l'est, ou des terres, je vis une plaine de glaces brisées flotter l'espace d'une lieue en long sur une demi-lieue de large. Elles s'élevaient ensuite, autant que je pus les distinguer, jusqu'à la hauteur d'une tour assez grande, et présentaient, d'une montagne à l'autre, comme une rue de maisons, avec des toits en talus terminés en pointe. Je m'imaginai que c'était là la fin de la baie; car au-delà je vis la glace s'élever en amphithéâtre entre les montagnes l'espace de six lieues, semblable aux cascades d'un torrent écumeux qui se précipite de roche en roche. Une montagne assez peu élevée, et qui n'avait pas beaucoup de neige, terminait à l'orient cette longue perspective de glace, qui s'étendait fort loin à droite et à gauche ».

En général, les glaces suivent la direction des

courans ou des vents. Si le vent est à l'ouest, il pousse les glaces dans les baies, de concert avec le flux des marées. S'il tourne à l'est ou au nord, il les chasse et les reporte à la mer avec le reflux. De là elles suivent les courans au nord, d'où elles se détournent au sud des terres septentrionales de l'Amérique, jusqu'à ce qu'elles y soient fondues par le soleil. Ainsi la côte occidentale du Groenland est alternativement couverte ou délivrée des glaces selon l'influence et la direction des marées, des vents ou des courans. Quand elles sont à une certaine hauteur, si c'est alors le vent d'ouest qui domine, les Groenlandais ne peuvent se mettre en mer sans courir de grands risques. Mais ce concours de difficultés arrive rarement, et ne dure guère plus de quinze jours.

La Providence a d'ailleurs dédommagé les habitans du Groenland des peines de la mer par des avantages que cet élément leur rapporte. Si la nature leur refuse des forêts et des arbres, elle ordonne à l'Océan de jeter sur leurs côtes une grande quantité de bois que les glaces des montagnes ont enfermé dans leur sein, ou du moins entraîné dans leur chute : sans cela, les Européens ne sauraient comment se chauffer en ce pays-là, et les Groenlandais manqueraient de matériaux pour construire leurs maisons, leurs tentes et leurs bateaux, et surtout pour emmancher ces flèches ou ces harpons qui leur procurent la subsistance, les vêtemens, le chauffage et la lumière par la pêche et la chasse.

Parmi ces provisions de bois que leur apportent les courans, on voit de grands arbres déracinés, qui, roulant des années entières sur les flots et les glaces, ont perdu leurs branches et leur écorce, et se trouvent rongés par le temps et les vers. Ce sont ordinairement des saules, des aunes, du bouleau, qui viennent des baies du sud, ou des trembles que la mer charrie de plus loin; mais la plus grande partie consiste en pins et en sapins : cette dernière espèce est un arbre dur et rougeâtre, traversé de veines très-sensibles; il est d'une odeur plus agréable que le sapin ordinaire.

Ce bois vient de quelque pays fertile sans doute, mais froid et montagneux. Quel est-il? on l'ignore: ce ne peut-être la terre de Labrador, contrée de l'Amérique assez voisine du Groenland, parce que ces arbres viennent avec les glaces que les courans poussent en Amérique, loin de les en amener. On pourrait plutôt croire qu'ils seraient apportés du Canada par un courant qui les pousserait au Spitzberg, et de là sur le Groenland; mais ce devrait donc être des bois du nord de l'Amérique, et surtout des chênes, qui sont très-communs dans le Canada : cependant on ne recueille, en fait de chênes, que quelques planches de vaisseau. Ellis, qui a trouvé de ce bois flottant dans la baie d'Hudson, dit qu'il y a des gens qui le croient tiré de la Norwège : mais, ajoute-t-il, les vents du nord-est, qui sont très-violens dans ces contrées, repousseraient ces débris, comme les courans qui portent du sud au détroit de

Davis et à la baie d'Hudson arrêteraient tout ce qui peut venir de l'Amérique aux côtes du Groenland. Ellis conclut donc que les terres méridionales de ce pays même fournissent la grande quantité de bois dont sa rive occidentale est toujours couverte par les glaces; mais il établit son sentiment sur le rapport de M. Egède, qu'il a mal entendu; car celui-ci dit qu'au midi, le Groenland produit des saules et des aunes aussi gros que la cuisse; mais les bois flottans sont des pins de la grosseur d'un mât de navire; or, l'on n'en trouve point dans le pays d'où les fait venir le voyageur Ellis.

Ce bois, encore un coup, est apporté par les courans, et ceux-ci viennnent de l'est. S'il y a quelque pays qui produise abondamment de cette sorte de bois flottans, c'est de là sans doute que la mer les tire en quantité; et plus loin on en trouvera, plus il faut reculer la terre qui les donne. Or, il croît de cette espèce d'arbres dans l'Islande plus que partout ailleurs. J'ai vu, dans un ancien journal maritime d'un navigateur allemand, deux baies au sud-est de l'île de Jean Mayen, sous le 75e degré, dont les bords étaient tellement couverts de ce bois apporté par les glaces, qu'il y en avait de quoi charger un vaisseau. Il faut donc l'aller chercher plus haut, soit au pole ou vers l'orient. Mais quand il y aurait des terres sous le pole, il est à présumer qu'elles ne produiraient guère que des arbrisseaux ou des buissons, comme le Groenland; ainsi, ces grands arbres flottans ne pourront venir que de la Sibérie ou de la

Tartarie asiatique, où les bois sont arrachés des montagnes par les grosses pluies et les débordemens, qui enlèvent des pièces de terre toutes couvertes d'arbres, les roulent dans les grandes rivières, et de là dans la mer. Ensuite les glaces flottantes les entraînent avec le courant vers le pole, jusqu'au voisinage du Spitzberg, où les courans du nord les repoussent entre l'Islande et le Groënland au sud-est, et, par le cap des Etats, les jette dans le détroit de Davis. Mais comme c'est vers le 65e degré que le courant commence à changer, les bois flottans cessent d'aller au nord, et se détournent à l'ouest de l'Amérique; aussi n'en trouve-t-on point à la baie de Disko, ni au-dessus. Cependant il vient des sapins au Kamschatka, qui n'en produit point; et les habitans disent que ce sont les vents d'est qui les leur amènent, sans doute de la contrée de l'Amérique, opposée au Kamschatka. Dans ce cas, on pourrait supposer que ces sapins, poussés de l'Amérique par les grands courans, qui vont de l'est à l'ouest, suivant la direction naturelle de l'Océan, font le tour du Kamschatka, et passent devant la Léna, grand fleuve de la Tartarie, qui les pousse au nord vers le Spitzberg et la côte orientale du Groenland.

Après les glaces et les bois flottans sur la mer du Groenland, il n'y a rien de plus digne de l'attention des observateurs que le cours des marées. Le flux, qui détermine la force et la direction des courans, change régulièrement au Groenland comme sur les autres côtes de l'Océan, et suit le cours périodique

des phases de la lune. Du sud au nord, il va toujours en diminuant, depuis la hauteur de trois brasses, et ne monte pas plus d'un pied au-dessus de la baie de Disko. Cependant, en ce lieu-là même, il s'élève de trois brasses aux grandes marées, c'est-à-dire, aux nouvelles et pleines lunes. Le vent augmente avec le flux, de façon qu'on prévoit l'un par l'autre; ainsi, trois jours avant et après les grandes marées, surtout de l'équinoxe, on doit s'attendre à des tempêtes, quoiqu'elles n'arrivent pas toujours.

L'aiguille aimantée varie dans la boussole de deux points et demi, c'est-à-dire environ de 28 degrés, tournant vers l'ouest. A l'extrémité de la baie de Baffin, elle varie de cinq points ou 56 degrés; et c'est la variation la plus considérable qu'on ait encore observée.

Les puits et les sources qui sont avancés dans les terres montent et baissent avec les changemens des phases de la lune et des périodes des marées. En hiver, dans le temps même où tout est couvert de glace et de neige, on voit sourdre et disparaître avec le flux et le reflux des fontaines toutes nouvelles, dans des lieux où communément il n'y avait point d'eau, et fort élevés au-dessus du niveau de la mer; car, en général, le Groenland n'est pas aussi bien fourni d'eaux que les pays élevés des climats plus chauds, et la plupart des sources, qui d'ailleurs offrent une eau claire et même très-saine, sortent d'un terrain imbibé d'une neige fondue qui se filtre.

dans ses veines. On trouve çà et là dans les vallons de beaux étangs formés et entretenus par les glaces et les neiges qui distillent des montagnes. Il ne peut y avoir de grandes rivières en ce pays de frimas; car il est traversé de petits vallons serrés entre des montagnes escarpées, dont le sommet très-élevé se couvre de glaces qui, ne fondant point, fournissent peu de torrens. Les sources qui donnent de l'eau dans l'été sont bientôt arrêtées par le froid des hivers : ainsi les hommes et les animaux du Groenland mourraient de soif, si la Providence n'y envoyait pas en hiver des pluies fréquentes et des fontes de neige qui remplissent les étangs.

Quoiqu'un pays où la neige et la glace ont des retraites éternelles ne puisse qu'éprouver un froid excessif, cependant il y est supportable, même au cœur de l'hiver, dans les endroits où les habitans jouissent des rayons du soleil pendant une heure ou deux, malgré la rigueur de la gelée qui glace les liqueurs les plus fortes, jusque dans les chambres chaudes. Mais dans le climat où cet astre bienfaisant ne s'élève point sur l'horizon, les gens qui prennent du thé voient geler leur tasse sur la table où ils la posent. « La glace et la gelée, dit M. Paul Egède, dans son journal du 7 janvier 1738, tapissent l'intérieur de la cheminée jusqu'à l'embouchure des poêles, sans qu'elles puissent fondre au feu qu'on y fait tout le jour. Le tuyau de la cheminée est couvert d'une voûte de glace, percée de petits trous que la fumée à creusés en s'évaporant. Les

portes et les murailles sont plâtrées de neige ou incrustées de glace ; et ce qu'on aura peine à croire, tout gèle dans l'intérieur des maisons, le linge dans les tiroirs, le bois du lit, le duvet même des oreillers et des lits, se gèle d'un pouce d'épaisseur. Il faut casser la viande quand on la tire des barils pour la manger, et même après qu'on l'a mise sur le feu dans de l'eau de neige, la surface doit bouillir assez long-temps avant que la pointe du couteau puisse pénétrer au-dedans de la pièce de viande ». Tels sont les effets du froid à la baie de Disko ; mais en général cette extrême rigueur fait bientôt place au dégel, et le temps passe de l'un à l'autre tous les quatre ou cinq jours.

Le plus grand froid commence, dans le Groenland comme partout ailleurs, à la nouvelle année, et devient si perçant aux mois de février et de mars, que les pierres se fendent en deux, et que la mer fume comme un four, surtout dans les baies. Cependant le froid n'est pas aussi sensible au milieu de ce brouillard épais que sous un ciel sans nuage ; car, dès qu'on passe des terres à cette atmosphère de fumée, qui couvre la surface et les bords des eaux, on sent un air plus doux et le froid moins vif, quoique les habits et les cheveux y soient bientôt hérissés de bruine et de glaçons ; mais aussi cette fumée cause plutôt des engelures qu'un froid sec ; et dès qu'elle passe de la mer dans une atmosphère plus froide, elle se change en une espèce de verglas que le vent disperse dans l'horizon, et qui cause un

froid si piquant, qu'on ne peut sortir au grand air sans risquer d'avoir les mains ou les pieds entièrement gelés. C'est dans cette saison qu'on voit l'eau glacer sur le feu avant de bouillir; c'est alors que l'hiver pave un chemin de glace sur la mer, entre les îles voisines, et dans les baies et les détroits; c'est alors que les Groenlandais meurent souvent de faim, ne pouvant aller dehors pour la chasse, ou pour la pêche, ni pour se procurer la moindre nourriture; et quand ils sortiraient, où en trouveraient-ils?

Un hiver si rigoureux est toujours bien long; cependant ce peuple compte son été depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de septembre; car, durant les cinq mois de cet intervalle, il campe dans des tentes. Mais la terre n'est bien amollie et détrempée par le dégel qu'au mois de juin, encore n'est-ce qu'à la surface, et il ne laisse pas de neiger jusqu'au solstice d'été. La neige reprend au mois d'août, mais ne s'empare des campagnes qu'en octobre. On dit pourtant qu'il tombe moins de pluie et de neige dans le Groenland qu'en Norwège. Rarement voit-on la neige sur les bords de la mer au-dessus d'un pied de profondeur, si ce n'est dans les endroits où le vent en fait des monceaux, et jamais elle n'y séjourne long-temps; quand elle ne fond pas au soleil, le même vent qui l'a entassée la disperse en tourbillons d'une poudre si subtile, que les habitans n'osent se montrer hors de leur porte. Il y a des années de suite où la neige séjourne

depuis l'equinoxe d'automne jusqu'au solstice d'été, accumulée en certains endroits creux ou bas, à la profondeur de plusieurs brasses, où elle gèle bientôt de façon qu'on y peut marcher en sûreté avec des raquettes ou souliers de neige, et alors on voit quelquefois pleuvoir bien des jours avant qu'elle dégèle et se fonde.

L'été du Groenland, moins long qu'ailleurs, y est pourtant assez chaud pour qu'on soit obligé de se dégarnir quand on marche, surtout dans les baies et les vallons, où les rayons du soleil se concentrent sans que les vents de mer y pénètrent. L'eau qui reste dans les bassins et les creux des rochers après le flux s'y coagule au soleil, et s'y cristallise en un très-beau sel de la plus éclatante blancheur. Enfin la chaleur devient si vive sur cette même mer, où la glace a duré six mois, que, dans certains jours sereins de l'été, la poix et le goudron se fondent tout autour des vaisseaux; mais ces effets sont rares, soit parce qu'ordinairement les étés sont rafraîchis par des vents qui soufflent du côté des îles de glace, au point que le soir on est obligé de reprendre ses doubles fourrures; soit à cause des brouillards frais qui règnent sur la côte depuis avril jusqu'au mois d'août, et qui quelquefois sont si épais, qu'à peine peut-on voir les vaisseaux devant soi. Souvent le brouillard est si bas, qu'on le confond avec l'eau même d'où sa vapeur s'élève; mais alors la cime des montagnes en est plus claire, et le voyageur, respirant aux rayons du soleil, porte sa tête au-dessus

des nuages, tandis que ses pieds marchent dans les ténèbres.

En général, la plus belle saison du Groenland est l'automne; mais sa durée est courte, et souvent interrompue par des nuits de gelée très-froides. C'est à peu près dans ce temps-là que, sous une atmosphère noircie de vapeurs et teinte de rayons, on voit les brouillards, qui se gèlent quelquefois jusqu'au verglas, former sur la mer comme un tissu glacé de toile d'araignées, et dans les campagnes, charger l'air d'atomes luisans, ou le hérisser de glaçons pointus semblables à de fines aiguilles.

On a remarqué plus d'une fois que le temps et la saison prennent dans le Groenland une température opposée à celle qui règne dans toute l'Europe; en sorte que, si l'hiver est très-rigoureux dans les climats tempérés, il est doux au Groenland, et très-vif en cette partie du nord, quand il est le plus modéré dans nos contrées. A la fin de 1739, l'hiver fut si doux à la baie de Disko, que les oies passèrent, au mois de janvier suivant, de la zone tempérée dans la glaciale, pour y chercher un air plus chaud; et qu'en 1740, on ne vit point de glace à Disko jusqu'au mois de mars, tandis qu'en Europe elle régna constamment depuis octobre jusqu'au mois de mai. Celui qui fait cette observation ajoute que le soleil, qui a coutume de reparaître au Groenland peu de jours après le nouvel an, ne s'y laissa voir qu'en février, quoique le ciel y fût clair et serein. L'observateur attribue ces deux effets, très-singuliers en

eux-mêmes et par leur contraste, aux exhalaisons doces et imperceptibles qui furent repoussées aux bords du Groenland par les froids rigoureux des climats plus tempérés.

De même, l'hiver de 1763, qui fut extrêmement froid dans toute l'Europe, se fit si peu sentir au Groenland, qu'on y a vu quelquefois des étés moins doux.

En général, l'air du Groenland est pur, léger et très-sain. On y peut vivre long-temps en bonne santé, pourvu qu'on ait attention de s'y tenir habillé chaudement, et d'y prendre une nourriture frugale, et un exercice modéré; aussi n'y voit-on guère aucune des maladies communes en Europe, ni d'autre incommodité que le scorbut, et quelque mal d'yeux, ou douleur de poitrine, qui procèdent des diètes longues et forcées, des froids excessifs, et de la blancheur éblouissante des neiges; mais ces maux sont rares. Les premiers missionnaires allemands que le zèle a transportés dans ces climats éloignés y ont joui trente ans d'une santé vigoureuse, sans aucune maladie considérable, malgré la vie étroite et dure qu'ils y menaient, surtout dans les commencemens, où ils n'avaient qu'une mauvaise nourriture, qui même leur manquait souvent. Ces missionnaires parvenaient à la plus grande vieillesse parmi les glaces de l'ourse, tandis que leurs confrères mouraient jeunes dans des pays plus chauds. Les Groenlandais eux-mêmes se défendent très-bien des rigueurs de leur climat, et se

trouvent plus incommodés des chaleurs de l'été et de l'humidité des hivers dans les ports d'Allemagne, quand ils y viennent, que des froids plus vifs et plus longs de leur pays natal.

Le temps y est variable; la pluie n'y dure guère, surtout à Disko, où le ciel, dit-on, est constamment beau durant l'été. On y voit peu de pluies d'orages ou de grêles subites : les vents y changent aussi souvent qu'ailleurs; quoiqu'ils viennent des terres ou des montagnes, ils ne sont pas si forts ni si froids qu'on se l'imagine, et même ils contribuent à rendre le temps plus beau. M. de Buffon, qui veut que les vents suivent la température des zones, et qui, faisant régner le vent d'est, ou le vent du soleil, dans la zone torride, prétend que les vents des poles soufflent aux zones glaciales, ne sait peut-être pas, dit M. Crantz, que plus on avance vers le nord, plus on éprouve de ces vents du midi qui causent des dégels au plus fort des hivers.

Cependant il y a des vents si impétueux au Groenland, principalement dans l'automne, que les maisons s'en ébranlent et se fendent; les tentes et les bateaux en sont emportés dans les airs, et les flots de la mer balayés et dispersés en pluie sur les terres. Les Groenlandais assurent même que les ouragans ont souvent roulé dans l'air et mis en pièces des pierres qui pesaient deux livres. Quand ils veulent sortir pour mettre leurs canots à l'abri, ils sont obligés de ramper sur le ventre, de peur d'être le jouet des vents. En été, on voit s'élever de semblables tourbillons,

qui bouleversent les flots de la mer et font pirouetter les bateaux. Les plus furieuses tempêtes viennent du sud, tournent au nord, s'y calment, et finissent par épurer les eaux. C'est alors que la glace des baies est enlevée de son lit, et se disperse sur la mer en monceaux. Ces tempêtes sont annoncées d'avance par un cercle qui se forme autour de la lune, et par des rayons de diverses couleurs qui brillent dans les airs.

Quelquefois il s'élève des nuages orageux, d'où sortent des éclairs; mais rarement sont-ils accompagnés de tonnerre : et lorsqu'on l'entend par hasard, on ne peut discerner, au bruit, si c'est réellement la foudre qui gronde, ou la glace qui se brise, ou des pierres qui roulent d'un rocher. On ne voit guère non plus dans le Groenland de tremblemens de terre, ni de volcans, quoiqu'il soit voisin de l'Islande, où ils sont si communs. On n'y trouve pas même de pierres de soufre. Ainsi la nature économise ses fléaux comme ses bienfaits, épargnant les orages et les pestes de la zone torride aux pays qu'elle a soumis à l'inclémence des hivers.

L'été n'a point de nuit pour les Groenlandais ; car au-dessus du 66e degré, le soleil ne se couche point quand il a atteint le signe du cancer. Sous le 64e degré, il ne disparaît qu'à dix heures dix minutes du soir, pour reparaître cinquante minutes après. Ce n'est pas qu'il ne reste environ trois heures quarante minutes sous l'horizon ; mais comme on voit dans le mois de juin ses rayons toujours dardés ou

réfléchis sur la cime des montagnes, on peut dire qu'il n'est pas tout-à-fait absent, d'autant plus que durant ce mois et le suivant, il éclaire l'horizon par un crépuscule, à la lueur duquel on lit et l'on écrit sans chandelle en très-petits caractères. Les habitans de cet horizon profitent de ces longs jours pour chasser et pêcher toute la nuit, et les navigateurs, pour passer sans danger à travers les glaces des mers voisines. Quoique le soleil ne se couche point entièrement au fort de l'été, cependant sa lumière n'est pas aussi vive le soir qu'à midi; mais son éclat baisse insensiblement avec son disque, et devient faible comme un clair de lune, au point qu'on peut fixer ses rayons sans en être ébloui.

Par la même raison que le Groenland a des jours sans nuit, il doit avoir des nuits totales et sans mélange de jour. La baie de Disko ne voit point la face du soleil depuis le 30 novembre qusqu'au 12 janvier. On n'a, pour suppléer à cette absence, qu'un faible crépuscule qui naît de la réflexion des rayons que cet astre laisse tomber sur les hautes montagnes et sur les brouillards épais dont le froid compose l'atmosphère de la zone glaciale. Malgré cet abandon du soleil, les nuits ne sont jamais aussi noires sous le pole que dans les autres pays; car la lune et les étoiles semblent y redoubler de lumière et de scintillation, et leurs rayons, répercutés par la neige et la glace dont la terre est couverte, jettent une lueur assez vive au milieu de ces nuits froides,

pour qu'on puisse marcher sans lanternes, et même lire facilement les caractères moyens de l'imprimerie. Durant la disparition du soleil, la lune veille presque toujours sur ces climats ténébreux; aussi ne l'y voit-on guère durant l'été, non plus que les étoiles, depuis mai jusqu'au mois d'août. Mais indépendamment de l'astre des nuits, on a pour s'éclairer une lumière continuelle qui brille dans le nord, et dont les nuances et les jeux variés font un des phénomènes les plus curieux de la nature.

« Sans entrer dans des recherches profondes sur la cause de cette lumière boréale, j'observerai, dit M. Crantz, que ni moi, ni personne de ceux qui ont vécu long-temps dans les pays les plus septentrionaux, nous n'avons jamais vu de véritable aurore boréale dans le nord ou le nord-est; car ce n'en est point une que cette lumière bleue que l'atmosphère éclairée du soleil réfléchit sur l'horizon; mais l'aurore boréale part constamment de l'est ou du sud-est, d'où elle s'étend presque toujours jusqu'au nord-ouest, et quelquefois éclaire tout l'horizon. Ainsi, les aurores boréales n'ont pas la même situation au Groenland que dans la Norwège, la Laponie, la Russie et les autres contrées de l'Europe. Au reste, comme les glaces de la mer et les volcans de l'Islande sont à l'est et au sud-est du Groenland, et que ces phénomènes augmentent de temps en temps comme les lumières boréales, il peut y avoir, entre ces effets singuliers de la nature, des rapports et des liaisons, qui, bien constatés par une suite d'observa-

tions, nous aideraient à découvrir la cause de l'aurore boréale.

» Tout ce que jai remarqué de particulier sur ce phénomène, continue M. Grantz, c'est que le temps s'adoucit à mesure que la lumière de ces aurores est plus tranquille, et qu'à proportion qu'elle s'agite et devient plus rouge, il s'élève des tempêtes vers le sud ». Cette observation est directement contraire à celles que nous faisons dans la zone tempérée, sur ces mêmes apparitions.

On voit aussi depuis quelques années des feux-follets qui tombent du ciel dans l'eau. Sans parler de l'arç-en-ciel, des étoiles errantes, et d'autres météores ou phosphores communs dans tous les pays, il y a dans le Groenland, plus souvent qu'ailleurs, des parhélies et des cercles lumineux autour de la lune qui sont autant d'effet de la brume, même dans le temps où le ciel paraît le plus serein. « J'ai vu, dit notre voyageur, un arc-en-ciel qui, au lieu de ses couleurs dominantes, n'offrait aux yeux qu'une raie d'un gris pâle sur un fond blanc. Le temps était alors obscurci et troublé par un nuage de grêle. Mais parmi tous les phénomènes, ce qui m'a le plus frappé et le plus occupé l'imagination, c'est d'avoir vu dans un beau jour d'été fort chaud et très-clair, les îles de Kookernen présenter un aspect tout différent de celui qu'elles ont naturellement. D'abord elles paraissaient plus grandes comme à travers un verre de loupe, et si voisines, que de Goodhaap où j'étais, j'en comptais à quatre lieues de distance tou-

tes les pierres, et les creux remplis de glace. Quelque temps après la scène changea de face, et ne laissa voir qu'une campagne couverte d'un bois taillis. A cette décoration succéda bientôt un tableau mouvant de toutes sortes de figures, où se représentèrent tour à tour des vaisseaux avec leurs voiles et leurs pavillons, des châteaux antiques et ruinés avec des tours renversées, des nids de cigognes et mille fantômes semblables, que les nuages peignent souvent à l'imagination, mais qui, s'éloignant peu à peu, s'évanouirent enfin sans retour. Dans ces sortes d'apparitions, l'air est ordinairement clair, mais cependant chargé de vapeurs subtiles, comme dans un temps chaud et pesant. Lorsque ces vapeurs s'arrêtent à une certaine distance entre l'œil de l'observateur et les îles de Kookernen, celles-ci s'agrandissent comme au travers d'un verre convexe; et communément deux heures après, il s'élève un léger vent d'ouest qui ramasse les vapeurs et les condense en un petit brouillard avec lequel se perdent et disparaissent ces jeux de la nature ».

M. Crantz termine cet article intéressant par des observations éphémériques, où il rend compte des variations du temps, qu'il a suivies durant une année entière.

L'hiver de 1761 fut extrêmement doux et d'un temps variable, avec très-peu de neige.

Au mois d'août, il y eut un beau soleil, fort chaud, entremêlé de grêle qui venait du midi. Vers la fin, on eut du brouillard, de la glace, mais point

sur la mer. Ce temps fut accompagné d'un soleil chaud, suivi de neige et d'une pluie froide.

En septembre, le vent fut d'abord nord-est, le temps clair et chaud, la glace d'un pouce d'épaisseur où le soleil ne donnait point. Ensuite le vent tourna vers le sud, et le temps fut d'une chaleur calme et très-pesante, puis le vent au sud-ouest avec de la pluie; enfin une rude tempête du sud et puis du nord. Alors la terre fut gelée, sans pouvoir dégeler au soleil. Il y eut deux ou trois pouces de glace, mais sur l'eau douce.

En octobre, vent du nord-est avec la neige, qui dura quelques jours; ensuite même vent orageux et froid, puis la neige épaisse de quatre doigts, qui séjourna avec un temps très-mauvais venant du sud.

Au commencement de novembre, le vent de nord-est devint si froid, que l'eau gela dans les maisons, et les liqueurs au-dehors. Le fond des baies charria des glaces, et l'eau de la mer se gela. Cependant le soleil était si chaud durant le jour, que la neige disparaissait devant ses rayons. Ensuite le vent fut au sud, accompagné de grésil, puis le dégel, la grêle, la neige, enfin le vent au sud.

En décembre, tout fut couvert de neige. Après un temps d'orage et d'éclairs, vint un froid aussi vif qu'il n'en eût jamais été; mais il fut bientôt suivi d'un temps doux et de vents de sud-est; et l'année finit ainsi.

Le mois de janvier commença par des vents de nord et de nord-est, qui annoncèrent les grands

froids de bonne-heure, et charrièrent des glaces du fond des baies dans la mer. Ensuite le temps s'adoucit, la neige vint entremêlée de froids secs qui ne duraient que cinq ou six jours.

En février, même temps à peu près, mais bientôt suivi de grêle et de verglas; puis un temps doux, avec un peu de neige; puis le dégel et la grêle, avec les vents d'est et du midi; enfin le froid et la grêle tout ensemble.

Tout le mois de mars fut un printemps précoce, et la saison, plus douce qu'on ne l'a communément en Allemagne, fut accompagnée des vents de sud, d'est et de nord-est, mais qui se calmaient durant le jour. On s'attendit à un mois d'avril froid, et à voir flotter les glaces par les vents du sud et d'orient.

En avril, le vent de nord-est amena d'abord des foids très-vifs qui devinrent supportables, puis un temps de grêle avec un vent de sud-est. On commençait à se passer de feu; mais, vers la fin, le froid reprit très-vivement et se soutint, quoique le vent d'est amenât le dégel.

Au mois de mai le dégel fut imterrompu par la gelée et de grandes neiges : ensuite des jours chauds et des nuits froides, puis la grêle à la fin.

Juin annonça l'été par des chaleurs. La terre dégela profondément. On sema les jardins. Vint ensuite un temps de neige froide, avec des vents de sud-ouest très-violens. L'été parut, mais rafraîchi par un vent de nord-est, et le mois finit par les brouillards et la grêle qui vinrent du sud-ouest.

Juillet produisit d'abord de la grêle, puis des jours chauds, mais agréables, suivis d'un vent du midi, dont la forte chaleur fut tempérée par le zéphyr de l'été.

L'auteur observe à la fin de ce journal, que dans le Groenland il règne la plupart du temps un grand calme, dont la durée augmente à mesure qu'on avance dans le nord.

Il résulte en second lieu de ces observations, que les vents sont aussi variables dans cette région que partout ailleurs. Souvent même il souffle un vent très-fort sur les côtes entre les îles, tandis qu'un calme profond domine sur la mer, où tout au contraire la mer est agitée et la terre tranquille. On voit aussi les vents de terre qui règnent dans le beau temps changer le lendemain avec les vents de mer.

On remarque enfin que, dans les plus rudes hivers, il y a des vents du midi qui amènent un temps doux et de la grêle. C'est ce qu'on voit surtout à Disko, et plus loin dans le nord. Ces vents du sud sont d'autant plus agréables, qu'ils soulagent les hommes et les animaux, en leur fournissant par le dégel des eaux à boire; mais ils occasionnent aussi plus de glace, parce que la grêle et la neige fondues au dégel se regèlent d'autant plus vite dans les nuits froides, de même que l'eau quand elle a été chauffée, est plus susceptible de congélation. Ainsi, comme le vent du midi souffle constamment au pole arctique, il devrait y tempérer le froid par le dé-

gel; mais aussi la glace y reprend plus fortement, surtout s'il y a plus de terre que de mer au pole.

Les terres méritent d'autant plus d'être observées dans le Groenland, qu'il y en a très peu; la mer qui l'environne ayant englouti presque toute la substance de ce pays dans ses golfes, où les glaces et les neiges brisées et fondues tombent et se précipitent avec ce qu'elles peuvent enlever et déraciner sur les rochers, qui ne sont, pour ainsi dire, que les ossemens nus et décharnés de la terre végétale et vivante. Ce qui lui reste de moelle et de séve n'est qu'une légère couche d'argile, de sable ou de tourbe. Cette argile, qui couvre les environs de Goodhaap est d'un bleu pâle, mêlée de sable sans suc et sans consistance. Ailleurs on en trouve d'une espèce plus grasse, d'un gris clair, avec le brillant d'un minéral semblable à l'argent, et la vertu de résister au feu. Ici l'argile est mêlée d'un sable fin et léger très-luisant; et cette terre est propre à l'engrais des campagnes. Là, c'est une autre sorte de sable qui se mêle à l'argile; ce sable d'un beau blanc, est comme des perles, extrêmement pesant. La plupart des terres sablonneuses du Groenland tirent sur le gris ou le brun, et sont mêlées de quantité de pierres; mais produiraient beaucoup de choses si elles étaient engraissées.

La tourbe se trouve dans les endroits marécageux, avec un mélange de coquilles de moule, de sable et de gravier; mais elle n'est pas bonne à brûler. La meilleure est entrelacée de racines, de mousse et

d'herbes séchées, et quelquefois de débris de pierre et de bois. On la trouve dans les terrains bas, partie sur un fond sablonneux, et partie sur le rocher. Cette tourbe contient aussi des petoncles qu'on ne retrouve point ailleurs dans le pays; ce qui, joint aux coquillages des moules, ferait supposer que la mer a couvert autrefois ce terrain. Mais il est encore plus probable qu'il s'est engraissé de la dépouille des montagnes voisines que la pluie a rongées jusqu'au roc. Une raison d'analogie vient à l'appui de cette conjecture; c'est que la meilleure espèce de tourbe se trouve sur les sommets les plus élevés des petites îles désertes et de rochers preque nus, où des nuées d'oiseaux vont se jucher la nuit, et déposer leurs œufs durant le jour. Le peu de terre qu'il y avait sur ces hauteurs, étant mêlée avec le fumier de ces oiseaux, a dû produire de la mousse et du gazon dans son temps; ces végétaux nourris de nouvelles couches de fumier, de plumes, de coquilles d'œufs, d'ossemens, et d'autres débris qu'on déterre jusqu'à une certaine profondeur, ont formé à la longue un bon lit de tourbe de deux pieds d'épaisseur, qui couvre la cime des rochers. Cette tourbe est dure à couper, à cause des racines de végétaux dont elle est hérissée, mais elle fait un très-bon feu et une belle flamme.

Après la terre viennent les rochers. On ne peut guère dire ce qu'ils contiennent, parce que les montagnes du Groenland ne sont pas assez accessibles pour qu'on y fouille. Mais au défaut d'autres recher-

ches, il est permis de juger des matières que renferment ces rochers par celles de leur surface, et par les fragmens ou les débris qui s'en détachent. Si les montagnes voisines du pole sont moins hautes que celles des environs de l'équateur, elles ont aussi moins de neige et de glace, surtout les plus méridionales du Groenland. Celles-ci ne présentent qu'une roche dure d'un gris clair, sans lits ni veines bien distinctement tracés; on n'y trouve habituellement de la neige que dans des fentes ou des crevasses profondes. Mais les glaces et les neiges ont établi leur séjour éternel dans les montagnes qui forment un large dos au milieu du Groenland. De tous ces sommets élevés il se détache de grands quartiers de roche, qui se brisant dans leur chute, paraissent être au pied de la montagne les ruines d'une ville démolie. C'est là qu'on pourrait découvrir les matières qui ont servi à la formation de ces montagnes : mais il est extrêmement dangereux d'aller étudier la nature au milieu de ces débris, soit parce que l'on n'y arrive qu'à la sueur de son front, malgré le froid excessif, en sautant et roulant de pierre en pierre, au risque de se rompre le cou; soit parce qu'un naturaliste peut y être à tout moment écrasé par la chute coutinuelle des quartiers, que leur poids et leur pente entraînent des sommets dans les précipices; aussi ces rochers, rongés par les siècles et les saisons, sont-ils les moins élevés. On voit à leurs fragmens, que la plupart contiennent des mines de toute espèce dans leur sein. Les rochers qui sont sur

les côtes ou dans les îles de la mer, ont bien plus de solidité : durs comme le marbre, et polis par l'agitation et l'écume des vagues qui les baignent, ils sont percés dans l'intérieur de cavernes profondes. Ces cavités ou fentes, plus communes que dans les montagnes des autres pays, n'ont guère plus d'un pied et demi de largeur, et sont creusées dans une direction perpendiculaire. On y trouve du spath, du quartz, du grenat, du talc, et d'autres pierres composées de substances hétérogènes. Il y a très-peu de ces rochers qui soient formés en couches, comme l'est la pierre faite de sable : les veines ou lits qu'on y remarque ne sont guère parallèles à l'horizon, mais constamment obliques.

La plupart de ces rochers sont d'une pierre dure gris-blanc, composée en partie de gravier, et d'argile en partie, ou même de sable, comme la pierre de taille ordinaire, ou celle dont on fait les meules de moulin. On y trouve aussi des pierres à aiguiser très-fines, de couleur rouge ou jaune. Il y a une pierre de cette espèce qui contient des grains brillans, et qui se coupe en tranches comme l'ardoise. Les Groenlandais tirent du midi de leur pays une sorte de pierre à aiguiser d'un sable ou gravier rouge et fin, avec des taches blanches. Elle se polit comme le marbre, et peut s'employer dans les édifices.

On trouve sur le bord de la mer beaucoup de marbres de toutes sortes de couleurs, mais la plus grande partie noirs et blancs, parsemés de veines. Le rivage est couvert de quartiers informes de mar-

bre rouge, avec des veines blanches, vertes, et d'autres couleurs. Ce marbre s'est tellement poli par le frottement des flots, qu'il n'est pas de beaucoup inférieur aux plus beaux marbres d'Italie.

On voit peu de véritable ardoise dans le Groenland, quoiqu'il renferme çà et là des carrières d'une pierre brune assez fine, que les eaux minent et fendent en gros quartiers. Mais ce sera peut-être du spath; on en trouve dans le creux des rochers de toutes couleurs, et quelquefois de très-brillant. Les Groenlandais vont chercher sur les côtes méridionales comme une rareté des blocs d'une pierre blanche à demi-transparente; elle est aussi fragile que du spath, mais si tendre, qu'on pourrait la tailler avec un canif, ou la couper sans peine avec les dents: ils trouvent encore au midi de l'albâtre assez blanc, mais qui n'a ni l'éclat ni le poli du nôtre, et qui ressemble à la poudre de cheveux quand on le coupe.

Le Groenland a plusieurs sortes de pierres à l'épreuve du feu, comme le *glimer* ou *cat-silver*, et la pierre de talc blanche, noire ou grise; mais on ne peut pas la tailler en carreaux assez grands pour tenir lieu de vitres aux fenêtres, comme on fait en Russie.

Il n'y a pas cependant au Groenland du talc proprement dit, ni de la serpentine; mais on y trouve en plusieurs endroits, et surtout à Bal's River, une pierre tendre dont on fait la vaisselle Quoique bien des gens l'appellent du marbre bâtard, parce qu'elle

a des veines, son nom le plus commun est *weichstein*. Elle se fait un lit étroit et profond entre les rochers. Il y en a une espèce (c'est la meilleure) d'un beau vert de mer, rayée de rouge, de jaune, et d'autre couleurs; mais ces raies ont rarement quelque transparence. Cette pierre est formée d'une craie fine et visqueuse, qui se pulvérise quand on la met en œuvre. Mais quoique fort tendre, elle est compacte et très-pesante. Comme on ne la trouve point disposée en couches, et qu'elle ne peut s'enlever ni par écailles ni par feuilles, il est difficile de la tailler en quartiers sans qu'elle se réduise en grumeaux. D'ailleurs, cette pierre est plus souple au ciseau, ou même au tour, que le bois. Elle est douce et grasse au toucher comme le suif ou le savon: lorsqu'elle est frottée d'huile, elle a le luisant et le poli du marbre. Elle ne devient point poreuse à l'air, et prend de la consistance au feu. Sans parler des meilleurs creusets qui se font de cette pierre, les Groenlandais en font des ustensiles et des lampes. Comme la cuisine faite dans cette espèce d'ustensiles est plus saine et de meilleur goût que dans nos batteries de fer ou de cuivre, on envoie de cette vaisselle en Danemarck, où elle est très-recherchée, même dans les meilleures maisons. M. Crantz ne doute pas qu'elle ne soit préférable à la vaisselle ou poterie de Chiavenna, sur le lac de Côme, dont on fait tant d'usage dans toute l'Italie.

Rien de plus commun dans les montagnes du Groenland que l'*amiante* ou la pierre de lin. Celle-

ci ressemble à des éclats de bois. Son grain est un tissu de filamens longs d'un travers de doigt, séparés à distances égales par une sorte de jointure. Quand on la rompt, elle présente à l'endroit de la jointure une surface dure et polie, comme une pierre à aiguiser; mais si l'on vient à la broyer, elle se déploie en fils de lin d'une grande blancheur. Lorsque l'amiante est battue, amollie et trempée dans l'eau chaude, jusqu'à y perdre la portion de chaux qui liait et cimentait ses filamens en pierre, on la fait sécher sur un crible, puis on la peigne comme de la laine ou du lin, et l'on en file une étoupe dont on peut faire du linge. Sa qualité singulière est, comme l'on sait, que le feu lui tenant lieu de lessive et de savon, blanchit ce linge loin de le consumer. Les anciens brûlaient leurs morts enveloppés dans des draps de ce lin incombustible. Les Tartares et les habitans des Pyrénées en tricotent des bourses. On peut en faire du papier. Il servirait très-bien de mèche pour les lampes, si l'on avait soin de le nettoyer et de le peigner. Mais les Groenlandais n'ont pas tant d'industrie, et se contentent de prendre des éclats de cette pierre d'amiante, qu'ils trempent dans l'huile de baleine, pour servir d'allumettes à leurs lampes : tant que ces allumettes sont imbibées d'huile, elles brûlent sans se consumer.

Ces peuples, malgré la pauvreté où la nature a voulu qu'ils vécussent, ont pourtant des pierres fines qu'ils ignorent ou méprisent sans doute, tandis que notre luxe les leur envie. « J'ai vu dans leurs

montagnes stériles, dit M. Crantz, du jaspe, soit jaune, soit rouge, avec des veines d'une blancheur transparente ».

On y trouve aussi du quartz et du cristal en grandes pièces. Il y en a de jaune et noir, tirant sur la topaze. Il y en a qui change comme l'opale, et réfléchit tantôt du jaune et tantôt du bleu.

M. Crantz met le grenat du Groenland dans la classe du quartz, parce qu'il se trouve dans les fentes les plus élevées des rochers, en pièces de grandeur et de formes inégales; mais comme il est très-dur et d'un sanguin transparent qui tire sur le violet, les lapidaires le rangent parmi les rubis. C'est dommage qu'il soit si fragile, et qu'on n'en puisse conserver que de la grosseur d'une féve quand on le met en œuvre.

« Je me suis procuré, dit le même observateur, des brillans d'un cristal à six angles, couleur d'acier. Ces six angles étaient joints ensemble, et le plus petit était le plus saillant. J'ai vu de ces brillans dont le fond, quoique blanc, pétillait d'un feu rouge. J'ai trouvé aussi dans le Groenland des pierres transparentes comme des fragmens de porcelaine de la Chine. Elles sont larges et plates, en deux morceaux cimentés et réunis par une sorte de glaire rougeâtre. Elles font feu comme la pierre à fusil, mais ne sont point de cette dernière espèce, car il n'y en a pas dans le pays ».

Quant aux minéraux et aux métaux, il en sort quelques traces des entrailles du Groenland; mais

quand bien même on pourrait pénétrer dans les cavernes qui renferment ces trésors, quels qu'ils soient, il serait impossible d'exploiter ces mines faute de bois, et d'ailleurs la dépense excéderait le profit.

Ce pays de montagnes incultes ne manque ni de fer ni de laiton. A la couleur de certains rochers, dont la surface tire sur le vert et le bleu, l'on juge qu'ils doivent contenir du cuivre.

On trouve quelquefois dans la pierre calcaire une espèce de vert-de-gris, solide en partie, en partie écaillée en lames très-minces. Les Groenlandais ont trouvé çà et là des morceaux de métal grands ou petits, qu'au poids et au brillant ils prenaient pour de l'or; mais à l'essai ces pièces se sont trouvées de bronze ou de métal de cloches.

On rencontre aussi des marcassites au Groenland. Elles ressemblent au cuivre, et jettent des étincelles quand on les bat avec le fer; communément elles sont plates et carrées, quelquefois plusieurs unies ensemble. Quelques-unes ont le centre de leurs quatre côtés triangulaires, à la pointe de leur pyramide, comme le cristal.

On ne croit pas que les Groenlandais aient du nitre, de l'alun, ni du vitriol, quoiqu'ils prétendent qu'il y a de ces matières dans une source minérale du midi, dont l'eau leur sert à se guérir de certaines maladies, et à préserver leurs fourrures de la corruption. La pierre ponce est rare aussi dans le Groenland; cependant on en trouve quelques morceaux de blanche, de grise et beaucoup plus de noire, que

la mer y aura sans doute entraînés des volcans de l'Islande.

Quels végétaux peut-on attendre d'un pays où la nature se refuse à tous les vœux et les efforts des hommes, où la terre et la mer semblent défendre d'aborder et d'habiter, où le froid enfin ne laisse ni sol, ni suc, ni rien de tout ce qui peut offrir, je ne dis pas un séjour, mais un passage aux voyageurs? Car le Groenland n'est pas même un chemin sûr pour aller au pole, fût-il d'ailleurs ouvert pour l'Amérique. Comment s'arrêter ou passer dans des terres où les montagnes ne sont que pierre et glace, et où la plupart des vallons sont à peine couverts d'un peu de mousse et d'herbe, productions malsaines de quelques marécages? Les coteaux les moins escarpés qui retiennent une légère portion du sable et de la terre que les torrens de pluie et de glace entraînent des montagnes, les îles qui n'ont pour habitans que des oiseaux sauvages, dont le fumier rend à ces terres ingrates plus de séve et d'aliment qu'elles n'en fournissent; ces collines et ces îles ne produisent que quelques herbes éparses parmi des bruyères et des buissons. Encore cette verdure est-elle courte et maigre, en raison de l'aridité du sol proportionnée à la rigueur du climat glacial. Cependant, autour des cabanes et des tentes des Groenlandais, les sables que la mer a jetés ou laissés sur le roc, nourris du sang et de la graisse des baleines qu'on pêche sur les côtes, reproduisent en retour une assez grande quantité d'herbe épaisse et fine, mais qui n'est ni si haute

ni si large qu'en Europe, parce qu'elle pointe, mûrit et sèche en très-peu de jours, sous un ciel où l'hiver laisse à peine deux mois de trève à la terre.

En vain, les Européens ont tenté d'y semer de l'avoine et du blé. La paille ou le tuyau croissent assez vite, mais rarement vont-ils jusqu'à l'épi, et jamais à la maturité, même dans les temps et les lieux les plus chauds du Groenland, parce que les nuits froides y reviennent trop tôt. C'est par la même raison que le pays ne peut avoir aucune production des jardins; car à la mi-juin où l'on plante, la terre est encore gelée par-dessous; et, dès le mois de septembre, le froid y reprend et gèle la surface. Il faut donc tout arracher ou le laisser périr, excepté les porreaux qui passent l'hiver sous la neige. La salade et les choux ne peuvent se transplanter et restent toujours petits. Il n'y a que les raves qui croissent au Groenland aussi bien qu'ailleurs, et quelques navets qui ne sont pas plus gros que des œufs de pigeons, mais qui sont bons à manger, même verts. Du reste, rien ne vient et tout périt sur pied; encore ce peu de légumes ou de plantes a-t-il besoin, pour réussir, d'être à l'abri des vents du nord et des branchages ou bois flottans que la mer charrie et jette sur ses bords.

Mais, pour commencer par les végétaux communs, il y a dans le Groenland deux sortes d'herbe ou de *gramen :* l'une, que les botanistes appellent *gramen arundinaceum majus*, est une espèce de jonc fort clair, qui croît entre les rochers et dont

les Groenlandais font des paniers ou des corbeilles; l'autre approche du *gramen hordaceum*, ou gramen d'orge, qui naît parmi les pierres, sur un terrain de sable ou de gravier, autour des habitations. Il a des feuilles larges, un tuyau assez gros, d'un pied et demi de hauteur, comme le froment auquel il ressemble d'ailleurs par l'épi, si ce n'est que celui du gramen a souvent six pouces de long : il a le grain comme l'avoine, mais rarement vient-il à maturité, tant les étés sont courts. C'est de cette herbe que les Groenlandais mettent dans leurs souliers ou leurs bottes, pour se garantir les pieds des incommodités de la glace et de l'humidité.

La verdure la plus commune dans le Groenland, est la mousse. « Un jour que j'étais assis sur un rocher, dit M. Crantz, j'en comptai plus de vingt espèces autour de moi, sans sortir de ma place. Il y en a d'épaisse, qui est douce comme une fourrure. On s'en sert pour boucher les fentes des cabanes ».

Une seconde espèce de mousse dont les fibres ont une palme de longueur, et sont serrées entre elles comme celles des champignons, tient lieu d'amadou et de mèches pour les lampes. Une autre sorte ressemble au *lycopodium*, si ce n'est qu'elle n'a ni fleurs ni étamines.

Il y a de la mousse à feuilles, entre autres une espèce tout-à-fait blanche, qui sert à nourrir les rennes durant l'hiver, et quelquefois les hommes dans les extrémités de la faim. Une autre mousse de la même espèce à peu près, est encore d'une plus grande

ressource; car on la mange, dit-on, comme du pain en Islande. Ces deux sortes de mousse sont d'abord désagréables à la bouche; mais quand on en a mâché et avalé, elles laissent un goût de seigle qui plaît.

La mousse du Groenland produit des champignons et des mousserons. Il y en a de jaunes et de rouges : quelques-uns ressemblent à des clous de girofle; mais tous sont petits.

Parmi les arbustes, il en est d'une espèce qui rampe sur le sable comme le thym sauvage, et qui porte des fleurs, mais n'a point d'odeur ni de graines. Une autre espèce a des feuilles rondes, jointes de deux en deux, avec une petite fleur cotonneuse entre chaque feuille double: les rennes en mangent.

Il y a quatre sortes d'arbustes dans le Groenland, qui portent des graines ou des baies, et dont on se sert en ce pays-là pour allumer le feu. Les naturalistes les distinguent, parce que ces arbustes ne croissent que dans le Nord, et que la graine en est utile à la médecine, surtout pour rafraîchir le sang et guérir du scorbut. Les Groenlandais en mangent par cette raison, et ils en conservent tout l'hiver sous la neige dans de petits vases. Ces peuples ne font aucun cas de la graine de genièvre, qui vient chez eux plus grosse et plus forte qu'en Europe, quoique l'arbuste en soit très-bas et rampant.

Le Groenland produit trois espèces de saules : l'une à feuilles d'un vert pâle, l'autre dont les feuilles pointues sont d'un vert brillant, et la troisième à

feuilles larges et cotonneuses; aussi cette dernière espèce a-t-elle beaucoup de coton dans sa baie. Mais tous ces saules sont arrêtés par le froid à la surface de la terre, et ne s'élèvent guère au-dessus.

Les bouleaux parmi lesquels il en est qui sont différens des nôtres, et qu'on distingue à leurs feuilles dentelées, ne prennent point non plus d'essor, et ne montent jamais à une certaine hauteur. Cependant, sur les côtes méridionales du Groenland où le soleil est plus chaud et séjourne davantage, les arbrisseaux et surtout les aunes qui croissent au bord des ruisseaux, poussent jusqu'à la hauteur d'un homme, sur trois ou quatre pouces d'épaisseur. Mais ils viennent si courbés, qu'on en fait peu de commerce; de sorte que ce bois très-commun au Groenland y est en même temps fort inutile, car les habitans ne s'en servent pas même pour le chauffage.

Le cormier vient très-aisément dans ce pays froid, et y produit en abondance de ses fruits âpres et durs. On y trouve encore une espèce de pois que les Groenlandais ont appris des Européens à cuire et à manger. Les habitans parlent aussi d'un fruit qu'on voit, disent-ils, sur la côte méridionale, et qui doit ressembler tout au plus à nos grosses prunes jaunes, quoiqu'ils les comparent aux oranges. Mais quelle que soit la richesse de la nature en ce genre de productions au midi du Groenland, la stérilité de la terre se fait sentir partout en allant au nord, et semble y augmenter à chaque pas, jusqu'à la pierre aride et nue.

Après les grands végétaux, on doit placer les plantes qui, par quelque singularité, méritent un coup d'œil des botanistes.

L'oseille des bois, *acetosella*.

L'oseille des champs, *acetosa arvensis lanceolata*. On l'appelle encore *oseille de brebis;* elle a des feuilles pointues, longues et larges d'un travers de doigt, en forme de lance.

L'oseille des montagnes, *acetosa montana rotundi folia*. Cette plante très-commune au Groenland et rare ailleurs, a des feuilles d'un vert foncé, comme la cuillerée. Sa tige a trois pieds de long, dont les fleurs et la semence occupent les deux tiers. Les Groenlandais, très-peu frugivores en général, recherchent et mangent de cette espèce de plante.

Le capillaire, *adiantum aureum*, croît dans la mousse.

Alchimilla vulgaris. Cette plante est commune et très-grande au Groenland.

Le mouron, *alsine*, s'y trouve de toutes les sortes.

Anserina.

Asperula.

L'*angélique*, très-haute et très-forte, vient en abondance dans les vallées étroites où il fait le plus chaud. Les Groenlandais en mangent la tige et la racine avec délices; aussi est-elle meilleure dans les pays froids que dans les climats méridionaux, ainsi que toutes les plantes des montagnes en général.

Bistorta minima. On en mange la racine, parce que c'est un amer astringent.

L'œillet de montagne, *caryophillus montanus*, d'une odeur agréable, mais faible.

La consoude, *consolida media*.

La prêle ou queue de cheval, *equisetum*.

La petite fougère, *filix petræa minor*.

La grande fougère, *filix ramosa et cornuta*. On en prend comme du tabac; elle fait moucher.

La gentiane.

L'*eristicum*, la livèche : c'est une plante qui se mange avec sa racine, d'un très-bon goût approchant du céleri.

La viorne, *lysimachia spicata flore albo*.

Morsus diaboli, foliis hirsutis.

L'herbe aux poux.

La quinte-feuille.

Ranunculus aquaticus, flore luteo et albo. C'est une plante jaune et blanche, qui se plaît dans les fosses de fumier.

Le romarin sauvage qu'on appelle la *plante de térébenthine*, parce qu'il a l'odeur forte de cette gomme, se trouve dans les endroits secs et couverts de mousse. Il y en a de deux espèces : l'une a des feuilles longues et pointues dont une jaune en bas; l'autre a des feuilles courtes dont une blanche en bas.

Le serpolet qu'on appelle la *mère du thym*, d'une couleur rougeâtre, d'une odeur forte, croît sur les rochers à l'exposition du soleil : on en prend comme du thé.

La dent de lion, ou pissenlit, *taraxacum*, vient

en quantité dans les endroits humides. Les Groenlandais en aiment la racine, et la mangent volontiers crue.

Le chicotin, *telephium*. La racine de cette plante, que les Groenlandais appellent *sortlak*, et qui dans les autres pays a la forme d'une noisette oblongue, chez eux est rouge en dedans, exhale une forte odeur de rose musquée ou de giroflée, qu'elle retient même quand elle est entièrement sèche. « Après en avoir gardé durant un an dans du papier, dit M. Crantz, je fus bien étonné d'y trouver deux jets que cette racine séchée avait poussés, sans doute parce qu'elle était dans un endroit chaud : ces rejetons végétèrent quelque temps; mais ils périrent, parce qu'ils étaient trop exposés à l'humidité ».

Terminons cet article par la plante la plus commune et la plus utile, le *cochléaria*. C'est le souverain remède contre le scorbut. La nature l'a mis au Groenland à côté du mal. On l'y trouve abondamment partout où la terre est engraissée de la substance des veaux marins, et de la fiente des oiseaux. Il croît fort vite, et si aisément, qu'on en verra douze tiges sortir d'une racine, quoiqu'il ne soit sur pied qu'un seul hiver. La semence en tombe dans la terre en automne; sans doute que les oiseaux l'y portent, ou qu'elle se trouve dans leur fiente. La plante se fait jour au printemps, on la cueille avant les grands froids, et on la garde tout l'hiver cachée exprès sous la neige, pour en faire une soupe dont le goût

paraît excellent, du moins dans un pays où tout manque.

C'est un spécifique contre tous les maux : aussi en mange-t-on de toutes les façons, et surtout en salade; car loin d'être désagréable au goût, comme en Europe, le cochléaria du Groenland a un certain aigre-doux qui plaît quand il est fraîchement cueilli : cependant lorsqu'on en mange beaucoup le soir, il trouble le sommeil; ce qui prouve que, comme il abonde en sucs échauffans et stimulans, il doit détruire les obstructions et faciliter la circulation du sang. « Toutes les fois, dit M. Crantz, que je me suis senti dans l'hiver quelques symptômes de scorbut, par le défaut d'exercice ; comme une certaine mélancolie, de la pesanteur dans les membres, des vapeurs, une chaleur ou une oppression de poitrine, et d'autres semblables incommodités qui peuvent être accompagnées de quelque éruption cutanée ; une poignée de cochléaria jetée dans un verre d'eau froide, m'a délivré promptement de tous ces maux ». C'est un antidote universel pour les Groenlandais ; mais ils ont une aversion invincible pour tous les végétaux dont la production tire quelque substance de l'ordure et des immondices de l'homme.

C'est ici le lieu de parler des plantes de la mer, peut-être plus nombreuses que celles de la terre, surtout au Groenland, où l'un de ces élémens s'enrichit tous les jours aux dépens de l'autre : car les pluies roulant dans l'Océan tout ce qu'il y a de germes sur les montagnes; le fond des mers, s'il

venait tout à coup à se découvrir, offrirait peut-être en certains endroits un aspect moins aride et moins effrayant que celui des terres du Groenland. Ces sables, profondément cachés, que le flot et le flux battent et remuent sans cesse, ne sont pas sujets aux frimats, et ressentent sans doute l'influence de l'humide végétal que la mer y dépose elle-même, ou du moins qu'elle y nourrit par les sels dont elle est imprégnée. Cet élément si terrible pour tous les êtres vivans qu'il n'a pas conçus dans son sein, crée et produit aussi ses végétaux dont il nourrit la plupart des animaux qui l'habitent, puisqu'ils ne vivent pas tous les uns des autres. Ces grottes et ces campagnes toujours vertes, que l'imagination des poètes nous fait voir dans le palais de Thétis, ne sont donc pas une pure fiction, mais une exagération des richesses que la nature recèle et conserve au fond du lit des mers, comme un dépôt qu'elle doit rendre un jour. Qui sait même si parmi les bois flottans dont les mers glaciales couvrent les rivages du nord aux environs du pole, il n'en est point quelque espèce qui soit née dans ce vaste élément, et si les branchages que les pêcheurs enlèvent quelquefois avec beaucoup de peine dans leurs filets rompus, n'appartiennent pas à des arbres enracinés au fond de l'Océan?

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, la mer a ses gazons : on en trouve sur les côtes du Groenland, qui sont hérissés d'une herbe longue et rameuse, mais dont les nombreuses racines servent moins à la

nourrir qu'à l'ancrer à la terre. Ces racines s'attachent aux rochers et s'entortillent autour des pierres et des moules, par tant de nœuds et de replis, que les tempêtes qui brisent les vaisseaux ne peuvent souvent arracher de sa place une poignée de gazon. Il y a des plantes marines qui croissent auprès des côtes : « J'en ai compté, dit M. Crantz, plus de vingt sortes, depuis la longueur d'un demi-pouce jusqu'à un pied ». Plus on avance dans la mer et plus elle a de profondeur, plus les plantes qu'on y trouve sont longues et larges. Les unes et les autres, celles qui sont loin ou près de la terre, sont couvertes d'une multitude d'animalcules ou d'insectes presque invisibles ; mais avec la différence qu'on ne reconnaît ces animaux, dans les plantes éloignées des terres, qu'à la trace de leurs dents, par les trous dont les feuilles sont criblées. Les plus petites, qui viennent au bord des côtes, ont une espèce de pellicule qui ressemble à la cosse des pois ou des féves, et qui est rempli de petits grains noirs : mais comme l'observateur déjà cité n'a jamais vu de grains prendre une consistance qui annonce la maturité, il conclut qu'ils ne contribuent pas à la propagation de la plante, et qu'elle tire son germe reproductif d'une espèce de glaire qui l'enveloppe.

Quelques-unes de ces plantes ressemblent aux feuilles de chênes, d'autres au chaume ou à la javelle des poids secs, à des boucles de cheveux, à des plumes de paon. Mais les gazons de mer qui croissent loin du bord, ont à peu près la forme de

l'algue qui couvre les étangs. Ces plantes s'entrelacent par le mouvement des vagues comme la corde d'un cable, souvent de la grosseur du bras d'un homme, à la longueur de plusieurs brasses. Il y en a qui ressemblent à de la fraise de veau. Les plus grosses ont une tige creuse de deux ou trois brasses de long; tout-à-fait minces à la racine, leur tige croît jusqu'à deux ou trois pouces d'épaisseur. La feuille est également longue de deux ou trois brasses, sur un pied et demi de largeur. Une autre espèce de ces longues plantes a une tige plate qui sépare la feuille au milieu. Quand on sèche à l'ombre ces deux sortes de plantes, il se cristallise sur la première un sel très-fin en longs filets, et sur la seconde, une espèce de sucre. C'est vraisemblablement l'*alga saccharifera* que les Islandais mangent avec du beurre. Les brebis la broutent en hiver, et les Groenlandais, non plus que les Européens, ne dédaignent pas de s'en nourrir quand ils manquent de vivres. La mer fournit encore une espèce de feuille rouge et verte, fort tendre et rafraîchissante, qu'on y mange en salade pour se guérir ou se préserver du scorbut.

Tels sont à peu près les végétaux que l'homme a pu découvrir au fond d'une mer couverte de glaces. C'est surtout dans l'histoire d'un pays aride et désert comme le Groenland, qu'il est permis de ne rien laisser échapper de ce que la nature y dérobe aux outrages de l'hiver; et quand on n'a point de choix à faire, il faut tout recueillir.

CHAPITRE II.

Bêtes, oiseaux et poissons.

Le Groenland, cette terre marâtre, a mis, pour ainsi dire tous ses habitans en guerre, lorsqu'elle n'a donné à l'homme pour le nourrir et le vêtir, que la chair et la peau des animaux. C'est donc là qu'il naît carnassier et meurtrier par une fatale nécessité; c'est dans ces sortes de climats les plus inhabitables, qu'a dû commencer la société entre des chasseurs ou des pêcheurs, que des dangers et des besoins communs, mais surtout des rencontres fréquentes en des lieux resserrés et coupés par les glaces et les eaux, auront sans doute bientôt réunis et fait passer d'un état d'hostilités passagères à la stabilité d'une paix que semble commander et maintenir un genre de vie laborieux, pénible et misérable. Les Groenlandais, quoique toujours armés, ne sont pas cependant inhumains et sanguinaires; ce caractère odieux n'appartient qu'à nos sociétés policées, où l'on verse le sang des hommes sans aucune de ces extrémités pressantes, et de ces hasards imprévus et inévitables où nous jette malgré nous la nature. Le Groenlandais est pêcheur, parce que la terre lui refuse des grains et des fruits; il est chasseur, parce que la faim le met aux prises avec l'ours qui l'attaque sou-

vent, ou lui dispute les rennes : car ce sont à peu près les animaux qu'on trouve le plus fréquemment dans les pays glacés.

Cependant on voit aussi une grande quantité de lièvres dans le Groenland; ils y sont toujours blancs, et non pas seulement en hiver comme dans la Norwège où l'on observe qu'ils sont gris en été. Cette espèce féconde, qui multiplie beaucoup dans tous les pays, est en général grosse et même assez grasse au Groenland, quoiqu'elle n'y vive que d'herbe et d'une mousse blanche, qui peut avoir quelque influence sur la couleur des animaux qui s'en nourrissent ; mais elle ne leur donne pas sans doute un goût bien exquis, car les Groenlandais ne font aucun cas du lièvre.

Le renne est le daim du nord, dans l'un et l'autre hémisphère. Cet animal est sauvage au Groenland : timide et fuyard, il sent le chasseur avant d'en être aperçu, surtout quand le vent souffle et vient de l'homme à lui. Les plus forts rennes sont de la grosseur d'une génisse de deux ans. Leurs bois ressemblent aux cornes d'un bouc, si ce n'est qu'ils sont tout unis et de la largeur de la main à la cime; ils les perdent chaque année au printemps. Tandis qu'ils ont la corne tendre, leur poil est comme une laine douce qui tombe bientôt. Ce poil renaît d'abord très-court; l'animal maigrit alors, sa peau devient mince et ne vaut pas grand chose. En automne, il rengraisse, et sa peau s'épaissit. C'est par cette alternative, dit M. Anderson dans son *Histoire naturelle*

du Groenland, que tous les animaux du nord supportent mieux les extrémités du froid et du chaud, gras et fourrés en hiver, légers et secs durant l'été. Dans cette saison, ils broutent l'herbe tendre des vallons; et dans l'autre, ils creusent sous la neige et cherchent la mousse des rochers.

Il y avait jadis beaucoup de rennes à Bal's River : mais les Groenlandais les ont détruits par une chasse qui était une sorte de battue. Les femmes et les enfans gardaient une certaine enceinte de terrain, et dans les intervalles qu'ils ne pouvaient occuper, ils dressaient des troncs d'arbres couverts de tourbe, et assez approchans de la figure humaine pour imposer à des animaux peureux; puis ils poussaient les rennes dans des défilés et des passages étroits, où les hommes les attendaient et les tuaient à coups de flèches : ou bien les femmes les relançaient vers les bords de quelque baie, d'où les bêtes voulant se sauver dans l'eau, mouraient sous les dards ou les harpons des chasseurs apostés. Mais depuis que ces peuples ont des balles et de la poudre pour chasser les rennes au fusil, ils en ont furieusement éclairci l'espèce; car ils préfèrent cette chasse à toute autre, et passeront volontiers les premiers mois de l'été à se procurer deux ou trois peaux de rennes, pour avoir en hiver une fourrure distinguée.

Les renards ne sont pas aussi nombreux, ni tout-à-fait de la même forme au Groenland que dans les pays plus méridionaux. Assez semblables aux chiens par les pieds et la tête, ils jappent comme eux. La

plupart sont gris ou bleus, et quelques-uns blancs; ils changent rarement de couleur, et quand l'espèce bleue commence à muer, elle devient pâle et n'est plus bonne à rien. Ils vivent d'oiseaux ou de leurs œufs, et lorsqu'ils n'en peuvent pas attraper, ils se contentent de moules, de crabes, ou de ce qu'ils pêchent. Ce sont les renards qui ont appris aux femmes groenlandaises à barbotter dans la mer avec leurs pieds, afin d'exciter la curiosité des poissons. Ceux-ci montent à fleur d'eau pour voir s'il y a quelque chose à prendre, et sont pris eux-mêmes dans l'instant par les femmes ou par les renards. Ces animaux ont leurs tanières dans les fentes des rochers; mais les Groenlandais connaissent plusieurs manières de les y attraper : ils font une petite loge de pierre, dans laquelle ils suspendent un morceau de viande au bout d'une perche; quand le renard prend la viande, le bâton tire une corde qui fait tomber une pierre devant l'entrée de la loge, et la trappe est bouchée. Ils ont aussi des lacets de baleine qu'ils cachent autour d'un trou creusé dans la neige et rempli de mets friands pour le renard; quand il vient manger, le Groenlandais caché dans une hutte de neige, serre le lacet et l'animal est étranglé. Moins rusé peut-être qu'en Europe, ou sans doute plus affamé, le renard donne encore dans d'autres piéges, et tombe souvent dans des fosses profondes qu'on a faites exprès et couvertes de neige, où l'on a mis quelque appât. Les Groenlandais trouvent un double profit à prendre des renards; car, outre la peau qu'ils vendent

fort chère, surtout celle des bleus, ils en mangent la chair préférablement à celle des lièvres.

Tous ces animaux ne sont qu'utiles à l'homme: mais il y en a partout qui lui disputent, sinon l'empire de la terre, au moins le droit exclusif d'y faire du ravage, destructeurs et voraces comme lui. Dans le Groenland, ce sont les ours qui sont féroces et méchans. Ils ont la tête étroite et oblongue comme le chien, et l'on dit qu'ils aboient tout aussi-bien que lui. Leur poil est blanc, long et doux comme de la laine; ils sont plus gros que les ours noirs: on en voit souvent de six à neuf pieds de long; leur chair est blanche et grasse, d'un goût de mouton, et fort au gré des Groenlandais. La graisse d'ours est très-bonne pour apprêter le poisson; celle des pattes est employée dans la médecine. Cet animal court sur la glace après les veaux marins et les baleines mortes, il attaque le lion de mer; mais ce monstre, dont le nom porte partout l'idée de la force et de la terreur, se défend vigoureusement sur tous les élémens, et même sur mer il vient à bout de l'ours. Celui-ci, loin de craindre l'homme, et non content de se tenir en défense, ose affronter entre les glaces qu'il traverse à la nage, un bateau de pêcheurs, et souvent plus d'un Groenlandais perd la vie dans ce combat. Quand l'ours est poursuivi sur les eaux, il plonge et nage sous la glace. Lorsqu'il est à terre, il vit d'oiseaux, en mange les œufs; et si la faim le presse, il dévore les hommes et déterre les cadavres. En hiver, il se claquemure dans

les crevasses des rochers, ou s'ensevelit dans la neige jusqu'à ce que le soleil l'attire hors de sa tanière. C'est alors qu'alléché par l'odeur du veau marin, il en va piller la chair jusque dans les cabanes des Groenlandais. Mais ceux-ci criant aussitôt après l'ours ravisseur, lui donnent la chasse avec leurs chiens, l'environnent armés de lances, le terrassent et le tuent, non sans risque de leur propre vie.

Ces peuples disent aussi qu'ils ont vu des ours noirs dont la peur exagère la taille jusqu'à leur donner six brasses de hauteur. Ils parlent encore d'une espèce de tigre blanc tacheté de noir, aussi grand qu'un veau, disent-ils; mais aucun Européen n'en a jamais vu dans leur pays. Peut-être sont-ce quelques uns de ces ours tigrés, qui communiquent du Groenland à l'Islande par les glaces.

Les Groenlandais n'ont d'autres animaux apprivoisés qu'une espèce de chien de moyenne taille, qui ressemble extrêmement au loup. La plupart sont blancs, quoiqu'il y en ait d'un poil noir très-épais. Si l'ours et le renard aboient dans le Groenland, en revanche le chien y hurle et grogne. Cette espèce, stupide en ce pays-là, ne sert de rien à la chasse, pas même pour pousser les ours dans le leurre ou le piége. Mais aussi l'homme l'emploie, au défaut de chevaux, à tirer des traîneaux. Les Groenlandais attèlent à ces sortes de voitures depuis quatre chiens jusqu'à dix, et vont dans ce brillant équipage se faire des visites, ou traîner chez eux leur pêche sur la glace. La plupart des maîtres mangent leurs

chiens pour peu que la faim les y pousse; mais tous en prennent la peau pour couverture de lit, ou pour en border leurs habits.

Il n'y a point de troupeaux à laine au Groenland. En 1759, un missionnaire y transporta du Danemarck trois brebis avec un bélier; ces animaux ont réussi à donner deux ou trois petits chaque année. De New-Herrnhut, où cette race avait été transplantée, on en a envoyé quelques agneaux à Lichtenfels pour y provigner. Ce sont deux maisons de la mission des frères Moraves. Ils ont mangé tous les ans de ces animaux, et chaque hiver il leur en reste dix. Il faut que l'herbe soit aussi nourrissante en ces cantons qu'elle y est rare et courte, puisque trois agneaux venus d'une seule portée en hiver, y sont plus gros dans l'automne suivant qu'un mouton d'un an ne l'est en Allemagne, et puisqu'on a tiré d'un seul bélier jusqu'à vingt livres de suif et soixante-dix livres de viande. La chair de ces animaux a peu de maigre; mais la graisse en est si bonne et si délicate, qu'on la mange avec plaisir et sans en être incommodé. Les nouveaux missionnaires ont vécu fort bien de leur petit troupeau, surtout depuis que les rennes sont devenus rares. Ils auraient de quoi faire pâturer jusqu'à deux cents moutons sur la petite plaine qui est autour de leur maison de New-Herrnhut, mais seulement pour quatre mois d'été. Pendant huit grands mois d'hiver, ils seraient obligés de tirer du fourrage de quelques cantons autrefois habités par les Groenlandais, et

maintenant abandonnés : il faudrait le faire venir par eau, et ce serait avec tant de peine, qu'ils se sont réduits à ne garder que dix bêtes à laine, pour perpétuer la race.

On tenait autrefois des vaches à la colonie de Goodhaap; on s'en est défait, parce qu'elles coûtaient trop de dépenses et de soins. Il serait moins dispendieux d'y élever des chèvres et des cochons; mais ces animaux font tant de dégât aux Groenlandais, soit en pillant leurs provisions quand ils les exposent à l'air, soit en rongeant les peaux dont ils couvrent leurs maisons, qu'on a été obligé de renoncer à la ressource dont ces espèces comestibles pouvaient être pour la subsistance des hommes.

Peut-il y avoir beaucoup d'oiseaux dans un pays sans végétaux? C'est la terre qui partout doit nourrir ses habitans; elle n'est peuplée qu'à proportion de sa fécondité. Le Groenland n'aura donc que peu de volatiles. L'oiseau qu'on y trouve le plus commun est celui qu'on appelle *la perdrix du nord,* qui ne fréquente guère en effet que ce climat froid et les glaces des Alpes. Il est blanc en hiver, et gris en été; non que la couleur de ses plumes change, comme on l'a débité, mais c'est qu'il les perd dans le printemps et l'automne pour en prendre de nouvelles : il ne lui reste de gris que le bec et le bout de la queue. En été, cet oiseau vole sur les montagnes où il trouve des mûriers sauvages dont il mange les feuilles : il ne s'éloigne pas de la neige, car il aime le froid; mais lorsqu'elle est trop abon-

dante en hiver, il se rapproche des bords de la mer où les grands vents balayant les rochers, lui découvrent un peu de terre qui peut lui fournir de la nourriture. Les hommes toujours prêts à tourner à leur profit l'industrie de tous les autres êtres, le prennent et le mangent alors qu'il est le plus gras et d'un goût exquis.

On raconte des merveilles de sa prévoyance ; entre autres, qu'il ramasse des provisions pour l'hiver, dans son nid, perché sur les plus hautes cimes des rochers. Quelques-uns disent qu'à l'approche des grands froids il remplit et gonfle son jabot de nourriture, et va s'enfoncer sous un lit de neige, où il vit et végète, peut-être dans un long sommeil, de la substance dont il s'est pourvu. Mais si les perdrix du nord pouvaient se sustenter à si peu de frais, on ne les verrait pas tout l'hiver voler en troupes, et chercher leur subsistance sur les montagnes. Elles ont si peu de cet esprit qui veille sur la conservation des individus de toute espèce, qu'au lieu de se percher sur les branches ou sur les pierres qui couvrent des piéges qu'on leur tend, elles vont se jeter dans le piége même. On a de plus observé, que lorsqu'elles voient un homme qui les épie, loin de se cacher entre les pierres, elles se trahissent par le bruit qu'elles font en sortant la tête du trou. Dès que le chasseur est à leur piste, la peur les aveugle au point qu'elles l'attendent dans l'endroit même où l'œil de l'oiseleur semble les arrêter, ou n'en sortent qu'en se traînant d'une

aile tremblante jusqu'à ses pieds et sous sa main. On les voit pourtant en hiver se tapir sur la neige pour se cacher, comme si cette saison leur donnait plus de jugement qu'elles n'en montrent en été : ce ne serait pas au reste la seule espèce de créatures en qui l'on verrait plus de génie durant le froid que pendant les grandes chaleurs. Combien d'auteurs écrivent des pages brûlantes dans les temps de glaces, et des phrases sèches et froides durant les ardeurs de la canicule ? Quant à l'oiseau du nord, dont tout l'instinct se borne à pourvoir à ses besoins, M. Crantz croit en pieux missionnaire, que la Providence a pris un soin marqué de conserver cette espèce stupide. La couleur de ses plumes, dit-il, supplée à l'attention qui lui manque pour se dérober aux oiseaux de carnage, dont il serait la proie : durant l'été, le peu de plumage qui lui reste est d'un gris de la couleur des rochers, et dans l'hiver, il est blanc comme la neige ; de sorte que l'oiseau ravisseur ne peut distinguer la perdrix de la place qu'elle occupe. Mais n'est-ce pas abuser pour ainsi dire de la confiance même qu'on doit à la Providence, que de pousser si loin le système ou la manie des causes finales ? Quand la nature et son auteur ont voulu que les hommes, les monstres et les oiseaux carnassiers vécussent et peuplassent, sans doute plus d'une proie a été assignée ou livrée à leur faim meurtrière. Ce n'est pas à nous qui détruisons tout, et qui sommes les tyrans de la terre, à prêter à la Divinité des desseins de bienfaisance que nous démen-

tons sans cesse par nos cruautés ; à moins que nous ne prétendions soustraire la perdrix à l'œil du vautour, pour la réserver sans partage à notre voracité.

Cependant M. Crantz, dont le zèle cherche partout des traces de l'esprit immortel et conservateur qui veille sur les êtres périssables, a peut-être raison de reconnaître cette vigilance universelle dans la conformation de l'oiseau dont il nous donne l'histoire. C'est en effet dans l'organisation de chaque espèce que sont les semences de vie et de mort de tous les individus, et la raison suffisante de leur durée. Ainsi, quand on observe que la perdrix du nord a les ongles des pieds garnis d'une sorte de bourrelet épais et revêtu d'une plume qui ressemble à la laine, on a droit de présumer, avec notre sage missionnaire, que ce duvet est une sorte de fourrure créée exprès contre le froid. Quand on voit que les doigts de ce même oiseau ne sont pas entièrement séparés ni privés de la membrane qui désigne les oiseaux aquatiques, on peut imaginer que c'est pour lui donner la facilité de nager, en cas qu'il ait à traverser des lacs ou des bras de mer trop larges pour la portée de son vol. Cette espèce appartient donc, pour ainsi dire, à trois élémens, puisqu'elle marche, vole et nage tour à tour. C'est le moyen, ce semble, d'en être plus libre, si elle ne trouvait partout des ennemis. Mais cet oiseau porte l'amour de la liberté, qui paraît si vif et si naturel chez les habitans de l'air, jusqu'à mourir de douleur deux heures après qu'il est devenu captif.

Le Groenland a des bécassines qui vivent des coquillages que la mer jette sur ses bords. Elles sont bonnes à manger, mais très-petites. Ce pays est encore visité dans la belle saison par quelques chantres des bois, quand il y a de la verdure et de la cueilleréе pour les attirer et les retenir. Parmi ces jolis oiseaux, une espèce ressemble au moineau, plus grande cependant et plus belle, avec un chant très-agréable. Un autre oiseau qui chante encore mieux approche de la linote, quoiqu'il soit plus petit : on le distingue à la tête, qui est en partie d'un rouge couleur de sang vif et vermeil. On peut l'apprivoiser et le nourrir de gruau durant l'hiver, mais la chaleur des chambres l'étouffe et le suffoque. Il en vient quelquefois des vols entiers à bord des vaisseaux, comme un nuage poussé par les vents de tempête, à quatre-vingts ou cent lieues de la terre. Une troisième sorte de petits oiseaux du Groenland est le hoche-queue, que les Norwégiens appellent *fleensquette*, et les Gascons *batticouette*. Il se nourrit de vers. Les Groenlandais prétendent que la plupart de ces oiseaux habitent pendant l'hiver dans les trous des rochers; mais il est probable qu'au nord, encore plus que dans nos climats tempérés, les oiseaux sont les fidèles messagers du soleil qu'ils devancent au printemps et suivent en automne, cherchant toujours la verdure qui naît sous ses pas.

Quant aux oiseaux étrangers, les Européens ont tenté de transporter au Groenland des pigeons et de la volaille, mais ils sont d'une trop grande dépense.

Il serait plus aisé d'y élever des canards domestiques, s'ils ne se hasardaient trop avant dans la mer, et ne risquaient d'être emportés par les vagues dans les gros temps.

Quoique l'espèce volatile soit rare et peu nombreuse en ces climats stériles et glacés, on y voit pourtant des oiseaux de proie : mais c'est qu'ils vivent de toutes les espèces d'oiseaux, amphibies, terrestres ou marins. Il y a, par exemple, des aigles d'un brun foncé dont les ailes déployées ont jusqu'à huit pieds de longueur. Le roi des airs, l'aigle, veille du haut des rochers sur la terre et sur les eaux, et sitôt qu'il voit quelque proie s'élever de l'un ou l'autre élément, il fond sur elle et l'emporte en son aire. Quelquefois même il enlève avec ses serres un jeune veau marin qui se joue sur la surface d'une mer tranquille. L'aigle partage son empire avec des faucons gris ou tachetés comme certaines poules blanches. Ces oiseaux de rapine ne sont pas en grand nombre, sans doute faute de proie, et vivent retirés dans les montagnes. Mais, d'un autre côté, les Groenlandais sont infestés par des nuées de corbaaux considérablement plus grands que les nôtres, et qui leur volent tout jusqu'au cuir de leurs canots, qu'ils déchirent et dévorent quand ils ne trouvent pas autre chose à manger. Pour l'ordinaire, ils vivent d'insectes de mer ou de coquillages qu'ils emportent et laissent tomber sur les rochers pour les casser : mais s'ils ont grand faim, ils les avalent tout entiers. Ces corbeaux sont difficiles à tuer à la volée,

c'est pourquoi les Groenlandais les prennent dans des piéges; car ils ont besoin de leurs plumes au défaut de baleine pour pêcher à la ligne. Lorsqu'on les voit voler avec une espèce d'inquiétude, et faire grand bruit dans l'air, c'est un présage de vent de sud et de tempête.

Autant la terre manque d'oiseaux au Groenland, autant la mer en abonde. Les poules d'eau qu'on y voit ont les doigts des pieds joints par une membrane comme les pattes d'oie. Elles ont les jambes placées et retirées en arrière ; ce qui les rend pesantes pour marcher, mais très-propres à nager : car les rames doivent être au bout et non au milieu du bateau. Le plumage épais et serré de ces oiseaux, joint à la graisse qu'ils ont entre cuir et chair, et à l'abondance du sang, sert à les garantir du froid, et les aide en même temps à se soutenir sur l'eau, parce que cette manière d'être leur donne à proportion plus de volume que de poids. Ils nagent et volent toujours contre le vent, de peur de déranger leurs plumes dont la position est destinée, ce semble, par la nature à leur faire éviter les dangers et franchir les obstacles qu'ils rencontrent devant eux. De même que l'eau coule sous leurs plumes, les balles y glissent. C'est une cotte de mailles qui leur couvre la poitrine et les flancs. Il y a de ces poules qui ont trois doigts au pied ; d'autres en ont un quatrième de plus, mais très-court. Il y en a dont les ailes courtes exigent qu'elles habitent plus souvent l'eau que l'air, et les disposent mieux à nager qu'à voler.

La plupart des oiseaux de mer sont distingués et classés par le bec, que les uns ont large et dentelé comme le canard, et les autres rond et pointu comme le willok; mais tous sont conformés d'une manière adaptée à leurs besoins. Ceux qui ont de longues ailes, et ne peuvent plonger pour chercher leur proie, obligés de l'attendre sur la surface des eaux, ont en revanche un bec long et crochu pour la mieux saisir.

Parmi cette espèce, on peut ranger l'oie sauvage, qui est grise, plus connue encore dans les pays plus chauds que dans le Groenland. Elle y vient cependant à l'entrée de l'été, probablement des côtes de l'Amérique les plus voisines, pour faire ses œufs et nourrir ses petits, puis en hiver elle retourne aux lieux de sa naissance.

En second lieu, viennent les canards sauvages, également propres à vivre dans la mer et dans l'eau douce. Il y en a de deux sortes : l'une au large bec, qui ressemble assez à nos canards domestiques; et l'autre, au bec pointu avec une touffe sur la tête. Ces deux espèces font leurs petits sur des étangs d'eau douce. Une troisième espèce, qu'on appelle *oies d'Ecosse*, est de couleur gris-cendré, et à gorge noire.

Le *faisan de mer* est un oiseau plus petit que le canard ; il a le dos gris et le ventre blanc.

Parmi les canards ou poules d'eau, il n'en est point de plus beau ni de plus utile à l'homme qu'une certaine espèce noire et distinguée chez les naturalistes par son duvet ; ils l'appellent *anas plumis mol-*

lissimis. Sa chair supplée aux meilleures viandes : singularité d'autant plus remarquable, que toutes les poules d'eau ont un goût désagréable d'huile et de poisson : son duvet sert à garnir des vestes aux Groenlandais, et même aux Européens : enfin ses œufs se mangent en très-grande quantité aux mois de juin et de juillet. Mais c'est pour son *édredon* que ce canard est le plus recherché. L'édredon est le duvet qu'on trouve dans le nid de ces tendres oiseaux : ils se l'arrachent à eux-mêmes pour en faire un lit plus chaud à leurs petits : exemple touchant de cet amour maternel que la nature inspire et répand au milieu même des glaces du nord, de cet amour que rien n'altère dans les animaux, tandis qu'il dégénère et s'éteint chaque jour parmi les hommes. Mais ce duvet des nids est mêlé d'ordure et de saletés : on le purge dans un crible fait comme une harpe, dont on frappe les cordes avec une baguette, de façon que ce qu'il y a de sale et de pesant touche et passe à travers le crible, et qu'il ne reste au-dessus que la plume fine et légère.

Il y a deux sortes de poules d'eau dans le Groenland. On connaît l'une de ces espèces nommée en groenlandais *mittek*, à la femelle, dont les plumes jaunes bordées de noir paraissent grises de loin, et au mâle, qui a le dos blanc et le ventre noir, la tête tirant sur le violet, et le cou blanc. L'autre espèce, appelée *kingalik*, est remarquable par une protubérance à dents de peigne qui lui croît sur le bec entre les narines, et qui est d'un jaune orangé.

La femelle en est brune et le coq tout noir, excepté les ailes qui sont blanches et le dos marqueté de blanc. Ces sortes d'oiseaux de mer sont plus grands que le canard ordinaire, et ceux de la première espèce sont fort nombreux. Il en paraît très-peu dans l'été, qui est la saison de leurs amours. Mais en hiver on les voit par troupes, dès le matin, voler des baies vers les îles, où ils vont chercher leur nourriture, c'est-à-dire, des coquillages; et le soir ils reviennent à leurs paisibles demeures pour y passer la nuit. Leur vol suit ordinairement les détours des eaux qui séparent et baignent les îles, et rarement volent-ils sur la terre, à moins que la force du vent, surtout quand il souffle du nord, ne les oblige à se tenir sous l'abri des terres. C'est alors que les chasseurs tirent sur ces oiseaux, de quelque pointe de terre avancée dans la mer, et l'on va les pêcher sur des canots. Ceux qui ne sont que blessés plongent au fond, avec un peu de gazon de mer dans le bec, et ne reviennent guère sur l'eau.

La seconde classe de poules de mer est distinguée de la première par un bec pointu et des ailes plus courtes. Elle fournit une grande variété d'espèces pour la forme et la grosseur : quant à la couleur, le fond en est blanc ou noir avec différens mélanges.

Sous cette classe, est une sorte de plongeon que les Groenlandais appellent *tuglek*, de la couleur d'un étourneau, et de la grosseur d'un coq-d'inde. Ses plumes sont blanches sous le ventre, et d'un noir parsemé de blanc sur le dos : son cou est vert, avec

un collier rayé de blanc ; son bec est étroit et pointu, épais d'un pouce et long de quatre. Il a deux pieds de longueur de la tête à la queue, et cinq pieds environ les ailes déployées. Ses jambes sont grandes, fort en arrière ; il a les pieds de l'oie, avec un ongle ou sorte d'ergot très-petit.

L'oiseau le plus approchant de celui-là est celui que les Groenlandais appellent *esarokitsok*, nom qui signifie *la petite aile*. En effet, il a les ailes d'un demi-pied de long tout au plus, et si peu fournies de plumes qu'il ne peut voler : d'un autre côté, ses pieds sont si loin de l'avant-corps et si penchés en arrière, qu'on ne conçoit pas comment il peut se tenir debout ou marcher.

Après la petite aile vient *la courte langue* ou *l'okeitsok*. On appelle ainsi une poule de mer qui n'ayant presque point de langue, garde un silence éternel. Mais en revanche elle a la jambe et le bec si long, qu'on pourrait l'appeler *la cigogne de mer*. Cet oiseau glouton dévore un nombre incroyable de poissons qu'il va pêcher à vingt ou trente brasses de profondeur, et les avale tout entiers, quoique d'un pied et demi de long, et même des carrelets larges d'un pied. On ne le tue ordinairement que quand il est occupé à faire sa pêche ; car il a pour veiller à sa sûreté, de grands yeux saillans et très-vifs couronnés d'un cercle jaune et rouge.

Les trois oiseaux qu'on vient de décrire peuvent être mis dans la classe des cormorans. L'oiseau qu'on peut ranger le plus près de l'okeitsok, est le plon-

geon, que les Latins appellent *colymbus*, mais qui se distingue de l'espèce aux courtes ailes par un vol très-élevé. Il a la tête d'un gris-brun, le dos d'un gris-clair, et le ventre blanc. Sa femelle va pondre auprès des étangs d'eau douce, et garde ses œufs, même quand la place est inondée. On l'appelle *l'oiseau de l'été*, parce que les Groenlandais ne s'attendent point à l'arrivée de la belle saison, qu'ils n'aient vu cet avant-coureur. Sans doute il prend ses quartiers d'hiver en des pays plus chauds, de même que les autres poules de mer, dont le Groenland ne jouit qu'en été. Son cri ressemble à celui du canard, et les Groenlandais veulent peindre ce cri par le nom de l'oiseau, quand ils l'appellent *karsaak*. Sa voix présage la pluie ou le beau temps, selon que le ton en est rapide et rauque, ou doux et prolongé.

L'oiseau qu'on appelle au Groenland *akpa*, a la grosseur d'un canard ordinaire, le dos d'un noir de charbon, et le ventre blanc. Cette espèce se tient en troupes bien avant sur la mer, et n'approche des terres que dans les grands froids. Mais alors il en vient en si grand nombre, que les eaux qui coupent les îles d'alentour semblent couvertes d'un brouillard épais et noir. Les Groenlandais les tuent avec leurs javelots ou les poussent sur la côte, de façon à les prendre avec la main, parce que ces oiseaux ne peuvent ni courir ni voler. On s'en nourrit durant les mois de février et de mars, du moins à l'embouchure de Bal's River; car ils ne se trouvent pas indif-

féremment partout. Leur chair est la plus tendre et la plus nourrissante qu'il y ait parmi les poules de mer, et leur plume est très-bonne pour garnir des vestes d'hiver.

A côté de l'akpa, les naturalistes placent le pigeon de mer. Les Groenlandais l'appellent *l'oiseau des courans*, parce qu'il cherche sa proie où le courant est le plus fort. Il ressemble d'ailleurs à l'akpa, si ce n'est qu'il a moins de volume et le bec coloré d'un beau vermillon, de même que les pieds qui cependant deviennent gris en hiver, comme le reste du corps.

Un oiseau très-approchant de ces deux-là, mais plus petit encore, c'est *le perroquet de mer*. Il a le bec et la serre larges d'un pouce, si crochus et si tranchans, qu'il peut venir à bout du corbeau, son ennemi capital, et l'entraîner avec lui sous l'eau. Les Groenlandais connaissent un autre perroquet de mer qu'ils appellent *kallingak*, tout-à-fait noir, et gros comme un pigeon.

Le moineau de mer, qui s'appelle ainsi parce qu'il ressemble au moineau par le bec, cet oiseau, que les habitans de Terre-Neuve nomment *l'oiseau de glaces*, parce qu'il y habite toujours, n'est pas plus grand qu'une grive, et du reste a le plumage de l'akpa.

Enfin la bécassine de mer, qui comme celle de terre vit de pétoncles, est une espèce d'amphibie qui peut se sauver sur les deux élémens; car elle a deux doigts joints par une membrane, pour aller

sur l'eau, et le troisième libre et séparé, pour habiter sur terre.

Une troisième classe d'oiseaux marins est désignée par la longueur du bec et des ailes. A la tête de cette classe est la mouette qui se subdivise en plusieurs sortes. Les Allemands appellent la première espèce *bourguemestres*, et la seconde, *sénateurs*, peut-être parce qu'elles sont vêtues de noir comme ces magistrats. Ces deux espèces sont de la grosseur d'un canard; deux autres, pas plus grosses qu'un pigeon, diffèrent encore des premières par la couleur du plumage, qu'elles ont ou gris, ou bleuâtre, ou totalement blanc. Toutes ces mouettes ont le bec mince et long, arrondi vers le bout, avec un avancement comme le croc d'un harpon, afin de bien serrer leur proie. Des ailes très-longues leur servent à planer dans les airs, où ces oiseaux se tiennent quelquefois immobiles pour chercher à dévorer; dès qu'ils aperçoivent une proie, ils fondent dessus comme un faucon. Les mouettes peuvent aussi plonger quelque temps, mais restent rarement dans l'eau, à moins qu'ayant besoin de se reposer au milieu de leur vol, elles ne trouvent ni glaces, ni bois flottans. Elles se retirent plus volontiers dans le creux des rochers, où elles enlèvent le poisson que les vagues agitées ont jeté sur le sable.

La cinquième espèce de mouettes est un oiseau que les Allemands appellent *mallemuke*, mot qui désigne son étourderie, parce qu'il se jette, comme les mouches, sur le corps des baleines mortes, au

risque de s'y faire tuer par les pêcheurs. Du reste, il approche rarement de la terre, mais on le trouve par nuées à quatre-vingts lieues en pleine mer, sur la trace des vaisseaux, pour rattraper les débris de nourriture qu'on en jette; et quand il en a trop mangé, il les regorge, dit-on, pour les avaler de nouveau.

Une sixième espèce, plus singulière encore, est la mouette qu'on peut nommer *le voleur de mer;* car elle poursuit les autres mouettes, disent les matelots, jusqu'à ce que la peur leur ait fait rendre des excrémens qu'elle prend à la volée pour étancher une soif ardente causée par la graisse de la baleine dont elle s'est gorgée. Mais ce qu'il y a de vrai dans ce récit, c'est que cet oiseau, n'étant pas trop bon nageur, se plait à voguer sur le gazon de mer ou sur le bois flottant, à la suite des autres mouettes; et quand celles-ci, plus habiles dans l'art de la pêche, laissent tomber quelque poisson de leur bec, le voleur de mer ne manque pas d'escroquer ce butin.

Le *tartaret*, qui tire son nom de son cri, est notre mouette ordinaire : c'est le plus petit, mais le plus joli des oiseaux de cette classe. Il a le bec jaune, court et crochu, et trois ongles à chaque pied; du reste, il serait tout blanc s'il n'avait le dos azuré d'un bleu céleste.

Comme tous ces oiseaux suivent le hareng, les enfans du Groenland les attrapent avec un hameçon au bout duquel ils accrochent un poisson, tandis

que la ligne est attachée à un fagot. Les tartarets font leurs nids par troupes sur la cime des rochers les plus escarpés ; et si quelqu'un approche de leur voisinage, ils se mettent à voler avec des cris perçans, comme s'ils voulaient faire peur aux gens, et les éloigner par ce bruit affreux.

Le dernier des oiseaux marins aux longues ailes est l'hirondelle de mer. Il est plus gros que notre hirondelle, mais, du reste, lui ressemble par la tète et par sa queue fourchue. Sa couleur est blanchâtre, si ce n'est qu'il a une espèce de calotte ou tache noire sur la tête. Son bec pointu est excessivement long, à proportion de sa grosseur. C'est un oiseau de passage, comme le tartaret.

Il y a quelques autres sortes d'oiseaux dans le nord et le sud du Groenland, que nous n'avons pas, comme il y en a dans nos climats des espèces qu'on ne trouve point ailleurs. Les Groenlandais, qui vivent dans ces cantons reculés du nord, où les Européens n'ont point de colonies, disent qu'il leur vient tous les étés, du côté de l'Amérique, une sorte d'oiseaux très-approchans du pigeon. Ils arrivent par volées innombrables ; ils sont si familiers, qu'ils entrent dans les tentes; ce qui jette les Groenlandais dans la consternation ; car ils s'imaginent, toutes les fois qu'un oiseau vient dans une cabane, qu'il y apporte un présage infaillible de mort pour quelqu'un de ceux qui l'habitent. Ces peuples parlent encore d'une sorte d'oiseaux du nord, qui se battent en l'air avec tant d'acharnement, qu'il en tombe

une foule de morts dans les bateaux des pêcheurs.

De quelle manière la nature pourvoit-elle à la subsistance de ces différentes classes d'oiseaux aquatiques? Sans doute c'est la mer qui les sustente tous; s'ils n'étaient pas obligés d'y chercher leur nourriture, on ne les verrait point vivre sur un élément où ils ne sont pas nés.

C'est vraisemblablement à la rigueur des frimas que la plupart des oiseaux engendrés dans les terres du nord, doivent la nécessité où ils sont de vivre sur la mer. Mais tous ne s'entretiennent pas des mêmes substances : la classe des canards se nourrit en général des gazons de mer. Les oiseaux marins de la seconde classe mangent de petits poissons qu'ils dépècent avec leur bec tranchant, ou qu'ils avalent tout entiers. Ces deux classes ont de courtes ailes qui ne les empêchent pas de plonger, et d'aller chercher leur nourriture à plus de vingt brasses sous l'eau. Mais les mouettes, qui sont les oiseaux aquatiques de la troisième classe, ne pouvant plonger avec leurs grandes ailes et leurs longues queues, se nourrissent de petits poissons qu'elles enlèvent avec un long bec à la surface des eaux. Il y en a cependant qui plongent un moment et reviennent emportant leur proie sous leurs ailes, comme ferait un homme sous son bras; mais la plupart se tiennent sur les baleines mortes. Ces espèces voraces ne détruisent pas du moins leurs semblables, comme certains oiseaux de terre, qui dévorent d'autres oiseaux. La mer, qui fournit aux mouettes et aux macreuses des

végétaux et des poissons, les garantit en même temps des incursions des vautours et des monstres qui dépeuplent la terre et les airs.

Quant à leurs œufs et à leurs petits, Anderson a fait de curieuses observations sur la manière dont ces oiseaux se dérobent à la voracité des hommes et des animaux. D'abord ils pondent dans les fentes des rochers les plus escarpés, où l'homme, ni l'ours, ni le renard ne peuvent grimper ni pénétrer. Ils sauvent leurs petits de l'oiseau de proie, soit en les cachant dans des creux étroits et profonds, soit en les transportant sur leur dos en haute mer. Mais, s'ils étaient tous aussi précautionnés, les Groenlandais ne mangeraient guère de ces oiseaux, ni de leurs œufs; car ils ne sont pas aussi adroits que les Norwégiens pour se glisser par une corde dans les précipices et les cavernes où nichent ces volatiles. Plusieurs oiseaux de mer se contentent de faire leurs nids dans des îles ou sur des rochers à l'abri des renards; d'autres pondent quelquefois leurs œufs sur la terre. Les habitans du pays disent qu'autrefois ils remplissaient en très-peu de temps un bateau d'œufs d'édredon, dans les îles qui sont autour de Bals'River, et qu'ils n'y pouvaient faire un pas sans casser des œufs sous leurs pieds; mais cette quantité commence à diminuer, quoiqu'elle soit encore étonnante. La plupart des œufs d'oiseaux marins sont verts, quelques-uns jaunes ou gris, tachés de points noirs ou bruns. Tous ces œufs sont plus gros, à proportion de l'animal qui les pond, que ne le sont

ceux des oiseaux terrestres. La coque en est très-dure, ainsi que la pellicule ou l'enveloppe de dessous; ils ont le moyeu rougeâtre. Celui des œufs de la mouette est tout-à-fait rouge, avec un blanc plus considérable que dans les autres œufs qui ne sont pas non plus aussi gros; le moyen le plus rouge est bien le plus gros, mais c'est aussi le plus désagréable au goût.

L'histoire naturelle du Groenland est plutôt une portion de l'histoire de la mer, que de celle de la terre. Les baies, les lacs, les îles et les marécages dont ce pays septentrional est formé, couvert, environné, n'en font, pour ainsi dire, qu'une dépendance de la souveraineté des mers. Ce ne sont, en quelque sorte, que des terres adjacentes à l'Océan, et c'est bien là que le maître de la mer l'est aussi de la terre. Si la patrie est le lieu où l'on vit, les Groenlandais appartiennent plus à l'élément qui les nourrit, qu'à celui qui les voit naître, puisqu'ils ne pourraient subsister sans les ressources de la mer. C'est donc par la pêche qui se fait dans le Groenland, que l'habitant de ce pays devient utile à presque toute l'Europe à laquelle il fournit une branche importante de commerce; ainsi, par une singularité bizarre, un pays qui manque du nécessaire, nous donne le superflu. Le nord-est en même temps le rendez-vous des poissons les plus nombreux et les plus rares, les plus petits et les plus gros; car y a-t-il de contraste plus frappant entre deux espèces, soit pour le volume ou pour le nombre, que celui qu'on

voit entre le hareng et la baleine? Celle-ci dévore les harengs par milliers, et en détruirait l'espèce, si l'instinct ne les avertissait de se dérober sous les glaces aux poursuites de leur ennemi. A peine l'espèce innombrable s'est-elle engraissée et repeuplée dans sa retraite, qu'à la fonte des glaces et aux premières ardeurs du soleil, elle disperse ses essaims de toutes parts dans l'Océan, vers les climats les plus doux; mais bientôt ces colonies rencontrent le maquereau, le merlan, et d'autres poissons voraces, qui, poursuivis par la baleine, chassent à leur tour les harengs vers les côtes et les baies, où le monstre des mers ne peut avancer, à cause de sa pesante grosseur. C'est là que le hareng, échappé à tant d'ennemis, tombe entre les mains de l'homme. Le sauvage pêcheur du nord, non content de s'en nourrir, en fait une provision, dont le prix sert à lui procurer ce qui lui manque.

Par un cours de l'industrie entièrement opposé, ce semble, à celui de la nature, c'est l'habitant des climats tempérés qui va dans une mer glaciale porter les denrées de premier besoin aux Groenlandais, pour en rapporter des provisions utiles sans doute, mais en quelque façon superflues, eu égard à la fertilité des terres qu'il habite, ou dont il est environné. Ainsi l'abondance des grains règne souvent dans un pays où l'on ne sème ni ne recueille; tandis que la terre même la plus féconde voit ses habitans périr dans la disette des biens qu'elle leur a donnés. Combien de gens nés dans nos ports, qui pourraient

défricher et cultiver des landes et des sables que la mer nous a laissés, vont sur les côtes du Groenland affronter les glaces flottantes, et s'exposer à mille morts, pour y pêcher le hareng et la baleine! Il faut pourtant avouer que cette pêche est un présent du ciel pour les peuples du nord, qui, non-seulement peuvent en subsister, mais en retirent des sommes considérables. On sait le profit immense que vaut à la Hollande la pêche du hareng et de la morue. La Norwège, pays très-pauvre, et qui ne fait pas cependant un aussi grand commerce en ce genre que les Hollandais, quoiqu'elle soit voisine des mers où ce poisson abonde, charge tous les ans, dans le seul port de Berghen, six cents tonneaux de merluche salée et de morue sèche, sans compter plusieurs vaisseaux d'anchois. M. Pontoppidan, évêque de Berghen, dit que, dans l'espace de deux lieues de côte, on voit deux ou trois cents bateaux aller ensemble à la pêche du hareng, et dans une seule prise, en rapporter dix mille tonnes.

Cependant croirait-on que ce n'est rien en comparaison de la quantité que la baleine et les autres grands poissons en dévorent. Heureusement la nature fournit à cette vaste consommation, en réparant au-delà des pertes qu'elle fait. Elle a même pourvu, dit-on, si abondamment à la reproduction de ces espèces comestibles, qu'on a trouvé jusqu'à dix mille œufs dans le corps d'un seul hareng. On assure que le *capelin* du Groenland ne jette pas son frai dans la mer; mais qu'il se retire dans des rochers

où les pierres et les herbes recueillent ses germes; c'est là qu'ils restent à l'abri de tous dangers, jusqu'à ce que les doux rayons du soleil, et la molle écume des vagues fassent éclore les œufs dans la saison des zéphirs. Rassemblés ainsi dans les baies dès leur naissance, les poissons semblent s'offrir d'eux-mêmes aux besoins de l'homme, et se méfier si peu de ses filets, qu'à peine a-t-on fait une pêche copieuse, il en vient aussitôt une plus abondante à faire; tant la nature est prompte à remplir les vides dans cette mer, qui ne peut, ce semble, non plus manquer de poissons que d'eau. En effet, quoique chaque espèce y naisse dans son temps, il n'y a pas un mois dans l'année qui n'en fournisse son tribut à l'Océan. « Mais, dit très-bien M. Crantz, c'est la prodigalité même de l'Auteur de la nature qui nous rend insensibles à ses bienfaits, et l'habitude de voir ses trésors grossir sous la main qui les dissipe, fait qu'on en jouit sans s'en apercevoir ».

C'est surtout au nord qu'on peut admirer dans la sage compensation que la nature a faite de ses richesses, combien les hommes sont dédommagés de la stérilité de la terre par la fécondité de la mer. C'est là qu'un naturaliste doit aller étudier l'ichtyologie. La meilleure école de cette science est dans les mers glaciales. Quel vaste champ pour un esprit curieux de connaître, non-seulement les formes et les espèces qui distinguent les poissons en troupeaux innombrables, mais aussi le caractère, les propriétés, l'industrie et l'instinct de ces animaux

stupides et muets! Quel sujet de profondes méditations que le progrès insensible d'organisation et de vie, qui s'étend et se développe dans les habitans du vaste Océan, depuis l'insecte imperceptible aux yeux jusqu'à l'énorme et prodigieuse baleine! Et si l'on veut descendre l'échelle des êtres, quelle chaîne à parcourir depuis le *kraven*, ce monstre presque fabuleux par l'immensité de l'espace que son volume occupe, jusqu'à l'inconcevable *zoophite*, cette production animale et végétale de la mer!

Mais, continue M. Crantz, cette étude demande l'homme tout entier, et le séjour de toute sa vie dans le véritable pays des poissons. On ne doit pas attendre une ichtyologie exacte ni complète d'un missionnaire, qui n'a ni l'inclination, ni le temps de s'y adonner. D'ailleurs le Groenland n'est pas aussi pourvu de poissons, du moins pour la variété des espèces, que bien d'autres côtes du nord situées sous la même latitude. Comme ses rivières ne sont point grandes, ou que du moins on ne peut les remonter bien avant, à cause des glaces qui couvrent les baies; que d'ailleurs les lacs enfermés dans les terres sont aussi presque toujours glacés, on ne trouve guère dans tout le Groenland que deux sortes de poissons d'eau douce, qui sont le saumon et la truite saumonée. Celle-ci vient en abondance dans les ruisseaux; elle y est très-grosse et fort grasse; le saumon, plus rare, ne se trouve que dans certains endroits. Les Groenlandais prennent ces poissons avec la main sous les pierres, ou les

percent avec une fourche. Dans le temps où le saumon remonte de la mer dans les rivières, ils bâtissent à l'embouchure un réservoir de pierre avec une écluse. Le saumon passe par-dessus l'écluse dans les grandes marées; mais pour peu qu'il s'amuse à jouer dans l'eau douce où il est entré, le flot baisse, l'eau se retire à la fin, et laisse le poisson presqu'à sec, ou comme emprisonné dans le réservoir. Les Européens prennent du saumon avec des filets dans les étangs, mais ils ont toujours besoin des Groenlandais qui vont avec leurs canots soulever et débarrasser les filets d'entre les rochers et les pierres.

Sans doute il doit y avoir une étonnante variété de poissons, puisque, sans parler du nombre prodigieux que la baleine et le veau marin en consomment, il en est beaucoup plus encore que l'approche de ces ennemis dévorans dérobe à notre vue, et tient cachés au fond de la mer dans le creux des rochers. Quoique les côtes du Groenland soient extrêmement poissonneuses, cependant, soit que la mer y ait peu de bancs de sable et de bas fonds, soit qu'elle y manque de certains végétaux propres à bien des espèces de poissons, il s'en trouve de beaucoup moins de sortes que dans les côtes de la Norwège.

Le poisson le plus abondant et le plus commun que la mer fournisse aux Groenlandais, est le petit hareng, d'un demi-pied de long. Il a le dos d'un vert foncé, et le ventre d'un blanc argenté, beaucoup de petites arêtes, et presque point d'écailles. Il en vient en si grande quantité frayer dans les baies

sur les rochers, que la mer en est toute noirâtre et perlée d'une infinité de germes. C'est aux mois de mars et d'avril qu'ils paraissent annoncés et trahis par la mouette qui s'en nourrit elle-même. Ils fraient les deux mois suivans; et c'est alors que les Groënlandais en font leur provision; car dans l'espace de quelques heures ils en chargent des bateaux entiers par le moyen de cribles ronds, tissus de fils de boyau; ensuite ils les sèchent sur le roc en plein air, puis les emballent dans de grands sacs de cuir ou de vieille toile; et c'est là leur ressource de tous les jours pour l'hiver.

On pêche des harengs plus gros au midi du Groenland; mais ce sont probablement des coureurs d'une espèce étrangère, qui se sont détachés de la grande armée de harengs qu'enfante la mer glaciale sous le pole. Comme ces poissons innombrables vont par divisions et par colonnes, les uns à gauche sur toutes les côtes du nord de l'Europe, les autres à droite, entre l'Islande et le Groenland, sur les côtes de l'Amérique, il n'est pas possible qu'il ne se disperse quelques-uns de ces derniers dans les golfes et baies qui sont autour du cap des Etats, et ce sont là les gros harengs que les Groenlandais prennent quelquefois.

Après l'*angmarset* ou le harengs, le Groënlandais préfère le *scorpion marin*. C'est un poisson d'un pied de long, rempli d'arètes; il a la peau lisse et tachetée de gris, de jaune, de rouge et de noir, comme celle du lézard; la tête grosse, ronde et

large, la bouche grande, et les nageoires larges et piquantes. Il vit toute l'année dans les baies, mais en pleine eau, quoique près de la terre. On le pêche en hiver, et ce sont de pauvres femmes et des enfans qui le prennent avec des lignes faites de baleine ou de plumes d'oiseaux; ces lignes ont trente ou quarante brasses, avec une pierre bleue au bout pour les enfoncer. Au lieu d'amorce, on met à l'hameçon un os blanc, un grain de verre, ou bien un morceau de drap rouge. C'est sans doute la couleur ou le brillant qui attire le scorpion de mer. Ce poisson, très-vilain d'ailleurs, est d'un goût excellent, surtout dans la soupe; et si sain, que les malades peuvent en manger.

Le Groenlandais n'a pas d'autre poisson à écaille que le saumon et le rouget. Celui-ci tire son nom de sa couleur; du reste il ressemble à la carpe, fort gras, très-bon à manger, mais difficile à prendre.

Avril et mai ramènent aux Groenlandais la pêche du *chat marin*, qui va frayer sur la côte, et se prend avec des fourches. Long de cinq pieds, épais et gros, la tête large, deux grands yeux de chat ou de hibou; pour toute peau une écorce épaisse, dure et calleuse, hérissée de nœuds pointus; à travers cette enveloppe sombre, une chair rougeâtre, qui change et tire sur le vert, quand l'animal est gros; cinq rangs de bosses racornies sur le dos, le ventre et les flancs; près de la tête et sous le collet, une protubérance charnue, au moyen de laquelle il s'attache aux pierres si fortement, qu'on ne peut qu'avec

peine l'en arracher : tel est à peu près ce poisson. Sa chair est grasse et molle, elle rassasie bien vite; cependant quand elle est séchée à l'air, l'estomac s'en accommode mieux.

Un poisson assez singulier, c'est celui que les uns appellent le *serpent de mer;* d'autres, *loup marin;* d'autres, *ronge-pierre.* Il a non-seulement les mâchoires, mais toute la bouche et le palais haut et bas garnis de dents. Par leur nature et leur forme, elles ressemblent plus aux dents d'un chien qu'à celles d'un poisson. Celui-ci vit de chevrettes, de hérissons de mer et de moules, dont les écailles et les épines ne l'arrêtent point. Long de deux pieds, il a la tête assez hideuse, et le reste du corps mince et terminé en pointe comme l'anguille; une nageoire lui court par toute la longueur du corps, tant dessus que dessous. Sa chair ressemble au lard, et l'on n'en mange guère que séchée au vent.

Cette mer du nord donne aussi des carrelets grands et petits, mais qu'on pêche rarement. Il y a pourtant dans cette espèce une sorte de plie que les Groenlandais prennent en certaines saisons avec un hameçon attaché à une ligne de baleine, ou courroie de boyau, qui a jusqu'à cent cinquante brasses de longueur. Les plus grosses plies ont six pieds de long sur un demi pied d'épaisseur. Elles pèsent jusqu'à deux cents livres et plus. Elles ont la peau lisse, blanche par-dessous, et tachetée de brun sur le dos, les yeux placés à fleur de tête, plus gros que ceux d'un bœuf, environnés d'une peau qui peut leur ser-

vir de paupière; la bouche d'ailleurs peu large, et les mâchoires garnies d'une double rangée de dents pointues, qui rentrent en dedans; la gorge et le palais meublés de deux membranes ou luettes armées de pointes. Ce poisson vit de crabes, et ne quitte guère le fond de la mer; on croirait peut-être que c'est en partie à cause de sa pesanteur, de sa forme et de ses nageoires étroites, qui l'empêchent de se tenir sur l'eau; mais les pêcheurs assurent que quand il se sent pris à l'hameçon, il saute plus vite qu'ils ne peuvent tirer la ligne; et s'élance avec tant de rapidité, qu'ils en ont les mains écorchées par la courroie qu'ils tiennent. Sa chair est de bon goût, sa graisse délicate. Les Goënlandais coupent la plie en petits morceaux, et la font sécher au soleil; tandis que d'autres peuples du Nord la boucanent à la fumée. Les plies rôdent sans doute d'un endroit à l'autre, car il y a des pêcheries au Groënland où l'on n'en trouve jamais : comme à *Fisher-Bay;* mais à *Goodhaap*, on en prend au mois de mai, plus encore en juillet et août, jamais entre les terres, toujours en pleine mer. Plus loin, à *Zukkertop*, la pêche s'en fait au mois d'août et de septembre.

Venons aux poissons qui n'ont point de sang. Parmi ceux que la nature a logés dans des écailles, on peut compter d'abord les crabes faits en forme d'araignée, avec huit pieds et deux pinces, sans queue. Leurs yeux, semblables à des cornes, sont fixes, transparens, et fort saillans. Ils ont au lieu de bouche, deux os blancs, qui leur servent,

comme une paire de ciseaux, à couper ce qu'ils mangent. Leur chair a l'on ne sait quel goût désagréable, qui vient peut-être de ce qu'ils se nourrissent d'oiseaux et de poissons faits pour la voierie. On ne connaît point au Groenland d'écrevisse de mer ni de rivière; on y trouve en revanche une grande quantité de chevrettes qui naissent sur l'algue marine, mais qui s'éloignent de la terre quand elles sont grosses, et vont servir de pâture aux veaux marins.

On y voit encore le hérisson de mer, qui se défend avec ses épines; et le *star-fish*, armé de cinq ou six pointes : l'un et l'autre ont l'anus devant, et la bouche derrière. Le star-fish est pourvu d'une multitude de petites cornes qui sont pour lui le principal organe du tact ou du sentiment, comme celles du limaçon.

Entre les rochers, la mer jette une quantité d'algue où pendent et s'attachent de grandes moules bleues très-bonnes à manger. On trouve dans leurs coquilles, des perles de la grosseur d'un grain de millet.

Le Groenland n'a point de bonnes huîtres : les deux espèces qu'on en connaît dans ce pays, ne sont point mangeables. On y trouve en dédommagement des petoncles d'un goût excellent; des moules qui ressemblent à des œufs de canard; des coquillages de plusieurs espèces, les uns en forme de féve, d'autres en grains de café; la plupart enrichis et rayés dans tous les sens des plus belles

couleurs. Parmi ceux-ci sont des petoncles pas plus gros qu'un pois, pendus aux rochers qui s'avancent dans la mer, revêtus d'un couvercle qu'ils ferment quand ils tombent dans l'eau ou qu'on veut les prendre. On trouve quelquefois des coquillages faits comme des mourailles; partout où ils s'attachent, soit aux rochers, à l'algue, aux moules, aux crabes, ou même à la baleine, ils y tiennent si fortement, qu'on les met en pièces plutôt que de les en arracher. C'est une espèce de limaçon blanc, luisant et rayé tout du long, de la grosseur d'une noix, ouvert en dessus, mais avec deux couvercles mobiles à charnière, qui s'imbibent par leurs fentes de l'eau de mer, seule nourriture de ce poisson. Lorsqu'il est hors des eaux, échauffé par le soleil, il avance deux cornes couvertes d'une infinité de petites plumes. On en trouve en grand nombre attachés à la quille des vaisseaux, et de là vient que les gens qui n'ont jamais vu de ces coquillages dans leur pays, s'imaginent que les vers de bois qui percent et rongent un navire, sont sortis de cet animal.

« J'ai trouvé, dit M. Crantz, sur une vieille moule bleue, grand nombre de coquillages depuis la grosseur d'un grain de moutarde jusqu'à celle d'une lentille. En les examinant avec un microscope, j'ai reconnu que ce qui ne paraissait à l'œil nu qu'une sorte de teigne adhérente au moule, était une multitude innombrable de petits limaçons. Ils s'attachent non-seulement à d'autres coquillages, mais

aux pierres mêmes, et c'est avec tant de force, qu'on pourrait soulever une pierre par ces limaçons qui y sont incrustés ».

Les insectes sont peut-être l'espèce qui nous paraît abonder le plus dans la nature vivante. La mer en a ses légions, même parmi ses coquillages. Elle a surtout une sorte de punaise, garnie de sept écailles d'un jaune marbré, qui sont terminées chacune par un pied; la queue de cet insecte est composée de six autres écailles plus petites, attachées ensemble avec deux clous; sa tête ressemble à celle d'un cerf-volant. Ce petit être presque invisible, tourmente la baleine au point qu'elle en bondit de rage sur l'écume des mers. Un autre ennemi encore plus acharné sur ce tyran des poissons, c'est une espèce de pou : cet insecte triangulaire cuirassé d'écailles, avec six pieds courbés et tranchans comme une faucille, et quatre cornes pointues qui lui sortent de la bouche, s'enfonce si avant dans la peau de la baleine, et surtout sous les nageoires et les lèvres, qu'elle en est toute criblée comme si des oiseaux l'avaient béquetée. C'est ainsi que la nature se joue elle-même de tous ses ouvrages, et se plaît à détruire les monstres les plus redoutables par les plus vils insectes.

« Je n'ai jamais vu, dit M. Crantz, d'insectes de mer sans écailles, si ce n'est une sorte de sèche si hideuse, que je la rejetai vite en la prenant. Elle avait environ six pouces de long sur deux doigts d'épaisseur; son corps est comme une bourse ou-

verte, où elle peut cacher et renfermer sa tête. C'est ici la plus curieuse partie de cet animal; car outre deux grands yeux qu'il a, l'on voit sortir de sa bouche, faite comme le bec d'un oiseau, huit cornes fixes et crochues, dont deux des intermédiaires sont pour le moins aussi longues que le doigt, et les autres plus courtes, mais toutes garnies de petites dents. Ces cornes, de même que tout le corps, sont d'une matière visqueuse et gluante, à demi-transparente et d'une couleur gris de cendre. Ce poisson a sous le ventre une liqueur noire et luisante comme de l'encre. Elle lui sert à se dérober aux poursuites des poissons voraces qui lui font une guerre déclarée; car dès qu'elle répand cette liqueur, elle se trouve aussitôt dans une eau trouble du noir le plus épais, et ses ennemis restent confondus. Une goutte de cette gomme liquide sur la main d'un homme, brûle comme du feu. Au moyen de sa nature visqueuse, il est probable que cet animal peut varier sa forme, et se replier de toute façon; car, continue M. Crantz, j'ai cru reconnaître un de ces animaux que la mer avait jeté sur le sable, et je l'ai vu tantôt long, et tantôt rond, montrer ses cornes dans l'eau, remuer une longue queue et des nageoires semblables à des pieds, qu'il avait fort près de la tête, puis retirer et cacher tous ses membres dès qu'il était à terre ».

On voit souvent nager dans la mer une espèce d'animal blanc qui s'allonge, se recourbe et quelquefois se transforme en serpent : on l'appelle *le*

manger de la baleine, parce que celle du Groenland se nourrit de cette seule espèce d'insecte, et de quelques autres petits vers approchant de la mouche et de l'escargot, mais sans écailles.

L'*ortie de mer*, insecte venimeux et d'un caustique très-brûlant, est encore à peu près du même genre, si ce n'est qu'elle est plus large, et faite comme une petite assiette. Toutes ces substances visqueuses sont des êtres vivans qui tirent leur subsistance de la mer, et prennent toutes sortes de métamorphoses. « J'en ai vu, dit M. Crantz, un de près qui avait la forme d'un schelling d'Angleterre. Il était dur, blanc, diaphane; dans la main, il devenait mou comme de la gelée de viande. J'y ai remarqué huit rayons d'un rouge brillant, qui dardaient du centre vers autant de côtés; quand on le prenait à la main, il avait la figure d'un bonnet rond et creux, dont les carnes ou coutures seraient bordées de rouge ».

Toutes ces espèces sont rangées parmi les zoophytes; c'est-à-dire qu'étant intermédiaires entre les animaux et les végétaux, elles croissent comme la plante, et se nourrissent comme l'animal: tels sont les zoophytes, si ce n'est qu'ils ne nagent point, mais demeurent attachés à la pierre ou à l'algue marine où ils sont nés. Il y a des zoophytes sur les mers du Groenland: les uns ont la forme d'un myrte dont les branches sont entrelacées; d'autres ressemblent à une pomme de pin; d'autres à des figues de l'Inde, tous aussi blancs que la neige. On les prendrait pour une

plante, si l'on n'y voyait sensiblement les entrailles de l'animal quand on ouvre ces corps équivoques.

La mer vomit, dans les tempêtes, une sorte de nid adhérent à l'algue, et gros comme une pomme. Ce nid est composé d'une multitude prodigieuse d'insectes d'un jaune éclatant, à demi-diaphane. Ces pelotons sont faits en colliers de perles enfilées.

Telle est la chaîne des êtres, et la gradation que la nature suit dans l'océan comme sur la terre, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'excessivement grand. Qui sait si tous les animaux qui paraissent être une portion les uns des autres, ne sont pas dans l'ensemble une portion de la terre dont ils sortent sans cesse pour y rentrer? Voilà ce grand abîme où l'esprit humain se perd, qu'il n'est permis à aucun mortel de sonder.

M. Crantz finit cet article sur les poissons du Groenland, par la description d'un goulu, ou chien de mer, qu'il y a vu prendre avec un harpon, près de la côte où se faisait la pêche du hareng.

On sait que ces animaux ont depuis deux pieds de long jusqu'à huit ou dix brasses, et qu'ils pèsent de dix à vingt quintaux. Celui dont il s'agit avait deux ou trois brasses de longueur; deux nageoires sur le dos, et six sous le ventre; sa queue était fourchue, avec une branche plus grande que l'autre; sa peau très-rude et raboteuse, comme si elle eût été couverte de grains de sable. On voit dans la suite de la description de cet animal, une tête pointue et longue de deux pieds, avec deux grandes narines

au-dessous. Sa bouche, large d'un pied, n'est pas placée en avant comme celle des autres poissons; mais reculée d'un pan en dessous du groin, et tant soit peu recourbée. C'est ce qui rend cet animal glouton moins dangereux; car tandis qu'il est forcé de se relever droit sur sa queue, pour saisir la proie, il lui donne le temps de s'échapper. La mâchoire supérieure est armée de quatre ou six rangs de petites dents pointues comme celles du brochet, et les gencives sont pleines de boutons. La mâchoire inférieure est garnie d'une double rangée de cinquante-deux dents un peu recourbées en dedans, les pointes croisées en sautoir; de sorte qu'elles ressemblent à une scie de fer, et qu'elles en tiennent lieu aux Groenlandais. Le chien marin a les yeux plus gros que ceux d'un bœuf, et derrière ses yeux sont ses oreilles, mais sans organe extérieur. Ce poisson n'a pas un seul os : son épine du dos n'est qu'un cartilage tendre qu'un homme peut briser avec ses ongles; à la place des jointures, il a de grandes cavités remplies d'une graisse liquide. Sa chair est de deux sortes : l'une est chair de poisson, tendre à fondre sous les doigts et propre à faire du bouillon; l'autre ressemble à la chair des animaux terrestres : elle est rouge et disposée en petits filets sur les côtés; mais le gras qu'on trouve sous les nageoires est très-ferme, et d'un doigt d'épaisseur. Ce poisson est friand de chair humaine : c'est pour cela qu'il suit les vaisseaux, dans l'espérance d'attraper quelque cadavre, si l'on

en jette. Mais les Groenlandais, non moins avides de chien marin, que le chien peut l'être d'un Groenlandais, vont à la pêche de cet animal, le prennent avec un harpon, qu'ils lâchent par une chaîne de fer, car il mangerait ou couperait toutes les lignes, le tirent à bord de leur vaisseau, et le coupent en pièces sans délai, pour prévenir l'effet dangereux des terribles coups de queue qu'il donne en se débattant sur le tillac. Il a tant de vie, que ses tronçons sautent et s'agitent quelques heures après qu'ils ont été coupés, et qu'on y voit encore du mouvement au bout de trois jours. Le foie du chien marin rend beaucoup d'huile, souvent jusqu'à deux barils, selon la grosseur de l'animal. Ce qui distingue le chien marin des poissons et le rapproche des quadrupèdes, c'est qu'il ne fraie point, mais accouche de ses petits, et pour l'ordinaire il en fait quatre d'une portée.

Une autre espèce qui a la même singularité de porter et faire ses petits, c'est la raie : elle a la bouche formée à peu près comme le chien de mer; mais avec cet avantage, que ses yeux sont si exactement placés au-dessus de sa bouche, qu'en la faisant rentrer en dedans, comme sa conformation le lui permet, elle peut voir tout ce qui se passe à sa portée, et saisir la proie qui se présente. Elle bat des nageoires, comme un oiseau des ailes : du reste la raie est trop connue pour en rapporter autre chose que ces particularités. Ce sont là les poissons les plus communs au Groenland.

A la tête de tous les poissons, et peut-être de tous les animaux, doit marcher la baleine. Si l'on considère sa grandeur, elle occupe à proportion autant d'espace sur la mer que l'éléphant sur la terre, et son volume l'emporte autant sur celui du quadrupède, qu'un des deux élémens surpasse l'autre en étendue. Ainsi, comme la mer couvre les deux tiers du globe, la baleine est au moins deux fois plus grosse que l'éléphant : sa force est proportionnée à sa masse, puisque d'un coup de queue elle submerge ou fracasse des bateaux, et que son souffle, semblable aux vents impétueux, jette l'eau dans les airs comme de la poussière. Quand elle s'agite et bondit sur les mers, on dirait une tempête dont le mouvement se fait sentir à plus d'une lieue, et dont le bruit porte aussi loin qu'un coup de canon. C'est par une suite de cette activité prodigieuse, et par un reste de cette puissante vie que la nature a répandue au loin dans tout son corps, que lorsqu'elle se sent blessée, elle fend les eaux avec une rapidité qui devance le vol de l'aigle. De là cette élasticité des nerfs de la baleine, et ce ressort de tant de mouvemens mécaniques, ressort que rien ne brise et n'altère, et qui se répand jusque dans les moindres fibres de la matière où la nature l'a caché. On ne peut donc s'empêcher de parler de ce prodige de l'espèce animale, partout où il se rencontre, et malgré les descriptions qu'on en trouve dans cet ouvrage, il faut encore recueillir des particularités nouvelles que nous offre le Groenland.

Ce pays maritime fournit plusieurs sortes de baleines dont la principale espèce se rend ou se tient à la baie de Disko. C'est là que les vaisseaux européens vont les prendre au mois d'avril, ou qu'ils les suivent jusque sur les côtes d'Amérique, où elles s'arrêtent dans la baie d'Hudson. Dès qu'on voit ou qu'on entend la baleine, un bateau de six pêcheurs vole à sa rencontre, escorté de cinq ou six autres bateaux qui le suivent. C'est à la tête de l'animal que le pêcheur en veut. Quand la baleine se dresse pour respirer, le premier bateau s'avance de côté, le harponneur lance son fer au monstre, près des nageoires ou des ouïes, et s'enfuit, de peur que l'animal, sentant le coup, ne renverse la nacelle. La baleine plonge avec une incroyable vitesse, quelquefois durant une heure, emportant jusqu'à deux mille brasses de corde, que tous les bateaux de pêcheurs ne manquent pas de lui lâcher à la suite du harpon enfermé dans son corps. Si l'animal s'engage dans les glaces, on le suit encore par le passage qu'il s'ouvre ; mais s'il se retire sous une île flottante de ces glaces, il faut renoncer à l'avoir, arracher le harpon de sa blessure à force de bras, ou couper la corde. Ce coup manqué fait perdre un profit d'environ deux cents livres sterling, que vaut une baleine de moyenne grandeur. Si la baleine reparaît en vie, on lui jette encore deux ou trois harpons, ou l'on tâche de la tuer avec des lances. Quand elle est morte de sa première blessure, elle revient sur l'eau, mais le ventre en haut ;

c'est une suite des lois de la gravité, qui font tomber les corps par la partie la plus solide ou la plus pesante. Le vaisseau qui a dépêché ses chaloupes après la baleine, vient les joindre d'aussi près qu'il se peut. Les bateaux se remorquent au vaisseau même avec leur proie enfilée par deux trous dans une corde. Le premier soin est d'aller aux mâchoires de l'animal, pour lui couper les barbes avec un long couteau recourbé; puis, au moyen d'un cabestan, on les enlève dans le vaisseau. On se contente d'en garder cinq cents qui sont les plus grandes, et ce seul objet vaut tout le reste de la baleine. On lui coupe ensuite la langue, puis on dépouille tout le corps de sa graisse, en commençant à la fois par la tête et par la queue, afin d'achever par le milieu. Les gens qui font ce travail ont des clous pointus à leurs souliers, pour ne pas glisser sur la peau de ce poisson. On coupe entières la queue et les nageoires, qui doivent être ensuite dépecées en petits morceaux, dont on fait de la colle forte. Quarante ou cinquante hommes ont dépouillé et dépecé une baleine dans l'espace de quatre ou cinq heures. Quand ils sont arrivés par les deux extrémités au milieu du corps, le poisson tourne alors de lui-même sur sa dernière tranche, qui forme un plan horizontal sur les eaux. On enlève donc le reste de la graisse; puis la carcasse de la baleine plongeant de son propre poids, disparaît aux cris de joie de tous les pêcheurs. Cependant, peu de jours après, cette carcasse renflée au fond des eaux surnage encore, et vient servir

de pâture aux poissons, aux oiseaux et aux ours, qui s'en régalent à l'envi.

Quand les pêcheurs ont fini ce premier ouvrage, ils gagnent quelque hâvre, ou vont se remorquer aux glaces; ensuite ils tirent les tranches de graisse du fond de cale, enlèvent la grosse peau qu'ils jettent à la mer, et dont les Groenlandais font encore bonne chère. On coupe cette graisse en petits morceaux qu'on met dans des sacs de cuir, d'où on la vide dans des cuves pour en remplir successivement les tonneaux. Durant cet ouvrage, l'huile regorge autour du vaisseau jusque par-dessus les souliers des pêcheurs. On la ramasse à grands seaux sous les gouttières du vaisseau, pour la vider dans les tonneaux mêlée avec de la graisse. Celle qui distille goutte à goutte des tonneaux est l'huile la plus pure et la meilleure. La plus grossière est celle qui vient de la graisse qu'on fait bouillir ou frire sur le feu. Ce qui reste après cette double opération est très-peu de chose, puisque cent tonneaux de graisse en rendent quatre-vingt-seize d'huile.

La pêche qu'on vient de décrire se fait par les Européens; mais les Groenlandais font aussi la pêche de la baleine à leur manière. Quand ils y vont, c'est avec leurs plus beaux habits; car, disent leurs jongleurs, si quelqu'un avait des habits sales, ou qui eussent touché par malheur à quelque corps mort, la baleine s'échapperait, ou, fût-elle morte, ne reviendrait plus sur l'eau. Les femmes sont aussi de la partie, et leur affaire est de tenir prêtes les casa-

ques de mer, ou de raccommoder les bateaux qui sont garnis de cuir et de peau. On va sans crainte au-devant du monstre, hommes et femmes, dans des bateaux : on lui jette des harpons où sont suspendues des vessies faites de grandes peaux de veaux marins, qui embarrassent ou soutiennent la pesante baleine, de façon qu'elle ne peut plonger jusqu'au fond. Lorsqu'elle est fatiguée de vains efforts, on l'accable, on l'achève à coups de lances. Alors les hommes se jettent à l'eau avec leur casaque de chien marin, où les bottes, le corps et le capuchon tiennent ensemble exactement cousus. Enveloppés ainsi jusque par-dessus la tête, ils ont l'air d'autant de chiens de mer qui courent autour du monstre, sans crainte de se noyer; cet habillement étant une espèce de scaphandre avec lequel ils peuvent même se tenir debout et marcher dans l'eau. On coupe les barbes fort adroitement avec d'assez mauvais couteaux; puis ils tranchent et taillent la baleine tous à la fois, hommes, femmes, enfans, pêle-mêle et l'un sur l'autre, pour avoir part au butin; car ne fût-on que spectateur, on a des droits à partager la dépouille. Malgré tout ce désordre, ils ont grande attention à ne pas se blesser ou se couper les uns les autres, et cependant personne ne revient de la pêche sans quelque plaie.

Parlons des mammifères que la mer nourrit dans son sein. L'espèce en est comprise sous le nom générique de *chien* ou de *veau marin,* et plus communément en français sous le nom de *loup marin.* Ces

animaux ont une peau ferme, rude, velue, comme les quadrupèdes terrestres, à cela près que leur poil est épais, court et lisse, comme s'il était huilé. Ils ont les deux pieds de devant formés pour marcher, et ceux de derrière pour nager; à chaque pied cinq doigts avec quatre jointures chacun, armés d'une griffe pour grimper sur les rochers, ou se cramponner sur la glace. Leurs pieds de derrière ont les doigts joints en patte d'oie, de sorte qu'en nageant ils se déploient comme un éventail. Quoique ce soient des espèces d'amphibies, la mer est leur élément, et le poisson leur nourriture. Cependant ils vont dormir à terre, et même ils ronflent si profondément au soleil, qu'il est aisé de les surprendre. Avec une allure estropiée, ils courent des pieds de devant, et sautent ou s'élancent avec ceux de derrière, mais si vite qu'un homme a de la peine à les attraper. Ils ont des dents tranchantes et des poils au museau, forts comme les soies du sanglier. Deux naseaux leur servent à respirer l'air qu'ils viennent prendre à fleur d'eau tous les quarts-d'heures. Enfin, ils ont le corps gros au milieu, et terminé en cone par les deux extrémités; ce qui les aide beaucoup à nager.

Les Groenlandais connaissent cinq ou six espèces de veaux ou loups marins. La première se trouve toute l'année à Bal's River. La peau des jeunes sert à faire de belles vestes; et quand un Groenlandais porte une de ces fourrures, noires sur le dos et blanches sous le ventre, il s'estime autant qu'un

homme habillé de velours. La peau d'un vieil animal est ordinairement tigrée, et fait des housses et des ornemeus de cheval. Cette espèce s'appelle *kassigiak*.

La seconde espèce change de nom comme de couleur jusqu'au dernier période de son accroissement. Le fœtus, qui est tout blanc et couvert de laine, se nomme *iblau*. La première année il devient couleur de crême, et s'appelle *attarak;* la seconde, il est gris, et porte le nom d'*atteitsiak;* la troisième, sa couleur est diversifiée; on l'appelle *aglektok;* la quatrième, il est tacheté, ce qui le fait appeler *milektok;* et la cinquième année il prend le nom générique d'*attarsoak*. Alors c'est un animal fait de couleur de gris blanc, et la nature lui dessine sur le dos deux croissans noirs, dont les cornes se regardent. Sa peau roide et forte s'emploie à couvrir des malles ou même des tentes, et quelquefois on en fait des habits; mais on a soin d'ôter le poil à ces peaux, et d'y laisser un peu de graisse quand on veut en doubler les bateaux. L'*attarsoak* abonde en graisse, et l'on en tire une huile qui, pour le goût, l'odeur ou la couleur, n'a rien de plus fort que la vieille huile d'olive. Avec un baril de graisse on fait, dit-on, un baril d'huile et deux pintes au-delà.

La quatrième espèce est remarquable par de la laine noire qu'elle a sous son poil blanc, ce qui lui donne un gris assez beau; mais une chose assez singulière, est une sorte de peau épaisse et velue qu'elle a sur le front, et qu'on appelle *cache-mu-*

seau, parce que l'animal l'abat sur ses yeux dans un temps d'orage, pour les garantir des tourbillons de sable, de neige ou de pluie, que le vent fouette au loin.

Après les différentes espèces de veaux marins ou phoques, qui abondent le plus dans la mer du Groenland, M. Crantz place la vache marine, et donne la description d'un de ces animaux dont il a observé la conformation, autant que le bruit et le tumulte des Groenlandais, occupés à le découper, ont pu le lui permettre.

« Cette vache avait (c'est M. Crantz qui parle) dix-huit pieds de long, et à peu près autant de circonférence dans sa plus grande épaisseur. Sa peau n'était pas unie, mais ridée partout le corps, plus encore autour du cou. Elle pesait environ quatre cents livres. Sa graisse était blanche et ferme comme du lard, épaisse, de la largeur de la main; sa tête était ovale, et sa bouche si petite, que je n'y pus faire entrer le doigt. La vache marine a la lèvre inférieure triangulaire, terminée en pointe un peu avancée, entre deux longues défenses qui viennent de la mâchoire supérieure. Sur les deux lèvres, et de chaque côté du nez, on voit une peau spongieuse, d'où sortent des moustaches d'un poil épais et rude, longues d'un empan, tressées comme une corde à trois bouts; ce qui donne à ce poisson une sorte de majesté hideuse, convenable aux monstres. Celui que je vis n'avait point de dents incisives dans l'intérieur de la bouche, aucunes sur le devant,

mais il lui en restait quatre de chaque côté; et dans la mâchoire inférieure, à gauche, trois dents machelières assez larges et concaves. Cet animal ne peut donc guère attraper ni manger du poisson, à cause de ses défenses qui semblent plus faites pour repousser les ours sur la terre ou les glaces, que pour attaquer les habitans de la mer. Cependant il s'en sert à tirer les moules du sable et des cavernes, et quelquefois à grimper lui-même; car il s'attache et se suspend aux glaces et aux rochers par ces mêmes défenses, élevant ainsi son corps massif et lourd. Il y a des gens qui pensent que la vache marine vit non-seulement de moules et d'algue, mais encore de chair, parce qu'on la voit prendre à terre des pièces de baleine qu'elle emporte sous l'eau; cependant on ne peut rien conclure de ce fait : car les Groenlandais assurent que ce monstre emporte de même des poules d'eau, mais pour jouer en les faisant sauter en l'air et les recevant dans sa gueule, sans les manger. La défense gauche que j'ai vue, poursuit M. Crantz, avait un pouce de moins que la droite, et celle-ci en avait vingt-sept de longueur, dont sept pouces étaient cachés dans la racine qui est au crâne, et qui peut avoir huit pouces de circonférence. Une de ces dents pesait quatre livres et demie, et le crâne entier vingt-quatre livres ». On tuait autrefois beaucoup de vaches marines pour en avoir les dents; mais depuis qu'elles ont éprouvé que l'homme est le plus dangereux ennemi de tous les animaux, elles sont devenues plus difficiles à

prendre, soit en mettant toujours en avant un espion qui veille pour la sûreté de la troupe, soit en défendant toutes en corps celle qui est attaquée. Il est dangereux, mais il est beau de les voir, quand elles sont blessées, s'efforcer en plongeant de renverser de leur corps un bateau de pêcheurs, ou de le couler à fond en y faisant un trou avec leurs défenses. Mais la société, mère des arts qui conservent ou qui détruisent, donne toujours à l'homme une supériorité constante sur tous les êtres, soit isolés, soit réunis, qui sont restés dans l'état de nature; et les animaux, armés de toutes leurs forces, ne peuvent résister aux progrès de notre industrie. Le sauvage fera son arc et ses flèches des arêtes du poisson que sa faim a dévoré, et se servira des dépouilles mêmes de l'individu pour désoler toute l'espèce.

Pour revenir des vaches aux veaux marins, on en trouve dans le détroit de Davis une grande quantité des deux premières espèces déjà désignées; mais les Groenlandais n'en attrapent presque point qui ne soient jeunes et peu faits à la guerre. Quant aux deux dernières espèces, il s'en fait deux émigrations chaque année. Une colonie part en juillet de ce fameux détroit, pour y revenir en septembre. Ce détachement va chercher de la nourriture dans des mers et des pays ouverts par la belle saison. La seconde émigration est de la troupe entière qui sort au mois de mars pour faire ses petits, et revient au mois de juin en famille nombreuse comme un trou-

peau de brebis, mais en mauvais état et fort maigre; au lieu que ceux de l'autre voyage se sont engraissés. Dans la seconde excursion, ces animaux ont un temps et une route fixes pour s'en retourner comme les oiseaux de passage, et l'on peut les suivre à la piste. On sait qu'ils reviennent d'abord du midi; que vingt jours après leur départ, ils sont à quatre-vingt ou cent lieues plus au nord. On s'attend à les voir sur la fin de mai à Fridrik-Shaap; au commencement de juin, à Bonne-Espérance, et ainsi du reste, avançant toujours vers le nord avec le soleil. Arrivés au détroit de Davis, on les voit durant plusieurs jours; les uns restent, les autres vont encore plus loin : mais où? c'est ce qu'on ne peut déterminer avec la même certitude. Ils ne disparaissent pas sous les eaux, car ils ont besoin de respirer l'air : ils ne vont point en Amérique, puisque ce serait tourner à l'ouest, et que les navigateurs ne les ont jamais vus dans cette saison sur la mer libre. D'un autre côté, ils ne peuvent s'établir dans les glaces, ni faire leurs petits parmi les rochers inhabités; car c'est toujours du sud et jamais du nord qu'on voit arriver les jeunes veaux marins. Il faut donc qu'ils trouvent un passage par quelque détroit ignoré, tel que le canal qu'on suppose ouvert, de la baie de Disko à la côte orientale du Groenland, où il est certain qu'ils passent; mais est-ce par ce canal au 69e degré, ou par le détroit de Smith au 68e? ou bien font-ils le tour du Groenland par une mer ouverte au nord sous le pole? Quel que soit leur

chemin, ils passent devant l'Islande, et reviennent, par le cap des Etats, à la baie d'où ils étaient partis.

Il n'y a point de peuple à qui les veaux marins soient d'une aussi grande nécessité qu'aux Groenlandais, puisque la mer est leur champ, et la pêche leur moisson : ils ont plus besoin de ces troupeaux marins, que l'Européen de moutons, et l'Indien de cocotiers; car ces animaux leur fournissent, outre la nourriture et le vêtement, de quoi couvrir des tentes pour se loger et des canots pour naviguer. Joignez à ces avantages que la graisse du veau marin donne de l'huile pour les lampes, et peut entretenir le feu de la cuisine et des chambres; que cette huile sert à conserver le poisson sec, et qu'enfin le veau marin est l'objet et la matière d'un commerce d'échange avec toutes les denrées qui manquent au Groenland. De plus, les fibres de cet animal valent mieux pour coudre que le fil et la soie; la peau de ses boyaux tient lieu de vitres aux fenêtres, de rideaux, de portes et même de chemises, tandis que les vessies servent de bouteilles ou d'outres pour l'huile. Les os de ce monstre suppléaient jadis au fer pour les outils et les instrumens. Son sang même n'est pas inutile; on en fait une sorte de bouillon pour la soupe. En un mot, avec les veaux marins, le peuple du Groenland peut se passer de tout le reste, et sans cette ressource, il manquerait de toutes les autres. Aussi distingue-t-on un vrai Groenlandais à la pêche des veaux de mer, comme on reconnais-

sait un Romain à la guerre. Cette pêche fait toute la gloire et la fortune de la nation. On y combat pour ses foyers ; c'est l'art suprême où se forme et s'exerce la jeunesse ; art pénible et hasardeux, qui n'assure leur subsistance qu'au risque de leur vie : mais c'est aussi de là que dépend le salut du peuple.

CHAPITRE III.

Habitans du Groenland.

Les Groenlandais, qui s'appellent eux-mêmes *indigènes*, pour se distinguer des autres nations dont ils ne connaissent souvent que les vices, en sont méprisés à leur tour pour la petitesse de leur taille, qui reste presque toujours au-dessous de cinq pieds de hauteur. Cependant elle est bien conformée, et dans les justes proportions d'un bel ensemble. Du reste, ils ont un visage large et plat, des joues rondes et potelées, mais dont les os s'élèvent en avant; des yeux petits et noirs, mais sans feu, sans étincelle d'esprit ou d'âme; un nez qui, sans être plat, n'est point assez grand ni saillant; une bouche communément petite et ronde; la lèvre inférieure un peu plus grosse que celle d'en haut. Leur couleur en général est olivâtre; leur teint est brun, mais animé d'un rouge vif; ce qui prouve qu'ils ne sont pas naturellement bruns (car leurs enfans naissent

assez blancs); mais que cette couleur sombre leur vient de la malpropreté où ils vivent; toujours dans la graisse ou dans l'huile, assis à la fumée de leurs lampes, et se lavant très-rarement. Que si le climat contribue à leur donner à la longue cette couleur d'olive, peut-être sera-ce un effet de la brusque alternative de froid et de chaud qu'ils éprouvent, passant tous les ans d'un hiver excessivement long et rigoureux, aux chaleurs brûlantes d'un soleil qui reste près de deux mois sur l'horizon. Mais il est probable qu'ils doivent le fond brun de leur teint à leur nourriture onctueuse, épaisse et grasse, qui s'incorpore et s'insinue si bien dans leurs veines, que leur sueur en contracte une odeur d'huile et de poisson, et que leurs mains sentent le lard de veau marin qu'ils mangent et touchent perpétuellement. Cependant il y a des Groenlandais passablement blancs qui ont les joues rouges, et le visage d'une rondeur point trop marquée; en sorte que dans certaines montagnes de la Suisse, ils ne passeraient pas pour étrangers.

Le peuple du Groenland a les cheveux noirs, épais, forts et longs; mais rarement de la barbe, parce qu'il se l'arrache ou l'épile. Il a les mains petites et charnues, les pieds de même; la tête et les membres assez gros; la poitrine haute, les épaules larges, surtout les femmes qui sont accoutumées, dès la jeunesse, à porter de lourds fardeaux. Ils ont le corps fourni de chair, communément gras et très-sanguin; avec ce préservatif naturel, et des four-

rures bien épaisses, ils s'exposent au froid, la tête et le cou nus; et, dans leurs maisons, ils ne se couvrent que depuis la ceinture jusqu'aux genoux; mais l'odeur qu'ils exhalent en cet état n'est pas supportable aux Européens. Les missionnaires danois ont de la peine à y résister dans les églises, même en hiver; car il y fait si chaud, qu'ils y suent à grosses gouttes, et ne peuvent respirer par l'épaisseur des exhalaisons d'huile et de graisse.

Les Groenlandais ont le pied leste et la main adroite. On voit chez eux peu de malades, d'infirmes, d'avortons ou d'enfans contrefaits. D'ailleurs peu propres à ce qu'ils n'ont jamais fait, ils sont habiles dans les choses d'habitude. Ils montrent en général beaucoup de courage; et ce n'est pas cette ardeur passagère et momentanée qui naît de la vivacité de l'imagination, mais plutôt cette constance qui vient de la force du corps. Un homme qui n'aura rien mangé depuis trois jours, ou qui ne sera repu que d'algue ou d'herbe marine, luttera hardiment avec son canot contre la tempête et la fureur des vagues. Les femmes porteront jusqu'à quatre lieues sur leurs épaules un renne tout entier, une pièce de bois, ou un quartier de pierre qui pèseront le double de ce qu'un Européen pourrait soulever.

Le caractère de la nation groenlandaise n'a rien d'assez tranchant ni d'assez marqué pour être bien défini. La disposition flegmatique et tranquille de leurs humeurs, les porte à une sorte de mélancolie, ou de morne stupidité : l'abondance du sang rend

leur colère furieuse quand elle est provoquée par de rudes assauts : mais il en faut de très-violens pour agiter et remuer des âmes qui ne sont ni vives ni fort sensibles. Ils n'ont ni de la gaîté jusqu'à la joie, ni de la joie jusqu'à la folie ; ils sont au reste d'une humeur assez paisible pour une société sûre. Contens du présent, ils ne se souviennent guère du passé, ni ne s'inquiètent de l'avenir; aussi donnent-ils plus volontiers qu'ils n'amassent. Assez ignorans et grossiers pour s'estimer beaucoup, ils mettent tout leur esprit à se moquer des Européens : cependant ils conviennent que ces étrangers ont plus d'industrie et d'intelligence qu'eux; mais ils ne jugent pas que cet avantage soit d'un grand prix. Y a-t-il rien de meilleur que la chasse du veau marin? et quand on a ce qu'il faut pour vivre, à quoi sert le reste? C'est là toute la logique de ce peuple simple sans bêtise, et sensé sans raisonnement. Il se croit, avec ce peu d'idées, mieux policé que les étrangers, parce qu'il les voit tomber dans des excès qui lui sont inconnus. S'il s'en trouve un seul qui soit d'un caractère doux et modéré; c'est dommage, disent les gens du pays, qu'il ne soit pas né parmi nous : mais il se fera, ce sera bientôt un homme; et cela veut dire un Groenlandais. Pour l'ordinaire, ils aiment mieux céder que disputer; aussi quand leur patience est poussée à bout, ce sont des lions qui ne craignent plus rien. Ils supportent quelquefois les injures des hommes, comme celles de la fortune, ou comme les maux de la nature, avec une

indifférence qui passe le stoïcisme, moins par art et par réflexion, que par insensibilité de caractère : mais s'ils prennent du chagrin et de l'animosité pour quelque offense, les y voilà plongés jusqu'au moment de la vengeance ; d'autant plus terribles dans leur ressentiment, qu'ils s'y livrent avec plus de peine, et l'ont nourri plus long-temps.

Quoique les peuples sauvages, ainsi que l'homme en général et tous les animaux, soient portés à la paresse et à l'oisiveté, la rigueur et la stérilité du climat ne permettent guère au Groenlandais d'être long-temps sans rien faire. Cependant ils ont cette inconstance naturelle aux enfans, qui leur fait entreprendre cent choses et les abandonner ; curieux et bientôt dégoûtés de tout ce qu'ils ignorent. Dans les longs jours du Groenland, on ne dort que cinq ou six heures, et dans les longues nuits, que huit heures au plus ; mais si l'on travaille ou si l'on veille toute la nuit, on dormira volontiers tout le jour. Dès le matin, un Groenlandais monte sur quelque éminence, et d'un air pensif regarde le ciel et la mer ; quel temps il aura ; la peine et le danger que le jour lui prépare ; et son front prend l'aspect nébuleux ou serein de l'horizon. Mais quand il n'y a point de travail pour la journée, ou qu'on revient le soir d'une heureuse pêche ; c'est alors qu'on est de belle humeur, qu'on parle et qu'on s'égaie dans le calme et la prospérité. Tel est l'homme sur toute la face de la terre ; plus ou moins semblable ou contraire à lui-même, en raison de la variété de ses

besoins et de ses goûts; mais toujours abruti par la peine ou tourmenté par le travail.

On a demandé plus d'une fois comment s'est répandu chez l'espèce humaine l'usage de la chair et du sang des animaux. Interrogez les Groenlandais: leur situation vous répondra pour eux. Ils naissent tous chasseurs ou pêcheurs. De quoi vivraient-ils; de quoi s'habilleraient-ils sans les rennes, les oiseaux et les veaux de mer? Dans les climats de l'Inde et de l'Asie, où des prés toujours fleuris entretiennent sans interruption le lait des troupeaux; où les arbres continuellement verts ne manquent jamais de fruits; où les buissons mêmes nourrissent l'habitant qui se repose sous de vastes ombrages; où le soleil non-seulement dispense de l'invention des vêtemens, mais en interdit le fardeau; sans doute ce fut offenser la nature que d'égorger les animaux: encore peut-être fallait-il exterminer toutes les espèces avec qui l'on ne pouvait vivre en paix ni en société. De la fécondité de ces heureux pays devaient éclore dans le cerveau des beaux génies l'allégorie de l'âge d'or, et le système du régime pythagorique. Mais le siècle de fer et l'usage du sang sont naturels au Groenland, et la guerre y est née avec l'homme que la terre y force de vivre de carnage, ou de mourir de faim. On a déjà vu qu'elle n'y donne rien dans l'été, que l'hiver ne reprenne à l'instant, c'est-à-dire, quelques herbes qui servent plutôt de remède que d'aliment, à peine écloses au soleil et bientôt couvertes par la glace. Les Groenlandais se trouvent

donc obligés de courir après les rennes; mais cette espèce, rare en des pays d'un froid trop excessif, est consommée à la chasse même, et l'on n'en peut faire de provision. D'ailleurs les Groenlandais ne mangent guère de chair tout-à-fait crue ou sanglante, comme on le croit, et comme le font réellement bien des peuples chasseurs. Ils est vrai que dès qu'ils ont tué quelque animal, ils dévorent sur-le-champ un morceau de sa chair ou de sa graisse, et qu'ils boivent de son sang tout chaud; mais peut-être est-ce un effet de la superstition, et non pas de la faim et de la voracité: car s'il n'y a point quelque mystère dans cette coutume, pourquoi verrait-on une femme, quand elle dépouille un veau marin, en donner un ou deux morceaux de graisse à toutes les personnes de son sexe qui se trouvent autour d'elle, et point aux hommes, qui rougiraient même d'en recevoir?

Au défaut des plantes et des végétaux, et dans la disette des animaux terrestres, ce peuple pêcheur vit de poisson, ou plutôt de cette espèce amphibie, qui tient le plus à la terre par sa conformation et ses besoins; c'est encore une fois le veau marin. On en garde la tête et les pieds en été sous le gazon, et tout le corps en hiver sous la neige. Les Groenlandais mangent une pièce de veau, moitié gelée ou moitié pourrie, avec autant d'appétit et de plaisir que les peuples délicats en trouvent dans le gibier. On fait dessécher à l'air certaines parties de l'animal, telles que les côtes, pour les servir ainsi sans autre

préparation ; il en est de même du saumon, du merlus et de la plie, qu'on découpe en longues tranches. Pour les oiseaux et la plupart des poissons, on les mange bouillis ou étuvés, mais sans autre sel qu'un peu d'eau de la mer. Quand on a pris un veau, le premier soin est de fermer la plaie mortelle dont il est abattu, pour retenir le sang dans ses veines jusqu'à ce qu'on puisse le transvaser dans des pots où on le conserve pour en faire la soupe. On mange les entrailles des petits animaux, sans autre précaution que de presser les boyaux avec les doigts pour en faire sortir les ordures. La matière contenue dans le ventre d'un renne est si précieuse et si exquise au goût des Groenlandais, qu'ils en font des présens à leurs meilleurs amis. Ce ventre de renne et la fiente de la perdrix préparés dans l'huile fraîche de baleine, sont pour ce peuple ce que sont parmi nous la bécassine et le coq de bruyère. Cette nation a ses ragoûts et ses sauces comme une autre.

Par exemple, on prend des œufs frais qu'on mêle avec des baies de buisson et avec de l'angélique ; on jette le tout dans une outre de veau marin remplie d'huile : c'est un excellent cordial pour l'hiver. On arrache avec les dents la graisse qui tient à la peau des sarcelles ou des poules d'eau ; et quand on prépare les peaux de veaux de mer, on râcle avec un couteau la graisse qui était restée de l'animal écorché : de ce mélange, il se fait une espèce d'omelette, qui est le mets délicieux et favori des Groenlandais.

Ils ne boivent point l'huile de baleine, comme on l'a débité, la réservant pour les lampes ou pour leur trafic; mais ils mangent volontiers des harengs secs dans la graisse de veau, dont ils se servent aussi pour frire le poisson, ayant l'attention de la bien mâcher avant de la cracher dans la poêle. Leur boisson est de l'eau claire qu'ils tiennent chez eux dans des fontaines ou vases de cuivre, ou dans des auges de bois qu'ils font eux-mêmes très-proprement, et qu'ils ornent d'anneaux et d'os, ou d'arêtes de poisson, artistement travaillés. Ils ont soin d'entretenir cette provision par un supplément d'eau fraîche qu'ils vont chercher chaque jour avec une cruche; c'est une peau de veau bien cousue, et qui sent le cuir à demi-tanné. Pour rafraîchir leur eau, qui s'échauffe promptement dans leurs cabanes, ils y jettent un morceau de glace ou de neige.

Ce peuple est très-mal propre à table, comme partout ailleurs. Rarement ils nettoient leurs chaudières; mais les chiens leur en épargnent la peine avec la langue. Cependant ils ont soin de leur vaisselle de marbre bâtard. Ils mettent leurs viandes bouillies dans des plats de bois, après avoir bu le bouillon ou mangé la soupe avec des cuillers d'os ou de bois. Mais leurs viandes sèches sont étalées par terre ou sur un vieux cuir; c'est là leur nappe: ils prennent le poisson dans le plat avec les mains, et le dépècent avec les dents; pour la viande, c'est avec les dents qu'ils la hapent, comme ferait une meute. A la fin du repas, leur couteau leur tient

lieu de serviette ; ils s'en râclent les dents et la bouche, lèchent la lame, puis leurs doigts, et l'on sort de table. De même, quand ils sont couverts de sueur, ils la ramassent et la portent à la bouche pour n'en rien perdre. Lorsqu'ils veulent traiter un Européen avec toute la politesse de leur pays, ils lèchent d'abord le morceau qu'il doit manger, pour en nettoyer le sang et l'écume qui s'y étaient attachés dans la chaudière ; et si l'on refusait une offre si friande, ce serait manquer de civilité que de ne pas accepter la leur. Ce sont à cet égard les mœurs de tous les sauvages.

Ceux du Groenland mangent quand ils ont faim. Mais leur principal repas se fait le soir, au retour de la pêche ; alors on invite les voisins qui n'ont rien pris, sinon on leur envoie une portion du butin. Les hommes mangent à part, mais les femmes n'y perdent rien ; car tout devant passer par leurs mains, elles se régalent entre elles en l'absence et aux dépens de leurs maris. C'est leur grand plaisir alors de voir leurs enfans se remplir la panse, puis se rouler sur le plancher, afin de presser leurs intestins, et d'y faire encore de la place à la bonne chère.

Ce peuple est-il heureux ou malheureux ? Il ne songe point au lendemain. Lorsqu'il est dans l'abondance, il ne quitte la table qu'à la fin de ses provisions, pour danser et se réjouir, dans l'espérance que la mer fournira chaque jour à ses besoins renaissans. Mais quand les mauvais temps arrivent, que les veaux marins disparaissent au printemps pour deux ou

trois mois, que la rigueur des saisons ou quelque surcroît de calamités amènent la disette, alors on voit les tristes Groenlandais passer ensemble des jours entiers sans manger, si ce n'est le peu de moules et d'algue qu'ils trouvent par hasard : réduits par degrés au cuir de leurs souliers, et même aux peaux de leurs tentes, qu'ils font bouillir dans l'huile destinée à leurs lampes, ils prolongent ainsi de misérables jours qui doivent bientôt s'éteindre par la famine.

Ils aiment extrêmement certaines denrées étrangères, comme le pain, le gruau d'avoine, les pois et la morue sèche, et plusieurs ne s'y sont déjà que trop vite accoutumés; mais ils ont la plus forte aversion pour la viande de cochon, parce que cet animal mange toutes sortes d'ordures. Il est également singulier que la chair de cochon ait de tout temps déplu aux peuples les plus sales, et qu'elle soit encore recherchée des plus raffinés en propreté.

Les Groenlandais abhorraient autrefois les liqueurs fortes, qu'ils appelaient de *mauvaise eau*. Mais ceux qui commercent avec les Européens, en boivent très-volontiers, surtout quand elles ne leur coûtent rien. Ils feindront quelquefois de se trouver mal pour qu'on leur donne du brandevin, et c'est en effet leur vie et leur salut dans les indigestions.

Ils aimeraient aussi le tabac à fumer s'ils en avaient à discrétion; mais il leur manque souvent, d'autant plus qu'ils en font sécher les feuilles sur un plat chaud, et les pilent ensuite dans un mortier de bois, pour en prendre par le nez. Ils sont même tellement

accoutumés à cet usage dès l'enfance, qu'ils ne peuvent en quitter l'habitude, et ce serait peut être un mal pour eux d'y renoncer, à cause de l'abondance des humeurs que la fumée des cabanes leur fait couler des yeux, qu'ils ont naturellement affaiblis par la neige.

Les Groenlandais sont à proportion mieux traités de la nature pour le vêtement que pour la nourriture; et la peau des animaux leur manque moins que la chair : ils ont des fourrures de toute espèce. Leur vêtement de dessus est une sorte de robe longue, cousue de tous les côtés, faite de façon à la passer comme une chemise par-dessus la tête, en y fourrant en même temps les deux bras. A cet habit long tient un capuchon, dont on se couvre dans les temps froids ou humides. Cet habillement, chez les hommes, ne vient qu'à mi-cuisse, et ne serre pas de bien près; mais comme il est fermé par-devant, il garantit assez du froid. Ils ont pour chemise une fourrure de poule d'eau avec la plume en dedans, ou plus souvent encore des peaux de renne; cependant ils gardaient autrefois les plus fines de cette espèce pour en faire des vestes; mais elles sont devenues si rares, qu'il n'y a plus que les femmes les plus riches qui puissent prétendre à cette parure. Les Groenlandais s'habillent communément des peaux de veaux marins, dont ils tournent en dehors le côté le plus rude. Ces habits sont bordés et garnis sur les coutures, de cuir rouge ou blanc de chien marin : ce sont là leurs galons d'or et d'argent. Ils ont pourtant aujourd'hui des chemises

de drap et même de toile, soit de coton, soit de lin, mais toujours faites à la façon et sur la coupe du pays. Leurs culottes sont de veau ou d'une peau de renne, mais très-courtes, tant de la ceinture que de la cuisse. Leurs bas sont faits avec la peau de jeunes veaux trouvés dans le sein de la mère, et leurs souliers d'un cuir noir, doux et préparé. Cette chaussure est attachée aux pieds avec des courroies, qui passent par-dessous la plante. Les semelles débordent de deux doigts, tant devant que derrière, un peu recourbées en dehors; elles sont faites avec beaucoup de propreté, mais sans talons. Les gens à qui le trafic donne une sorte de richesses, portent maintenant des capes, des culottes et des bas de laine.

Mais en mer, tous prennent par-dessus l'habit ordinaire un manteau noir, de cuir de veau le plus uni, pour se garantir de l'eau; et par-dessus la veste, une chemise faite des boyaux de cet animal pour conserver leur chaleur naturelle, et ne point contracter d'humidité. « La casaque de mer est une espèce de jaquette où l'habit, la culotte, les bas et les souliers ne forment qu'une pièce : elle est faite de peau de chien marin, unie et sans poil, et si bien cousue, que l'eau ne serait y pénétrer. Il y a devant la poitrine un petit trou par lequel ils soufflent autant d'air qu'ils jugent à propos pour se soutenir sans aller au fond, et ils le bouchent ensuite avec une cheville. A mesure qu'ils augmentent ou qu'ils diminuent l'air en dedans de cet habit, ils descendent et remontent comme bon leur semble : ce sont de

vrais ballons qui courent sur l'eau sans s'y enfoncer ».

L'habillement des femmes diffère très-peu de celui des hommes. Leurs jaquettes ont les épaules et le capuchon plus haut, et ne sont pas taillées horizontalement vers le bout; mais, en s'arrondissant depuis la cuisse jusqu'en bas, elles forment devant et derrière deux longues oreilles, dont la pointe ourlée de fil rouge descend au-dessous du genou. Elles portent aussi la culotte avec des caleçons par-dessous: elles aiment à faire leurs culottes et leurs souliers de cuir rouge ou blanc, avec une couture sur le devant, façonnée et travaillée très-proprement. Les mères et les nourrices ont une sorte d'habillement assez ample par derrière pour y porter un enfant; ce vêtement chaud et commode tient lieu de berceau et de lange au nouveau-né, qu'on y enveloppe tout nu. Pour l'empêcher de tomber, les femmes relèvent et rattachent cette robe autour de leur jaquette, avec un ceinturon de cuir arrêté sur le devant par un bouton ou une boucle. Les habits de tous les jours sont dégoûtans de graisse et couverts de poux; vermine que les Groenlandais n'ont pas honte de croquer avec les dents : cependant ils tiennent assez propres leurs habits de parure.

Les hommes portent les cheveux courts. Quelques-uns les coupent ras du front, pour qu'ils ne leur tombent pas sur les yeux, et ne les empêchent pas de vaquer à leurs travaux. Mais ce serait un déshonneur pour une femme de se raser la tête, à moins que ce ne fût dans le deuil ou pour renoncer au

mariage. Elles relèvent tous leurs cheveux en deux boucles au sommet de la tête : l'une y forme une large touffe, et l'autre plus petite s'élève au-dessus de la première ; le tout est noué galamment, et brillant de grains de verre : ce sont là les perles dont les Groenlandaises font des colliers, des pendans, des bracelets, et qui leur servent à décorer leurs habits et leurs souliers. Elles commencent à changer quelque chose dans leur parure, et les plus riches ceignent leur front d'un ruban de fil ou de soie ; mais de façon que les touffes de cheveux, qui font leur plus bel ornement, ne soient pas couvertes ou cachées. Celles qui aspirent à la suprême beauté, doivent porter sur le visage une broderie faite avec un fil noirci de fumée ; on leur passe ce fil entre cuir et chair sous le menton, le long des joues, autour des pieds et des mains. Quand il est retiré de dessous l'épiderme, il y laisse une marque noire qui ressemble à de la barbe. Les mères font cette pénible opération à leurs filles dès la tendre enfance, afin qu'elles ne risquent pas de manquer de mari. M. Crantz dit que les Groenlandaises baptisées ont abandonné cette vanité mondaine comme un sujet de tentation au péché. Peut-être qu'ailleurs les femmes devraient prendre cette mode, comme un préservatif contre les tentations. Enfin telle est la propreté du Groenland : les hommes ne se lavent jamais ; cependant, quand ils reviennent de la mer, ils se lèchent les doigts et se les passent, comme les chats, sur les yeux, pour adoucir ou corriger par leur sa-

live l'âcreté des sels de la mer. Les femmes se lavent, mais dans leur urine, soit pour faire croître leurs cheveux, soit pour avoir une odeur plus suave, ou moins forte sans doute que celle de poisson : c'est leur eau de senteur favorite. Quand une jeune fille s'en est parfumée, on dit d'elle, *niviarsiarsuarnerks*, elle sent la demoiselle.

Les Groenlandais ont des tentes pour l'été, et des maisons pour l'hiver. Celles-ci, larges de deux brasses, s'étendent depuis quatre jusqu'à douze brasses de longueur, et n'ont que la hauteur d'un homme. Ils ne bâtissent pas sous terre, comme on le croît communément; mais sur des endroits élevés, et préférablement sur un rocher escarpé, afin d'être moins incommodés, ou plutôt délivrés de la neige dans les dégels. C'est au voisinage de la mer que leurs maisons sont situées, à portée de la pêche, toujours ouvertes sur la côte qui leur fournit la subsistance. Ils font les murs de l'épaisseur d'une brasse, avec des pierres entassées l'une sur l'autre, cimentées ensemble de terre ou de gazon. Sur ces murailles, ils placent une poutre de la longueur du logement; ou, si elle était trop courte, ils en joindraient jusqu'à trois ou quatre liées ensemble avec des bandes de cuir, et soutenues de poteaux. Ils mettent des solives en travers sur ces poutres, et des lattes minces entre les solives. Ils couvrent le tout de broussailles, puis de tourbe, et par-dessus d'une terre fine, légère, qui fait le toit.

Tant qu'il gèle, ces édifices se soutiennent assez bien; mais les pluies et les fontes de l'été ruinent tout l'ouvrage; et dès l'automne suivant il faut réparer le toit et les murailles. Leurs maisons n'ont ni porte, ni cheminée; mais pour en tenir la place, ils pratiquent une entrée au milieu, de deux ou trois brasses de large. C'est une voûte faite de pierres et de terre, qui sert à purifier et à renouveler l'air intérieur, sans être ouverte au vent ni au froid; car elle forme une espèce d'équerre ou tambour, dont l'entrée est de côté parallèlement au-devant de la maison : et de plus, cette voûte est si basse qu'il ne suffit pas de se courber, mais qu'il faut marcher à quatre pattes pour entrer ou pour sortir. Les murailles sont tapissées ou garnies en dedans de vieilles peaux, qui ont servi à couvrir des tentes et des bateaux, et qu'on attache avec des clous faits des côtes de veau marin. Ces peaux garantissent de l'humidité; il y en a de pareilles sur le toit pour la même maison. Depuis le milieu de la maison jusqu'au mur du fond, il y règne dans toute la longueur un plancher élevé d'un pied au-dessus de terre. Ce plancher est divisé en plusieurs pièces par le moyen des peaux tendues le long des poteaux qui soutiennent le toit: ces divisions forment autant de chambres qui ressemblent à des écuries. Chaque famille a sa chambre, et chaque maison contient depuis trois jusqu'à dix familles. Elles dorment sur ces planchers couverts de fourrures; on y reste assis toute la journée, les hommes les jambes pendantes,

et les femmes les jambes croisées à la manière des Turcs; ceux-là font des meubles ou des outils pour la pêche et le ménage; celles-ci s'occupent à la cuisine ou à la couture. Sur le devant de la maison, sont des fenêtres carrées de deux pieds, avec des panneaux d'intestins de poissons de mer, si transparens, et si bien cousus, qu'ils laissent entrer la lumière, sans donner passage au vent ni à la neige. Sous ces fenêtres, on trouve en dedans, le long de la muraille, un banc où l'on fait asseoir, et dormir les étrangers.

Chaque ménage a son feu; voici comment : on place d'abord contre le poteau de séparation un gros billot à terre, sur cette souche une pierre plate, et sur cette pierre un trépied qui soutient une lampe de marbre bâtard, large d'un pied, et faite en demi-lune; elle est comme enchâssée dans un vase de bois en ovale, fait pour recevoir l'huile qui dégoutte de la lampe. Celle-ci n'a pour toute mèche qu'une mousse fine, mais qui brûle si bien, que la maison est éclairée, et même échauffée par la lumière de toutes ces lampes. C'est là pourtant leur moindre utilité, car au-dessus de chaque lampe est une chaudière de marbre ou de pierre à chaux, suspendue au toit par quatre cordes. Cette chaudière, longue d'un pied, est large de six pouces; c'est là qu'on fait bouillir le dîner ou le souper de chaque famille. Le feu de la lampe sert encore à sécher les habits et les bottes qu'on étend sur une espèce de râtelier ou de claie attachée au plafond. Ces lampes, toujours

allumées, donnent une chaleur moins vive, mais plus égale que celle des poêles d'Allemagne, avec moins d'exhalaisons nuisibles, presque point de fumée, et jamais aucun danger d'incendie. D'un autre côté, l'odeur forte des lampes, des poissons et des viandes de la chaudière, des pelleteries qui servent de tentures et de vêtemens, et par-dessus tout de l'urine qu'on laisse croupir dans ces maisons, en fait un domicile très-incommode pour des étrangers. Cependant comme les odeurs les plus désagréables ne sont pas toujours malsaines, on s'y habitue à la longue. Les Groenlandais vivent même assez long-temps dans ces cabanes étroites, où ils ont su renfermer tous leurs désirs, et satisfaire à tous leurs besoins, avec un ordre et une tranquillité admirables; contens d'une pauvreté dans laquelle ils se croient plus riches, et sont réellement plus heureux que nous avec nos palais, nos mets, nos vins et nos parfums exquis.

Au-dehors de l'appartement, ils ont une espèce d'office où ils mettent, pour les besoins du jour, soit de la viande, soit du poisson et des harengs séchés, tandis que leurs grandes provisions se conservent sous la neige. Près de là se voient leurs canots renversés et suspendus à ces mêmes poteaux où sont attachés leurs ustensiles et leurs armes pour la chasse et la pêche. C'est dans ces maisons qu'on se retire à la fin de septembre, jusqu'au mois d'avril et de mai; temps où la fonte des neiges, qui menace le toit et les fondemens de ces édifices,

oblige les habitans à aller camper sous des tentes. Voici le plan de la construction de ces logemens d'été.

Les Groenlandais en pavent d'abord le sol ou l'emplacement de pierres plates, sur un carré oblong. Entre ces pierres ils fichent depuis dix jusqu'à quarante pieux ou longues perches, qu'ils appuient à la hauteur d'un homme contre une espèce de châssis, auquel on les attache en forme de baldaquin, dont le sommet se termine en pyramide. Ils enveloppent cette palissade d'une double couverture de cuir de veau marin; et les gens riches tapissent l'intérieur de leurs tentes de belles peaux de rennes, dont le poil fait la décoration. Les pelleteries de la couverture, qui descendent jusqu'à terre, y sont fixées avec de la mousse surchargée de pierres, afin que le vent ne renverse point la tente. Ils attachent à l'entrée, au lieu de porte, une courtine. Ce rideau fait de boyaux les plus minces et diaphanes, proprement cousus, est bordé de fil rouge ou bleu, et suspendu par des anneaux de cuir blanc. Il sert à donner du jour et à garantir de l'air. Cette entrée donne dans une espèce de vestibule, fermé par une tenture de peau, et dans lequel se trouvent les provisions de bouche et les baquets d'urine. La cuisine ne se fait point sous les tentes, mais en plein air, dans les chaudières de cuivre, qu'on fait bouillir à force de bois. La maîtresse de la maison a sa garde-robe et sa toilette dans un coin de la tente, où elle attache tous ses habits, son miroir, sa pelote et ses

rubans, sous un grand rideau de cuir blanc, orné de figures brodées à l'aiguille.

Chaque famille a sa tente; mais les plus aisés logent quelquefois une ou deux familles des plus pauvres ou de leur parenté; de sorte que chaque tente peut contenir vingt personnes. Le foyer et le dortoir y sont situés comme dans les maisons d'hiver; mais il règne beaucoup plus d'aisance et de propreté dans les tentes. On n'y respire pas cette chaleur étouffée et cette puanteur qui rebutent les Européens. Il faut bien que l'été dédommage un peu les Groenlandais des rigueurs de l'hiver, et que chaque climat ait, sinon ses délices, du moins ses douceurs. Peut-être ne souffre-t-on pas autant dans ces antres du nord, je ne dirai pas que sur les rochers brûlans de la Libye, mais que dans les beaux climats de l'Asie. Si, d'un côté, les entrailles de la terre, endurcies par une glace éternelle, n'engendrent pas une nombreuse population; de l'autre, la chaleur moissonne par la peste la moitié des habitans qu'elle enfante. Là, peu de ces plaisirs dont l'ivresse même est douloureuse; ici, beaucoup moins de jouissances que de satiété; là, des travaux inspirés par le besoin pressant, et payés d'un prompt salaire qui l'apaise; ici, des arts d'imagination qui ne satisfont jamais les passions et les désirs qu'ils excitent. Enfin les Groenlandais ont peu de chose, mais tous en jouissent; et nous, dans l'abondance de tous les biens, nous périssons, les uns d'une faim réelle, et les autres de voracité. S'il n'est aucun de nos

efféminés qui voulût être transporté dans les neiges du Groenland, combien de nos ouvriers, de nos soldats et de nos paysans, qui devraient peut-être souhaiter d'y être nés!

Ce sont les besoins de se nourrir, de se vêtir et de se loger, qui ont inventé les premiers arts; et ceux-ci restent dans l'enfance, ou font des progrès à proportion des facilités ou des obstacles qu'ils trouvent dans la nature. Trop féconde, elle abandonne l'homme à l'instinct de sa paresse; trop avare, elle retarde et captive son industrie. C'est par une raison prise dans les extrémités du climat, c'est par un même effet des deux excès contraires de la chaleur et du froid, que les Africains et les Groenlandais sont bornés aux plus grossiers élémens de l'invention; les uns n'ont pas assez besoin de travailler, et les autres ont trop de peine pour sortir de leur ignorance et de l'imperfection de leur état social. Il n'est donc pas étonnant que les arts les plus simples soient encore dans leur enfance au Groenland. Le premier instrument que la main de l'homme y ait fabriqué, c'est sans doute l'arc. D'abord cette arme fut d'un sapin courbé à force de bras, ensuite on revêtit ce bois pour rendre l'arc plus roide et plus fort, de tout ce qu'il y avait de plus élastique dans la dépouille des animaux. La baleine fournit le nerf de sa queue pour le ressort de l'arc; ses barbes pour la corde, et ses côtes pour donner une pointe plus tranchante aux flèches de bois, qui volèrent avec les ailes ou les plumes du corbeau. Mais de-

puis que les Européens ont vendu des fusils aux Groenlandais, ils ont méprisé l'arc et les flèches à la chasse.

Ce peuple a cinq sortes d'armes ou d'instrumens pour la pêche. Le premier est le grand harpon, que les Groenlandais appellent *erneinek*. Il y a d'abord un fût long de six pieds, sur un pouce et demi de grosseur. A la pointe du fût, est une pièce amovible de baleine, d'un empan de longueur. Cette pièce est armée d'un dard d'os de la baleine, terminé par une pointe de fer large d'un pouce. Le dard a, vers la moitié de sa longueur, des barbes disposées en angles, pour l'empêcher de sortir de la blessure qu'il a faite. Au gros bout du fût, sont deux pièces plates de côte de baleine, longues d'un empan, larges de deux doigts en forme de navette, et terminées comme les ailes ou plumes d'une flèche, pour rendre le coup plus sûr et plus droit. Entre ces deux pièces de baleine, on emboîte un manche long de deux pieds, et dont la largeur va toujours en diminuant de haut en bas depuis quatre pouces jusqu'à un. On fait au gros bout du manche deux coches ou échancrures de côté et d'autre, pour le saisir plus ferme avec le pouce et l'index; de sorte que l'instrument porte sur la paume de la main tournée en haut horizontalement. On attache fortement vers la pointe du harpon, une corde d'environ huit brasses, qui passe et coule dans un anneau de baleine, fixé par une cheville au milieu du fût. Cette corde est roulée en cercle sur le tillac du canot de

pêcheur, et par un des bouts, attachée à une vessie ou poche boursoufflée. Le harpon, très-difficile à décrire, dit M. Crantz, ne doit pas être d'une seule pièce, parce que les veaux de mer le briseraient aisément; il faut que la flèche ou le dard puisse se séparer du fût qui doit flotter sur l'eau, tandis que l'animal blessé plonge avec le harpon dans les flancs. La vessie qui surnage sert à marquer l'endroit où le poisson fuit sous l'eau, en se débattant. Le manche qui contribue à augmenter la force du coup, doit rester entre les mains du pêcheur qui a lancé le harpon.

La seconde espèce d'arme est l'*angovikak*, ou la grande lance, faite à peu près comme le harpon, si ce n'est que la pièce de baleine amovible où tient la pique de fer, n'a point de barbes, afin qu'on puisse la retirer de la peau de l'animal.

Le troisième instrument est le *kapot*, ou petite lance armée par le bout d'une longue pointe d'épée.

L'*aglikak*, ou le quatrième instrument, est la flèche volante, d'un pied et demi de long, armée d'une pointe de fer oblongue d'un pied, épaisse d'un doigt. Cette pointe, au lieu de barbes, a des coches taillées en deux endroits. Elle est amovible; mais en se détachant, elle reste suspendue au bâton par une corde.

Les vessies portent un petit tuyau fait d'un os creux, au moyen duquel on peut les enfler ou les laisser vides en le bouchant ou le débouchant.

Pour la chasse aux oiseaux aquatiques, on a des

piques ou javelines de six pieds, dont le bois est armé d'un fer long de douze pouces, arrondi vers la pointe avec une seule barbe. Mais comme l'oiseau peut esquiver le coup, soit en plongeant, soit en volant, on attache au milieu du fût de la pique, dont il faut observer que les pièces ne se séparent point de leur ensemble, trois ou quatre os courbés et façonnés comme les pointes d'une ancre, avec deux ou trois crochets chacun. Il est rare que la proie échappe à tous ces dards réunis dans une seule arme. Quelques chasseurs ont des bâtons pour lancer ces javelines avec plus de force.

Passons maintenant à la description des bateaux qui servent également à la pêche et à la chasse des Groenlandais.

Les grands bateaux, qu'ils appellent *umiak*, ont environ quarante pieds de longueur sur quatre ou cinq de large, et trois de profondeur, effilés ou pointus devant et derrière, avec le fond plat. Ce fond est composé de trois pièces qui vont se réunir aux deux bouts du bateau. Ces trois madriers sont traversés, de distance en distance, de solives qui s'y enchâssent par des mortaises : on emboîte ensuite sur les deux madriers des côtés de courts poteaux sur lesquels on élève le plat-bord. Mais comme ces poteaux seraient poussés en dehors par les bancs des rameurs, qu'on appuie jusqu'au nombre de dix ou douze, sur les deux madriers des côtés, on les retient par deux autres grandes pièces qui servent en même temps à affermir le plat-bord. Cette carcasse,

formée de cinq grosses pièces qui se joignent aux deux extrémités du bateau, se garnit de lattes minces, larges de trois doigts, avec des côtes de baleine. Toute cette charpente est revêtue, en dedans et en dehors, de cuirs tannés de veau marin. Mais au lieu de clous de fer, qui pourraient se rouiller et faire des trous dans les peaux de la couverture, on emploie des chevilles de bois et des courroies de baleine. Les Groenlandais construisent ces bateaux avec beaucoup d'adresse et de justesse, sans équerre, ni règle, ni compas. Leur mesure de proportions est dans la main et le coup d'œil. Tous leurs outils consistent dans une scie, un ciseau qui sert de hache quand on l'emmanche, une petite vrille, un couteau de poche bien pointu. Lorsque le constructeur a fait la charpente de son bateau, sa femme la revêt de cuirs fraîchement préparés et ramollis, dont elle calfate les coutures avec de la vieille graisse. Ainsi, ces bâteaux font bien moins eau que s'ils étaient entièrement de bois, parce que leurs jointures s'enflent et se serrent davantage. S'il venait à s'y faire un trou contre la pointe d'un rocher, une pièce y est bientôt cousue. D'ailleurs on les radoube et on les recouvre à neuf tous les ans. Ces bateaux sont conduits par des femmes qui rament au nombre de quatre, avec une cinquième à la poupe, tenant un aviron pour gouvernail. Ce serait un scandale qu'un homme se mêlât de mener ces bateaux, à moins qu'un danger évident n'exigeât le secours de sa main. Les rames sont courtes et larges en façon de pelle,

mais plus longues, attachées et fixées à leur place sur le plat-bord, avec une bande de cuir. Vers la proue, on dresse un pieu pour mât qu'on charge d'une voile faite de boyaux cousus ensemble; elle est d'une brasse de hauteur, sur une et demie de large. Les gens riches ont des voiles de lin blanches à raies rouges; mais les Groenlandais ne font voile que le vent en poupe, et ne peuvent suivre un canot européen à la voile; en revanche, dans un vent contraire ou dans un temps calme, ils vont à la rame bien plus vite que nous. Avec ces bateaux, ils font des voyages de trois ou quatre cents lieues le long des côtes, allant d'un port à l'autre, au nord et au sud, dix ou vingt personnes ensemble avec leurs tentes, leur bagage et leurs provisions de bouche. Ces voyages sont de douze lieues par jour. La nuit ils débarquent, plantent leurs tentes, tirent leurs bateaux à terre, la quille renversée et chargée de grosses pierres devant et derrière, de peur que le vent n'emporte le canot. Si la côte n'est pas tenable, six ou huit personnes prennent le bateau sur leur tête, et le transportent par terre dans quelque meilleur parage.

Les petits bateaux ou bateaux d'hommes, appelés *kaiak*, n'ont que dix-huit pieds dans toute leur longueur, qui finit en pointe aux deux bouts, comme une navette de tisserand, avec un pied tout au plus de profondeur, et dix-huit pouces dans la plus grande largeur. La quille est construite de longues lattes traversées de cerceaux oblongs, qu'on lie avec

de la baleine. Le tout est revêtu de peaux, de même que l'umiak, avec cette différence, que le kaiak en est enveloppé dessus et dessous, comme s'il était dans un sac de cuir. La poupe et la proue sont renforcées d'un rebord de baleine relevé en bosse, pour mieux parer les coups que le bateau se donne contre les pierres et les rochers. Au milieu du kaiak, on ménage dans la quille un trou rond bordé d'un cerceau de bois ou de baleine large de deux doigts. C'est là que le pêcheur met ses pieds, et qu'il s'enfonce jusqu'aux genoux, assis sur une planche couverte de cuir. Ensuite il retrousse sur le bord de ce tambour son habit de pêche autour de ses cuisses, avec la précaution d'avoir le visage et les épaules bien enveloppés de sa cape et de son capuchon, qu'il a soin de boutonner. A ses côtés, il a sa lance arrêtée par des courroies, le long du bateau; devant lui son faisceau de cordes roulées autour d'une roue faite exprès, et derrière lui la vessie qui doit servir de bouée. Sa rame est également large et plate aux deux bouts, il la prend des deux mains, et fend l'eau à droite et à gauche avec un mouvement aussi régulier que s'il battait la mesure. C'est un plaisir de voir un Groenlandais avec son habit de pêche, de couleur grise, garni de boutons blancs, voguer sur un frêle esquif, à la merci des flots et des tempêtes que son courage brave, et fendre les ondes avec une légèreté à faire vingt-quatre lieues par jour, quand il s'agit de porter quelques lettres d'une colonie à l'autre. Tant que la fureur des vents lui

permet d'arborer une voile de perroquet, loin de redouter les grandes lames, il semble les chercher et voler comme un trait sur leur cime roulante. Quand même les vagues viendraient fondre et se briser sur lui, il n'en reste pas moins immobile à sa place. Si les flots l'attaquent de front, prêts à le submerger, il ramasse ses forces, et lutte avec sa rame contre toute leur impétuosité. Tant qu'il a son aviron à la main, fût-il renversé la tête sous l'eau, d'un coup de rame il remonte et se relève tout droit. Mais s'il perd cette arme, c'en est fait de sa vie, à moins qu'une main secourable ne vienne le sauver. Il n'y a point d'Européen qui osât se hasarder sur un kaiak au moindre souffle de vent. Aussi ne peut-on qu'admirer avec une sorte de frayeur l'audace et la dextérité de ces intrépides Groenlandais qui domptent la mer et ses monstres. Mais comme ils ne sauraient arriver à ce degré de courage et d'habileté, que par des épreuves constantes et réitérées, on ne sera pas fâché de voir par quelle suite et quelle variété d'exercices ils s'accoutument dès l'enfance à surmonter tant de périls et d'obstacles que la nature semble avoir entassés et multipliés autour d'eux sur le plus redoutable des élémens.

Les enfans apprennent d'abord à nager, tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, avec une rame à la main, qui leur sert de balancier et les aide à se relever sur l'eau, pour peu que leur corps y enfonce. Ensuite ils plongent d'eux-mêmes la tête en bas, et d'un coup d'aviron se redressent sur le côté qu'ils veulent. Ces

premiers exercices les aguerrissent aux dangers qui sont les plus ordinaires dans le gros temps ; mais il peut arriver à la pêche des veaux que la rame se trouve engagée dans les courroies, ou que l'homme vienne à la perdre, ou qu'il soit lui-même embarrassé dans les cordes de sa ligne.

Pour se prémunir contre ces accidens, les enfans s'amusent, en jouant sur l'eau, à dégager, par de certains mouvemens adroits, la rame qu'ils ont laissée exprès arrêtée au bateau ; tantôt ils en prennent un bout entre les dents, et de l'autre bout qu'ils tiennent dans les mains ils poussent l'eau en avant ou en arrière, pour surnager tout droits ou renversés sur le ventre ; tantôt ils passent la rame derrière le dos ou le cou, et l'agitent si bien des deux mains, à droite et à gauche, qu'ils remontent sur l'eau ; tantôt la mettant sur une épaule, et la prenant d'une main par-devant, et de l'autre par-derrière, ils se relèvent du fond des eaux comme avec un balancier, dont ils font monter le centre de gravité.

Mais pour prévenir les cas où la rame leur échapperait au moment que le canot viendrait à pirouetter, ils la laissent exprès aller sous le kaiak, et tâchent de la rattraper avec les deux mains, et de s'y suspendre en l'agitant de côté et d'autre, pour remonter avec cet aviron, qui leur sert de planche dans le naufrage. D'autres fois ils jettent leur rame, s'élancent hors du bateau pour la reprendre, la saisissent et l'entraînent avec tant de force au fond de la mer, qu'en frappant perpendiculairement contre

le sable ou le roc, elle rebondit et revient sur l'eau avec eux. Mais s'ils ne peuvent l'attraper, ils prennent le manche du harpon pour ramer; sinon ils se servent de la paume de la main pour battre l'eau et regagner le dessus; mais c'est à quoi ils ont rarement le bonheur de réussir.

La jeunesse s'exerce aussi parmi les écueils cachés sous les flots, dans les endroits où les vagues sont le plus agitées, et où l'homme, nageant entre deux courans opposés, peut être submergé par l'un ou ballotté des deux à la fois, et périr dans cette lutte. Toute la ressource consiste alors à se tenir en équilibre, en balançant soi-même le bateau sur les vagues, de façon à seconder le mouvement et à gagner ainsi peu à peu le rivage par le secours de la tempête.

Mais quand ils ne peuvent plus s'aider eux-mêmes, ils apprennent à sortir la tête de dessous le kaiak renversé, et à crier au secours; et s'ils ne voient personne qui puisse les assister, ils s'attachent et se lient pour ainsi dire au kaiak, afin que, si l'on trouve leur corps, il ne soit pas privé de la sépulture.

Lorsque les Groenlandais sont parvenus à l'âge d'endosser le harnois ou l'habit de mer, c'est-à-dire, quand ils ont assez de force, d'adresse et d'habileté pour commencer le métier de toute leur vie, ils vont à la pêche du veau marin, qui se fait de trois façons, ou dans le kaiak d'un homme seul, ou à la battue en campagne, ou l'hiver sur la glace. La première façon est la meilleure et la plus commune. Aussitôt qu'un pêcheur, embarqué avec tout son

attirail, aperçoit un veau marin, il tente de le surprendre à l'improviste, pendant que l'animal, allant contre le vent et le soleil, ne peut entendre ni voir l'homme qui l'attaque par-devant. Celui-ci se cache même derrière une grosse lame, et s'avance vite et sans bruit, jusqu'à la portée de cinq ou six brasses, tenant son harpon sa corde et sa vessie tout prêts à lancer. Il prend sa rame de la main gauche, et le harpon de la droite par le manche. Si le harpon frappe droit au but, et s'enfonce dans les flancs de l'animal, jusqu'au bout des barbes de l'os de baleine où le fer est enchâssé, il se détache du fût qui reste flottant sur les eaux. Dès que le coup a porté, le pêcheur jette la vessie dans la mer, du côté où la proie a plongé, puis il recueille et remet dans son bateau le fût de son harpon; et l'animal tire à lui la vessie, et l'entraîne souvent sous l'eau; mais c'est avec peine, parce qu'elle est fort grosse; aussi ne tarde-t-elle pas à reparaître suivie du veau qui vient reprendre haleine. Le Groenlandais observe la place où la vessie se montre, pour attendre l'animal et le percer avec la grande lance qu'on a déjà décrite. Toutes les fois que le veau revient, on lui enfonce ce dard jusqu'à ce que ses forces soient épuisées; alors on va droit à lui la petite lance à la main, et l'on achève de le tuer. Dès qu'il est mort, on a soin de boucher ses blessures et d'arrêter la perte du sang; ensuite on le souffle pour l'enfler et le faire surnager plus aisément, attaché par une corde à la gauche du kaiak.

Cette façon de pêcher est la plus dangereuse, quoique la plus usitée, et les Groenlandais l'appellent *kamavok*, *pêche à extinction*, parce qu'il y va quelquefois de la vie de l'homme ; car la corde peut se nouer d'elle-même en filant, ou s'embarrasser autour du kaiak, et l'entraîner, dans ces deux cas, au fond de la mer : elle peut, dans le développement de ses replis, accrocher la rame ou même le pêcheur, en s'entortillant autour de sa main et de son cou, ce qui arrive quand la mer est grosse au point que ses lames fondent sur le pilote avec les brasses de corde dont elles l'enveloppent. Le veau marin peut lui-même, revenant sur le kaiak, s'engager dans la ligne et traîner le canot au fond avec le pêcheur occupé à la lâcher. Si par malheur l'homme se trouve pris, il n'a que les ressources dont on a parlé pour se débarrasser de ses propres filets ; quelquefois, au moment de s'en dégager, il se sent mordre à la main ou au visage par l'animal furieux que la vengeance pousse à attaquer son ennemi quand il ne peut plus se défendre lui-même, car cette espèce a appris de la nature à vendre cher sa vie. Cet instinct de vengeance est surtout la passion des femelles, qui courent à l'agresseur ; et quand elles ne peuvent lui faire d'autre mal, elles assouvissent leur rage en vomissant de grosses lames de mer contre le bateau, pour noyer le pêcheur.

Aussi, dans cette pêche, où l'homme est seul aux prises avec le monstre, ne peut-il attraper que l'espèce de veau la plus stupide. Pour chasser les autres

sortes, ou pour prendre plusieurs veaux à la fois, il faut être en troupe. On va les attendre en automne au détroit de Nepiset, dans la baie de Bal's River, entre le continent et l'île de Kangek. Les Groenlandais les forcent à sortir de leur retraite en les effrayant avec de grands cris et des pierres qu'ils lancent dans l'eau. Quand ces bêtes paraissent, on les poursuit jusqu'à les mettre hors d'haleine, et les obliger à rester long-temps sur l'eau pour respirer l'air. Alors ils les environnent et les tuent avec les petits dards de la quatrième espèce. Rien n'est plus curieux à voir que cette chasse, où les Groenlandais font la même manœuvre que les hussards à la guerre. Dès que l'animal se montre, tous les pêcheurs fondent sur lui comme s'ils avaient des ailes, faisant un bruit affreux; le veau plonge, les hommes se dispersent sur ses traces, attentifs à observer l'endroit où ils imaginent qu'il reviendra sur l'eau; c'est pour l'ordinaire à près d'un mille du lieu de sa première apparition. Si la bête avait une enceinte à parcourir de trois ou quatre lieues, elle occuperait ses ennemis l'espace de deux heures avant d'être rendue. Quand l'animal effaré cherche la terre pour refuge, il y est accueilli à coups de pierres et de bâtons par les femmes et les enfans qui l'attaquent de front, et percé de dards et de lances par les hommes qui sont à ses trousses. Cette chasse est d'autant plus attrayante et récréative pour les Groenlandais, que chacun y prend souvent huit ou dix veaux pour sa part.

La chasse d'hiver se fait à la baie de Disko. Comme les veaux pratiquent alors des trous dans la glace, pour y venir respirer l'air, un Groenlandais vient s'asseoir à côté sur une petite sellette, mettant ses pieds sur une autre pour les garantir du froid; dès que l'animal avance le museau, l'homme le perce d'un harpon, rompt aussitôt la glace tout autour, tire la bête accrochée, et la tue à coups redoublés. Quelquefois un homme s'étend ventre à terre sur une espèce de traîneau, le long des trous par où les veaux montent sur la glace pour se chauffer au soleil. Près d'un de ces grands trous on en fait un petit, par lequel un Groenlandais passe un harpon qui est au bout d'un grand bâton. Celui qui veille au bord du grand trou, voyant l'animal passer sous le harpon, fait signe à son camarade; et celui-ci enfonce le fer dans l'amphibie, de toutes ses forces. Si le chasseur aperçoit un veau sur la glace, il imitera quelquefois son grognement, de façon que l'animal le prenant pour un être de son espèce, le laisse approcher jusqu'à la portée du harpon, et se trouve surpris et tué sans avoir le temps de fuir.

C'est ici le lieu de rendre compte de l'usage que font les Groenlandais des peaux des animaux qu'ils prennent, ou plutôt de leur manière de préparer ces peaux pour en faire des habits, des souliers et des bottes, ouvrages réservés aux femmes.

La peau de veau marin est d'abord ratissée pour en ôter le poil, puis trempée vingt-quatre heures dans l'urine, afin d'en détacher l'huile ou la graisse,

ensuite fortement tendue avec des chevilles sur le gazon, où on la fait sécher; enfin, pour la mettre en œuvre, on l'arrose d'urine, on la frotte avec la pierre ponce, et on l'assouplit en la roulant entre les mains.

Le cuir de semelle est d'abord mis dans l'urine deux ou trois jours; on le retire pour en arracher le poil avec un couteau ou avec les dents, puis on le remet trois jours dans l'eau fraîche, et on le fait sécher bien tendu.

On prépare à peu près de la même façon le cuir destiné pour la jambe des bottes, et pour le dessus ou l'empeigne des souliers, si ce n'est qu'on en racle d'abord le poil pour rendre le cuir plus souple. On en fait enfin les casaques de mer qui garantissent de l'humidité. Cependant ce cuir s'imbibe à l'eau de mer et de pluie; mais il préserve les habits de dessous, et c'est pour cela que les navigateurs européens en font usage.

C'est la même méthode pour le cuir dont on fait des pelisses molles qui se portent sur terre, excepté qu'on le frotte entre les mains, car il n'est pas si roide que les autres cuirs, mais aussi ne préserve-t-il guère de l'eau.

Les cuirs de bateau sont pris de la peau des veaux les plus monstrueux, dont la graisse n'est pas tout-à-fait détachée. On les roule, on s'assied dessus; on les laisse au soleil, couverts de gazon durant quelques semaines, jusqu'à ce que le poil en soit tombé; alors on les met tremper dans l'eau de mer

quelques jours pour les assouplir; ensuite on tire fortement les bords de ces peaux avec les dents, on les coud ensemble, on enduit les coutures et les points avec de la vieille graisse de veau marin, au lieu de poix, de peur que l'eau ne vienne à pénétrer les cuirs; mais on a grand soin de ne pas endommager le grain de la peau, car l'eau de mer, naturellement corrosive, ne manquerait pas d'user bientôt le cuir.

Les restes de toutes ces espèces de peaux sont ratissés de près, étendus sur la neige et suspendus à l'air pour devenir blancs; et si on veut les teindre en rouge, on mâche le cuir avec les dents en y mêlant l'écorce des racines de pin, qu'on ramasse de ces débris de bois qui flottent sur la mer.

Quant à la peau des sarcelles ou poules d'eau, on l'enlève presque entière, à la réserve de celle de la tête qu'on néglige. On en racle la graisse avec une coquille de moule; ensuite on présente ces peaux aux hommes, et surtout aux étrangers, pour les mâcher avec de la farine; c'est même une politesse. Au sortir de la bouche, on les macère dans l'urine, puis on les sèche à l'air, et pour la perfection, on les polit finement entre les dents.

« Nous n'avons jamais vu (c'est M. Crantz qui parle), nous n'avons vu, dit-il, aucune action indécente, ni entendu aucune parole déshonnête chez les Groenlandais. Rarement les femmes produisent, encore moins y cachent-elles des enfans illégitimes. C'est ce qui ne peut arriver qu'à une femme répu-

diée ou à quelque jeune veuve; et cette personne, quoique méprisée, tâche de réparer le tort et la honte attachés à ses enfans en les vendant à un homme qui n'en aurait point, ou du moins en se faisant adopter avec eux dans la famille d'un homme qui ne voudrait pas l'épouser. Dans un pays où le climat n'invite pas au libertinage, telle est pourtant la retenue du sexe faible, qu'une femme n'a jamais de conversation particulière avec un homme, et qu'une jeune personne regarderait comme un affront l'offre d'une prise de tabac que lui ferait un garçon ».

Quand un jeune homme veut se marier, et ce n'est jamais avant sa vingtième année, il prend une fille de son âge, et déclare à sa famille quel est l'objet de son choix, sans craindre qu'on lui donne une épouse qu'il n'aimerait pas. Il n'attend ni ne cherche une grosse dot, et n'ayant rien à porter lui-même en mariage que ses habits, son couteau, sa lampe, et tout au plus une marmite de pierre, il n'exige de sa femme que le talent de tenir en ordre ce petit ménage : elle, de son côté, ne regarde dans l'homme que le mérite d'un bon chasseur. Les parens réciproques des deux époux consentent à ce que leurs enfans veulent ; car ils n'ont jamais ni l'intérêt ni l'envie de les gêner. Deux vieilles femmes sont chargées de négocier le mariage auprès des parens de la fille, et c'est par l'éloge du jeune homme qui la recherche qu'elles entament indirectement la négociation. Au nom de mariage, la fille se retire, n'y

voulant point entendre, et met en pièces l'anneau de ses cheveux ; car c'est toujours le rôle de son sexe, de rougir et de résister par une bienséance d'usage, même lorsqu'un homme est assuré d'avance qu'on se rendra. Cependant ce n'est pas toujours une feinte que ces refus, mais l'effet d'une répugnance qui pousse quelquefois une fille à des excès si violens, qu'elle tombe en pamoison, se sauve dans les montagnes désertes, ou se coupe les cheveux ; dernier acte de désespoir, après lequel il n'est plus permis de la solliciter au mariage. Peut-être cette aversion vient-elle de la répudiation dont les exemples sont assez fréquens au Groenland, ou de la liberté que les hommes se sont réservée d'introduire une seconde femme dans leur lit. Quelle que soit la cause de cet éloignement pour le mariage, les parens ne donnent point leur consentement malgré la fille ; mais ils la laissent faire. Alors les deux femmes qui sont dans les intérêts du garçon vont chercher celle qu'il aime, et l'entraînent chez lui de gré ou de force. Après quelques jours qu'elle passe dans l'abattement, les cheveux épars, sans vouloir rien prendre, si elle résiste encore aux semonces de la persuasion, on emploie la violence, et même les coups, dès qu'il le faut, pour la soumettre au joug du mariage. S'échappe-t-elle une seconde fois, on la ramène, et c'est pour l'attacher par des nœuds qu'elle ne voudra plus rompre. En effet, quoique rien ne paraisse plus bizarre ni plus injuste, et plus contraire à l'amour, que ces voies de contrainte dans l'action la plus libre

et la plus volontaire par sa nature, il n'est peut-être point de violence et d'injustice plus excusable, et qui ne soit plutôt pardonnée; car on ne voit guère de Groenlandaise fuir le lit nuptial après qu'elle y est entrée.

Quelquefois les parens préviennent entre eux, par un accord mutuel, l'inclination de leurs enfans, mais sans les forcer; et ceux-ci, dès que les gages sont donnés réciproquement, ratifient cette espèce de contrat de mariage, sans autre cérémonie que la cohabitation.

Rarement voit-on un mariage entre cousins, ou même entre des personnes qui ont été élevées ensemble, soit que la nature ou l'adoption ait cimenté leur parenté. Cependant quelquefois un homme épouse les deux sœurs en même temps, ou la mère et sa fille; mais ces exemples sont extraordinaires, et même odieux.

La polygamie, quoique tolérée au Groenland, n'y est point commune; sur vingt maris, il n'y a guère qu'un polygame. Cependant l'usage de plusieurs femmes, loin d'être un crime, fait honneur au mari qui peut en entretenir plus d'une. Comme il serait honteux à un homme de n'avoir point d'enfans, et surtout point de garçon pour être le soutien de sa vieillesse, quiconque est assez riche pour en nourrir un grand nombre a droit à la pluralité des femmes; mais la critique ne l'épargnerait pas, s'il accordait à l'incontinence une liberté restreinte au simple désir d'une postérité. C'est

pourquoi l'on regarde comme un abus de la polygamie qu'un homme ait trois ou quatre femmes, et qu'une femme ait deux maris. « Avant l'arrivée des missionnaires, dit M. Egède, les femmes ne connaissaient point la jalousie; elles vivaient ensemble en paix : mais depuis qu'elles savent que le christianisme défend la polygamie, elles ne souffrent plus si patiemment cette infidélité de leurs maris ». Du reste, la fidélité conjugale essuie peu de brèches, ou du moins de scandales chez ce peuple simple et patient. Rarement des querelles bruyantes dans le ménage, ou de ces éclats fâcheux qui vont jusqu'aux coups, non que les mœurs autorisent le dérangement des femmes, mais la répudiation. Le mariage n'y connaît point de serment, surtout irrévocable. Quand un mari n'a point d'enfans, ou qu'il n'est pas content de sa femme, il lui jette un coup-d'œil sinistre, sort de sa maison, et n'y reparaît point durant quelques jours. La femme entend ce que cela veut dire, fait un paquet de ses habits, et se retire chez des amis, menant une conduite sage et circonspecte, pour rejeter l'odieux de son traitement sur le mari qui l'a chassée.

Quelquefois une femme rompt d'elle-même la société conjugale, quand elle ne peut point s'accorder avec les autres femmes de la maison où elle est entrée; ce qui arrive d'autant plus aisément, que les belles-mères se prévalent de leur supériorité pour traiter leurs brus comme des servantes. Mais en cas de séparation, les enfans mâles suivent leur

mère, et même après sa mort ne retournent plus chez leur père pour l'aider dans ses vieux jours; admirable police, qui donne à chacun des époux les meilleurs motifs de vivre toujours bien ensemble! aussi voit-on peu de divorces. Souvent le mari désespéré n'a pas plutôt quitté sa femme, qu'il s'enfonce dans un désert pour fuir la société des hommes, retiré sous le toit d'une caverne, et vivant de sa chasse, ou réduit à piller et voler les passans. Mais ces sauvages fugitifs sont pour l'ordinaire des jeunes gens qui, mariés sans prévoyance, se repentent bientôt d'un choix précipité. Plus l'union conjugale vieillit, et plus les époux s'aiment.

Dès qu'un homme est veuf, il cherche à réparer sa perte, et peu de jours après la mort de sa femme, il étale tout ce qu'il a de plus beau; sa personne, ses enfans, sa maison, son équipage de pêche et de chasse; loin d'annoncer le deuil, tout chez lui semble inviter à de secondes noces. Cependant il n'y passe qu'après un an de veuvage, à moins qu'il n'ait de petits enfans, et personne dans la famille pour en avoir soin. Si le mari veuf est polygame, sa seconde femme remplace la première; mais avec toutes les apparences d'une affliction qui ne peut être sincère. C'est elle qui mène le cortége des funérailles de sa rivale, et qui verse des larmes avec d'autant plus d'affectation qu'elle a moins sujet de pleurer. Elle caresse les premiers enfans de son mari plus que les siens propres, en les plaignant de ce qu'ils ont été négligés de leur mère, et leur pro-

mettant bien plus de soins et de douceurs qu'ils n'en ont encore éprouvé : on n'imaginerait pas jusqu'où va l'artifice de ces femmes sauvages, si l'on ne savait qu'il se trouve dans la nature même du sexe le plus faible.

Les Groenlandais n'ont pas un sang très-prolifique. Une femme n'a guère que trois ou quatre enfans, et tout au plus six, mettant un intervalle de deux ou trois ans entre chaque grossesse. Lorsque les femmes entendent parler de la fécondité de celles des autres pays, elles les comparent avec mépris à leurs chiennes. Rarement elles ont deux jumeaux ; encore moins les voit-on mourir en couches. Elles travaillent le moment d'avant et d'après ; se délivrer d'un enfant n'est pour elles qu'une action de la journée. On donne au nouveau né le nom de son grand-père ou de sa grand'mère, ou du parent dernier mort ; et ce nom est ordinairement emprunté des bêtes, des instrumens de chasse, ou de certaines parties du corps humain ; en sorte qu'ils auraient quelquefois des noms déshonnêtes, si leur langue ou leurs mœurs simples pouvaient attacher une idée de mal à ce que la nature a fait pour le bien. Quand ils donnent aux enfans le nom d'un parent mort, c'est pour perpétuer sa mémoire ; mais si sa mort venait d'un accident funeste, on laisserait son nom dans l'oubli, de peur de réveiller la douleur de sa perte. Aussi, quand un homme porte par hasard le nom d'un de ses amis qui vient de mourir, on lui donne un autre nom pendant quelque temps, pour ména-

ger son affliction. Les Groenlandais peuvent donc avoir plusieurs noms, l'un à titre de mérite pour quelque belle action, et l'autre de raillerie pour quelque défaut; en sorte qu'on les voit quelquefois embarrassés de dire aux étrangers les noms qu'ils portent, obligés d'en rougir, soit de modestie ou de honte.

Ils aiment passionnément leurs enfans. Les mères les portent partout où elles vont, et quelque chose qu'elles fassent. Elles chargent ce doux fardeau entre leurs épaules, de la manière la moins gênante pour la mère et l'enfant. On tète au Groenland, jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, parce que ce pays ne fournit point de nourriture propre au premier âge. Un enfant risque de périr, quand on est obligé de le sevrer trop jeune, afin de donner le lait à un plus petit, ou si sa mère meurt avant qu'il soit assez fort pour supporter les alimens durs et grossiers de la vie commune.

Les enfans sont élevés sans violence ni châtiment. La sévérité n'est point nécessaire avec eux, parce qu'ils sont doux et paisibles comme des agneaux; elle leur serait d'ailleurs inutile : on les tuerait avant de leur faire entendre ou vouloir par force ce que la raison et les caresses n'ont pu leur persuader. Les nourrices groenlandaises n'ont guère à souffrir des cris ou des inquiétudes du bas âge, qu'après la première année et jusqu'à la fin de la seconde; mais si, par impatience ou dureté, les mères battaient leurs enfans, elles s'exposeraient à tout le ressentiment

du père, surtout s'il s'agissait de son fils, qu'il prétend faire respecter dès sa naissance, comme l'est chez les peuples policés l'héritier d'un royaume. A mesure que les enfans approchent de l'âge de la raison, et que la leur est plus développée par des occupations utiles et sérieuses, ils deviennent plus faciles à gouverner. On remarque en eux peu de mauvais naturel, de penchans vicieux, et surtout de fausseté; mais ils aiment à obéir par inclination, et que leurs parens les traitent en amis : s'ils n'ont pas envie de faire ce qu'on leur demande, ils diront sans compliment, *je ne veux pas*. Les parens oublient ce refus jusqu'à ce que les enfans reconnaissent d'eux-mêmes leur tort. En récompense de tant de douceur, un père n'éprouve jamais dans sa vieillesse l'ingratitude de ses enfans : les mœurs de ce peuple sont à cet égard la censure, ou du moins le contraste des nôtres.

Chez les Groenlandais, aussitôt qu'un enfant peut faire usage de ses mains et de ses pieds, son père lui donne un arc et des flèches pour qu'il s'exerce à tirer au blanc. Il lui apprend à lancer des pierres contre un but planté sur le bord de la mer; il lui fait présent d'un couteau, qui sert d'abord à son amusement. A l'âge de dix ans, il le pourvoit d'un kaiak, où il se divertit à ramer, à chasser et à pêcher, à tenter enfin les travaux et les périls de la mer. A quinze ou seize ans, l'enfant suit son père à la pêche du veau marin. Le premier monstre qu'il a pris doit servir à régaler toute sa famille et le voisinage.

Durant ce festin, le jeune homme raconte son exploit, et comment il s'est rendu maître de sa proie. Tout le monde admire et loue sa dextérité, vante le goût délicieux de la bête qu'il a tuée; et dès ce jour de gloire et de triomphe, les femmes songent à trouver une compagne au vainqueur du monstre. Mais si le jeune homme n'avait rien pris, ou n'avait donné aucune preuve de talent, il serait méprisé des hommes, et réduit à subsister de la pêche propre aux femmes, c'est-à-dire de moules, de coquillages, ou de harengs secs. Il y a des jeunes gens qui ne parviennent jamais au mérite de la grande pêche, et ceux-là sont obligés quelquefois de faire chez les autres l'office de servante. A vingt ans, un Groenlandais fait son kaiak et son équipage, et vogue de ses propres rames. Il ne tarde pas alors à se marier; mais il reste toujours avec ses parens, et sa mère garde le timon du ménage.

Les filles, jusqu'à l'âge de quatorze ans, ne font que babiller, chanter et danser, à moins qu'elles ne servent à puiser de l'eau. A quinze ans, il faut qu'elles sachent soigner quelque enfant, faire la cuisine, préparer les peaux, et même, à mesure qu'elles avancent en âge, ramer sur les bateaux et bâtir les maisons.

Dans le ménage, le mari va sur mer à la chasse, à la pêche; et dès qu'il est à terre, il ne s'embarrasse plus de rien, croyant même au-dessous de sa dignité de tirer à bord l'animal qu'il a pris. Les femmes font tout le reste, depuis le métier de bouchères jus-

qu'à celui de cordonnières. Elles n'ont pour toutes sortes d'ouvrages qu'un couteau fait en demi-lune, comme nos hachoirs de cuisine, une polissoire d'os ou d'ivoire, un dez à coudre, deux ou trois aiguilles. Dans la construction des cabanes, elles font tout l'ouvrage de la maçonnerie, et les hommes, celui de la charpente. Du reste, ceux-ci regardent froidement passer les femmes avec de grosses pierres sur leur dos. En revanche, ils les laissent maîtresses de tout ce qu'ils prennent ou qu'ils acquièrent, excepté l'huile de baleine, que les hommes se chargent de vendre. Quand il n'y a plus rien dans la maison, et que les provisions sont épuisées, on prend patience de bon accord entre mari et femme, et l'on meurt de faim ensemble, ou l'on mange ses vieux souliers, s'il en reste. Il n'y a que les souffrances de leurs enfans qui leur soient bien sensibles. Lorsqu'une famille n'a point d'enfans, le mari adopte un ou deux orphelins, la femme une fille sans père ni mère, ou une veuve. Ces personnes adoptées doivent servir dans la maison où elles entrent, mais avec une liberté qui leur permet de se retirer quand elles veulent. Un maître ne frappe jamais ses domestiques, surtout les mâles, et s'il battait une fille, ce serait un déshonneur pour lui.

En général, les femmes du Groenland ne sont point heureuses, si ce n'est dans leur première enfance, et tant qu'elles restent dans la maison paternelle, où elles sont traitées avec assez de douceur. Mais depuis l'âge de vingt ans jusqu'à leur mort, ce

n'est qu'un enchaînement de peines, d'indigence et de misère. Si leur père meurt, les voilà sans ressource, obligées d'aller servir pour vivre ; elles ne manqueront pas de subsistance chez un maître, tant qu'il y en aura, mais n'y gagneront pas de quoi s'habiller. N'ont-elles point d'agrément dans la figure, ou d'adresse à l'ouvrage, elles restent seules. Se marient-elles, c'est rarement à leur gré; toute la première année, elles craignent d'être répudiées, s'il ne leur vient point d'enfans. Sont-elles congédiées pour causes de stérilité, c'en est fait de leur réputation, elles n'ont plus qu'à servir ou se prostituer pour gagner leur vie. Si leur mari les garde, il leur faut souffrir et prendre en bonne part sa mauvaise humeur et les querelles d'une belle-mère. S'il vient à mourir, sa veuve n'a d'autre douaire que les hardes qu'elle avait apportées dans la maison; et quand il lui reste des enfans qu'il faut nourrir, elle doit chercher à se mettre en service, à moins qu'elle n'ait un fils; car alors sa condition de veuve vaudrait mieux que celle d'épouse. Une femme avance-t-elle en âge, sans enfans qui puissent lui attirer de la considération, toute sa ressource est le métier de sorcière, dont elle tire quelque profit, mais non sans risquer d'être lapidée, ou précipitée dans la mer, ou poignardée et mise en pièces, sur le moindre soupçon d'avoir ensorcelé quelqu'un. Échappe-t-elle à ces dangers, comme elle n'est qu'un fardeau pour elle et pour les autres, on l'ensevelit toute vive, ou bien on

la noiera par compassion. Quel plaisir reste-t-il donc aux hommes dont les femmes ont si peu de bonheur!

Cependant, malgré toutes ces peines attachées à leur condition, elles vivent communément plus long-temps que les hommes. Ceux-ci passent la plus grande partie de leurs jours sur mer, au milieu des eaux et des glaces, entre la neige et la pluie, toujours dans les travaux et les dangers, poussés des extrémités de la faim à des excès d'intempérance, ne mangeant qu'une fois par jour, mais avec une voracité pire que la diète; aussi ne parviennent-ils que rarement à cinquante ans, et sont-ils bien moins nombreux que les femmes; ce qui sans doute occasionne, et peut-être autorise le plus l'usage de la polygamie. Celles-ci vont de soixante-dix à quatre-vingts ans, et au-delà; mais ce surplus de vie est bien chèrement acheté par les folles et hideuses pratiques de la superstition dont elles se font un art lucratif; car chez tous les peuples grossiers, les vieilles femmes sont toujours en possession de faire peur aux enfans; et l'ignorance n'est-elle pas une enfance de tous les âges?

Le genre de vie des Groenlandais n'a certainement rien de séduisant pour un Européen. Cependant, quand on est ballotté par la tempête, une misérable cabane est un port assez doux; et dans un pays où tous les élémens semblent conjurés contre l'espèce humaine, après bien des jours passés dans les horreurs de la faim, le plus chétif repas de ces pau-

vres sauvages devient un régal. C'est alors qu'on ne laisse pas d'admirer le bon ordre qui règne dans leurs maisons, et même une sorte de propreté qui leur est particulière; car avec des mains toujours crasseuses, un visage huileux, une odeur de poisson très-forte, ils tiennent leurs habits de fête soigneusement pliés dans une espèce de porte-manteau de cuir brodé à l'aiguille. Quoiqu'ils aient des seaux de cuir qui ne sentent pas bon, toute l'eau qu'ils puisent est conservée dans des fontaines de bois fort nettes et garnies de cuivre et d'os très-luisant. Enfin, si l'on ne peut attendre d'un peuple qui nage toujours dans l'huile, ou dans le sang des veaux marins et des baleines, un extérieur aussi supportable même que celui du commun de nos ouvriers et de nos paysans, du moins il règne au Groenland plus de concorde et de tranquillité dans une cabane qui contiendra plusieurs familles de différentes races, qu'on n'en trouve dans une de nos maisons composée de quelques personnes du même sang. Quand un Groenlandais ne se croit pas vu d'un bon œil par les gens de la cabane qu'il habite, il s'en va chercher une autre maison sans murmurer ni se plaindre. Toujours prêt à s'assister mutuellement, personne ne repose sa paresse sur le travail d'un autre. Ils sont si fort empressés à offrir de leur pêche, qu'on ne s'avise pas même d'en demander; et dans ce pays pauvre l'hospitalité prévient la mendicité. Sans cette générosité réciproque, comme on est obligé d'aller chercher sa subsistance à plusieurs

lieues de chez soi, l'on risquerait souvent de mourir de faim dans la route.

Le physique du climat et du sol a tant d'influence sur les mœurs et le caractère des nations en général, et surtout des peuples sauvages, qu'un philosophe devrait, pour ainsi dire, deviner tout ce qu'ils font ou ce qu'ils disent, en conjecturant leurs actions et leurs discours d'après les besoins et les ressources que leur a donnés la nature du pays qu'ils habitent. Les occupations des hommes s'exercent sur les productions de leur territoire; toutes leurs relations de commerce et de société roulent sur leurs occupations. On vit de ce qu'on recueille, on parle de ce qu'on voit; il n'est donc pas difficile, sur le tableau qu'on vient de faire du Groenland, de juger de la vie sociale de ses habitans, de leur manière de commercer et de traiter ensemble, des visites, des repas, des conversations, des fêtes, des jeux, et de tous les plaisirs qui les lient. Mais comme l'histoire des Voyages n'est pas uniquement faite pour des philosophes, quoique ce soient ceux qui y trouvent le plus à profiter, on ne peut refuser à la curiosité du plus grand nombre des lecteurs quelques détails sur des objets qui, paraissant frivoles ou légers au bel-esprit, deviennent importans pour les plus graves observateurs. Écoutons encore une fois M. Crantz, cet historien naïf et fidèle d'un peuple qui est malheureux sans être méchant.

« Les Groenlandais, dit-il, sont moins jaloux entre

eux de briller et de se faire valoir que soigneux d'éviter tout ce qui peut leur donner du ridicule ou une mauvaise réputation : ils n'ont point l'art des complimens ni des révérences, et ne peuvent s'empêcher de rire en voyant un Européen qui se tient debout et la tête découverte devant celui qu'il appelle son supérieur ils ne savent pourquoi, s'indignant surtout quand cette supériorité va jusqu'au point qu'un homme en peut frapper impunément un autre. Ils sont moins attentifs à plaire qu'à ne pas déplaire, exigeant plutôt de la tolérance que de la complaisance, et plus disposés à ne pas s'offenser qu'à se venger. Ils seraient d'autant plus embarrassés à s'insulter et à se quereller, qu'ils n'ont guère de termes injurieux dans leur langue, ou du moins de ces imprécations et de ces juremens si familiers parmi nous. Ils ne rougissent point de ce qui n'a rien de criminel ou d'offensant en soi-même ; et se permettent certaines libertés que la nature leur demande comme un effet du travail de la digestion, ne se scandalisant point des sons que la politesse a déclarés sales et malhonnêtes : cependant telle est à cet égard leur circonspection, qu'ils s'interdisent ces familiarités devant les Européens qu'ils en voient rebutés ou choqués ».

Tous ces détails paraîtront puérils aux lecteurs d'un certain rang ; mais le gentilhomme Montaigne n'aurait pas dédaigné de les recueillir. Cependant ce philosophe, dès qu'il aurait vu sur la carte la latitude et la situation du Groenland, avec la per-

spective des montagnes et des eaux qui coupent ce pays glacial, aurait d'abord su, sans le lire, qu'il doit être aride, point cultivé, peu habité; que les hommes y sont endurcis et froids comme la terre; que, ne vivant que de poissons huileux qu'ils pêchent, écorchent et préparent eux-mêmes, ils ne peuvent qu'être sales et dégoûtans; qu'ayant peu de matériaux de bois et d'instrumens de fer, faute de mines et de forêts, ils sont mal logés, très à l'étroit, toujours ensemble et pacifiques; qu'étant occupés la moitié de l'année, soit pour la chasse ou la pêche, à disputer leur vie avec les tempêtes de l'Océan, les montagnes de flots glacés et les monstres marins, ils n'ont pas le loisir de perfectionner les arts de première nécessité, ni d'en inventer de luxe et d'agrément; que par conséquent leur vie est misérable, leur caractère triste et sérieux, taciturne, et que toute leur société doit se ressentir de ces ténèbres humides et de cet horizon sombre qui laissent à peine au soleil quelques mois de règne dans la longue nuit dont les Groenlandais sont enveloppés. Quoique le philosophe eût prévu tous ces résultats, il en aurait lu volontiers la preuve et le développement dans les faits qui vont les confirmer. L'histoire d'un peuple qui n'a fait encore aucun mal au monde aurait intéressé l'apologiste des mœurs des Cannibales. Elle aura sans doute les mêmes attraits pour ceux qui ne peuvent lire sans douleur l'histoire des peuples du midi, conquérans ou conquis. Qu'ils détournent leurs yeux de ces

pays de sang pour les porter sur un tableau de mœurs grossières, mais innocentes.

Quand les Groenlandais se font des visites pour remplir le vide de leurs hivers, elles sont accompagnées de présens; aussi sont-ils reçus avec des chants de joie : on s'empresse de décharger leurs canots et de les tirer à terre. Ces présens consistent en friandises comestibles, ou en parures de pelleterie, c'est-à-dire toujours de la chair et du cuir de veau marin. A ce prix, chacun s'étudie, pour attirer du monde chez soi, à le bien recevoir. Mais de part et d'autre, on garde d'abord le silence. Enfin le maître de la maison invite l'étranger à quitter sa casaque de mer, et la met sécher près de la lampe. Il lui offre des habits et des peaux à changer, et le prie de s'asseoir sur le banc; c'est la place honorable, que les Européens évitent ordinairement, sans doute comme la moins commode, car presque toujours les honneurs sont faits aux dépens des plaisirs. On parle ensuite gravement du temps de la saison, de la pêche et de la chasse; et c'est tout l'entretien des hommes rassemblés à part dans le plus bel endroit de la chambre qui compose tout l'appartement, et sert, pour ainsi dire, à tous les besoins et les commodités de la vie. Les femmes, dans leur coin, parlent entre elles de leurs parens morts, mais avec des hurlemens lamentables, qui sont assez souvent suivis d'historiettes pour rire. Bientôt la tabatière fait la ronde, et chacun y renifle du tabac avec le nez; usage moins sale peut-être pour des

Groenlandais, que celui d'en prendre avec des doigts poissés et puans de graisse ou d'huile forte. La tabatière est d'une corne de cerf, enrichie ou doublée d'étain ou de cuivre. Cependant on prépare et l'on sert le repas; les étrangers se laissent presser plus d'une fois par leur hôte, gardant un air indifférent, de peur de passer pour pauvres ou pour des affamés. La table est ordinairement couverte de trois ou quatre plats; et dans les grandes fêtes d'un plus grand nombre. Un facteur des colonies danoises, dans un festin qu'il fit avec quelques Groenlandais de la plus haute classe, compta jusqu'à dix plats dans cet ordre : des harengs sorets, du veau de mer séché; un autre plat de ce veau bouilli, du *mikiak*, c'est de la chair de veau demi pourrie, et qu'on appelle *venée;* des *willoks* bouillis; une pièce de queue de baleine, d'un fumet très-avancé : c'est proprement le plat d'invitation; du saumon sec; de la renne pour gibier ou venaison; un dessert de mûres sauvages avec une sauce faite du chyle de renne : or ce chyle n'est point du tout blanc, et l'on devine aisément ce que c'est; un autre plat du même fruit nageant dans l'huile de baleine, pour achever et couronner le dernier service. Le repas se prolonge pour le plaisir de la conversation, c'est-à-dire pour parler de la pêche du veau marin. Chacun pousse ses histoires prolixes sur cette matière, jusqu'à ce que ses auditeurs bâillent et s'endorment; car ce repas est un souper.

Ce peuple froid est gesticulateur; parce que le

geste est le premier langage de l'homme, et que ce langage d'action domine d'autant plus dans la communication des idées, qu'il est moins suppléé par une langue stérile, comme le sont celles des peuples sauvages. D'ailleurs, il est très-naturel aux hommes qui agissent plus qu'ils ne parlent, de représenter leurs propres actions qu'ils racontent par des gestes imitatifs, qu'ils ont bien plus à la main que la parole; aussi, quand un Groenlandais compte ses histoires de la soirée aux voisins attroupés autour de sa lampe, et qu'il veut entretenir l'assemblée de la prise d'un veau marin, il représente le monstre avec sa main gauche, et le vainqueur, ou lui-même, de sa main droite. Le veau paraît, c'est le bras gauche; l'homme s'avance, c'est le bras droit; il saisit le harpon, il le soulève, il l'incline, il le dirige, il le lance et le pousse avec toute la roideur imaginable; l'animal (c'est la main gauche) saute et bondit sur le dard, plonge, revient sur l'eau, voit le pêcheur (c'est la main droite qui recule de peur); le monstre nage vers le kaiak pour le renverser; et le bras droit de tourner, de pirouetter, enfin de surnager; il se relève et se secoue; il prend une lance, et frappe à coups redoublés dans le corps du monstre. C'est un plaisir de voir le Groenlandais mettre ainsi ses deux mains aux prises l'une contre l'autre; de sorte qu'elles s'attaquent, se repoussent, se terrassent tour à tour, jusqu'à ce que la victoire se décide enfin pour la droite : mais rien n'est si curieux que d'observer l'attention des enfans à ce récit, qui les

agite perpétuellement des transes de la crainte, ou des transports d'une joie béante, et retrace alternativement dans leurs yeux et sur leur visage tous les mouvemens de l'orateur, aussi lourd et pesant que la baleine ou le monstre dont il peint les combats et la défaite.

Quand un étranger parle aux Groenlandais des productions ou des usages de l'Europe, il doit prendre leur langage, c'est-à-dire leur expliquer des choses qui leur sont inconnues, en les comparant avec des objets qui leur sont familiers, les similitudes étant, pour ainsi dire, dans le commerce des idées ce que sont les mesures et les poids dans le commerce des denrées. S'il s'agit d'une ville fort peuplée, on exprime aux Groenlandais le nombre de ses habitans en leur disant combien il faudrait de baleines pour nourrir tous les gens de la ville un seul jour. « Mais comme ils n'ont pas de baleines (c'est l'Européen qui parle), il faut qu'ils mangent du blé, espèce d'herbe qui croît sur la terre, et la chair de divers animaux, dont quelques-uns ont des cornes. Ces gens-là, poursuit-on, se font porter d'un endroit à l'autre sur le dos de grands animaux extrêmement forts, ou bien dans des machines roulantes que ces bêtes traînent ». Alors les Groenlandais appellent notre blé du gazon, nos bœufs des rennes, et les chevaux, de grands chiens. Ils admirent tout ce qu'on leur raconte de l'Europe, et témoignent d'abord un grand désir de vivre dans un pays si fertile et si bien policé; mais quand on

leur dit que le tonnerre y tombe quelquefois avec de grands ravages, et qu'on n'y trouve point de veaux marins, ils n'ont plus d'envie de venir en ces contrées maudites du ciel et de la mer. Ils entendent parler volontiers de la Divinité, pourvu qu'on ne leur en dise pas des choses qui soient contraires à leur superstition; et doit-on s'étonner que ce peuple, qui n'a, pour ainsi dire, que ses préjugés à lui, soit aussi jaloux de les conserver que tant d'autres nations peuvent l'être d'étendre et de propager les leurs?

Le commerce des Groenlandais est très-simple; c'est un trafic de leur superflu pour ce qui leur manque. Mais à cet égard ils sont souvent aussi capricieux que des enfans, parce qu'ils ne connaissent guère mieux le prix des choses. Curieux de tout ce qu'ils voient de nouveau, ils feront vingt trocs, et perdront toujours sur chacun des effets qu'ils trafiquent; donnant un meuble utile pour un jouet qui les amuse, préférant un colifichet à des outils, et ce qui leur plaît, à ce qui peut leur servir.

Le trafic du Groenland se fait dans une espèce de foire, où est le rendez-vous général de la nation. C'est en hiver qu'elle se tient tous les ans à la fête du soleil; on la fera connaître. Les Groenlandais vont à cette foire comme en pèlerinage; ils y exposent leurs marchandises, et demandent celles qu'ils veulent en retour. Les habitans du sud n'ont point de baleines, ceux du nord point de bois. Il part des bateaux de la côte méridionale, et même de l'est du

Groenland, qui font jusqu'à trois ou quatre cents lieues pour se rendre à la baie de Disko; c'est là qu'ils échangent du bois et de la vaisselle de marbre bâtard pour des cornes et des dents de poisson, des barbes, des côtes, des os de queues de baleine; ainsi ce commerce se fait presque tout entre les gens de la nation.

Dans ces voyages, ou pèlerinages maritimes, ils emportent avec eux toute leur famille et leur fortune. Soit inconstance ou curiosité, soit indifférence pour des lieux également inhabitables et peu commodes, ils s'accoutument tellement à mener une vie errante, que, s'ils ne sont pas promptement expédiés dans un endroit, ils vont porter leurs marchandises dans un autre. Souvent il se passe des années avant qu'ils retournent à leur pays natal; car si l'hiver les surprend quelque part, ils s'y arrêtent, et bâtissent une cabane pour hiverner, mais préférablement dans le voisinage de quelque colonie danoise. La terre et la mer sont partout à eux; et comme ces familles errantes séjournent tantôt ici, tantôt là, elles sont sûres de trouver partout des amis et des connaissances.

Le commerce en peaux de renard et de chien, ou veau marin, mais surtout le commerce d'huile de poisson, se fait entre les nationaux et les étrangers; et c'est pour cet objet que les Européens ont établi des comptoirs. Les Groenlandais ne reçoivent jamais d'argent en payement, car la monnaie n'a point de valeur chez eux, ni sa matière point de prix : et peu

leur importe d'avoir un collier d'or ou de laiton, des pendans de verre ou de diamans. Ils n'estiment les bijouteries de l'Europe que parce qu'elles brillent, et ne regardent pas de si près à la solidité de cet éclat. Plus d'une fois ils ont donné une guinée ou une piastre d'Espagne, qu'ils avaient dérobée à quelques navigateurs étrangers, pour deux charges de poudre à fusil, ou pour une once de tabac. Moins curieux de l'or qu'avides de fer, ils recherchent en matière d'échange d'abord des lames de harpon, des couteaux, des ciseaux, des scies, des vrilles et des aiguilles; en second lieu, des toiles de lin ou de coton, de gros draps, des capes et des bas de laine; des mouchoirs, des boîtes, des écuelles de bois; des plats d'étain, des chaudières de cuivre; des miroirs, des peignes, des rubans et des jouets d'enfans: voilà leur luxe. Ils acquièrent aussi volontiers des fusils, de la poudre et du plomb; mais c'est un objet d'échange qui ne leur sert pas à grand' chose et sur lequel ils perdent beaucoup. Le tabac en poudre leur tient de petite monnaie, c'est-à-dire qu'ils font et donnent beaucoup de choses pour quelques prises de tabac. Les tailleurs et les cordonniers se contenteront de cette monnaie : on vous apportera des poignées d'édredon, des œufs et des oiseaux, un plat de poisson, pour un peu de tabac; souvent un Groenlandais se dépouillera de ses habits, et mourra de faim avec sa famille plutôt que de refuser à son nez de cette fatale poussière, qui est aussi funeste, aussi chère aux peuples sauvages, que la poudre

d'or l'est aux Européens : elle fait presque autant de mal au Groenland que l'eau-de-vie ailleurs ; heureusement les liqueurs fortes coûtent trop dans un climat si pauvre pour y nuire beaucoup à ses habitans.

Les tristes Groenlandais ont pourtant des danses ; ils ont aussi leurs fêtes. Celle du soleil se fait au solstice d'hiver, pour célébrer le retour de cet astre, qui ramène, quoiqu'à pas lents, la saison de la chasse et de la pêche. Il est même singulier qu'on fête le soleil dans le temps où les nuits sont les plus longues et le froid le plus rigoureux ; lorsqu'on ne voit pas, pour ainsi dire, le moindre rayon du jour ; lorsqu'enfin la nature n'offre de toutes parts que le deuil, la tristesse, le silence et l'engourdissement de la mort. Cependant c'est alors, c'est au sein des ténèbres et de ce néant qu'une sorte de joie se réveille dans la plupart des contrées de la terre où les hommes n'ont plus que de faibles lueurs de lumière et d'espérance. On observe que tous les peuples ont eu, qu'ils ont encore des fêtes à la fin, ou plutôt au renouvellement de l'année, et que ces fêtes désignent communément une naissance. Chez les Orientaux, c'était la naissance du soleil qui remonte sur l'hémisphère. En Perse, à Rome, le solstice d'hiver était principalement célébré. Il faudrait savoir si les Hottentots, les peuples du Chili, si tous les habitans de la zone tempérée australe ont de semblables fêtes au temps de notre solstice d'été. On verrait alors que le soleil a fait partout les mêmes impressions sur l'esprit des hommes. Mais si les fêtes

des Groenlandais au retour de cet astre ne sont pas un reste d'antiques superstitions qui auront voyagé vers les poles, ne doivent-elles pas être un effet naturel de l'inaction où se trouvent les humains durant le repos de l'année? Quand le froid et la nuit les rassemblent autour de leurs foyers, au défaut des travaux qui doivent entretenir la chaleur et le mouvement, ne sont-ils pas obligés d'imaginer des jeux et des exercices, des festins et des danses, des moyens, en un mot, de faire circuler le sang dans leurs veines jusqu'aux extrémités du corps? C'est sans doute par une suite de ce besoin, que les Groenlandais s'assemblent et s'invitent de toutes parts à manger ce qu'ils ont de meilleur, allant tour à tour, de cabane en cabane, chercher la bonne chère, en attendant la peine. S'ils n'ont pas, comme nous, le barbare et sot plaisir de s'enivrer, en revanche, ils mangent d'autant plus qu'ils ne boivent que de l'eau.

Quand ils se sont gorgés à crever, ils se lèvent de table pour danser au bruit du tambour. Cet instrument est fait d'un cerceau de baleine ou de bois, large de deux doigts, courbé en ovale, où l'on a tendu un vélin très-fort quoique assez mince. Ce vélin est tiré de la peau d'une langue de baleine, et l'ellipse qu'il forme sur le tambour n'a guère qu'un pied et demi de longueur. Ce tambour, fait en forme de raquette, se tient par un manche, de la main gauche, tandis qu'on le frappe de la droite avec une baguette. A chaque coup, celui qui bat le tambour, fait un saut, sans sortir de sa place, avec des mou-

vemens de tête et de tout le corps. La mesure est juste, et les temps sont marqués à deux coups pour la valeur d'une croche. Le ménétrier accompagne sa musique et sa danse d'une chanson sur la pêche aux veaux, sur les exploits maritimes de la nation, les hauts faits de ses ancêtres, et sur le retour du soleil à l'horizon du Groenland. L'assemblée répond au chantre par des sauts et des cris de joie, entrecoupant les couplets de sa chanson de ce refrain qu'on répète en chœur : *Amna ajah, ajah-ah-ah!*

Quand ce chantre a joué de cette façon à peu près un acte, ou plutôt une scène, qui dure un quart-d'heure, il se retire tout hors d'haleine, baigné de sueur et presque épuisé du chant, des cris, des sauts, des contorsions et des grimaces dont il a diverti l'assemblée. Un autre prend aussitôt sa place et son rôle. Le jeu dure ainsi toute la nuit; on dort le lendemain jusqu'au soir, où la fête recommence par le souper suivi du bal. Plusieurs jours se passent de même, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de provisions de bouche au théâtre, ou que les acteurs aient entièrement perdu les forces et la voix.

Ils ont aussi leur jeu de balle qui se fait au clair de la lune. On se sépare en deux bandes; un des joueurs jette la balle à un homme de son parti, et c'est à ceux de l'autre bande à tâcher de l'attraper pour se la renvoyer et la ballotter entre eux, ou bien on pousse la balle jusqu'à un certain but fort éloigné, et c'est au plus leste de la troupe à l'atteindre.

Parmi les espèces de luttes qui servent à les endurcir à l'état de peine où la nature les a condamnés, ils en ont une qui consiste à se donner de grands coups de poing sur le dos; celui des deux lutteurs qui soutient le mieux cet assaut est le vainqueur, et doit en aller défier d'autres jusqu'à ce qu'il soit content des coups qu'il a reçus, et se retire en brave. Ils s'exercent également à différens tours des danseurs de corde, et n'y paraissent pas maladroits.

Mais dans ces assemblées qui se renouvellent plusieurs fois l'année, pendant qu'on abonde en provisions de bouche, et que la saison ne permettant point de tenter la mer, invite à trafiquer, il y a des défis où l'on vide ses querelles par des danses et des chants, et ces jeux s'appellent *la joûte des chantres*. Un Groenlandais qui se croît insulté par un autre, n'en témoigne ni colère ni sensibilité, mais garde sa vengeance, et verse tout son fiel dans une satire qu'il répète en dansant et chantant devant sa famille, et surtout en présence des femmes, jusqu'à ce qu'il la sache bien. Alors il donne un duel à son antagoniste pour le combattre, non à l'épée, mais de la voix; celui-ci se rend à l'appel, et se présente dans une espèce de cirque sur un théâtre qui n'est qu'un banc. L'agresseur commence d'entonner ses couplets au son du tambour; et ceux de son parti, après chaque vers qu'ils répètent en chœur, ne manquent pas de chanter l'*Amna ajah;* tandis que l'assemblée applaudit par de grands éclats de rire à tous les traits malins que l'accusateur décoche contre son adversaire. Celui-

ci paraît à son tour sur la scène, et répond à la satire par des railleries mordantes, soutenues des applaudissemens de sa bande ; et les rieurs passent souvent de son côté. L'auteur du défi revient à la charge, et repousse le ridicule sur son ennemi : ce combat dure ainsi quelque temps, et la victoire est à celui qui porte le dernier assaut. Il a gagné son procès ; les spectateurs, devenus juges, prononcent la sentence, et donnent la palme à celui qui garde le champ de bataille : ces duels finissent toujours par la réconciliation et l'amitié des combattans. Il est rare qu'il arrive du bruit, du scandale ou des éclats fâcheux dans ces assemblées, à moins qu'un homme, secondé de ses parens ou de ses amis, n'y enlève par force une femme qu'il a dessein d'épouser. Ces sortes de rapts ressemblent à l'enlèvement des Sabines, et peuvent devenir aussi pardonnables. Mais loin d'autoriser les violences et les excès contraires à l'ordre social, on profite du temps de ces assemblées pour inculquer la bonne morale ; et la satire des particuliers devient une instruction pour le public. On y apprend à rendre à chacun ce qu'il a droit d'exiger, à éviter le mensonge et la médisance ; on y censure la fraude et l'injustice, surtout l'adultère, qui renferme l'une et l'autre ; on y diffame les vices et les crimes les plus nuisibles à la société, et la crainte de la diffamation est le plus grand frein qui retienne les Groenlandais. Cette espèce de vindicte publique prévient la vengeance particulière, les trahisons et les meurtres. Cependant on peut dire en général

que ces sortes de jeux et de combats satiriques sont plus propres à exercer la langue et la malignité des censeurs qu'à corriger les mœurs des gens vicieux. Les assemblées de bal chez les Groenlandais leur servent en même temps de jeux olympiques, d'aréopage, de théâtre, d'académie, de foire, de cour de justice et de barreau. Toutes les affaires se traitent au milieu des plaisirs, qui laissent moins d'accès à la fourberie et à la méchanceté. Si les querelles y sont promptes, elles en sont plutôt étouffées et jamais préméditées : c'est le rendez-vous de l'égalité et de la liberté; chaque père y a de l'autorité sur sa famille, mais personne sur l'assemblée entière. L'esprit public qui règne dans ces marchés, se compose de l'esprit particulier qui gouverne l'intérieur des maisons. Chacune de celles-ci renferme plusieurs ménages, mais tous indépendans les uns des autres : aucun chef n'y domine; aucun n'y prend d'ascendant que par la considération attachée à l'âge, au bon sens, à l'expérience, à la réputation acquise dans la pêche, à la connaissance des temps et des lieux propres à cette occupation. Un homme qui a ce mérite, reçoit, sans l'exiger ni le rechercher, l'hommage volontaire de toute la maison, ou du cercle qui lui assigne un logement au nord de la cabane, sans doute parce qu'elle n'est point ouverte de ce côté le plus froid; on lui défère l'inspection sur le bon ordre et la propreté de l'habitation. Si quelqu'un ne veut pas suivre ses avis, l'inspecteur n'a point d'ordres à donner, ni de peines à décerner : mais toute la cabane arrête et

décide en commun de ne point habiter l'hiver suivant avec le réfractaire, et qu'il sera fait mention de son indocilité dans les chansons de la première assemblée, si sa faute mérite cette censure publique.

Les Groenlandais n'ont que des mœurs et point de lois. Voici le précis de leurs mœurs, ou plutôt de leurs usages civils, tel que M. Crantz nous le donne d'après la relation de M. Dalager, facteur des colonies danoises au Groenland. Chacun va où il veut, et vit comme il lui plaît. S'il trouve des habitans dans l'endroit où il cherchait à s'établir, il ne s'y fixe pas, à moins qu'il n'y soit invité. La pêcherie et la chasse sont libres : on prend ce qu'on trouve, même une pièce de gibier ou de poisson qui serait dans les filets d'autrui, pourvu qu'il y en ait abondamment, et qu'on ne trouble point la piste et la voie des animaux et des chasseurs : point de réserves, point de lieux exclusifs, même pour les étrangers; mais si ceux-ci voulaient former des prétentions inusitées, et s'arroger des droits et des privilèges à la façon de l'Europe commerçante, les naturels du pays leur céderaient la terre et la mer plutôt que d'avoir avec eux des altercations et des démêlés, et ils laisseraient, comme font les sauvages du Canada, des nations étrangères se disputer et baigner de leur sang un sol qui n'appartient à personne, et qui ne vaut jamais les injustices et les cruautés dont on l'achète. Quiconque a trouvé du bois flottant sur la côte, ou les dépouilles et les débris d'un naufrage, s'en empare comme de son bien, quoiqu'il ne soit point habitant

de ces bords; mais il tire à terre cette prise, et met une pierre sur le monceau qu'il en a fait : c'est là le signe et le sceau de sa propriété, personne n'y touche. Si quelque proie échappe à un pêcheur avec le dard qu'il lui a plongé dans le dos, et qu'un autre homme vienne à tuer le monstre fugitif et blessé, la prise appartient de droit au premier coup et non au dernier. Mais si le veau marin rompt la corde et la ligne où est attaché le harpon qu'il a dans les flancs, celui qui a mis le harpon sur la bête perd son droit, et celui qui la prend encore vivante ou la trouve morte, s'en empare en restituant le harpon au pêcheur qui l'a jeté. Quand on tire un de ces monstres pour le dépecer, celui qui le premier y enfonce le couteau, doit en emporter la tête et la queue, et chacun enlève ce qu'il peut du reste. Quant au corps de la baleine, le spectateur y a le même droit que le harponneur; et comme c'est à qui pourra le plus en prendre, on ne voit guère des centaines de personnes se jeter, le couteau à la main, sur le corps d'une baleine sans qu'il n'en arrive bien des accidens, et que les coups de couteau ne portent à droite et à gauche sur les doigts de tant de gens acharnés à la curée; mais à cela, point de malice, point d'offense : personne ne s'en plaint. Si plusieurs flèches à la fois pleuvent sur un renne, il appartient à la main qui l'a percé au plus près du cœur, pourvu qu'il reste à tous les chasseurs une part de la proie. Mais depuis que les Groenlandais ont eu des fusils, comme personne ne saurait reconnaître sa balle, il y a souvent

des démêlés entre les chasseurs pour le droit et le partage du butin; et ce ne sera pas sans doute le moindre tort que les armes à feu pourront causer à ce peuple sauvage. Si quelqu'un fait une trappe pour prendre les renards, et néglige de la tendre, celui qui l'aura tendue, après un certain temps, emporte l'animal qu'il trouve pris au piége. Quand un homme prête son canot ou quelque outil, s'il s'y fait quelque dommage, le propriétaire n'a pas droit d'en exiger la réparation : aussi n'aiment-ils point à prêter ce qui s'use. Celui qui fait un troc, s'il n'est pas content de l'effet qu'on lui donne en échange, peut rompre le marché et reprendre ce qu'il a livré. L'acheteur qui ne paye pas sur-le-champ, peut prendre à crédit; mais s'il meurt avant d'avoir acquitté sa dette, le créancier du mort n'ira pas ajouter à l'affliction des parens qui le pleurent en réclamant ses droits. Cependant, après un certain temps, il peut en parler à la famille du débiteur, et reprendre son effet, s'il n'a pas été perdu parmi le trouble et le pillage qui se font toujours dans la maison où meurt un Groenlandais. Bien plus, quand un homme perd ou brise une chose prise à crédit, personne n'en peut exiger la valeur et le payement.

C'est la police d'une société bien imparfaite sans doute; mais il se commet encore moins d'injustices que dans les états les mieux civilisés, parce qu'il ne se trouve pas tant d'occasions ni de tentations de crime. Au reste, quand on parle aux Groenlandais de ce qu'il peut y avoir de vicieux et de déraison-

rable dans leurs usages, ils répondent comme les gens du monde le plus poli, c'est la coutume.

Peut-on dire qu'un peuple, qui n'a ni religion, ni gouvernement, ni lois divines, ni lois humaines, ait proprement des vertus? C'est la question que se fait M. Crantz. Mais il semble la décider, en nous annonçant dans le caractère des Groenlandais des qualités assez louables pour faire rougir même des Chrétiens. « Je sais, dit-il, qu'on a reproché des vices abominables à ce peuple stupide, et que bien des voyageurs en ont fait le portrait le plus hideux; mais comme chaque objet a deux faces, j'ai eu le bonheur d'être plus frappé de l'aspect avantageux des mœurs de cette nation que de leur côté le plus défavorable. Cependant j'en rapporterai le bien et le mal avec la fidélité qui convient à tout peintre qui ne veut que rendre ses tableaux ressemblans: et tel est le but et le devoir d'un homme qui raconte ses voyages au public ».

On dit que les Groenlandais sont un peuple sauvage; mais ce serait se faire une fausse idée de ce terme, que d'y attacher celles de l'extravagance et de la cruauté. Ils ne sont à notre égard que ce qu'étaient, pour les Grecs et les Romains, les nations qu'ils appelaient barbares, quoique souvent il y en eût de ce nombre dont les mœurs et les coutumes valaient peut-être, du moins pour le bonheur, les lois grecques et romaines; car les mœurs sont les alimens de la société, dont la plupart des lois ne sont que les remèdes. Les navigateurs ont toujours

nommé sauvages les peuples qui, n'ayant point une demeure fixe, errent dispersés dans les bois, mais en troupe, comme certaines espèces d'animaux. Ainsi, l'on a donné le nom de païens aux idolâtres qui avaient des temples, non dans les cités, mais dans les villages. Les Groenlandais, dit M. Crantz, loin d'être un peuple féroce, barbare, intraitable, sont plutôt doux, paisibles, d'un naturel accommodant, et très-propres à tous les arts civils qui ne demandent qu'un corps robuste et de la patience. Ils vivent dans l'état de nature, ou du moins ils jouissent de la liberté qui en résulte : ils ne sont point en communauté, mais en société; réunis par la rigueur du climat qui les rapproche et les rassemble, sans être liés par les conventions qui naissent de la propriété des terres. Ils doivent à la stérilité même d'un pays qu'ils parcourent plutôt qu'ils ne l'habitent, la singularité de vivre, depuis plus de mille ans peut-être, en peuplade libre et volontaire, sans avoir eu besoin de ces constitutions qu'Athènes et Sparte dûrent imaginer pour secouer le joug de leurs propres tyrans ou des peuples voisins. En un mot, les Groenlandais n'ont point de maître et n'en ont guère à craindre, trop maltraités sans doute par la nature, pour que personne soit tenté de les arracher à ce joug, et de leur en imposer un plus dur, sous prétexte d'adoucir leur vie.

Il est certain qu'ils vivent dans la plus étroite pauvreté; si ce mot ne convient pas plutôt à la classe des malheureux qui manquent du nécessaire

dans les états riches et policés, qu'à un peuple entier, dont tous les individus jouissent également et sans distinction, des biens communs qui satisfont aux besoins pressans de la vie. Rien ne leur apprend ou ne leur rappelle leur indigence, non pas même la faim qu'ils éprouvent, parce qu'on s'accoutume à trouver juste ou nécessaire tout ce qui vient de la nature. L'indépendance et la sécurité réciproque font toute la félicité des Groenlandais; ils n'en connaissent et n'en imaginent pas d'autre sur la terre. A l'abri de la violence particulière ou de l'oppression publique, de la chicane, et surtout de la guerre, qui renferme elle seule tous les maux de la nature réunis à ceux de la société, ils dorment, dit M. Crantz, aussi tranquillement sous leurs tentes portatives, qu'un roi dans son palais fortifié. Mais comme ce sont des couleurs locales et des traits bruts et grossiers que l'on demande dans l'histoire physique des peuples sauvages, on glissera sur les portraits étudiés que nous en font les voyageurs européens, pour ne recueillir que le peu de faits importans à savoir, laissant aux moralistes et aux physiciens le soin d'en tirer les résultats propres au but particulier qu'ils se proposent. On doit se souvenir que cette Collection de voyages est un magasin pour les connaissances de toute espèce, ouvert à toute sorte de lecteurs, et qu'on n'y peut satisfaire l'avidité de quelques-uns, sans tromper la curiosité de tous les autres. Un écrivain est obligé lui-même de sacrifier son goût à cet intérêt général qui ramène

chaque homme à ce qui lui convient. Ainsi, quand on aura dit que les Groenlandais n'ont point de terre en propriété, ni de ces biens qui assurent une subsistance permanente, ni de ces mets ou de ces boissons qui provoquent à l'intempérance, ni aucun des arts ingénieux qui font naître et croître la vanité, ni ce sang échauffé par les ardeurs de la zone torride, qui allume l'amour, la jalousie, la violence et la vengeance; on verra dès-lors que ce peuple engourdi, comme le climat qu'il habite, doit être peu sujet au viol, à l'adultère, au ressentiment et à la colère; rarement capable de tromper ou d'insulter; sans envie et sans avarice, n'ayant rien à garder et à convoiter; moins susceptible d'aversion que d'indifférence pour les hommes et les choses; point enclin aux querelles et jamais aux combats, quoiqu'il ne vive que de chasse ou de monstres marins. Aussi sont-ils surpris de certains vices difformes et scandaleux qu'ils observent dans le petit nombre d'Européens qui vivent au milieu d'eux; et quand ils les voient s'abandonner à certains excès, comme les injures et les coups, ils attribuent tous ces désordres aux liqueurs fortes : « Ces pauvres gens, disent-ils, ont perdu l'esprit; c'est la mauvaise eau qui les a rendus fous ». Tels sont le sang-froid et la décence des Groenlandais, que, dans toutes leurs assemblées, même de divertissement, sans le bruit du tambour et les contorsions des danseurs, on les croirait réunis dans un temple pour le culte divin, tandis qu'ils pourraient prendre les temples et les solennités reli-

gieuses de certains peuples de l'Europe pour des théâtres de décoration et de musique.

Ils ne disent guère une fausseté reconnue; c'est-à-dire que leur ignorance et la simplicité de leurs mœurs les rendent d'autant moins enclins au mensonge, qu'ils sont plus sujets à l'erreur. Jamais ils ne tromperont un voyageur qui leur demande la route d'un endroit; ils feront plutôt une partie du chemin avec lui, que de l'exposer à s'égarer. Mais, d'un autre côté, quand on les accuse de quelque chose de honteux, on ne peut guère savoir d'eux s'ils en sont coupables, tant ils craignent l'infamie. Ce sont des enfans; il faudrait qu'ils crussent le mensonge plus flétrissant que le crime, pour qu'ils détestassent autant l'un que l'autre. Ce serait les tromper, que de leur donner cette idée. Le mensonge est plus pernicieux que la violence, par la facilité de s'y livrer impunément; mais il est moins odieux en lui-même, et l'utilité que la cour et le monde croient en retirer permet à peu de gens de s'abstenir d'un vice dont on a fait une vertu de société et un art de gouvernement. On se sert du mensonge comme de l'épée; les grands et les méchans emploient l'un et l'autre à s'élever et à s'avancer aux dépens d'autrui; les gens modérés et prudens, à se défendre contre les forts et les ambitieux : mais les hommes éclairés et vertueux devraient renoncer à ces deux armes de l'injustice ou de la faiblesse.

Les Groenlandais ont pour maxime de sauver les apparences et d'éviter le scandale. C'est beaucoup

pour une nation qui n'est pas civilisée. M. Crantz, en bon missionnaire, leur reproche cette morale des sages du monde, et finit les éloges qu'il fait de ce peuple sans culture et sans culte, en ne lui donnant pour vertus que l'exemption des vices. Tout est, dit-il, dicté chez eux par un amour-propre naturel à l'homme : s'ils exercent l'hospitalité, c'est pour la retrouver chez les autres : s'ils prennent une fille orpheline, c'est pour en faire une servante ; ils n'ont guère de compassion pour un homme qui meurt de froid et de faim : sans doute trop malheureux eux-mêmes pour verser sur autrui cette pitié qui est la surabondance des sentimens et des secours qu'on se doit à soi-même ; mais surabondance inconnue dans un état de nature pauvre, où l'individu peut à peine suffire au soin de sa conservation. M. Crantz rapporte ici des choses qui paraissent incompatibles en elles-mêmes et contradictoires à ses propres récits. Si les Groenlandais, dit-il, voient en mer un kaiak rouler dans les flots avec le pilote qui s'y attache et se débat contre la mort, à moins que cet homme ne soit de leur famille ou de leur petite flotte, ils le laisseront noyer plutôt que de se déranger de leur pêche pour le secourir. Si dans la pêche même, les femmes ou les enfans les troublaient de leurs cris, ils les jetteraient dans la mer. Mais quand ils vont en compagnie, alors il règne entre eux un commerce de travaux, de besoins et d'utilité réciproque, qui va jusqu'à la commisération mutuelle. Les enfans, dit-il encore, n'ont pas de pitié

pour les oiseaux, ni les hommes pour les femmes; et toute espèce douce et tendre n'a point de droits ni d'empire sur ces cœurs endurcis et glacés par les horreurs de la nature.

D'un autre côté, le même missionnaire nous assure que l'amour entre les parens et les enfans est plus fort chez ce peuple que parmi les autres nations. Une mère ne peut perdre son fils de vue; et s'il se noie, elle se noie. Mais pour rabattre de cet éloge, on dit qu'il n'y a rien dans cette affection que les animaux n'égalent ou ne surpassent; d'où l'on conclut que les Groenlandais sont entraînés par cet instinct et ce sentiment que la nature a rendus communs à l'homme ainsi qu'aux bêtes, et qu'ils ne se conduisent guère par les lumières réfléchies de la raison. Ce sont des êtres inconsidérés qui consument ce qu'ils ont, sans songer à ce qui pourra leur manquer. Tout ce qu'ils voient de nouveau leur plaît avant qu'ils sachent l'usage qu'ils en peuvent faire. Enfin, on les peint ingrats envers les Européens, et surtout fort obstinés; ce qui cause, dit-on, beaucoup de peine aux missionnaires qui ne peuvent leur persuader rien par le raisonnement et les voies douces, ni prendre le moindre ascendant sur leur esprit et leur volonté.

Cependant on avoue que ces qualités, qui forment le caractère national des Groenlandais, ne sont pas sans exception, et que tous les individus n'y participent pas également. Mais, dans ces exceptions, on cite plus d'exemples du mal que du bien; soit que

le vice et la misère abondent partout, beaucoup plus que le bonheur et la vertu; soit que la nature abandonne au crime ceux qu'elle expose à mourir de faim; car un désordre physique entraîne presque toujours un désordre moral. Les veuves et les orphelins y éprouvent tous les malheurs attachés à la faiblesse du sexe et de l'âge. Quand un homme meurt, son fils aîné doit hériter de tous les biens paternels, dont le fonds consiste dans une tente et un bateau; mais il est chargé de soutenir sa mère et les autres enfans qui partagent entre eux les meubles et les habits. S'il ne survit point de fils d'un certain âge, le plus proche parent du père devient son héritier, à la charge de nourrir la veuve et les enfans; mais s'il avait lui-même un état, c'est-à-dire, la tente et le bateau, qui font le patrimoine d'un Groenlandais, il devrait transporter celui du mort à un étranger, avec les charges, parce que personne ne peut posséder deux bateaux et deux tentes. Quand les enfans sont devenus grands, ils n'ont pas droit de réclamer leur patrimoine, à moins que l'étranger qui les a adoptés ne meure lui-même sans enfans, ou ne laisse de jeunes orphelins; car, en ce dernier cas, les adoptifs prennent l'héritage des véritables enfans avec la tutelle ou le soin de les nourrir. Jusque-là tout est dans l'ordre : mais voici, dit-on, le vice de la coutume au défaut de législation. Aussitôt que les enfans sont grands et reçus au rang des pêcheurs, la veuve qui les a nourris peut disposer à son gré de tout ce qu'ils gagnent; et cependant si elle avait

abandonné ces enfans sans secours, on n'aurait pu la forcer à les élever : aussi beaucoup d'enfans et de veuves sont exposés à mourir de faim quand leur situation n'offre pas un intérêt actuel ou prochain à l'attention de ceux qui pourraient en prendre soin.

Tandis qu'une pauvre veuve, sans parens, pleure la perte de son époux, couchée par terre avec ses enfans, ceux qui viennent pour la consoler ne manquent guère d'enlever furtivement les meubles du mari : toute sa ressource alors est de gagner le consolateur, qui a la plus grande part au pillage; celui-ci la gardera quelque temps, et puis il faudra qu'elle recherche encore la faveur d'un autre homme. Mais à la fin elle est abandonnée avec ses enfans, à son cruel sort; c'est-à-dire, obligée d'aller vivre d'herbe et de moules, jusqu'à ce que le froid et la faim la délivrent d'une si triste destinée. « C'est là sans doute, dit M. Crantz, la principale raison qui fait diminuer la nation des Groenlandais d'année en année, surtout depuis un certain temps qu'ils semblent avoir augmenté leurs besoins au-delà de leurs moyens ».

Point de crimes qui soient punis de mort, si ce n'est l'assassinat et le sortilége, dont l'art est quelquefois homicide. Un homme qui porte envie à l'adresse et au bonheur d'un autre pêcheur plus riche que lui, sans toucher à son bien, ira l'attaquer sur mer, renverser son kaiak pour le noyer, ou lui lancer un harpon dans le dos, et le laisser périr à la merci des flots. Les amis du mort dissimuleront

jusqu'au moment favorable à la vengeance, dussent-ils la couver durant trente ans. Mais s'ils rencontrent par hasard à terre le meurtrier, qui se tient ordinairement sur ses gardes, ils l'attraperont, lui rappelleront en peu de mots son crime, et le lapideront ou le précipiteront d'une montagne, et de là dans la mer; ou si la fureur les anime jusqu'à l'excès, ils le mettront en pièces, et lui mangeront le cœur ou le foie, pour ôter, disent-ils, le courage à ses parens de venger sa mort sur eux; car ces vengeances sont constamment héréditaires, et se perpétuent entre les familles, et même entre voisins, à moins que le premier auteur du crime qu'on poursuit ne fût un scélérat désavoué de sa famille.

Avec les prétendus sorciers, les formalités sont encore plus abrégées. Quand une femme, qui n'a d'ailleurs que de la charlatannerie et de la ruse, a passé pour sorcière, quoiqu'elle s'en défende; si un homme a perdu son fils, ou n'a rien pris à la chasse, le jongleur qu'on va consulter en rejette la faute sur cette pauvre femme; et si elle n'a point quelque brave homme dans sa famille qui prenne son parti, tout le canton se réunit pour la lapider, la jeter dans la mer ou la hacher en pièces. La crainte et l'horreur des sorciers sont quelquefois si furieuses, qu'un homme poignardera sa mère ou sa sœur, s'il les croit adonnées aux maléfices, et personne ne lui reprochera cet horrible attentat. Mais les malheureuses victimes de leur supercherie ne pouvant plus éviter la mort, vont souvent d'elles-mêmes se

plonger dans l'océan, afin de se dérober aux lances qui les poursuivent, et pour ne pas devenir la proie des corbeaux affamés.

Après avoir ainsi présenté le tableau moral des peuples du Groenland, sous les points de vue où leurs qualités sont le mieux balancées, M. Crantz avoue que ces païens méritent, à plusieurs égards, la préférence sur les Chrétiens corrompus, qui font cependant le plus grand nombre des Européens. « Il est vrai, dit-il, que s'il y a beaucoup de vices qu'ils n'ont pas, c'est uniquement par le défaut d'occasion ou d'exemple, ou parce que le respect humain les retient : mais il est toujours honteux pour nous, ajoute ce pieux moraliste, de voir que les hommes sauvages obéissent mieux à la lumière incertaine d'une raison à peine ébauchée, et se conduisent plus sagement que des chrétiens éclairés du flambeau de l'Évangile. La nature leur suffit pour avoir des vertus dignes de l'homme, et pour fuir certains vices scandaleux et déshonorans ». Mais, disons mieux, c'est la nature elle-même qui fait leurs vertus et leurs vices, par le genre de vie laborieux et misérable, où elle les a condamnés; ou du moins leurs vices et leurs vertus ne sont guère de leur choix, faute d'objets sur lesquels ils puissent exercer leurs passions et leur liberté.

Un peuple ignorant, et qui ne pense point, libre dans toutes ses actions et ses opinions, doit croire toutes sortes d'erreurs en fait de religion, ou ne rien croire. Tels sont les Groenlandais, qui n'ont ni

dogme, ni culte d'aucune espèce. Des voyageurs ignorans ont imaginé qu'ils adoraient le soleil, et faisaient des sacrifices au diable. Mais cette méprise vient de ce qu'ils les voyaient, dès le matin, observer le soleil et l'horizon sur des hauteurs, pour juger du temps; et de ce qu'on a pris pour des traces d'autels et de sacrifices, des places carrées, couvertes de pierres, de restes de charbon et d'ossemens, tandis que ce n'était que l'emplacement des tentes où ce peuple campe l'été, pour y dormir et faire sa cuisine. Loin d'avoir des cérémonies et des pratiques religieuses, l'idée de Dieu semblait fort loin de leur esprit, quand les premiers missionnaires danois sont allés leur parler de l'Être suprême. Le nom de la divinité n'était pas même dans leur langue. Leur demandait-on qui a fait le ciel et la terre? Ils répondaient, *nous n'en savons rien, ou nous ne le connaissons pas; ou ce sera sans doute un être habile et puissant.* Ou bien ils disaient, *les choses ont toujours été ce qu'elles sont, et demeureront dans le même état.* Cependant les missionnaires pensent que ce peuple avait au fond de l'âme une notion obscure de la divinité; notion fausse, erronée et ridicule, mais qui prouve toujours, disent-ils, qu'il doit y en avoir une vraie.

« Quant à l'âme, dit M. Crantz, il y a des Groenlandais qui ne croient pas que dans l'homme elle soit autre chose que dans les animaux, ni qu'elle survive à notre corps. Mais, ajoute-t-il, ceux qui pensent ainsi sont des gens brutaux et stupides,

dont le reste de la nation se moque, ou des libertins de mauvaise foi, qui cherchent à tirer du profit de leur doctrine ». Cependant on ne voit pas ce qu'ils peuvent y gagner chez un peuple qui n'a ni riches, ni grands, ni de ces tyrans intéressés à mépriser les remords. D'autres croient que l'âme est un second principe dans l'homme, mais matériel comme le corps, divisible, capable d'acquérir, de perdre et de recouvrer. Ils imaginent même qu'elle quitte le corps, et vit à part; et cette idée leur vient sans doute de ce qu'ils pensent à leur pays natal, quand ils en sont éloignés; car alors, selon eux, leur âme doit être aux lieux dont elle s'occupe, et le corps dans ceux qu'il habite. D'autres matérialistes donnent à l'homme deux âmes: c'est l'ombre et le souffle de chaque individu. Pendant la nuit, l'ombre s'envole du corps et va chasser, danser, et se réjouir. Ils regardent donc les songes comme une absence de l'âme fugitive, qui va où il lui plaît, soit durant le sommeil, ou durant les maladies. Cette opinion est entretenue par les devins ou enchanteurs, qui s'attribuent le pouvoir de rappeler une âme que la fièvre ou la folie tient absente de son corps, et de changer l'âme d'un homme malade avec celle d'un lièvre, d'un renne, d'un oiseau, d'un enfant. C'est ainsi qu'ils réparent les pertes ou les maladies des âmes, par des échanges ou par la transmigration; car les Groenlandais ont aussi le dogme de la métempsycose. Que cette opinion soit ancienne ou nouvelle chez eux, on a remarqué qu'elle était utile aux

malheureux. Les pauvres veuves s'en servent pour attirer des secours à leurs enfans abandonnés. Quand un père a perdu son fils, une veuve lui persuadera que l'âme de ce fils vient de passer à l'un de ses enfans, qu'elle a eu sans doute après la mort de celui qu'il s'agit de remplacer; et dès-lors le père affligé se fait un devoir d'adopter cet étranger, et prend dans sa maison l'enfant et la mère dont il se croit parent par la transmigration. De tous les dogmes inventés par les hommes, il n'en est point de plus ingénieux, de plus consolant, ni même de plus favorable à la société, que celui de la métempsycose. Heureux encore les peuples qui, n'ayant point vu la lumière de la révélation, ont confiance à cette douce erreur!

Les Groenlandais les plus sensés, dit-on, mais qui ne font pas, à beaucoup près, le plus grand nombre, croient à une âme spirituelle, qui ne se nourrit point des mêmes alimens que le corps, qui survit à la corruption de ce moule fragile, mais se soutient on ne sait comment. De cette idée d'immortalité naît la croyance d'une vie à venir, qui ne finira jamais; et c'est sur ce genre de vie éternelle que s'exercent la bizarrerie et la liberté des opinions.

Comme les Groenlandais tirent de la mer la meilleure partie de leur subsistance, ils placent leur Élysée au fond de l'Océan, ou dans les entrailles de la terre, sous ces rochers qui servent de digues et de soutien aux eaux. Là, disent ils, règne un été perpétuel (car ils ne connaissent pas de printemps),

le soleil n'y laisse pas entrer la nuit; les eaux y sont toujours claires; tous les biens y abondent; c'est-à-dire les rennes, les poules d'eau, les poissons; mais surtout les chiens et les veaux de mer s'y pêchent sans aucune peine, et tombent tout vivans dans les chaudières toujours bouillantes. Mais pour arriver à ces demeures fortunées, il faut l'avoir mérité par l'adresse et la constance au travail: c'est la première vertu des Groenlandais; il faut s'être signalé par des exploits à la pêche, avoir dompté les baleines et les monstres marins, avoir souffert de grands maux, avoir péri dans la mer (car c'est le champ d'honneur), ou en travail d'enfans. Les âmes n'abordent pas en dansant à cet Elysée, mais doivent y glisser pendant cinq jours le long d'un rocher escarpé, tout hérissé de pointes, et couvert de sang. On doute si cette opinion n'est pas restée aux Groenlandais de quelque idée du purgatoire, que les Européens y apportèrent il y a neuf ou dix siècles. Les âmes qui doivent acheter l'Élysée par un si rude voyage dans le cœur de l'hiver, portées sur les ailes de la tempête qui les précipite, courent le risque d'éprouver en route une seconde mort qui serait suivie de l'anéantissement : c'est ce que les Groenlandais craignent le plus. Aussi la commisération pour ces âmes souffrantes, fait que les parens d'un mort sont pendant cinq jours obligés de s'abstenir de certains alimens (sans doute par une espèce de jeûne), et de tout travail bruyant, si ce n'est celui qu'exige absolument la pêche, de peur de

troubler, de fatiguer ou même de faire périr l'âme qui est en route pour l'élysée.

D'autres placent leurs paradis dans les cieux, au-dessus des nuages. Il est si facile à l'âme de voler aux astres, que, dès le premier soir de son voyage, elle arrive à la lune où elle danse et joue aux boules avec les autres âmes; car les phosphores du nord ne sont, à l'imagination des Groenlandais, que la danse des âmes. Elles ont leurs tentes autour d'un grand lac, où foisonnent le poisson et les poules d'eau. Quand ce lac déborde, la terre a des pluies; et s'il rompait ses digues, elle éprouverait un déluge universel. On voit que tous les peuples ignorans et sauvages sont prêts à imaginer les mêmes rêveries sur la cause des grandes catastrophes du monde. Cependant M. Crantz est porté à croire que ces fables ne sont qu'un reste défiguré de la religion juive, que la tradition a fait circuler et voyager jusqu'aux poles.

Les partisans de l'Élysée souterrain disent que le paradis céleste est fait pour les méchans et pour les sorciers, dont les âmes maigriront ou mourront de faim dans les espaces vides de l'air, ou qu'elles y seront perpétuellement infestées et harcelées par des corbeaux, ou qu'elles n'y auront ni paix ni trève, emportées dans les cieux comme par les ailes d'un moulin. Les partisans du Paradis prétendent qu'ils n'y manqueront jamais de nourriture, parce qu'on y mange des têtes de veau marin, qui renaissent sans doute de la digestion, car elles ne se con-

sument point. Les sages du Groenland se moquent des deux sectes, et se contentent de dire qu'ils ne savent point quelle sera la nourriture ni l'occupation des âmes après cette vie, mais qu'elles habiteront certainement une demeure de paix. Ceux d'entre eux qui croient un enfer le placent dans les régions obscures de la terre, où la lumière et la chaleur n'entrent jamais; séjour livré aux remords et aux inquiétudes. Ceux-là, retenus par la crainte de ces peines, mènent une vie régulière et irréprochable.

Ce sont à peu près les idées de religion qu'on retrouve chez les peuples de l'Amérique et les Tartares de l'Asie. Les Groenlandais leur ressemblent par les mœurs, les usages et les opinions; ce qui prouverait que ce peuple sort anciennement de quelque horde ou troupe errante des deux autres nations. Mais on observe que plus on approche du nord, et plus les opinions, ainsi que les traits du visage, se défigurent ou s'éloignent de leur origine primitive. On croit aussi reconnaître quelques traces de la religion des Européens dans les opinions des Groenlandais, sur la création et la fin du monde, et sur le déluge. Il est probable qu'ils les tiennent des Norwégiens. Le premier homme, disent-ils, sortit de la terre; la première femme, du pouce de l'homme; et de ces deux êtres, tout le genre humain. L'homme introduisit toutes les autres choses dans le monde, et la femme y fit entrer la mort en disant de tous ses enfans : *Il faut bien qu'ils meurent, pour faire*

place à leur postérité. Un Groenlandais prit des copeaux d'un arbre, les jeta par-dessous la jambe dans la mer, et les poissons remplirent l'océan.

Dans la suite des temps, le monde fut noyé par le déluge; un seul homme sauvé des eaux frappa la terre de son bâton; il en sortit une femme, et le monde fut repeuplé. Une des preuves existantes du déluge universel, ce sont, disent les Groenlandais, les débris de coquillages et de poissons, qu'on trouve bien en avant dans la terre à une profondeur où l'homme n'habita jamais, et des os de baleine qui couvrent les montagnes les plus élevées. Si M. Crantz ne prête pas ici ses propres idées aux Groenlandais, ce peuple qui ne voit pour ainsi dire que la mer, qui ne vit que sur cet élément et des productions de l'Océan, qui n'a jamais connu d'autre terre que la sienne, dont il aperçoit aisément les bornes, un tel peuple doit croire que la mer a couvert toute la terre.

Après une longue révolution de siècles entassés, le genre humain disparaîtra de la face du monde; le globe terrestre sera dissous et mis en pièces; mais enfin il sera purifié du sang des morts par une vaste inondation : un vent séchera cette poussière bien lavée, la ramassera dans les airs, et la remettra dans une forme plus belle qu'auparavant. Dès-lors on ne verra plus de rochers nus et décharnés, et toute la terre ne sera qu'une plaine riante, toujours couverte de verdure et de délices. Les animaux renaîtront pour peupler ces campagnes. Quant aux

hommes, l'Être d'en haut soufflera sur eux, et ils revivront. Quel est cet Être d'en haut? Les Groenlandais n'en savent rien; mais ce peuple, qui se croit le premier né de la terre, dit que les Européens sont issus de petits chiens dont une Groenlandaise accoucha, et qu'elle mit à la merci des flots dans un soulier. « Si l'on écoute ce peuple ignorant, dit M. Égède, c'est pour cela que nous aimons tant la navigation, et que nous donnons à nos vaisseaux la forme d'un soulier ».

Quoique les fables des nations soient en général fort absurdes, et ne prouvent pour la plupart que la folie ou la sottise de l'esprit humain, il est utile cependant de rapporter ces erreurs dans l'histoire de l'homme, qui serait fort courte si l'on en retranchait la liste de ses extravagances. Les rêveries de la superstition, qui paraissent ridicules, ou même ennuyeuses à ceux qui les considèrent éparses et isolées, deviennent une source d'instructions pour l'homme éclairé. Car, en les comparant et les rapprochant, il y trouve une ressemblance et des rapports si frappans, qu'il ne peut manquer d'en découvrir l'origine, et de voir mille erreurs naître d'une seule, qui prend toutes les modifications que les variétés du climat et la succession des temps et des événemens doivent y apporter.

Les Groenlandais imaginent des esprits supérieurs et inférieurs, qui ressemblent aux dieux de la première et de la seconde classe, qu'adoraient les peuples savans de l'antiquité. Parmi les esprits d'en

haut, il en est deux qui dominent dans le monde, l'un bon, l'autre méchant : le bon principe s'appelle *Torngarsuk*. C'est lui que les angekoks, ou devins du Groenland, vont consulter, disent-ils, dans son empirée souterrain, sur la température des saisons à venir. Sa figure est un problème: les uns disent qu'il n'a point de forme; d'autres, qu'il est comme un grand ours; quelques-uns le font de la taille haute d'un homme avec un seul bras; quelques autres, aussi petit que le doigt. Il est immortel; mais il peut être tué, si quelqu'un lâche un vent dans la maison où le magicien l'évoque : cela veut dire qu'il suffit de se moquer des sorciers pour chasser les esprits. Le mauvais principe est un esprit femelle, mais anonyme. C'est, disent les Groenlandais du nord, la fille d'un puissant angekok, qui sépara l'île de Disko du continent où elle était jointe près de Bal's River, et la poussa deux cents lieues plus loin vers le pole. Cette Proserpine habite sous la mer dans un vaste palais, où sa puissance magique enchaîne tous les animaux de l'Océan. Dans la cuve d'huile qui entretient sa lampe nagent tous les oiseaux aquatiques. Les portes de son palais sont gardées par de terribles chiens de mer qui rampent à l'entrée; mais le seuil en est encore défendu par une espèce de Cerbère qui ne dort que le temps d'un clin d'œil, et ne peut être surpris. Quand les Groenlandais éprouvent la famine sur mer, ils députent et payent un angekok pour aller apaiser la malignité femelle. Son esprit familier le guide à tra-

vers le sein des mers et de la terre. Il passe par la région des âmes heureuses qui vivent dans la gloire et les plaisirs; ensuite il arrive aux bords du vaste abîme, à l'entrée duquel une petite roue, unie comme la glace, tourne avec une incroyable vitesse. Alors l'esprit familier prend le prophète par la main, et glisse avec lui le long d'une corde suspendue dans l'abîme; c'est ainsi qu'ils passent au milieu des veaux marins, dans le palais de la furie. Dès qu'elle voit ces intrus, elle s'agite, écume et frémit de colère; elle met le feu aux aîles de quelques poules d'eau. L'odeur de la fumée suffoque l'angekok et son guide, qui se rendent prisonniers de la divinité. Mais bientôt ces héros la saisissent avant qu'elle ait vomi tous les poisons de sa rage, la tiennent par les cheveux, et lui arrachent tous les caractères magiques dont le pouvoir caché retenait les habitans de la mer au fond de ses abîmes. Dès que ce charme est rompu, les captifs remontent à la surface de l'océan, et le champion retourne sans peine et sans danger vers la flotte des pêcheurs qui l'avaient député.

Les Groenlandais n'aiment point l'esprit femelle, parce qu'il leur fait plutôt du mal que du bien; ils ne le craignent point, parce qu'ils ne le croient pas assez méchant pour se faire un plaisir de tourmenter les hommes : mais, disent-ils, il se plaît à garder la solitude dans son palais de délices, et l'environne de dangers pour empêcher qu'on ne vienne l'y troubler. Cet esprit femelle n'est qu'un esprit mélancolique qui fuit les hommes, au lieu que l'esprit mé-

chant les poursuit. Le bon principe ne les défend pas toujours : cependant les Groenlandais aiment le leur; et quand les Européens leur parlent de Dieu, les sauvages croient que c'est de leur Torngarsuk, quoiqu'ils n'attribuent pas à celui-ci la création et l'empire de toutes choses. Du reste, ils ne lui adressent ni culte, ni prière, pensant qu'il est trop bon pour attendre des vœux et des offrandes : mais, par une inconséquence que M. Crantz n'explique pas, ils ont la coutume, dans leur chasse ou leur pêche, de mettre auprès d'une grande pierre un morceau de la graisse ou de la peau de l'animal qu'ils prennent, et surtout de la chair du premier renne qu'ils auront tué; et quand on leur demande la raison de cet usage, ils répondent qu'ils le tiennent de leurs pères, qui le pratiquaient pour être heureux dans leurs entreprises.

Les Groenlandais, entraînés par cette faiblesse qui semble être naturelle à l'homme de multiplier les êtres invisibles, ont peuplé d'esprits tous les élémens. Ils en ont dans l'air qui attendent les âmes au passage pour leur arracher les entrailles et les dévorer : mais ces esprits sont maigres, tristes, noirs et ténébreux comme le Saturne des Grecs. Ils en ont dans l'Océan qui tuent et mangent les renards, quand ils viennent pour attraper du poisson sur les bords de l'eau; ils ont des esprits ignés qu'ils voient voler dans les phosphores ou feux follets. Ces esprits habitaient la terre avant le déluge, et quand elle fut submergée, ils se métamorphosèrent en

flamme, et se retirèrent dans le creux des rochers. On les accuse de dérouter et d'égarer les hommes qui vont rejoindre leurs camarades ; mais pourtant ces esprits ne sont point malfaisans. Il y a des génies pour les montagnes ; les uns sont des géans de douze pieds de taille ; les autres, des pygmées qui n'ont qu'un pied de haut, mais très-ingénieux, dit-on, au Groenland ; car ils ont appris aux Européens tous les arts qu'ils possèdent. Il y a des esprits d'eau douce : ainsi quand les Groenlandais rencontrent une source ou fontaine inconnue, un angekok, ou, en son absence, le plus ancien de la troupe doit boire le premier de cette eau nouvelle, pour la délivrer des esprits malins. Cette engeance est répandue partout : si les femmes qui ont de petits enfans, ou qui sont dans le deuil, tombent malades, après avoir mangé de certains mets, elles s'en prennent aux esprits des substances comestibles, qui les ont poussées à passer les bornes et les règles de l'abstinence. Les Groenlandais reconnaissent une sorte de Mars. Il a pour cortége les esprits de la guerre, qui sont ennemis du genre humain, et qui habitent, disent-ils, à l'orient de leur pays ; c'est de là que les Norwégiens abordèrent à la côte orientale du Groenland. Ce pays a son Eole qui préside aux glaces, et commande au beau temps. Le soleil et la lune ont aussi leurs esprits tutélaires, qui furent autrefois des hommes, si l'on en croit la vanité du peuple groenlandais, ou plutôt la charlatannerie de ses devins. Ceux-ci font mille contes de spectres et

de fantômes, qui semblent forgés pour nuire aux hommes en épouvantant les oiseaux et les poissons. Il n'y a que les angekoks qui les voient, et, pour les mieux voir, ils vont à la chasse les yeux bandés, prennent ces spectres, les mettent en pièces, ou les mangent. C'est ainsi que s'élève un empire fantastique dans la timide imagination des hommes, pour y créer et détruire des êtres au gré de l'intérêt, père des crimes et des mensonges.

Les magiciens du Groenland se disposent, par des épreuves, à l'initiation; c'est-à-dire, à conserver avec un des esprits qui habitent les élémens; car il faut en avoir nécessairement un à sa disposition pour être angekok, ou réputé magicien. Ils se retirent donc loin du commerce des hommes, dans quelque ermitage ou solitude, occupés à de profondes méditations, et demandant à *Torngarsuk* de leur envoyer un de ces esprits subalternes. Enfin, à force de jeûnes, de maigreur, et de contemplation, l'aspirant parvient à se troubler l'esprit jusqu'à voir des fantômes et des monstres bizarres qui lui apparaissent. Il croit que ses rêveries sont les esprits qu'il cherche, et dans l'effervescence de son imagination, son corps s'ébranle et s'excite à des convulsions qu'il chérit et qu'il travaille à fomenter de plus en plus. Ceux qui s'adonnent, dès leur jeunesse, à l'art des convulsions, sous la direction de quelque maître consommé dans ce métier lucratif, sont initiés à peu de frais et sans peines. Quand on veut invoquer Torngarsuk, il faut s'asseoir sur une

pierre, et lui adresser sa prière. A son apparition, l'adepte effrayé tombe mort, et reste trois jours en cet état. Ensuite le grand esprit le ressuscite, et lui donne un génie familier, qui l'instruisant de la science et de la sagesse utiles à sa profession, le conduit dans les cieux et les enfers en très-peu de temps.

Mais ce voyage ne peut se faire avant l'automne : c'est la saison la plus favorable pour voyager au ciel; parce qu'on y peut monter alors par la commodité des arcs-en-ciel. D'un autre côté, les nuits de l'hiver et ses longues ténèbres sembleraient bien propres à ce pèlerinage, d'autant plus que la région des nuages qu'on compte pour le premier ciel, est alors fort voisine de la terre. Quoi qu'il en soit, le nouvel angekok commence par battre du tambour, faisant toutes sortes de contorsions et grimaces pour arriver à l'enthousiasme par l'épuisement de ses forces. Ensuite il s'approche de la porte de la maison, prie quelqu'un de lui lier la tête entre les jambes, et les mains derrière le dos avec une corde, ordonnant que toutes les lampes de la maison soient éteintes et les fenêtres fermées; car l'œil de l'homme ne doit pas être témoin de son entrevue avec l'esprit : personne ne doit se remuer, ni même se gratter la tête, de peur que l'esprit n'en soit troublé, c'est-à-dire, que la friponnerie ne soit découverte. Après que l'inspiré a commencé à chanter, accompagné des voix de l'assemblée en chœur, il soupire, souffle, écume avec un grand bruit et des gémissemens,

conjurant son esprit de descendre ou de monter à lui. Si l'esprit est sourd à ses cris, et ne vient point, l'âme de l'inspiré va le chercher. Pendant qu'elle s'envole, l'homme est tranquille quelque temps; puis il s'anime et s'exalte insensiblement jusqu'aux éclats de joie, qu'il accompagne pour l'ordinaire d'un certain sifflement qui, dit M. Crantz, d'après un témoin oculaire, est semblable au gazouillement des oiseaux qui voleraient en troupe sur un toit, et de là dans la maison. Mais si l'esprit se rend aux vœux de l'inspiré, il s'arrête au seuil de la porte. L'angekok s'entretient avec lui de tout ce que les Groenlandais veulent savoir. On entend distinctement les deux voix des interlocuteurs, l'une en dehors et l'autre en dedans de la maison. La réponse de l'esprit est toujours obscure. Les auditeurs tâchent de l'interpréter, et s'ils n'en peuvent venir à bout, ils prient l'esprit d'en donner à son inspiré une explication plus claire. Quelquefois un autre esprit s'en mêle pour embrouiller l'oracle; de façon que ni l'angekok, ni son auditoire, n'y comprennent rien. Mais la solution, ou le sens de l'énigme, est alors si équivoque, que l'honneur de l'inspiré reste toujours à couvert, si la prédiction n'est pas accomplie.

Que si la mission est d'une certaine importance, il s'envole avec son esprit au royaume des âmes, où il est admis à conférer avec un des sages fameux, pour savoir quelle sera la destinée du malade qui l'envoie chercher une nouvelle âme ou la santé.

Quelquefois l'inspiré descend vers la divinité des enfers, où il met en liberté les animaux enchantés par la magie de cette Circé. Mais bientôt il remonte avec des cris terribles, et battant du tambour; car il a trouvé le moyen de se dégager de ses liens : c'est alors que, prenant l'air d'un homme fatigué de son voyage, il débite une longue histoire de tout ce qu'il y a vu et entendu ; puis finissant par une chanson, il fait le tour de l'assemblée, et donne sa bénédiction avec un aspersoir. C'est la fin du mystère ; on rallume les lampes, et l'on voit l'angekok couché par terre, et si harassé, qu'il ne peut plus parler.

Au reste, tous les Groenlandais ne réussissent pas à cet art divin des inspirations : quand un homme a appelé dix fois son esprit au son du tambour, sans aucun succès, il doit renoncer au métier de prophète. S'il réussit un certain temps de suite, il peut aspirer au premier rang de cette espèce de sacerdoce : alors il lui suffit de prophétiser dans une chambre noire, sans se faire lier le cou ni les pieds. Il adresse ses vœux à l'esprit par des chants et des coups de tambour : si l'esprit le juge digne d'être exaucé, ce qui n'arrive pas toujours, un ours blanc vient traîner l'inspiré par les pieds dans la mer, où ce bienheureux est dévoré par un autre ours et un lion marin. Mais peu de temps après, ces monstres le vomissent dans sa chambre obscure, et l'esprit monte du sein de la terre pour ressusciter le corps de l'inspiré. Cet homme est alors archi-magicien.

Un artifice aussi grossier se trahit de lui-même : les missionnaires chrétiens voient la fraude trop à découvert, pour soupçonner que le diable y puisse avoir quelque part. Ces devins ne sont pas non plus de purs charlatans ; ce sont, ou des gens d'une certaine habileté, ou des enthousiastes dupes de leur imagination, ou des imposteurs effrontés. Parmi ces angekoks, il y a des espèces de sages qui ont quelques connaissances de la nature, soit qu'ils les tiennent des leçons de leurs prédécesseurs, ou de leurs propres réflexions : ils jugent assez sûrement du temps favorable ou contraire à la pêche, et savent prédire d'avance au peuple le bonheur ou le malheur qui peut venir des circonstances locales et momentanées de ses entreprises. Avec les malades ils ont une routine assez sûre, ou bien l'art de les flatter et de les amuser par de vaines paroles, ou par des remèdes dont un peu de charlatannerie est le premier ingrédient. Tant qu'ils espèrent de les guérir, ils y procèdent par un régime, ou une diète qui n'est pas absolument ridicule. Quand le raisonnement et la pratique ont donné un certain crédit, on suit aveuglément leurs conseils. En un mot, les angekoks sont les gens d'esprits, les médecins, les casuistes, les philosophes et les théologiens du Groenland ; titres assez incompatibles en bien d'autres pays.

Quand un Européen entre sérieusement en conférence avec ces sortes de devins, ils avouent qu'ils n'ont point eu d'apparitions, ni de conversation avec

les esprits, et ne se vantent point de faire des miracles; mais ils allèguent, en faveur de leur profession, la tradition de leurs pères, qui certainement, disent-ils, ont eu des révélations, ont opéré des guérisons extraordinaires, et fait des choses prodigieuses. Pour nous, ajoutent-ils, nous devons recourir aux visions et aux convulsions pour donner du poids à nos discours, et de la vogue à nos opérations parmi le peuple simple et grossier.

Il y a cependant de ces devins qui, même après avoir embrassé le christianisme, ont assuré qu'ils étaient tombés de bonne foi dans cette profession d'imposture, séduits par de fausses visions que la chaleur du sang et du cerveau leur présentait pour des révélations, et dont ils sortaient avec l'esprit frappé comme d'un songe violent. On sait que la force de l'imagination peut produire de semblables prestiges; et que les peuples ignorans s'affectent vivement des songes auxquels ils sont d'ailleurs très-sujets : car la superstition enfante les songes qui nourrissent leur mère. Les Groenlandais nouvellement baptisés, à qui l'on enseigne que le diable étend et exerce sa puissance jusque sur la terre, disent à la vérité qu'il peut se mêler des opérations de leurs devins; mais qu'en général il y entre bien plus de supercherie que de sortilége.

Ces prétendus magiciens ne manquent pas de faire accroire qu'ils peuvent ôter ou laisser des maladies, enchanter et désenchanter les flèches des chasseurs, évoquer les esprits bienfaisans et chasser

les spectres. C'est ainsi qu'ils se font craindre, respecter, et payer pour le bien ou pour le mal qu'ils se prétendent capables d'attirer sur les hommes. Quand ils approchent d'un malade, s'il a la patience de les écouter, ils lui marmotent des paroles, ou lui soufflent au visage pour le guérir ou lui donner une âme en santé. Pour savoir s'il doit se remettre ou mourir de sa maladie, ils lui attachent autour de la tête une corde à travers laquelle ils passent un bâton, puis ils lui soulèvent la tête et la laissent retomber : s'ils la trouvent légère, le malade guérira; pesante, il mourra. Veulent-ils deviner si un homme embarqué qui n'est pas revenu dans sa maison au temps où l'on s'attendait à l'y revoir, est mort ou vivant, ils soulèvent de la même façon la tête de son plus proche parent; et mettant un vase d'eau sous lui, ils regardent dans un miroir, et devinent si l'homme absent est submergé avec son kaiak, ou s'il y rame tranquillement assis et sans danger. De même ils citent l'âme d'un homme qu'ils veulent tourmenter d'un maléfice, à comparaître devant eux dans une chambre noire; ils la percent d'une pique, et l'homme doit périr d'une mort lente. Mais ces sortiléges malfaisans appartiennent de préférence aux vieilles femmes qui n'ont pas d'autre moyen de vivre. Une branche de leur art mensonger est de prétendre désenfler et guérir ceux qu'elles ont ensorcelés, en tirant de leurs jambes enflées des morceaux de chair ou de cuir qu'elles ont soin de

cacher dans leur bouche, avant de sucer la plaie ou l'enflure.

Ces mauvais jongleurs ont enfin décrédité leur profession, surtout depuis que les missionnaires en ont dévoilé le grossier artifice, et quelques Groenlandais eux-mêmes en sont désabusés, au point qu'un d'entre eux prit une fois un angekok durant son prétendu voyage aux enfers, et l'emporta dans sa maison comme un chat dérobé. Malgré cela, le peuple qui croit avoir observé l'accomplissement de plusieurs prophéties, et la guérison de beaucoup de malades par l'entremise des angekoks, s'obstine toujours à croire leur art divin et surnaturel. Mais ce qui l'endurcit le plus dans ce fol entêtement, c'est le courage de ces devins, qui, plutôt que de s'avouer dupes ou trompeurs, ont mieux aimé mourir martyrs, disaient-ils, de l'inspiration et des vérités célestes. D'ailleurs ceux des Groenlandais qui rient de la confiance du peuple en ces illusions, ne laissent pas de suivre les ordonnances ridicules de ces sorciers médecins, sous prétexte que si elles ne font aucun bien, elles ne peuvent faire du mal; raison de crédulité qui de tout temps donna du crédit aux plus folles erreurs.

Ces ordonnances ne consistent qu'en des régimes indifférens, ou bien en des amulettes. Le régime se prescrit aux gens en santé comme aux malades. Quand un homme meurt, ceux qui se portent bien doivent s'abstenir de certains alimens et de certains travaux. S'ils ont touché le cadavre du mort, il

faut qu'ils jettent les habits qu'ils avaient alors. Les femmes en couches, si l'on en croit les devins, ne doivent pas manger au grand air; personne ne peut boire dans leur coupe, ni allumer la mêche de leur lampe, ni elles-mêmes ne doivent rien faire cuire. Elles mangeront d'abord du poisson, puis de la viande; mais toujours de la chasse ou de la pêche de leur mari. Celui-ci ne doit travailler, ni rien faire durant quelques semaines, si ce n'est pour le besoin extrême, de peur que l'enfant ne meure. On prétend que ces ordonnances sont d'utiles précautions pour la santé de la mère ou de l'enfant; mais les mœurs et le tempérament des Groenlandais ne permettent guère d'imaginer tous ces ménagemens, à moins qu'on ne les ait jugés nécessaires pour favoriser ou conserver la population trop peu secondée par le climat.

Quant aux amulettes, elles sont en si grand nombre, que chacun se moque de celles d'un autre. C'est ordinairement d'un morceau de bois, de pierre ou d'os, un bec ou un ongle d'oiseau qu'on se pend au cou, ou bien quelques pièces de cuir qu'on s'attache autour du front, du bras, ou sur la poitrine. Ces reliques sont faites pour préserver des esprits, des maladies ou de la mort, ou pour garantir les enfans de la peur, mal qui, s'ils ne l'avaient pas, leur viendrait du remède. Les Groenlandais prétendent encore que ces amulettes portent bonheur, et lorsqu'ils veulent attirer sur leurs enfans des talens et de l'industrie, ils prient un Européen de souffler

sur eux l'esprit de son pays, ou de permettre qu'ils attachent à ces petites créatures un morceau de ses habits ou de ses vieux souliers. Quand on s'embarque pour la pêche de la baleine, non-seulement il faut éteindre toutes les lampes dans les tentes, de peur de blesser l'odorat fin et délicat de la baleine; mais les kaiaks sont aussi chargés d'amulettes, comme les pêcheurs, pour être préservés du naufrage. Cependant ils n'y sont que plus exposés par la folle confiance et la témérité que ces vaines sauvegardes inspirent aux hommes.

On n'attend pas sans doute un article sur les sciences dans l'histoire d'un peuple qui doit être le plus ignorant de notre hémisphère. Le mot savoir suppose des études, des spéculations, des méthodes, en un mot des connaissances raisonnées. Si, dans nos états les plus policés de l'Europe, la plupart des hommes qui ont reçu quelque éducation, disons même des grands et quelquefois des ministres et des princes, restent dans une sorte d'ignorance sur toutes les choses qu'on leur a enseignées, mais dont ils ne peuvent se rendre compte à eux-mêmes, comment oserait-on parler des sciences d'un peuple qui n'a seulement pas l'usage ni l'idée de l'écriture! Toute sa science est une langue qu'il parle sans étude et sans réflexion, comme elle a été faite, et comme l'ont été toutes les langues avant d'avoir des écrivains, des poètes et des orateurs qui les polissent en les maniant. Mais cette langue, tout imparfaite et sauvage qu'elle est, mérite l'attention de la

plus habile classe des lecteurs : ils y trouveront peut-être quelques idées propres à confirmer ou à développer les principes généraux de la grammaire. Cette matière est si bien discutée aujourd'hui, que tout ce qui s'y rapporte reçoit et réfléchit une nouvelle clarté dans le cercle des connaissances humaines.

La langue groenlandaise n'a, dit-on, aucune affinité avec les autres langues du nord, soit de la Tartarie ou de l'Amérique; si vous en exceptez celle des Esquimaux qui semblent être de la même race que les Groenlandais. Cette langue est presque toute composée de polysyllabes, ce qui la rend embarrassante à prononcer; de sorte que celui qui saurait la lire n'en aurait l'usage qu'à moitié : comme elle est encore moins écrite que parlée, c'est n'en rien savoir que de se borner à l'entendre dans les livres, telle que des Européens peuvent l'écrire avec des caractères qui lui sont étrangers; car on imagine bien qu'un peuple qui n'a jamais lu ne fait pas des livres. Les Groenlandais ont une richesse de langage qui montre la disette des idées : ils emploient un mot non-seulement pour chaque objet, mais pour chaque modification du même objet. Aussi n'ont-ils pas de termes pour exprimer toutes les idées abstraites ou morales de religion, de science ou de société. S'ils avaient autant d'idées que nous, on sent combien une langue qui rendrait ces idées par autant d'expressions différentes, nuirait aux progrès de l'esprit humain, en chargeant la mémoire aux dépens des autres facultés de l'entendement. Mais

ce qui prouve, d'un autre côté, la pénurie des termes dans la langue des Groenlandais, c'est qu'on prétend qu'ils expriment beaucoup de choses en peu de mots, ce qui ne se peut faire qu'en supprimant les signes de certaines idées intermédiaires d'un discours. Les peuples sauvages sont d'autant plus accoutumés à cette espèce d'abréviation, que les gestes chez eux font la moitié des frais du langage, et que d'ailleurs ils n'ont guère à peindre que des rapports et des circonstances sensibles dans les idées qu'ils se communiquent. Ainsi, quand on dit qu'ils représentent toutes les modifications d'un objet par autant de mots, on ne parle sans doute que des objets physiques et de leurs propriétés les plus frappantes et les plus fixes. En effet, il est bien difficile de créer une langue riche dans un pays pauvre, et de varier les couleurs et les traits d'une perspective uniforme. Du reste, comme il est peut-être douteux si les individus et les sociétés, dans l'enfance du langage, ne singularisent pas tous les objets divers par des mots différens, ou ne confondent pas dans un même mot tous les êtres qui se ressemblent, on ne peut conclure ni qu'une langue sauvage soit riche quand elle a beaucoup de mots pour exprimer peu de choses, ni qu'elle soit énergique et concise, parce qu'elle exprime beaucoup de choses avec très-peu de mots.

L'usage de joindre plusieurs mots ensemble, ou d'en composer un de plusieurs; cet usage qui quelquefois enrichit les langues savantes, et donne en

certains cas plus d'expression au discours, peut ne faire qu'un embarras dans une langue naissante et sauvage, en compliquant des idées qu'il faudrait avoir séparées avant de les rejoindre; car ces combinaisons de mots qu'un peuple grossier a faites par hasard et par ignorance pour composer une langue quelconque, ne doivent pas ressembler à cet esprit d'analyse et d'harmonie qui guide les peuples éloquens et les oreilles délicates dans l'embellissement et la perfection d'une langue déjà formée. La preuve en est, que le langage des Groenlandais devient si difficile à prononcer par la multiplication des polysyllables, que les étrangers passent bien des années avant de l'entendre, et ne peuvent jamais parvenir à le parler couramment. Il est vrai qu'ils n'ont peut-être pas les organes assez durs, ni cette voix de fer que la nature a donnée à des hommes nés entre les rochers et les glaces. Cependant, par une singularité bizarre, mais très-ordinaire, ces peuples du nord, ainsi que ceux de l'Asie, n'ont pas la lettre la plus rude qui semble caractériser les langues douces et polies, c'est-à-dire l'*R*, cette lettre qu'on appelle canine, sans doute parce qu'elle rend à l'oreille le bruit d'un chien qui gronde et montre les dents pour mordre. Cet élément, ou ce son qui paraît nécessaire pour exprimer toutes les idées de froissement, de déchirement et de destruction accompagnés d'un bruit qui râcle ou écorche les organes; ce son qui distingue et prononce fortement les syllabes qu'il sépare; ce son

qui, chez nous, marque d'une manière frappante le rebroussement de l'air refoulé par les dents, chez les Groenlandais non-seulement part du gosier, mais s'arrête et se perd dans la gorge. Leur langage est presque tout guttural; aussi n'y trouve-t-on guère les consonnes labiales et dentales, ou du moins jamais ils ne commencent un mot par les lettres *B*, *D*, *F*, *G*, *L*, *R*, *Z*; c'est pourquoi ils disent *Eppetah*, au lieu de *Jephtha*. De même ils appuient à la façon des enfans, chaque consonne sur une voyelle, et prononcent *Peterusse*, pour *Pétrus*, ne pouvant s'accoutumer à joindre plusieurs consonnes de suite. Ils altèrent souvent les sons pour l'euphonie; et les femmes surtout ont une grâce particulière à adoucir le son nazal de l'*ng* qui se trouve dans plusieurs mots de leur langue. Elles ont encore l'art d'indiquer le sens des mots, et de donner à la langue l'expression significative qui lui manque, par l'accent, le ton, les mines et le clin d'œil. Il faut voir parler un Groenlandais, et non pas l'entendre, car il parle bien plus aux yeux qu'à l'oreille, et ses gestes sont plus éloquens que sa langue. Pour exprimer le consentement et l'approbation, ils aspirent l'air au fond du gosier avec un certain bruit : pour marquer la désapprobation et la négative, ils rident le nez, accompagnant cette grimace d'un reniflement assez fort.

Ils ont peu d'adjectifs, encore ne sont-ce la plupart que des participes, toujours placés après les substantifs qui commencent ordinairement la phrase.

Ils n'ont ni genres, ni articles. Leurs noms, ainsi que leurs verbes, outre les nombres singulier et pluriel, ont le duel; distinction que les Grecs ont conservée de l'enfance des langues; mais qui peut-être charge plus le langage qu'elle ne l'aide et ne l'embellit.

Dans les déclinaisons ils n'ont de particulier que le génitif désigné par l'addition d'un *b* à la fin d'un mot, ou d'un *m* quand ce mot doit être suivi d'un autre qui commence par une voyelle. Tous les autres cas sont distingués chacun par une préposition. Tous les noms ont leurs diminutifs et leurs augmentatifs, auxquels on ajoute quelquefois des syllabes différentes pour exprimer le bien et le mal des objets que ces noms représentent. *Yglo* signifie maison; *yglupiluk*, une mauvaise maison; *yglopilursoak*, une grande vilaine maison.

La langue groenlandaise n'a que cinq ou six prépositions; *mik*, avec; *mit*, de; *mut*, à; *me*, dans ou sur; *kut* et *agut*, par et autour. Ces prépositions ne sont pas mises avant, mais après les noms. En général, les noms se combinent avec les prépositions et même avec les pronoms, de façon à ne faire qu'un mot composé de ces trois choses modifiées et altérées les unes par les autres. Ainsi *nuna*, signifie terre; *aga*, signifie ma; *nunaga*, ma terre; et *nunaunit* signifie de ma terre. « Les pronoms possessifs, dit M. Egède, sont attachés à leurs substances comme les suffixes des Hébreux, et les Groenlandais n'ont pas seulement des suffixes de noms,

mais encore des suffixes de verbes ». Ils aiment mieux adapter ainsi des mots accessoires au principal, et en fondre plusieurs en un seul, que d'allonger la langue par une suite de mots entiers et séparés. C'est pour cela qu'ils insèrent la négative *ng*, dans le corps des noms et des verbes où ils ont besoin de l'exprimer. *Ermik* signifie laver; *ermikpok*, il se lave; *ermingilak*, il ne se lave pas; cette terminaison *ngilak* doit entrer dans tous les temps et les modes du verbe, où l'on voudra mettre la négative. C'est par la variété des inflexions et des terminaisons qu'on peut exprimer différentes idées avec un seul mot. Chaque verbe, pour exprimer différens rapports, soit de temps ou de personnes, lesquels concourent à le modifier, aura jusqu'à cent quatre-vingts inflexions. Dans un seul mot, on exprime à la fois le verbe, le pronom personnel qui lui sert de nominatif, celui qui sert de cas avec la préposition qui désigne ce cas, le nombre singulier, duel, ou pluriel du nominatif et du cas; le temps qui précède, accompagne, ou suit l'action désignée par le verbe.

Ceux qui ont étudié la langue groenlandaise avec le plus de soin, ont découvert cent façons de combiner un mot avec deux, trois, quatre, cinq ou six autres qui n'en feront qu'un seul. On va donner un exemple de ces combinaisons, plutôt pour la curiosité des lecteurs que pour l'instruction des savans.

Aglek-pok, il écrit.

Aglek-iartor-pok, il va écrire incessamment.

Aglek-iartor-asuar-pok, il va se mettre vite a écrire.

Aglek-kig-iartor-asuar-pok, il va se mettre encore promptement à écrire.

Aglek-kig-iartor-asuar-niar-pok, il va se mettre de nouveau promptement, et il est déjà à écrire.

Les Groenlandais coupent et façonnent leurs mots comme on taille la pierre brute ; mais les matériaux de leur langue sont si durs et si raboteux, que l'édifice qu'ils en construisent est toujours informe et mal cimenté. Ainsi leurs discours ressemblent à leurs cabanes, et là, comme ailleurs, la langue est l'image des mœurs; ce peuple n'a rien d'élégant. La syntaxe des Groenlandais est simple et naturelle. Le mot qui désigne l'objet principal est à la tête de la phrase, et les autres mots se placent à la suite, chacun selon le degré d'importance qu'il a dans l'ordre des idées. Quoique les leurs ne soient pas bien élevées ni abstraites, leur manière de construire un mot de pièces de rapport, doit mettre quelquefois de la confusion dans leurs phrases : mais ils croient suppléer à la clarté des idées par la répétition des paroles. Leur style n'a point d'hyperbole ni d'emphase, comme celui des Orientaux et même des peuples septentrionaux de l'Amérique. Cependant ils aiment les similitudes et les allégories, surtout depuis qu'ils connaissent l'Évangile. Ils ont aussi des tours figurés, des proverbes; mais ce langage n'est familier qu'aux devins, qui emploient quelquefois des expressions dans un sens contraire à l'acception

reçue; cet art leur donne l'air savant, et leur sert à expliquer des oracles.

Leur poésie n'a ni rime ni mesure; elle est pourtant composée de courtes périodes ou phases qui peuvent se chanter en cadence.

Leur arithmétique est très-bornée : car, quoiqu'ils puissent compter jusqu'à vingt par le nombre des doigts de leurs mains et de leurs pieds, leur langue ne leur fournit de noms de calcul que jusqu'au nombre cinq; de sorte qu'ils repètent quatre fois cette nomenclature pour arriver au nombre de vingt; cependant ils ont des mots particuliers pour exprimer six, onze et seize. Mais comme ils savent que chaque homme a vingt doigts, quand ils veulent exprimer le nombre cent, ils disent cinq hommes. En général, toute quantité au-dessus de vingt, est innombrable pour un Groenlandais qui ne se piquera pas d'être arithméticien.

Ce qu'ils possèdent le mieux est leur généalogie; ils peuvent compter jusqu'à dix de leurs ancêtres en ligne directe, avec les branches collatérales : ils ne négligent pas cette science, parce qu'elle leur est utile. Un Groenlandais pauvre ne manquera point du nécessaire s'il peut prouver qu'il est parent d'un homme aisé; car chez ce peuple personne ne rougit d'avoir des parens dans la pauvreté, ni ne refuse de les en tirer quand il le peut.

La sublime vertu parmi les Groenlandais, c'est l'art et le soin de faire sa fortune, c'est-à-dire, de pourvoir aux premiers besoins de la nature. C'est là

leur noblesse qu'ils croient héréditaire, et non sans fondement : le fils d'un célèbre pêcheur succède ordinairement au talent et à la réputation de son père, même quand il l'aurait perdu dans l'enfance, et qu'il n'aurait pas été guidé par la main paternelle.

Ils avaient si peu d'idée de l'écriture, qu'au commencement de leur commerce avec les Européens, ils étaient effrayés de voir, disaient-ils, le papier parler : ils n'osaient porter une lettre d'un homme à un autre, ni toucher un livre, s'imaginant qu'il y avait du sortilége à peindre les pensées et les paroles de quelqu'un avec des caractères noirs sur du papier blanc. Quand un ministre luthérien leur lisait les Commandemens de Dieu, ils croyaient sérieusement qu'il devait y avoir une voix hors du livre, qui les lui soufflait. Mais aujourd'hui ils se chargent volontiers des lettres qu'on leur donne pour les colonies danoises, parce qu'ils sont bien payés de leurs peines : il y a même de l'honneur, à leur avis, à porter ainsi la voix d'un homme à plusieurs lieues de distance. Quelques-uns d'entre eux ont poussé l'art d'écrire jusqu'à envoyer leurs demandes et leurs promesses aux facteurs étrangers, tracées avec du charbon sur une pièce de cuir ou de parchemin, marquant la quantité de marchandises qu'ils veulent, celles qu'ils rendront en échange, et le nombre des jours qui doivent s'écouler jusqu'au payement, par autant de barres ou de lignes. Mais ce qui les étonne, c'est que les Européens qui sont si savans, ne puissent pas entendre les hiéroglyphes

du Groenland, aussi aisément que les caractères bien plus difficiles de notre écriture.

Leur chronologie est si peu de chose, qu'ils ne savent pas même leur âge. Ils comptent les années par hivers, et les jours par nuits, parce qu'en effet la nuit embrasse les deux tiers de leur vie. Quand ils ont dit qu'une personne a vécu vingt hivers, ils sont au bout de leur calcul. Cependant depuis un certain temps ils se sont fait des époques, comme l'établissement d'une colonie, ou l'arrivée d'un missionnaire. C'est de ces grands événemens que chacun date l'histoire de sa vie. Ils ont leur manière de diviser l'année en saisons : ce n'est point par les équinoxes, qu'ils n'ont pas encore appris à fixer; mais ils devinent le solstice d'hiver quelques jours d'avance, du moins vers le midi du Groenland, par un reste des rayons du soleil qu'ils voient briller un moment sur la cime des rochers, et c'est alors qu'ils célèbrent le renouvellement de l'année. De cette époque, ils comptent trois mois jusqu'au printemps, où ils s'apprêtent à changer leurs cabanes en tentes. Le quatrième mois, c'est-à-dire, celui d'avril, leur est annoncé par l'apparition de petits oiseaux, et par la ponte des corbeaux. Au cinquième, ils reçoivent la première visite des veaux marins, qui viennent avec toute la jeunesse d'une nouvelle race, enrichir et réjouir leurs côtes. Le mois de juin est marqué par la naissance des poules d'eau; mais alors ils perdent de vue la lune, dont le soleil absorbe la lumière dans l'éclat permanent de quelques jours sans nuit. Au

défaut de lunaisons, les Groenlandais se guident en été par la marche des ombres des rochers, dont le sommet leur sert de cadran ou de style, non pour marquer les heures, mais les jours. Sans doute que dans le temps où le soleil ne quitte pas leur horizon, ils comptent chaque jour renaissant au point de la plus grande projection des ombres qui tombent des rochers exposés à l'orient. C'est par la direction et la progression de ces ombres qu'ils prévoient le retour des veaux marins, l'arrivée ou le départ de certaines troupes de poissons ou d'oiseaux; enfin le temps de plier leurs tentes et de rebâtir des maisons.

Ils divisent le jour par le flux et le reflux de la mer, dont ils subordonnent les périodes aux phases de la lune, tant qu'ils aperçoivent cet astre. La nuit est encore plus facile à diviser pour eux, par le lever et le coucher de certaines étoiles.

C'est là tout ce qu'ils savent de la connaissance des temps. Quant à celle du monde en général, ils pensent que la terre est immobile sur ses gonds, mais que ses pivots sont tellement usés de vieillesse, qu'ils se brisent souvent, et que tout le globe serait en pièces depuis long-temps, si les angekoks n'étaient continuellement occupés à réparer ces ruines. Ces imposteurs les entretiennent dans cette illusion grossière, en apportant quelquefois au peuple des morceaux de bois rompu, qu'il prend pour les débris de la grande machine. Le ciel ou le firmament a son axe appuyé, disent les Groenlandais, sur le sommet d'une grande montagne, placée au nord, et fait ses

révolutions autour de son centre. Leur astronomie ne contient que des fables. Ils vous diront que tous les corps célestes sont des Groenlandais, ou des animaux qui, par une fatalité singulière, ont été transportés au firmament; et qu'en conséquence de leur ancienne nourriture, les astres, dont ils ont pris la forme, sont pâles ou rouges. Les planètes en conjonction, sont deux femmes qui se visitent ou se querellent. Les étoiles tombantes sont des âmes qui vont faire un tour aux enfers, pour voir ce qui s'y passe. La constellation de la grande ourse, ils l'appellent *le renne;* les sept étoiles de cette constellation sont autant de chiens de chasse aux trousses d'un ours; et ces étoiles servent aux Groenlandais pour connaître le retour de la nuit dans l'hiver. Les gémeaux sont pour eux *la poitrine du ciel;* et le baudrier d'Orion leur représente *des hommes égarés* qui ne sachant plus retrouver leur chemin au retour de la pêche des veaux, furent transportés aux cieux.

Le soleil et la lune étaient frère et sœur. Ils jouaient un jour avec d'autres enfans dans les ténèbres, lorsque Malina, ennuyée des poursuites de son frère Anninga, frotta ses mains à la suite des lampes, et barbouilla le visage de celui qui la poursuivait, afin de le reconnaître au grand jour; et de là viennent les taches de la lune. Malina voulut s'échapper; mais son frère la poursuivit jusqu'à ce que prenant son vol dans les cieux, elle y fut changée en soleil; et son frère restant en chemin, fut la lune

qui poursuit encore le soleil, et tourne autour de lui comme pour l'attraper. Lorsqu'il est harassé de fatigue et de faim (c'est au dernier quartier), il met son équipage de chasse et de pêche sur un traîneau tiré par quatre grands chiens, et reste quelques jours à se refaire et à s'engraisser, ce qui produit la pleine lune. Cet astre se réjouit de la mort des femmes, et le soleil de celle des hommes : ainsi, les uns ferment leurs portes aux éclipses de soleil, et les autres aux éclipses de lune; car Anninga rôde alors autour des maisons pour piller les viandes et les peaux, et pour tuer ceux qui n'ont pas observé fidèlement l'abstinence, ou la diète religieuse que les devins ont prescrite sans doute. Aussi cache-t-on alors ces provisions, et les hommes portant leurs effets et leurs chaudières sur le toit de la maison, parlent tous ensemble en frappant sur ces meubles, pour effrayer la lune, et l'obliger de retourner à sa place. Aux éclipses de soleil, les femmes prennent les chiens par les oreilles; s'ils crient, c'est un signe certain que la fin du monde n'est pas encore prochaine; car les chiens qui existaient avant les hommes, doivent avoir un plus sûr pressentiment de l'avenir; mais s'ils ne criaient pas, malheur qu'on a soin de prévenir par le mal qu'on leur fait, tout serait perdu, l'univers croulerait, il n'y aurait plus de Groenlandais.

Lorsqu'il tonne par hasard, ce sont deux vieilles femmes qui habitent une petite maison dans l'air, et s'y battent pour une peau de chien marin bien

tendue. Dans la dispute, la maison s'écroule, les lampes sont brisées, et le feu se disperse dans les airs. Voilà la cause du tonnerre et des éclairs. C'est avec de pareilles fables que les habitans du Groenland amusent les enfans, les gens crédules et les étrangers qui les veulent écouter. Du reste, s'ils ont peu d'astronomie, ils sont exempts d'astrologie et ne se tourmentent pas à chercher dans le ciel, ni dans le vol ou le chant des oiseaux, ce qui doit arriver sur la terre; contens d'étudier et de prévoir les changemens des temps dans la température de l'air, et dans l'aspect de l'horizon nébuleux ou serein.

La médecine n'a guère fait plus de progrès au Groenland que les autres sciences. Voici en peu de mots l'histoire des maladies et des remèdes connus en ce pays.

Aux mois de mai et de juin, les Groenlandais ont les yeux rouges et larmoyans, ce qui vient des grands vents et de la réverbération des rayons du soleil réfléchis par les neiges et les glaces qui fondent. Ils tâchent de se garantir de cet éclat éblouissant avec une espèce de garde-vue; c'est un morceau de bois mince et large de trois doigts, qu'ils s'attachent au front, et qui fait l'effet des bonnets de courrier à l'anglaise. D'autres portent devant les yeux une pièce de bois, où ils pratiquent des fentes pour voir à travers, sans être blessés par l'éclat de la neige. Si le mal aux yeux continue, ils se font une incision au front, pour que l'humeur s'écoule par cette issue. Quand ils ont des cataractes, une bonne femme

les leur cerne tout autour avec une aiguille crochue, et les enlève avec un couteau, si proprement, qu'il est rare qu'elle échoue dans cette opération; mais depuis que les Groenlandais ont l'usage du tabac, ils sont moins sujets au mal d'yeux; ce qui prouve que cette poudre leur est peut-être plus utile qu'à beaucoup d'autres pays, où elle est devenue une nouvelle source de besoins, de dépenses, de vexations, de crimes et de peines.

Les Groenlandais saignent fréquemment au nez, par la trop grande abondance de sang que l'huile, la graisse et la chair de poisson leur occasionnent. Quand ces pertes vont trop loin, ils prient quelqu'un de les sucer à la nuque du cou, ou bien ils se lient fortement les deux doigts annulaires; ou prenant un morceau de glace dans leur bouche, ils respirent de l'eau de mer par le nez, et le saignement cesse.

Ils éprouvent aussi des maux de tête et de dents, des vertiges, des pamoisons, des paralysies, des hydropisies, des épilepsies, et des attaques de folie; mais ces maladies sont assez rares, pour qu'ils n'y fassent aucun remède; ce qui ne contribue pas à les multiplier.

Ils sont sujets à deux sortes d'éruptions cutanées : l'une est une espèce de gale ou de rogne, accompagnée de petits boutons qui leur couvrent tout le corps, à l'exception des mains; mais cette maladie de peau n'est pas de durée, ni contagieuse. L'autre est comme une lèpre qui, leur infectant tout le corps d'une teigne putride, suit le malade jusqu'au

tombeau, et se communique. Mais aussi ces sortes de lépreux vivent à l'écart, et n'ont pour soulagement que la facilité de se racler, et de faire tomber avec des plumes de faucon, ces écailles et ces croûtes qui leur viennent, dit-on, de la quantité de poisson dont ils se nourrissent, comme si la chair des animaux ne pouvait se convertir dans notre substance, sans qu'il nous fallût leur ressembler par quelque endroit. La petite-vérole était une peste inconnue aux Groenlandais, lorsqu'en 1733, un jeune garçon la leur apportant de Copenhague, leur causa tout à coup une perte de trois mille habitans, qui moururent de cet horrible fléau.

Ce peuple, dur et calleux, est quelquefois tourmenté de clous ou d'ulcères, qui s'étendent de la largeur d'une de leurs assiettes, dont la matière, dit-on, contribue à leur donner de ces sortes de maux. Mais ils s'en guérissent par une large incision au travers de la plaie, qu'ils bandent ensuite avec un paquet de foin, ou quelque morceau de bois mince, pour que le frottement des habits n'envenime pas les chairs; et ils se mettent l'ouvrage, sans discontinuer.

Quand ils se blessent, soit le pied, soit la main, ils les plongent dans l'urine, pour étancher le sang. Ensuite ils y appliquent de la graisse de poisson, ou de cette mousse qui leur sert de mèche, bien imbibée d'huile, et ils lient la plaie avec une pièce et des courroies de cuir. Mais si la blessure est large, ils la cousent avant de la panser.

Se cassent-ils un bras ou une jambe, ils tiennent

le membre où est la fracture étendu jusqu'à ce qu'il se replace de lui-même, après l'avoir cependant entouré d'un bandage de cuir de semelle fort épais. On est étonné de voir en combien peu de temps les os rompus se rejoignent, quand même il y aurait eu des esquilles dans la fracture.

Les Groenlandais n'ont guère de remèdes que pour les maux extérieurs, et ils guérissent promptement ; mais ils n'en ont point pour les maladies internes, dont ils abandonnent le soin à la nature. Ce sont, pour l'ordinaire, des consomptions et des crachemens de sang, qu'ils tâchent pourtant d'arrêter en mangeant d'une espèce de mousse noire qui croît sur les montagnes. Ils ont encore des diarrhées et des flux de sang qui leur prennent surtout au printemps, occasionnés par l'usage du poisson, et surtout par les mûres qu'ils mangent toutes vertes. Ce peuple est aussi sujet à des langueurs et à des maladies de poitrine qui finissent par des fluxions dont ils sont étouffés.

Ils ne connaissent point les fièvres ; mais s'ils sont attaqués d'un point de côté, maladie qui leur vient des flegmes arrêtés, ils en sont avertis par des frissons, suivis d'un peu de chaleur qui se soutient avec de violentes convulsions de poitrine. C'est la maladie la plus commune, la plus fréquente, et la plutôt guérie par les remèdes ou la mort. Leur unique recours est à la pierre d'amiante, qu'ils mettent sur l'endroit où ils sentent la douleur ; elle attire ou fond sans doute l'humeur, comme elle dissipe les

enflures. Depuis l'arrivée des Européens, ils se font saigner pour ces sortes d'attaques, et quelquefois aussi par précaution, ce qui leur épargne bien des accidens et des maladies.

La plupart de ces maux leur viennent du genre de vie irrégulier, que la nature avare les force de mener; car, en hiver, un homme entre dans une étuve transi de froid, au point de ne sentir ni ses mains, ni son visage. Ensuite, lorsqu'il sue, il passera de son poêle à la bise glacée, presque demi-nu. S'il n'a rien à manger, il reste deux ou trois jours à jeun; et quand les provisions abondent au logis, son ventre ne désemplit jamais. S'il a chaud et soif, l'eau ne sera point assez froide pour lui, qu'il ne la mette à la glace; et comme il ne boit que lorsqu'il est extrêmement altéré, il s'étouffe à force d'eau. Aussi la plupart des maladies, et surtout les points de côté, ne les attaquent guère qu'au cœur de l'hiver, quand ils sont dépourvus de vivres. D'ailleurs on ne peut jamais leur persuader de suer dans ces sortes de fluxions; au contraire, ils s'efforcent de se rafraîchir, en buvant à la glace; ainsi, le mal les a promptement emportés.

M. Crantz place les funérailles après la médecine; si ce n'est pas l'ordre des matières, c'est du moins l'ordre des choses. Dès qu'un Groenlandais, dit-il, est à l'agonie, on l'arrange dans ses beaux habits et ses bottes, et on lui attache les jambes contre les hanches, sans doute afin que son tombeau soit plus court. Aussitôt qu'il est mort, on jette ce qui tou-

chait à sa personne, de peur d'en contracter une contagion de malheur. Tous les gens de la même maison doivent aussi mettre dehors tous leurs effets jusqu'au soir, où l'odeur du cadavre sera évaporée. Ensuite on pleure le mort en silence pendant une heure, et l'on prépare sa sépulture. On ne sort jamais le corps par la porte de la maison, mais par la fenêtre; et si c'est dans une tente, on l'enlève par une ouverture qu'on fait par-derrière, en tirant une des peaux qui ferment l'enceinte de la tente. Une femme tourne autour du logis avec un morceau de bois allumé, disant : *Pikserrukpok*, c'est-à-dire, il n'y a plus rien à faire ici pour toi. Cependant le tombeau qui, pour l'ordinaire, est de pierre, se prépare au loin et dans un endroit élevé. On met un peu de mousse sur la terre, au fond de la fosse, et par-dessus la mousse on étend une peau. Le corps enveloppé et cousu dans la plus belle pelisse du mort, est porté par son plus proche parent, qui le charge sur son dos, ou le traîne par terre. On le descend dans la tombe, puis on le couvre d'une peau avec un peu de gazon vert, et par-dessus, on entasse de grosses pierres larges, pour garantir le corps des oiseaux et des renards. On met à côté de son tombeau, son kaiak, ses flèches et ses outils; ou si c'est une femme, on lui laisse son couteau et ses aiguilles; car les morts auraient beaucoup de chagrin d'être privés de ces attirails, et le chagrin ne fait pas de bien à leur âme. D'ailleurs, bien des gens pensent qu'on a besoin de ces ressources pour vivre

dans l'autre monde. Ces gens-là mettent la tête d'un chien sur le tombeau d'un enfant; car l'âme d'un chien, disent-ils, sait trouver son chemin partout, et ne manquera pas de montrer au pauvre enfant, qui ne sait rien, le chemin des âmes. Mais depuis qu'on s'est aperçu que les effets qu'on mettait sur les tombeaux avaient été volés, sans crainte de la vengeance des spectres, ou des mânes des morts, quelques Groenlandais ont supprimé ces sortes de présens ou d'offrandes. Cependant ils ne se servent point de ces effets, mais ils les vendent à d'autres, qui n'ont aucun scrupule de ce marché.

Un enfant à la mamelle, qui ne peut encore digérer que le lait, ni trouver une nourrice, est enterré vif avec sa mère morte, ou peu de temps après elle, quand le père n'a pas le moyen de le conserver, ni le cœur de le voir souffrir plus long-temps. Quel tourment et quel horrible office pour un père, d'enterrer ainsi son propre fils tout vivant! Mais il faut avoir eu un fils, il faut l'avoir perdu, pour sentir cette affreuse situation. Une veuve qui sera déjà vieille, affligée et malade, sans enfans ni parens qui soient en état de la soutenir, est ensevelie dès son vivant, et l'on vous dit encore que c'est un acte de pitié que d'épargner ainsi à cette malheureuse créature la peine de languir dans un lit de douleur, d'où elle n'a point d'espérance de se relever; que c'est soulager sa famille d'un fardeau trop onéreux à la tendresse même. Mais, dit M. Crantz, c'est plutôt avarice, insensibilité; car on n'enterre pas de même

un vieillard inutile, à moins qu'il n'ait point de parens; encore aime-t-on mieux le conduire dans quelque île déserte, où on l'abandonne à sa cruelle destinée. Triste et malheureuse condition de la vie sauvage, où la nature force la pitié même à devenir féroce!

Après l'enterrement, ceux qui ont accompagné le convoi retournent à la maison du deuil. Les hommes y sont assis dans un morne silence, les coudes appuyés sur leurs genoux, et la tête sur leurs mains : les femmes prosternées la face contre terre, pleurent et sanglottent à petit bruit. Le plus proche parent du mort prononce son éloge funèbre, ou une élégie qui contient les bonnes qualités de celui qu'on regrette. A chaque période ou strophe de sa chanson, l'assemblée l'interrompt par des pleurs et des lamentations éclatantes qui redoublent à la fin de l'éloge. Le gémissement des femmes surtout, est d'un ton vraiment lugubre et touchant. Une pleureuse mène ce concert funèbre, qu'elle entrecoupe de temps en temps par quelques mots échappés à la douleur, mais les hommes ne se font entendre que par des sanglots. Enfin le reste des provisions comestibles que le défunt a laissées est étalé sur le plancher, et les gens du deuil s'en régalent. Ils répètent leurs visites de condoléance durant une semaine ou quinze jours, tant qu'il y a des vivres chez le mort. Sa veuve doit toujours porter ses habits les plus vieux, déchirés et sales; jamais elle ne se lave; elle se coupe les cheveux ou ne pa-

raît qu'échevelée; et quand elle sort, elle a toujours une coiffure de deuil. La maîtresse de la maison qui reçoit les visites dit à tous ceux qui entrent : *celui que vous cherchez n'y est plus, hélas! il est allé trop loin;* et les pleurs recommencent : ces lamentations se renouvellent pour une demi-heure chaque jour, durant des semaines et quelquefois un an entier, selon l'âge qu'avait le défunt ou l'importance dont il était à sa famille. Quelquefois on va le pleurer sur sa tombe; et surtout les femmes aiment à lui réitérer ces tristes devoirs. Les hommes, moins sensibles, ne portent guère d'autres marques de deuil que les cicatrices des blessures qu'ils se font quelquefois dans les premiers transports de la douleur, comme une preuve d'une affliction profonde qui pénètre l'âme et le corps tout à la fois.

Rien ne convient mieux à la fin de cet article des funérailles qu'une chanson funèbre rapportée par M. Dalager, et prononcée par un père qui pleurait la mort de son fils. Heureux encore les pères qui peuvent parler dans ces sortes d'afflictions!

« Malheur à moi, qui vois ta place accoutumée, et qui la trouve vide! Elles sont donc perdues les peines de ta mère, pour sécher tes vêtemens! Hélas! ma joie est tombée en tristesse; elle est tombée dans les cavernes des montagnes. Autrefois, lorsque je revenais le soir, je rentrais content, j'ouvrais mes faibles yeux pour te voir, j'attendais ton retour. Ah! quand tu partais, tu voguais, tu ramais avec une vigueur qui défiait les jeunes et les vieux. Jamais tu ne revenais de la mer les mains vides, et ton kaiak rapportait toujours sa charge de poules ou de veaux. Ta mère allumait

le feu, pressait la chaudière, et faisait bouillir la pêche de tes mains. Ta mère étalait ton butin à tous les conviés du voisinage, et j'en prenais aussi ma portion. Tu voyais de loin le pavillon d'écarlate de la chaloupe, et tu criais de joie, voilà le marchand qui vient. Tu sautais aussitôt à son bord, et ta main s'emparait du gouvernail de sa chaloupe. Tu montrais ta pêche, et ta mère en séparait la graisse. Tu recevais des chemises de lin et des lames de fer pour le prix du fruit de tes harpons et de tes flèches. Mais à présent, hélas! tout est perdu. Ah! quand je pense à toi, mes entrailles s'émeuvent au-dedans de moi. Oh! si je pouvais pleurer comme les autres, du moins je soulagerais ma peine. Eh! qu'ai-je à souhaiter désormais en ce monde? La mort est ce qu'il y a de plus désirable pour moi. Mais si je mourais, qui prendrait soin de ma femme et de nos autres enfans? Je vivrai donc encore un peu de temps, mais privé de tout ce qui réjouit et console l'homme sur la terre.

FIN DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

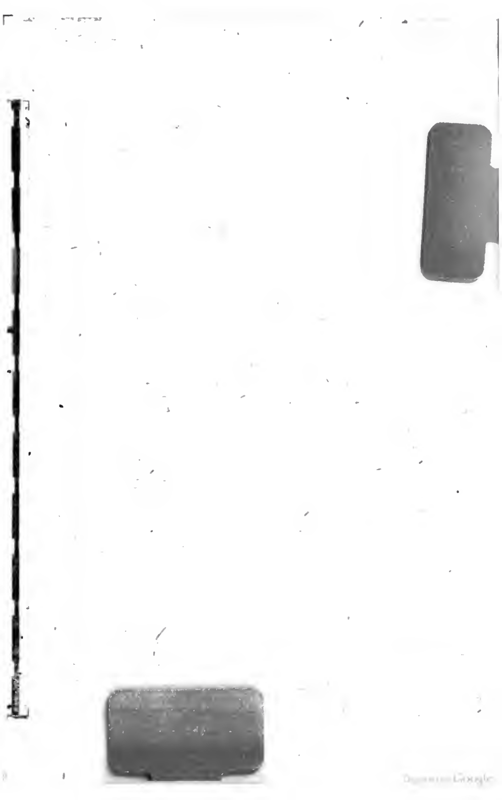
QUATRIÈME PARTIE.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET AUX POLES.

SUITE DU LIVRE IV.

LIVRE V.

FIN DE LA TABLE.




Google